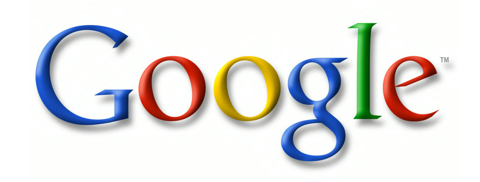

Google



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LA
PRUSSE LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II.

Pour ſervir de continuation à l'Eſſai ſur la vie & le règne de ce Roi.

MEBES — ZOELLNER.

LA PRUSSE
LITTÉRAIRE
SOUS
FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI. PAR ORDRE ALPHAB.

Par Mr l'Abbé DENINA, Carlo.

TOME TROISIÈME ET DERNIER

AVEC UN

SUPPLÉMENT

qui contient des Réflexions politiques & critiques, relatives à l'Introduction, & les Articles omis dans la ſuite de l'ouvrage.

A BERLIN,

Chez H. A. ROTTMANN, Libraire du Roi.

MDCCXCI.

LA PRUSSE LITTÉRAIRE SOUS FRÉDERIC II

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PLUPART DES AUTEURS, DES ACADÉMICIENS ET DES ARTISTES QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS LES ÉTATS PRUSSIENS DEPUIS MDCCXL JUSQU'A MDCCLXXXVI.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

MEB

MEBES (J.... A....) conseiller de régence, c'est-à-dire d'une chambre de justice, à Wernigerode, a traduit de l'italien de l'abbé Landi une histoire des empereurs saxons, & du françois la Vie de Mahomet par Boulainvilliers; & ajouta quelques remarques aux réflexions de son auteur. Il traduisit aussi du latin une assez bonne histoire de la Hollande. Ces trois traductions ont paru successivement en 1784 & 1785.

MECKEL (Jean Fréderic) né à Wezlar l'an 1724, fait membre de l'académie de Berlin en 1749, & professeur d'anatomie dans cette ville. Il eut au commencement de sa carrière de vives contestations avec un nommé Schaarschmidt; ensuite avec d'autres académiciens, qui cependant s'accoutumèrent bientôt à respecter en lui les talens naturels & les connoissances puisées dans l'école de Haller à Gœttingue, & dans celles de Buddeus & de Eller à Berlin. Outre ce qu'il fit imprimer de son vivant dans les Mémoires de l'académie, il avoit préparé & fait graver les planches pour un grand ouvrage qu'il méditoit. C'étoit un des grands anatomistes de l'Europe. Il est mort en 1774, âgé de cinquante ans.

MECKEL (Philippe Fréderic Théodore) né à Berlin en 1756, fils du précédent, n'avoit que vingt-un ans lorsqu'il publia à Strasbourg, où il avoit étudié, sa dissertation latine sur ce que contient le labyrinthe de l'oreille. Il est depuis plusieurs années établi à Halle, très-estimé des étudians comme professeur, & du public comme praticien.

MEIER (George Fréd.) *V.* MEYER.

MEIER (Michel) curé d'un village près de Ruppin, a continué étant à Halle un abrégé de l'hiſtoire des miſſions dont la pépinière eſt établie dans cette ville. *V.* NICKAMPS.

MEIEROTTO (Jean Henri Louis) eſt né en 1742 à Stargard, où ſon père étoit recteur de l'école réformée; & c'eſt de ſon père même qu'il reçut les premières & les meilleures inſtructions. De l'école de Stargard il vint au collége de Joachimsthal, & il y étudia quatre ans. En 1755 il alla continuer ſon cours d'études à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder. Il s'appliqua ſurtout aux belles lettres & à l'hiſtoire ſacrée & profane. Il revint à Berlin en 1768, & ſurveilla l'éducation des jeunes Mrs Schickler, fils du banquier, & petits-fils de Splitgerber, ſi renommé en Pruſſe par ſes priviléges & ſes richeſſes. En 1771 Mr Meierotto fut fait profeſſeur de rhétorique au même collége où il avoit étudié; & quatre ans après il remplaça comme recteur ce Heinius dont nous avons parlé. Un homme des plus célèbres

parmi les savans allemands, & très-versé dans la direction des écoles, nous a assuré qu'on ne connoît point d'homme plus fait pour un tel emploi que Mr Meierotto, & qu'il feroit encore mieux s'il n'étoit pas gêné par la commission scolastique. Ce n'est pas la seule fois que nous ayons entendu dire en Allemagne comme ailleurs, que les bons régens font toujours mieux lorsqu'on les laisse faire. (*V. l'art.* ZEDLITZ.) Mais Mr Meierotto est à son tour membre de la commission scolastique, *Ober-Schül-Collegium.* Il est conseiller au grand directoire de l'église réformée, & depuis 1786 membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont la plupart en latin, & sur des sujets relatifs à sa place. On compte jusqu'à présent seize de ses programmes latins, tous aussi intéressans qu'érudits. Il y en a un sur l'art de bien parler, ou sur l'éloquence de la société particulière; un autre sur le trop grand empressement de lire toutes les nouveautés; un troisième, qui est de l'année 1789, a pour objet d'empêcher qu'on ne bannisse des écoles, comme quelques pédagogues tâchent de le faire, l'étude du grec & du latin. Parmi les autres ou-

vrages qu'il a publiés à l'usage de la jeunesse studieuse, le plus considérable est la Vie de Cicéron, tirée de ses propres écrits. Elle est par conséquent en fort bon latin. Il a aussi lu en allemand à l'académie d'excellens mémoires sur les historiens grecs, & un mémoire singulier sur l'antiquité physique du nord de l'Allemagne. En 1776 il a publié en allemand un livre intéressant sur les mœurs & la vie domestique des Romains; en 1785, en latin, des doutes sur certains passages des auteurs classiques, de Virgile & d'Horace surtout, & un nouveau plan d'éditions classiques. Il a donné dans la même année une grammaire latine de son invention, dont toutes les règles sont tirées de passages choisis des anciens, qui en contiennent des exemples, & s'apprennent par conséquent sans effort & sans dégoût. Cette méthode est pratiquée depuis au collége de Joachim; & des personnes très-intelligentes attestent comme témoins oculaires les excellens effets qu'elle produit.

MEIL (Jean Guillaume) frère du suivant, naquit en 1730 à Altenbourg, où son père travailloit alors pour le duc de Saxe-Gotha son

souverain. Il perdit son père lorsqu'il n'avoit que sept ans; sa mère & son beau-père le destinoient à l'étude du droit, & l'envoyèrent à l'université de Leipsic. Le célèbre Lessing, qui avoit abandonné la théologie pour la belle littérature, remarquant dans les amusemens que se donnoit Guillaume Meil un talent particulier pour les beaux arts, le détermina à changer de profession, & à s'appliquer au dessein. Étant venu se domicilier à Berlin, le célèbre académicien Sulzer lui fit dessiner les estampes dont il vouloit enrichir son dictionnaire des arts. Depuis-lors Mr Meil a fait une grande quantité de desseins; & il excelle surtout dans les figures où il faut observer le costume. A l'occasion d'une fête théâtrale que le roi de Prusse donna à Madame la princesse d'Orange sa sœur, plus de soixante dames & gentilshommes qui devoient représenter les divinités du ciel, de la terre & de l'enfer, des demi-dieux, & des héros, demandèrent à cet artiste le dessein de leur habillement. Je n'oserois dire qu'il ait égalé dans son genre Mr Marini, dessinateur des habits pour le grand théâtre de Turin, homme d'une érudition & d'une imagination inépuisa-

bles dans cet art. Mais je ſais qu'il connoît ce que celui-ci a fait imprimer & graver, & qu'il étudie comme lui ſoigneuſement l'hiſtoire des nations & leurs coutumes.

Meil (Jean Henri) né en 1733 à Gotha, frère du précédent, n'apprit point de ſon père la ſculpture, puisqu'à l'âge de quatre ans il le perdit. Sa mère, qui ſe remaria avec un autre ſculpteur, le conduiſit à Bareuth, où il apprit à *modeler*, & ſe forma au reſte presque de lui-même. Il fit connoître ſes talens à Leipſic, où il demeura vingt ans. En 1773 il vint travailler à Berlin.

Meinecke (Auguſte Chriſtophe) receveur de l'acciſe dans le duché de Magdebourg, où il eſt né en 1731, ſemble imiter Mr Weiſſe de Leipſic, qui dans un emploi ſemblable cultive la poëſie & la belle littérature. Il donna en 1768 & 1769 un journal qui paroiſſoit chaque mois, (*Monatſchrift,*) ſous le titre de *Damon & Doris.* Il publia auſſi une autre eſpèce de journal qu'il intitula *le Chrétien au premier jour de l'année.* Il eſſaya la trompette de Taſſoni dans un poëme

héroï-comique: *La Foire de l'armée de Magdebourg*. Mais il trouva que cette trompette ne lui convenoit pas auſſi bien qu'à Wieland. Il donna encore d'autres cahiers hebdomadaires pour les amateurs des énigmes & des deviſes, & quelques ballades. Nous citerons un autre petit ouvrage de Mr Meinecke dans l'article STRUENSÉE A.

MEINECKE (Jean Chriſtophe) né à Quedlinbourg en 1722, étudia la théologie, & obtint une cure à Oberwiderſtedt, petite ville du comté de Mansfeld. Pendant long-temps il ne s'occupa que de ſon miniſtère, & ne publia pas même des ſermons. Mais vivant dans un pays de mines, il s'eſt adonné à l'hiſtoire naturelle & à la minéralogie, & s'eſt mis dans cette claſſe ſur le rang des auteurs. En 1774 il publia pluſieurs mémoires dont les naturaliſtes ſemblent faire aſſez de cas.

MEINECKE (Jean Henri Fréderic) recteur de la grande école, ou *Gymnaſe* de Quedlinbourg, né en 1745, eſt de la même famille que les précédens, & cultiva un genre différent de

littérature. Il a traduit du grec en allemand les événemens incroyables de Palephate, & les histoires diverses d'Ælien, ensuite les poësies d'Anacréon. Voici le sujet d'un de ses programmes : *Les laboureurs, les ouvriers diligens & honnêtes sont des gens plus estimables & plus heureux que les demi-savans.* Rien n'est plus vrai. Combien de candidats en Allemagne, combien de docteurs en droit & d'humanistes de tout pays ont regretté de s'être voués aux études, au lieu d'apprendre un métier ! Mais la difficulté est de déterminer quels sont les demi-savans. A quel âge, à quelle occasion doit-on exhorter les hommes à quitter l'école ou l'université & à apprendre un métier ? Le pis est que plusieurs de ceux qui ont regretté dans de certaines circonstances de n'être pas laboureurs ou manœuvres, cultivateurs ou ouvriers, ont eu du génie, & ils étoient nés pour les lettres. D'ailleurs la plupart de ceux que l'on pourroit appeler demi-savans, sont souvent les plus utiles à la société (*a*).

(*a*) Voyez les Articles Krause, Kruger, Lambert, Moritz, Pyra.

MEISTER (Christophe George) né à Halle l'an 1736, prédicateur à Ellenbourg, puis à Wilden, ensuite professeur de théologie à l'université de Duisbourg, a traduit l'ouvrage de Gibert sur l'éloquence de la chaire. Il a compilé deux ouvrages du célèbre Mosheim, & a donné quelques thèses sur la théologie.

MENDELSOHN (Mosès) savant Juif, naquit dans le pays d'Anhalt à Dessau en 1729. Son père, qui étoit maître d'école pour les enfans de sa nation, lui donna les premières instructions, & les rabbins lui apprirent l'hébreu. Il vint s'établir à Berlin comme teneur de livres d'un autre Juif, & il apprit le françois. Lessing l'encouragea & l'aida à étudier le latin; & il débuta comme auteur en 1751 par quelques dialogues philosophiques, par un petit ouvrage *sur le sentiment du beau*, & par la traduction du discours de J. J. Rousseau *sur l'inégalité des hommes*. Lessing eut part à toutes ses productions; du moins ce fut avec lui que Mendelsohn composa les dialogues philosophiques. Tous deux s'étant unis avec Abt & Nicolaï, ils entreprirent un ouvrage périodique,

fous le titre de *Lettres fur la littérature allemande.* En 1764 Mofès Mendelfohn remporta un prix à l'académie de Berlin par un mémoire *fur l'évidence des fciences métaphyfiques* Trois ans après il donna fon *Phédon*, qui fut toujours regardé comme fon chef-d'œuvre, & qui le plaça dès-lors au nombre des illuftres écrivains allemands. C'eft un dialogue fur l'immortalité de l'ame, entre Échécrates, Phèdre, Apollodore, Socrate, Cébès, Criton & Simnias. Cet ouvrage d'environ trois cents pages, y comprife la Vie de Socrate, & la célébrité qu'en acquit l'auteur, prouvent évidemment que la belle littérature & auffi la philofophie fpéculative étoient après le milieu de notre fiècle au même degré où elles avoient été en Italie avant le milieu du fiècle feizième. Car Speron Speroni écrivit des dialogues fur la métaphyfique avant 1550 dans le même goût, & auffi élégamment que l'a fait le Juif auteur vers 1765. Mendelfohn travailla enfuite pour la bibliothèque univerfelle de Nicolaï, & traduifit de l'hébreu quelques livres de l'Écriture, particulièrement les Pfeaumes. Cette traduction eft le moins eftimé des ouvrages de ce favant Juif. La

nation semble faire plus de cas de la traduc[illegible] de l'Ecclésiaste par Friedland. Ce que M[illegible] Dohm venoit d'écrire sur les Juifs engagea [illegible]delsohn à traduire de l'anglois un ouvra[illegible]ui y a du rapport. Rien de ce qu'il pub[illegible]ne nuisit à la réputation que le Phédon lu[illegible]oit acquise. Mais depuis ce dialogue de mé[illegible]hysique, son ouvrage le plus intéressant es[illegible]lui qu'il intitula *Jérusalem*, dans lequel il [illegible]nt que les livres de Moyse ne contiennent [illegible] un système de religion, mais qu'ils sont se[illegible]ment un code de législation & de liturgie. [illegible] avoit déjà touché ce principe dans un autre ouvrage intitulé *Rituel des Juifs*. Il est mort peu de temps après, au mois de Janvier 1786. A la fin de ses jours il fut inquiété sur ses principes religieux. Mr Jacobi vouloit faire passer Lessing pour athée ou spinoziste. Mendelsohn écrivit pour disculper son ami de cette accusation. L'agitation de corps & d'esprit qu'il éprouva en publiant cette apologie, a contribué, dit-on, à abréger ses jours. Après sa mort on disputa encore sur ses sentimens religieux, & on auroit dit que la fameuse querelle, nommée *des trois chapitres*, qui a fait tant de bruit

dans ce siècle, alloit se renouveler au sujet d'un pauvre commis d'un fabricant juif. Mendelsohn n'avoit pas l'imagination de Lessing, ni l'érudition de Nicolaï, & ne faisoit pas de beaux vers comme Mr Ramler; mais il avoit un tact pour le choix du style, qui le met dans la première classe des écrivains allemands. Il étoit né & il avoit été élevé dans le pays d'Anhalt, où selon Dunckel l'on parle le saxon le plus pur de toute la Saxe; & il avoit vécu à Berlin depuis l'âge de vingt ans avec les restaurateurs de la littérature nationale.

MERIAN (Jean Bernard) né en 1723. Son père, mort pasteur principal & surintendant des églises de Bâle, n'étoit alors que pasteur de Liechstall, petite ville du canton de Bâle. Les places ecclésiastiques ont toujours été fort honorables dans la Suisse protestante; en Allemagne les gens de naissance ne se soutient plus guère de ces places. La famille des Merian est une des premières du canton de Bâle: l'un d'eux périt avec la troupe qu'il conduisoit, en 1444, dans la sanglante journée de Saint Jaques, que les Suisses comparent à

celle des Thermopyles (a). Le grand-père & un autre proche parent de l'académicien dont nous devons parler, ont été bourguemaîtres de Bâle, comme d'autres de la même famille ont servi en France & ailleurs, & dans le Brandebourg même. L'un d'eux étoit résident du grand électeur à Francfort sur le Mein, du temps du refuge, & fut chargé de la direction des établissemens des réfugiés. Un Merian de la même famille est mort vers la fin du règne de Fréderic II, au rang de major général dans l'armée prussienne, chef du même régiment qu'avoit eu le fameux Lentulus, & décoré de l'ordre pour le mérite (b). D'autres de cette famille se sont distingués dans les beaux arts (c). Les Bourcard, d'où descend la mère de l'aca-

(a) *Hæc pugna memorabilis Lacedæmoniorum prælio ad Thermopylas comparanda videtur, ob insignem ferocitatem paucorum militum, qui pro totius patriæ, imò Germaniæ salute, contra innumerabiles pene hostium copias pugnarunt.* Simler, *de Republ. Helvet.* Lib. I. Voltaire, qui dit quelque part que *la journée de Morgarten est plus belle que celle des Thermopyles*, semble confondre cette journée avec celle de St. Jaques, postérieure de plus d'un siècle. Voyez le *Dictionnaire philosoph.* Sect. I. Article *Abraham.*

(b) V. *Mémoires des Réfugiés.* Tom. I. p. 289 & suiv.

(c) V. *Jöcher, Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* Tom. III.

démicien, ne sont pas moins illustres. On en trouve plusieurs dans l'état major des armées françoises; & le grand-père maternel de Mr Merian y avoit servi comme capitaine dans les guerres de Louis XIV. Sa fille Marie Charlotte Bourcard épousa le pasteur de l'église de Liechstall; mais il fut en 1724 transféré à Bâle; & dans la suite, en 1738, il fut élu premier pasteur de l'église cathédrale, & chef des églises de la ville & du canton de Bâle. Il fit soigneusement instruire son fils, qui donna dès l'enfance des preuves de beaucoup d'esprit & de sagacité dans l'étude des langues, des humanités, de la philosophie, & particulièrement dans la lecture des poëtes anciens. Après avoir à l'âge de quinze ans subi les examens accoutumés, il lut publiquement une dissertation latine qu'il avoit composée sur un sujet qui pouvoit occuper de vieux politiques. C'étoit sur un axiome connu & discuté surtout par le fameux Machiavel dans le meilleur de ses ouvrages, qui sont les discours sur Tite-Live; c'est-à-dire *que les états se soutiennent & qu'ils tombent en décadence par les mêmes arts par lesquels ils se sont élevés, dès qu'ils les né-*

gligent. En 1741 une chaire de rhétorique devint vacante; Mr Merian, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans, se présenta, fut approuvé, & obtint les suffrages, qui le déclarèrent capable de l'occuper. Mais à Bâle c'est la coutume qu'après avoir été approuvés, les candidats qui postulent une place, tant littéraire que civile, sont tirés au sort. On met dans une urne les noms de trois concurrens, que l'on choisit d'après leurs épreuves; & c'est celui dont le nom sort le premier qui obtient la place ([a]).

Ce fut par une espéce de fatalité que Mr Merian, après avoir donné en plusieurs occasions des preuves de sa capacité pour les chaires qui vaquoient, éprouva toujours le sort contraire pendant neuf ans de suite. Dans ces intervalles il se voua à la théologie par complaisance pour ses parens, qui auroient voulu le voir entrer dans la carrière de son père, généralement estimé & respecté. Poussé ainsi par le sort qui l'excluoit des places qu'il auroit souhaitées dans sa patrie, il quitta Bâle pour aller en Hollande, où

(a) *Adumbratio Eruditorum Basiliensium, ad pen. Loco Athenis Rauricis addita.* p. 116.

où il voulut bien se charger de diriger les études d'un jeune gentilhomme. Il passa près de quatre ans en Hollande, pendant lesquels Mr de Maupertuis, qui le connoissoit lui, ou ses ouvrages, le fit connoître à Fréderic II; & on l'appela à Berlin en qualité de membre de l'académie dans la classe philosophique. Comme l'académie n'avoit point alors de fonds, le roi lui fixa sur sa chatoulle une pension qui fut ensuite transférée sur une autre caisse. Il n'étoit à Berlin que depuis peu lorsque les Essais philosophiques de David Hume parurent. Frappé des singularités & des paradoxes du philosophe écossois, que l'on a vus ressuscités depuis en partie par Mr Kant, il en parla au président de l'académie, qui devint extrêmement curieux de connoître de plus près cette philosophie, & engagea Mr Merian à la traduire. Cette traduction, faite d'abord pour le président seul, fut imprimée dans la suite, avant qu'il en parût aucune autre en Allemagne, soit en allemand, soit en françois. (*V.* SULZER.) Elle a été imprimée à Berlin en deux volumes Pour compléter le second, Mr Merian y ajouta quatre discours, qu'il traduisit du même auteur, dans les-

quels un épicurien, un platonicien, un ſtoïcien & un pyrrhonien ſont introduits pour expoſer, chacun à ſon tour, leurs idées ſur le bonheur & ſur la morale. Mr Merian intitula cet ouvrage: *Les quatre Philoſophes*. On trouve à la tête de ces deux volumes une préface; & ſous le texte des remarques de Mr Formey, qui avoit aſſiſté le traducteur dans l'édition de cet ouvrage, & deux ou trois notes de Mr Merian lui-même, où certaines opinions de Hume ſont réfutées. Tout cela fut enſuite réimprimé pluſieurs fois en Hollande. Au milieu de ſes travaux académiques, dont le produit ſe trouve dans les volumes des Mémoires depuis le Vme jusqu'au dernier qui a paru, ce ſavant littérateur donna en 1767 deux traductions, l'une du latin, l'autre du grec, en deux genres totalement différens; ſavoir l'enlèvement de Proſerpine par Claudien, & quelques pièces choiſies des œuvres morales de Plutarque. Fréderic II déſiroit de connoître cette partie des ouvrages du maître de Trajan; & ce fut pour ſatisfaire la curioſité du roi que Mr Merian donna cet eſſai; comprenant le discours ſur Alexandre & le traité de la ſuperſtition. Il entreprit enſuite un autre travail d'un

troisième genre, & peut-être plus utile. Les Lettres cosmologiques n'étoient encore connues en France que par un extrait inséré par lui dans le Journal encyclopédique de l'an 1765. Mr Merian voulut les faire mieux connoître; & au lieu de les traduire simplement, il jugea à propos de les rédiger; en écartant ainsi les répétitions & un certain désordre qui se trouvent dans l'original, & qui dans le genre épistolaire semblent inévitables. Dans le précis qu'en fit Mr Merian, & qu'il donna sous le titre de *Système du monde*, les idées lumineuses de Mr Lambert se présentent beaucoup mieux, & le lecteur les saisit avec moins de peine & plus de plaisir. Cet ouvrage a été imprimé à Bouillon en 1770, & réimprimé en Suisse. On trouve dans le recueil des mémoires de l'académie, qu'on appelle les *anciens Mémoires*, depuis le volume Vme jusqu'au XXIIme, douze à treize dissertations sur des sujets particuliers de métaphysique & de morale, tels que sur *l'action, la puissance & la liberté*, sur *le sens moral*, sur *le désir*, sur *la crainte & le mépris de la mort*, sur *le suicide*. Son parallèle *des deux principes psycologiques* forme un traité intéressant & cu-

rieux. Un discours sur la métaphysique en général, qu'il lut à une assemblée publique en 1765, eut beaucoup d'approbation; & ayant été d'abord imprimé à Berlin chez Voss, puis à Bâle, fut inséré tout entier dans l'encyclopédie d'Yverdun ([a]). Les dissertations philosophiques ne l'empêchèrent point de continuer à cultiver la belle littérature, & d'écrire sur les poëtes & sur l'art poëtique. Il donna en 1767 une traduction de *l'enlèvement de Proserpine* de Claudien, avec un discours sur ce poëte & des remarques. L'extrait raisonné qu'il avoit lu à l'académie, & qui fut publié ensuite par la voie de l'impression, d'un excellent mémoire de Mr Michaelis, célèbre professeur de Gœttingue, sur l'influence des opinions sur le langage, & du

(a) Mr le baron de Gorgier de Neuchâtel, jadis précepteur du feu prince Henri, frère de S. M. régnante, connoissant la dissertation de Mr Merian, & la voyant rapportée toute entière sans le nom de l'auteur dans l'Encyclopédie d'Yverdun, le fit remarquer à Mr de Felice, auteur & éditeur de cette encyclopédie; & lui ajouta que la dissertation de Mr Merian étant dans les mains du public, on regarderoit comme un plagiat l'article de l'encyclopédie. Mr de Felice répondit au baron, de qui nous tenons cette anecdote: *Croyez-vous donc que le public lise?* Cette réponse doit paroître singulière dans la bouche d'un auteur, imprimeur & libraire tout à la fois.

langage fur les opinions, pièce qui avoit obtenu le prix à l'académie, ne rappela pas moins au public le fouvenir des études profondes que l'académicien avoit faites des langues favantes, & fon érudition philologique. Le marquis d'Argens, directeur de la claffe de belles lettres, ayant reçu fon congé en 1771, tandis qu'il étoit en Provence, & étant mort peu de temps après, le roi choifit Mr Merian pour le remplacer; & depuis cette époque il fut en effet, fans en avoir le titre, confeiller du roi pour plufieurs affaires de littérature dont S. M. s'étoit réfervé la direction immédiate. Mr Merian avoit époufé en 1761 l'aînée des deux filles qu'avoit laiffées Mr Jordan, confeiller intime de nom & de fait du roi philofophe. Il fe peut que la mémoire de cet ancien favori (*V.* JORDAN) ait contribué quelque chofe à l'efpèce de faveur dont Mr Merian a joui auprès de ce monarque. Mais ce qui eft certain, c'eft que le genre de ce favant académicien étoit celui que Fréderic aimoit & cultivoit le plus, à l'exception des langues anciennes que le roi n'avoit pas étudiées, mais dont pourtant fon bon efprit connoiffoit l'utilité. C'eft pourquoi Mr Merian lui parut

tout-à-fait propre pour avoir le titre de visiteur de deux colléges que la cour protége particulièrement, parce que les professeurs sont par constitution de la même religion que professe la famille royale; & c'est aussi la même religion dans laquelle est né & a été élevé Mr Merian. Ces deux colléges sont celui qu'on appelle de Joachim ou Joachimsthal, & le collége françois. Quoique Mr Merian n'eût aucun titre qui l'attachât à l'école militaire, que Fréderic II regarda comme sa fille chérie, il n'étoit pas moins consulté par S. M. lorqu'il étoit question d'y remplacer des professeurs. Fréderic s'adressoit également à lui dans ses dernières années lorsqu'il avoit à chercher des sujets pour l'instruction de ses neveux; & ce fut Mr Merian qui lui recommanda le dernier lecteur qu'eut Fréderic II. Après la mort de Mr Sulzer & de Mr de Beausobre, l'administration des finances de l'académie étoit encore confiée à Mr Merian. Depuis qu'il est membre de cette commission les revenus de l'académie ont plus que doublé; & les académiciens n'ont certainement pas lieu de se plaindre de cette commission. Mr Merian est en même temps biblio-

thécaire de l'académie, qui a une bibliothèque à elle depuis sa première fondation; & cette bibliothèque n'est guère d'une moindre utilité aux académiciens de Berlin que celle de Gœttingue l'est aux professeurs, quoique celle-ci soit incomparablement plus riche par l'argent qu'y dépense le roi d'Angleterre. Mr Merian fut encore distingué d'une manière très-particulière & très-honorable par le feu roi : c'est qu'il étoit appelé plus souvent qu'aucun autre de ses collégues à l'entretenir, lorsque ce monarque philosophe & auteur venoit passer l'hiver à Berlin. Si Mr Merian en sortant de ces entretiens se fût avisé d'écrire les propos que le roi avoit tenus, il pouvoit nous donner un plus riche & plus sûr recueil des apophthegmes de ce grand homme que ceux qu'ont publiés Mr Zimmermann & Mr le prince de Ligne. Voici ce que Mr Merian a publié depuis qu'il est directeur de la classe philosophique, outre quelques mémoires qu'il a donnés encore sur le ploblème de Molineux, sur lequel il en avoit déjà donné plusieurs étant encore attaché à la classe de philosophie spéculative. En 1774 il commença à rechercher dans un premier mé-

moire *comment les ſciences influent dans la poëſie.* Cette entrepriſe le conduiſit à faire des recherches très-profondes & très-ſavantes ſur quelques-uns des poëtes tant anciens que modernes, particulièrement ſur Dante & ſur Pétrarque, qui ont rendu le nom de l'auteur très-célèbre en Italie, où l'on fut étonné qu'au nord de l'Allemagne on eût vu dans les œuvres de ces deux poëtes ce qu'on n'avoit guère obſervé dans les pays où ils ont vécu & écrit. En 1784 il lut & publia en françois un extrait raiſonné d'un excellent mémoire de Mr Schwab, qui avoit partagé le prix de l'académie, *ſur l'univerſalité de la langue françoiſe.* Il nous ſeroit difficile de nommer en toute l'Europe un littérateur qui fût plus en état que Mr Merian de prononcer ſur le mérite des langues dont il étoit queſtion. Auſſi ce petit ouvrage a-t-il fait beaucoup d'honneur à la langue françoiſe, qui en eſt le ſujet principal; & il ne ſera pas inutile aux ecrivains allemands, auxquels Mr Merian & l'auteur qu'il analyſe, préſentent quelques réflexions importantes.

Je ne doute pas que tôt ou tard on ne voie paroître un recueil complet de tout ce que Mr

Merian a donné au public; & ce sera en le comparant avec les éditions complètes des ouvrages des académiciens d'autres pays, qu'on pourra juger quel étoit l'objet du fondateur de l'académie de Berlin, & jusqu'à quel point cet objet a été rempli.

MERREM (Blasius de) né à Brème, a donné pendant quelque temps des leçons particulières à Gressingue; & il fut ensuite en 1734 professeur à l'université de Duisbourg, la dernière à la vérité des quatre universités prussiennes, & qui cependant devroit être la première de celles de Westphalie, où il n'y en a guère de fort célèbres. Il donna à Gœttingue quelques ouvrages sur l'histoire naturelle, & entr'autres un en latin, intitulé : *De animalibus Scythicis apud Plinium.* Il en donna depuis en allemand plusieurs autres dans le même genre sur l'origine des langues ([a]).

METTRIE (Julien Offray de la) né à St Malo en 1709, étudia sous Boerhaave en Hollande, & s'y établit. Il publia quelques ou-

([a]) V. *Analyse de Michaelis*, de 1771.

vrages qui renferment le matérialisme le plus décidé, le plus outré. Tels ſont *l'homme machine*, le *traité de l'ame*, *l'homme plante*. Son Traité du bonheur parut encore plus étrange & plus pernicieux, puisqu'il renverſe tout principe de moralité. L'auteur, banni de la Hollande, ſe retira à Berlin en 1748. Fréderic II le fit ſon lecteur, & le fit agréger à l'académie, ſans que le préſident Maupertuis pût empêcher le roi de ſuivre ſes principes de tolérance, même à l'égard d'un athée presqu'avoué. On raconte que la Mettrie paſſant devant la maiſon d'un épicier, il entendit dire que c'étoit la maiſon d'un matérialiſte: on appelle de ce nom en Allemagne ceux qui vendent les épices & des denrées étrangères. La Mettrie demanda ſur le champ à voir le *matérialiſte*; il entra, il l'embraſſa avec transport, en le félicitant de ce qu'il étoit matérialiſte. Il plaiſoit dans la converſation par ſes ſaillies, & par ſa gaieté, quoique ſouvent extravagante. Il étoit exceſſivement inconſéquent dans ſes écrits, & presque à chaque page. Il n'étoit pas marié; mais il vivoit avec une femme. Gourmand au dernier point, & vraiment épicurien dans toute l'étendue du ter-

me, il gagna une forte fièvre d'ingeſtion pour avoir trop mangé d'un pâté d'anguilles ou de truffes chez l'envoyé de France. Il prit des bains pour ſe guérir, & ſe fit ſaigner. On lui repréſenta que ce n'étoit pas le cas de ſe faire ſaigner. Il répondit qu'il vouloit accoutumer l'indigeſtion à la ſaignée ; & il mourut. Fréderic II (a), comme nous l'avons dit, compoſa l'éloge de ce médecin, & le fit lire par Darget, ſecrétaire de ſes commandemens (b). On ne ſauroit lire les ouvrages de ce médecin, qui prétendoit avoir abandonné la médecine du corps humain pour s'attacher à celle de l'ame, que comme on écoute un fou, dont les propos découſus offrent quelques bonnes ſaillies parmi une foule d'abſurdités. Diderot, à qui l'on n'impute point d'être trop religieux, n'a pu parler de la Mettrie que déſavantageuſement. Voltaire en a dit quelque bien, parce que Maupertuis n'avoit pu qu'en dire du mal. Le ſage baron de Haller, dont la Mettrie ſe diſoit l'ami & le diſciple, & à qui il dédia ſes

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. I. Chap. 11.

(b) *Mémoires de l'académie*, de l'an 1752.

mémoires pour servir à l'histoire naturelle de l'homme, c'est-à-dire les ouvrages ci-dessus mentionnés, n'a pu qu'être embarrassé à parler de cet élève ou plutôt condisciple, auquel il survécut vingt-cinq ou vingt-six ans. Il paroît cependant par l'article dn Nouveau Dictionnaire historique qu'il a trouvé en France des apologistes & des partisans.

MEYER (Fréderic Élie) né à Erfurt, fils d'un sculpteur, apprit à modeler à Gotha. Le duc de Weimar prit soin du jeune artiste, & l'envoya à Berlin pour se perfectionner sous Adam. Le prince qui le protégeoit étant mort en 1745, Meyer alla chercher de l'occupation à Dresde, d'où on l'envoya à Meissen à la fabrique de porcelaine. Gotskowsky, qui vouloit établir à Berlin une manufacture de ce genre, l'y attira pendant la guerre en 1761. Fréderic Meyer devint maître modeleur dans cette fabrique, qui égale aujourd'hui pour le moins celle de Meissen.

MEYER (Guillaume Chrétien) frère du précédent, naquit à Gotha, où son père avoit

été appelé d'Erfurt. Il reçut de son frère aîné les premières instructions dans le dessein; ensuite il alla travailler & se perfectionner à Leipsic; de là il vint à Berlin & à Potsdam. Il alla à Halle, où il trouva de l'ouvrage; & revint encore à Berlin, où il devoit en trouver davantage. S'étant en effet acquis quelque réputation, l'électeur palatin l'appela à Dusseldorff en 1757. Clément Auguste, électeur de Cologne, l'attira à Bonn, où il lui fit faire plusieurs statues assez belles. Après la mort de *cet électeur*, Meyer retourna à Berlin. Quelques groupes & quelques statues qui ornent le pont du canal près du grand théâtre, sont de lui. En 1780 la ville de Jaroslaw, une des plus riches & des plus commerçantes de la Russie, voulut ériger une statue de bronze à l'impératrice Catherine II. On donna la commission à Berlin, & on fit faire le modèle par Meyer. La jalousie de métier s'en mêla. Un artiste, d'ailleurs habile & honnête homme, ne trouva pas le dessein de son goût, & prétendoit que le visage de l'impératrice n'étoit pas ressemblant au portrait qu'en avoit le prince Dolgoroucky, envoyé de Russie. L'ordre de fon-

dre la ſtatue fut ſuſpendu. Enfin un Juif venant de Ruſſie prit le parti de l'artiſte contre ſes émules, fit changer d'idée à ce prince, & la ſtatue fut fondue ſur le deſſein de Meyer, qui ne vécut pas aſſez pour voir ſon ouvrage achevé. Il eſt mort en 1786. La ſtatue partit de Berlin ſur la Sprée en 1788. C'eſt depuis celles que fit Schluter pour repréſenter le grand électeur & le roi Fréderic I ſon fils, la plus grande ſtatue en bronze qui ait été faite dans les états du roi de Pruſſe, & peut-être en Allemagne.

MEYER (George Fréderic) né en 1718, fils d'un paſteur du village d'Ammensdorff dans le cercle de la Saale proche de Halle, fut profeſſeur à l'univerſité de cette ville. La liſte de ſes ouvrages n'occuperoit pas moins de ſix pages de ce volume. Il écrivit ſur la morale & la religion. Un de ces ouvrages qui a pour titre *Penſées philoſophiques ſur l'influence du Diable ſur la terre*, ne parut pas philoſophique à tout le monde, non plus que ſes traités des ſpectres. Contradicteur déclaré des eſprits libres, Meyer étoit à Halle ce que Gœze étoit

à Hambourg ; & il a dû paroître un peu reculé dans les progrès que faisoient les sciences. Il a fait cependant des ouvrages dont le but moral frappe d'abord, quoique non nouveau ; dans l'un d'eux, par exemple, il recherche *pourquoi dans cette vie les hommes vertueux sont souvent plus infortunés que les vicieux.* Il jugea avec beaucoup de sévérité ce que le marquis d'Argens avoit écrit sur l'empereur Julien. Son jugement sur le Messias de Klopstock lui occasionna quelques querelles avec des journalistes de *Halle*. Wolffien décidé en philosophie, il se mêla aussi des disputes littéraires entre les partisans de Gottsched & le parti suisse. C'est un des auteurs allemands qui n'a point fait de traductions. Mort l'an 1777.

MEYER (Jean Charles) fils d'un apothicaire de Stettin, où il est né vers 1740, étudia la chimie à Berlin sous Pott & Margraff, & la botanique à Upsal sous Linné. Il étoit comme chimiste dans la classe des Achard, des Klaproth, & même de son maître Margraff. Il y a en Europe plus de cent, plus de mille villes qui n'ont pas d'apothicaires aussi renommés

parmi les ſavans que l'eſt Mr Meyer de Stettin. Ses ouvrages de chimie & ſon cabinet d'hiſtoire naturelle, loin de porter aucun préjudice, ni à ſon ménage, ni à ſon apothicairerie, leur donnent du relief & de la conſidération.

MEYER (Jean Chriſtophe) né à Haſſeldorn proche de Wernigerode en 1732, ſe voua à la pédagogie, quoiqu'il ne fût pas du même ſentiment que les pédagogiſtes de nos jours. Il publia en fort bon latin deux ouvrages ſur ce ſujet. Enſuite il écrivit ſur les mots étrangers qui s'introduiſent dans cette langue. Voici la traduction du titre de cet ouvrage ſingulier: *Courte conſidération ſur quelques mots hébreux, grecs, latins, françois, italiens & anglois qui entrent en foule dans la langue allemande, pour ceux qui ſont totalement ignorans dans cette langue, & pour demander aux ſavans ſi la plupart de ces mots étrangers ne peuvent pas être changés en bon allemand.* Mr Adelung pourroit répondre à cette demande. Il feroit queſtion de ſavoir ſi les Allemands écrivent plutôt pour les Allemands que pour les étrangers. Car il eſt évident qu'à l'égard des étrangers ce mélange

lange de mots, la plupart tirés du lâtin ou du françois, leur facilite l'intelligence de la langue allemande; mais ils la rendent plus difficile aux Allemands ([a]).

Meyer (Jean Jaques) pasteur de village en Poméranie, ensuite professeur à Stettin dans la physique & les mathématiques. Son éloge de Leibnitz, inséré dans un journal de Cléve, est estimé; & sa pièce sur la question *pourquoi l'économie rurale & pratique n'a pas encore tiré un grand avantage de la physique & de la métaphysique*, est intéressante; quoique l'on ait de la peine à comprendre le rapport que peut avoir la métaphysique avec l'économie rurale.

Meyke (Christophe André) né l'an 1712 à Morungue dans la Prusse occidentale, professeur de droit à Altona. On trouve dans Goldbeck & Weidlich le catalogue de ses ouvrages, qui sont en latin, sur *le droit naturel & civil.* Il vivoit encore en 1788.

(a) Voyez l'article Nicolaï F. §. 3.

MICHAELIS (Auguste Benoît) fils du suivant, né à Halle en 1725, enseignoit le droit public à Altona, où beaucoup de savans s'étoient retirés sous la protection du comte de Bernsdorff pendant la guerre de sept ans. Auguste Benoît Michaelis y est mort en 1768, âgé de quarante-trois ans. Ses ouvrages en latin ne sont que des livres assez communs, & ceux qu'il écrivit en allemand ne roulent pas sur des sujets plus nouveaux. Le plus utile seroit celui qui a pour titre *Introduction à une histoire complète des maisons souveraines d'Allemagne*, si tant d'autres écrivains n'avoient donné de meilleurs ouvrages dans ce genre. *Putter*, *Hamberger*.

MICHAELIS (Chrétien Benoît) né à Elrich dans la haute Saxe, l'an 1680, d'une famille originaire de la Silésie. Un oncle paternel, Jean Henri, qui étoit directeur du séminaire théologique à Halle, l'attira auprès de lui dans cette ville, avant la fondation de l'université, & lui communiqua son goût pour les langues orientales. Lorsque l'université y fut établie, Chrétien Benoît étudia la théologie sous Breithaupt & Francke; les belles lettres

ſous le célèbre Cellarius, & la philoſophie ſous Buddeus. Il fut lui-même fait profeſſeur l'an 1730, & ſuccéda dans quelques emplois à ſon oncle. Tous ſes ouvrages ſont ſur la ſainte écriture, ſurtout ſur le vieux teſtament, & ſur la langue hébraïque, qui y a infiniment de rapport. Il a écrit quelque choſe ſur l'alcoran. Mort en 1764.

MICHAELIS (Daniel Chrétien Gotthilff) né à Magdebourg en 1737, mort en 1787 ſurintendant à Grætz, après avoir été curé dans un village du Harz, eſt auteur de quelques livres de piété & de quelques ſermons.

MICHAELIS (Jean Benjamin) fils d'un drapier de Zittau en Luſace, né en 1747, mort à Halberſtadt en 1772, n'a rien de commun avec celui qui précède, ni avec celui qui va ſuivre, ni avec d'autres Michaelis qui eurent des emplois littéraires à Halle avant le règne de Fréderic II. Ce Jean Benjamin Michaelis paroît avoir été tout pétri de fiel; car à l'âge de vingt-quatre ans il mérita d'être comparé à Juvenal & à Perſe. Il falloit cependant bien que

les gens de lettres qui le connurent à Leipſic, à Halberſtadt, à Magdebourg, lui euſſent trouvé du génie, puisque ſon humeur chagrine & la mordacité de ſon ſtyle ne les empêchèrent point de s'intéreſſer pour lui. Ses ſatires, qui ont été recueillies & imprimées après ſa mort, avec quelques autres ouvrages qu'il a laiſſés, paſſent pour médiocres. *Schmid.*

MICHAELIS (Jean David) fils aîné de Chrétien Benoît, né en 1717 à Halle, où il étudia & obtint le grade de *magiſter* en 1739. Il voyagea enſuite, & il paſſa quinze mois en Angleterre. A ſon retour il commença à donner des lèçons à Halle; il paſſa de là à Gœttingue, où les connoiſſances qu'il avoit acquiſes en Angleterre, ne pouvoient que lui ſervir de recommandation. Il enſeigna d'abord comme maître; en 1746 il fut fait profeſſeur extraordinaire, enſuite profeſſeur ordinaire de philoſophie, & il occupa dignement cette chaire près de quarante ans. Les ouvrages qu'il publia depuis 1741 jusqu'en 1759 ne rouloient que ſur la théologie, ſur la bible & ſur la langue hébraïque; parce que c'étoit la première

bafe des inftructions qu'il avoit reçues (a). Mais un grand fonds de philofophie perçoit toujours dans fes ouvrages, qui fembloient n'annoncer que de l'érudition. Dès qu'il fut fait profeffeur de philofophie, il s'y livra totalement, & l'affocia à la critique. Un mémoire qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1759 fur l'influence des opinions fur le langage, & du langage fur les opinions, le fit connoître dans les pays étrangers, où fes autres écrits, foit en latin, foit en allemand, ne s'étoient guère répandus. Son effai *fur le paffage des Israëlites par la mer rouge* parut à peu près dans le même temps que le fameux Montaigu alla en Égypte pour examiner fi le

(a) Il paroiffoit fatal au nom de Michaelis de profeffer les langues orientales. Un Jean Henri Michaelis, fils d'un fermier d'un comte de Hohenftein, fut profeffeur à Halle du temps de Benoît Michaelis. Son père l'avoit deftiné au commerce, & il avoit même paffé quelques années dans une boutique de marchand à Bronswic. Une fanté foible obligea les parens à le laiffer fuivre d'autres inclinations, & il s'appliqua à l'hiftoire eccléfiaftique, à la théologie, à l'étude de l'hébreu. Il paffa quelque temps à Berlin avant d'être fait profeffeur ordinaire à Halle; & il paroît que ce fut dans la bibliothèque du célèbre baron de Canitz qu'il fe forma, & qu'il fe rendit capable de foutenir fon emploi avec honneur. Il mourut âgé de foixante & quinze ans, en 1738. *Dreyhaupt.*

reflux de la mer rouge n'auroit pas pu, sans miracle, ouvrir le chemin aux Israëlites. Vers ce temps-là Fréderic V, roi de Danemark, par le conseil sans doute du comte de Bernsdorff, chargea le professeur Michaelis de dresser des instructions aux deux voyageurs qu'on envoya en Arabie. La cour de Danemark étoit alors à une époque brillante & dans un état heureux, tandis que le reste du nord étoit en guerre. Les seuls titres de ses ouvrages rempliroient au moins dix pages de ce volume. Les curieux les trouveront ailleurs, & il sera facile de voir que ce savant professeur, décoré dignement du titre de conseiller de cour, comme le sont la plupart de ceux qui se distinguent dans les universités, a fait servir l'érudition profane à l'éclaircissement de la sainte écriture, & l'étude de celle-ci à l'éclaircissement des auteurs profanes les plus utiles. Son érudition théologique, (car la bible est le vrai cours de la théologie,) le mit à même de rendre des services essentiels à la géographie, à l'étude des langues modernes, & surtout à l'histoire naturelle. Il écrit en trois langues; & il pouvoit le faire en deux ou trois autres, s'il avoit la vanité de faire

savoir qu'il peut écrire en grec, en hébreu & en arabe. Il n'est ni barbare ni obscur dans aucune des langues dans lesquelles il écrit. Plusieurs cours lui ont prouvé le cas qu'elles font de lui: celle d'Angleterre le fit conseiller; celle de Danemark le consulta sur de grands projets, celle de Suède le décora de l'ordre de l'étoile polaire. La Prusse se vante de l'avoir produit, de l'avoir instruit, & d'avoir contribué à sa célébrité par le prix que lui adjugea l'académie. On citera l'exemple de Jean David Michaelis toutes les fois qu'on disputera s'il faut conserver ou bannir l'étude des langues anciennes, particulièrement de la latine. On le citera pour l'opposer à ceux qui font tant retentir le mot de lumières, & l'on demandera si le genre humain, si du moins l'Allemagne sera plus redevable de son bonheur à des Bahrdt ou à des Michaelis. Quoiqu'il professe la religion protestante, il ne seroit pas impossible que sa nouvelle traduction de la sainte écriture contribuât à introduire dans les églises catholiques de l'Allemagne l'usage de la langue vulgaire. Agé de soixante & douze ans il continue, avec la même ardeur & le même esprit qu'il fit pa-

roître au commencement de sa carrière, à travailler sur la sainte bible & dans la littérature orientale. Quoiqu'on ne lise plus aujourd'hui cette sorte de livres avec le même empressement qu'au commencement & vers le milieu du siécle, Mr Michaelis est encore un des professeurs d'Allemagne les plus connus dans les pays étrangers. Il écrit & il fait imprimer en latin, en françois, & en allemand. *Meusel*, *Putter*.

MICHAELIS (Jean George) naquit à Zerbst l'an 1670. Il apprit les langues orientales dans sa patrie, où son père étoit professeur dans une école alors florissante. Il passa trois ans en Hollande, pour entendre quelques théologiens célèbres, & donner des leçons à ceux qui étudioient les langues orientales. A son retour il eut une place comme maître dans la même école où étoit son père. Sous Fréderic Guillaume I il fut fait recteur d'une école royale à Francfort sur l'Oder, ensuite professeur & inspecteur au séminaire de Halle, *Ephorus Gymnasii illustris*. Sa dissertation sur la gloire & sur l'antiquité de la maison d'Anhalt peut encore intéresser les lecteurs, surtout depuis qu'une

princeſſe d'Anhalt-Zerbſt eſt ſur le trône de Ruſſie. Il a auſſi écrit pluſieurs diſſertations curieuſes ſur des antiquités juives, grecques & romaines. Né dans le pays où l'allemand eſt peut-être le plus pur, il ne ſavoit cependant écrire qu'en latin les choſes un peu graves. Des eccléſiaſtiques réformés qui ont étudié à Halle de ſon temps, nous ont aſſuré qu'il écrivoit en latin les ſermons qu'il devoit faire au peuple allemand; & ce n'étoit pourtant pas pour les faire imprimer & les mettre à la portée des autres nations chrétiennes. *Dreyhaupt*, & *Not. part.*

MICHELSEN (Jean André Chrétien) né à Quedlinbourg, étudia dans ſa patrie à l'âge de vingt à vingt-deux ans. Il alla en 1769 à l'univerſité de Halle, où il étudia pendant trois ans la théologie, les mathématiques, la philoſophie & l'hiſtoire, la langue hébraïque & la grecque. En même temps il donnoit des leçons à des jeunes gens pour gagner ſa ſubſiſtance; parce que ſes parens ne pouvoient pas lui fournir les moyens de ſubſiſter autrement. Il fut enſuite précepteur des enfans de Mr de Beville, alors lieutenant colonel à Brandebourg, auprès deſquels il paſſa

fept ans. Mr Bufching ayant dans ce temps-là fait un voyage à Reckan, connut à Brandebourg Mr Michelfen; & en 1777 il l'attira dans fon collége de Berlin, où il enfeigne depuis douze ans les mathématiques. Outre différens autres ouvrages fur la géométrie, & l'arithmetique, il a publié en 1789 des *Réflexions fur l'état actuel des mathématiques*. Il n'a pas négligé les belles lettres, puisqu'il publia une traduction de la Poëtique d'Horace.

MILACK (Jean) né à Greiffenhagen en Pomeranie en 1736, profeffeur de langue hébraïque & de langue grecque à Brieg en Siléfie. Mais ce qu'il a donné au jour n'a aucun rapport avec fa profeffion. Ce font des traductions de romans, & des pièces de théâtre de Mr Arnaud & de Mr Mercier. Mort en 1785.

MIRABEAU (comte de) eft l'aîné de deux fils d'un homme très-célèbre, l'auteur de *l'Ami des hommes*. Il reçut de la nature plus d'efprit que d'autres dons; & le fils du marquis, le neveu du bailli de Mirabeau, ne pouvoit pas manquer d'inftruction. Mais dans les premiers luftres de fa jeuneffe la fougue de fes paffions

l'empêcha de faire connoître ſes talens littéraires. Il étoit entré fort jeune dans l'état militaire, & ſe trouva dans l'armée françoiſe en Corſe. Nous ne ſavons pas comment ni pourquoi il quitta le ſervice; ni par quels motifs ſon père ſe crut en devoir de le faire retirer. Mr le comte de Mirabeau avoue même expreſſément qu'il a pu cauſer des peines à ſon père; que ſa jeuneſſe a été orageuſe, "très-orageuſe par la faute des autres, & ſurtout par la *ſienne; qu'il a eu* de grands torts, & que *peu* d'hommes ont dans leur vie privée donné plus que lui prétexte à la calomnie, pâture à la médiſance" ([a]). Ce qu'il n'eſt pas indifférent de ſavoir, c'eſt qu'il attribue ſes ſuccès littéraires aux traitemens qu'il eſſuya alors. Il ſe remit à l'étude étant dans le château de Vincennes. On lui fournit dans cette priſon quelques mémoires ſur l'hiſtoire de France, & particulièrement ſur les priſons d'état, & il en tira l'ouvrage ſur les lettres de cachet. C'eſt de là que date ſa réputation littéraire. Si la France, après les troubles qui l'agitent dans ce

(*a*) V. ſon Épître dédicatoire de la *Monarchie pruſſienne*, & ſon *Courier de Provence*, Nº IX.

moment, reçoit une conſtitution meilleure que la précédente, le comte de Mirabeau pourra ſe vanter d'y avoir eu part non-ſeulement comme membre de l'aſſemblée nationale, mais comme auteur d'un ouvrage qui a préparé la nation à ce changement imprévu. Sorti de ſa priſon il trouva le moyen d'avoir de l'argent pour paſſer en Angleterre. Son eſprit d'indépendance le mit en relation avec des Américains des provinces indépendantes, auxquels il prêta ſa plume pour écrire contre l'ordre de chevalerie qu'on avoit inſtitué en Amérique ſous le nom d'*ordre de Cincinnatus.* Cet ouvrage très-ſenſé, en tant qu'il fait voir que la nobleſſe eſt ordinairement plus nuiſible qu'utile à la ſociété, devoit avoir d'autant plus de ſuccès que ce n'étoit point un roturier qui parloit de nobleſſe. Il paſſa en Hollande; & ſous le titre de *Doutes ſur l'Escaut*, il écrivit contre l'empereur Joſeph II, & par épiſode contre l'impératrice de Ruſſie. Des banquiers de Paris l'engagèrent à écrire en faveur de leurs ſpéculations; & il fit deux brochures ſur la banque de l'eſcompte de Paris & ſur celle de Charles établie à Madrid. Il vint à Berlin au mois de Janvier 1786,

Ce n'étoit probablement que pour des affaires particulières d'un négociant d'Amſterdam, nommé Gaſenove, qui ſe ſauva depuis en Amérique. Fréderic II parut ignorer l'objet de ce voyage ([a]). Il accorda cependant au voyageur l'audience qu'il demanda ; & lui parla à Potsdam une demi-heure. Ses entretiens avec Fréderic II ſe ſont bornés là. Mr de Mirabeau fit cependant connoiſſance avec pluſieurs perſonnes qui, par différentes raiſons, pouvoient le ſervir dans ſes deſſeins, & qui de leur côté crurent trouver dans le voyageur françois l'homme qu'elles ſouhaitoient pour répandre en France leurs noms, leurs idées, leurs écrits. Car on a vu par les ſuites que le motif qui le conduiſit la première fois à Berlin, étoit bien plus de cenſurer l'adminiſtration de Fréderic II que de la propoſer pour modèle. Très-décidé en faveur du ſyſtème phyſiocratique, & contre tout gouvernement réglementaire, il vouloit, en puiſant ſur le lieu des faits & des témoignages qui puſſent appuyer ſes principes, être à même de répondre à ceux qui trouvoient dans la proſpé-

([a]) V. la Lettre du Roi à Mr Formey, du 23 Janvier 1786. *Souvenirs d'un Citoyen.* Tom. I. p. 139.

rité de la Prusse un grand exemple contraire aux idées qu'il avoit adoptées. D'abord Mr de Mirabeau trouva à la cour du prince Henri, frère de Fréderic II, un homme d'esprit, & qui sans doute avoit quelques connoissances d'économie politique, mais frondeur enragé du gouvernement prussien. C'étoit le baron de Knyphausen. La cour qu'il faisoit au prince, ne l'empêcha point de se lier avec des Allemands, même avec ceux qui n'aimoient pas les François, qui crurent trouver dans Mr de Mirabeau un ennemi de sa propre nation, puisqu'il en avoit écrit du mal & qu'il en disoit. L'hospitalité de plusieurs ministres prussiens & d'autres personnes en place, lui procura facilement la connoissance des savans; & d'ailleurs lui-même les cherchoit avec des assiduités souvent incommodes. Il trouva dans Mr de Dohm un antagoniste de l'avocat Linguet; dans Mr de Struensée un financier qui n'approuvoit pas la banque de St Charles, contre laquelle Mr de Mirabeau avoit écrit; dans Nicolaï un frondeur de l'Autriche; dans Mr Biester un ennemi ardent du fanatisme & du catholicisme. De concert avec eux, Mr de Mirabeau projeta un journal qu'il

annonça sous le titre de *Conservateur*, pour lequel on s'étoit offert de lui fournir des matériaux. Voici dans quels termes il l'annonça, après quelques lignes de ces lieux communs qu'on trouve dans toutes les annonces de nouveaux ouvrages périodiques. " L'ouvrage que nous „ offrons au public sera donc, si son exécution „ répond à nos desseins, un dépôt précieux „ pour les sciences & les lettres, & intéressant „ pour les bons citoyens qui cultivent l'éco- „ nomie. Il contiendra : 1°. Des notices & des „ *analyses* des anciens livres où se trouvent „ des idées saines, des morceaux bien faits, „ des anecdotes curieuses au milieu d'un fatras „ inutile & fastidieux. 2°. Un choix des pièces „ mêlées & fugitives éparses dans tous les jour- „ naux de l'Europe. 3°. Une analyse des dé- „ bats parlementaires de l'Angleterre & de l'Ir- „ lande, & quelques fragmens des papiers-nou- „ velles anglois, où parmi une foule d'erreurs, „ parmi des inutilités sans nombre & d'étranges „ faussetés, il se rencontre fréquemment des „ choses utiles, défigurées dans les gazettes de „ l'Europe par des traductions aussi étranges à „ la grande Bretagne qu'à sa langue. 4°. Une

„ analyse systématique des recueils des compa-
„ gnies savantes, c'est-à-dire un choix des mé-
„ moires les plus intéressans qu'elles ayent pu-
„ bliés, réunis par sujets, fondus les uns dans
„ les autres, & corrigés les uns par les autres.
„ 5°. Des morceaux de littérature, de politi-
„ que, & de philosophie morale & naturelle,
„ qui n'ont jamais paru. 6°. Enfin des réfle-
„ xions sur quelques opérations politiques de
„ divers gouvernemens de l'Europe. Nous ne
„ nous interdisons pas de parler des ouvrages
„ qui nous paroîtront occuper ou mériter l'at-
„ tention publique; mais nous ne prenons pas
„ l'engagement de rendre compte des livres
„ nouveaux. Le nombre des bons écrits est né-
„ cessairement trop rare pour fournir tous les
„ mois un volume d'extraits intéressans; & la
„ vérité est trop difficile à concilier avec l'amour
„ propre des auteurs. Plusieurs hommes de let-
„ tres très-distingués s'intéressent à cet ouvrage,
„ & promettent d'y concourir; le rédacteur ne
„ l'auroit jamais entrepris sans la certitude d'un
„ tel secours". S'il annonça cet ouvrage dans l'intention de le donner, il est très-probable que c'étoit pour publier sous ce titre ses idées politiques,

politiques, & surtout économiques. Le public fut un peu étonné d'entendre qu'un homme qui avoit essuyé des lettres de cachet pour ses dissipations & son inconduite, étalât le titre de *Conservateur*. Mr de Mirabeau reprit le chemin de Paris lorsqu'on s'attendoit à le voir livrer à la presse le premier cahier du journal. Il ne donna pendant son séjour à Berlin qu'un petit pamphlet contre Messieurs Cagliostro & Lavater. On le vit revenir en Allemagne, sans qu'on pût deviner l'objet de ce second voyage. Il s'arrêta à Bronswic, & reparut à Berlin au moment de la mort de Fréderic II; & on n'a su que deux ou trois ans après, qu'il étoit venu comme émissaire de Mr de Calonne, & que le dessein de l'un & de l'autre étoit de persuader au nouveau roi, 1°. de verser son trésor en France; 2°. de congédier une partie de son armée; 3°. de permettre l'entrée libre dans ses états aux manufactures de France. Car voilà ce qu'il lui conseilla dans une lettre qu'il présenta à Fréderic Guillaume II le jour de son avénement au trône. Un autre motif particulier & direct de ce voyage étoit d'empêcher que la cour de Berlin ne prît part aux

affaires de Hollande. En s'agitant vivement pour s'acquitter de cette commission, il espionnoit en même temps la cour & la ville, & il écrivoit à Versailles tout le mal imaginable de ceux mêmes qui le combloient le plus d'amitiés. Il continuoit cependant à rassembler des matériaux pour un ouvrage qu'il méditoit sur la Prusse. Il acheta des livres qu'il paya ou qu'il ne paya pas; il en emprunta beaucoup qu'il oublia de rendre. Il s'adressa à des régens de collége pour avoir des écoliers qui pussent copier & traduire de l'allemand en françois les morceaux qu'on lui indiquoit & qui pouvoient être employés à l'ouvrage qu'il vouloit faire. Il envoyoit à Bronswic à Mr Mauvillon ce qu'il ne pouvoit pas faire compiler par les écoliers du collége françois. Mr de Luchet, attaché alors à S. A. R. le prince Henri, fut peut-être aussi un de ses co-laborateurs; au moins il fut son guide dans ses recherches. Malgré qu'il passât les soirées jouant & soupant en société, l'illustre émissaire étoit prêt & même habillé le matin d'assez bonne heure pour aller de porte en porte consulter & questionner tous ceux de qui il espéroit d'apprendre

quelque chose. Il avoit même pris ses précautions pour que des affaires de cœur, des intrigues, des rendez-vous ne le détournassent guère de ses investigations politiques. Il conduisit avec lui une femme hollandoise, nommée Madame Nerva, qui ne lui fut pas non plus tout-à-fait inutile dans son travail, quand ce n'auroit été que pour entretenir les gens qui alloient trouver Mr le comte.

Dans ces entrefaites il retourna en France pour aller écrire sur *l'agiotage* pendant la tenue de l'assemblée des notables. Il revint pour la troisième fois en Allemagne; mais il s'arrêta à Bronswic, où sur les extraits & les analyses que Mr Mauvillon avoit faites & sur ses notices particulières, il composa l'ouvrage qu'il a intitulé *la Monarchie prussienne*, où il refondit ce qu'il avoit destiné au *Conservateur*. Car il n'a pas dissimulé que c'étoit moins pour faire connoître la Prusse que pour répandre en Europe sous un titre intéressant ce qu'il pensoit sur différens systèmes d'administration introduits en Allemagne. Cet ouvrage, qui dut paroître très-allemand aux yeux des François, & qui parut cependant françois aux yeux

des Allemands, offre sans contredit beaucoup d'idées justes & des apperçus intéressans. L'on auroit même lieu de s'étonner que l'auteur n'ayant été qu'environ neuf mois dans le pays, il eût pu voir tant de choses, si nous ne connoissions pas d'autres ouvrages de cette nature faits en aussi peu de temps que l'a été la Monarchie prussienne (a). D'ailleurs il est certain que de ces cinq volumes qui comprennent la Monarchie prussienne, le quatrième & le cinquième contiennent des réflexions sur la Saxe, sur l'Autriche & la Bavière, & n'ont pas plus de rapport à la Prusse que s'il y étoit question de la Suède, du Danemark & de la Russie. De ces cinq volumes, dis-je, il n'y a que le tiers qui soit proprement l'ouvrage de Mr de Mirabeau; & de ce tiers les deux dernières parties ne sont guère que des répétitions de la première. Car ce qu'il dit dans le huitième livre sur la législation, la religion, l'instruction, avoit déjà été dit dans le premier livre; & le *résumé* & la *conclusion* ne disent que ce qu'il avoit dit

(a) Le Voyage d'Italie de Mr de la Lande, qui embrasse encore plus d'objets que la *Monarchie prussienne*, a été fait en aussi peu de temps, & il y a moins de fautes, moins d'inexactitudes.

dans le premier livre sous le titre de *Considérations générales*. Ce sont trois beaux discours sur le même sujet. L'auteur, homme d'esprit & très-versé dans des matières économiques, ayant puisé à de grandes sources, ayant eu un co-laborateur très-habile pour rédiger les matériaux, devoit offrir dans cette compilation de fort bonnes choses; & il y en a sans doute. Il présente des réflexions sur les finances, sur le commerce, sur la législation, sur la littérature, quelques-unes même sur la religion, qu'il seroit difficile de contredire; il y a des coups de pinceau aussi justes que hardis. Il loue des princes, des hommes d'état, des savans, des gens de lettres dont le mérite est très-connu. Mais combien de calomnies, combien de faussetés n'a-t-il pas mêlées à tout cela? Que de fausses conséquences tirées quelquefois de suppositions hasardées ou de faits mal constatés & confondus avec des mensonges! Nous savons pour très-sûr que des militaires de l'état major à qui il s'adressa, tâchèrent non-seulement d'éluder ses questions, mais même de le dérouter par des contes qu'ils forgèrent sur le champ. Nous savons qu'un financier que Mr

de Mirabeau loue avec raison comme un homme très-habile dans sa partie, & même fort versé dans d'autres, ne lui communiqua qu'en partie & avec réserve ce que l'économiste françois lui demandoit; parce qu'il ne jugeoit pas à propos de révéler le secret de son département à un étranger, quand même celui-ci n'auroit pas été suspect. Il ajoute que lorsqu'il est vrai dans les faits qu'il rapporte, il est faux dans les conséquences qu'il en tire. (*V.* STRUENSÉE.) Enfin l'homme du monde le plus capable de porter un jugement solide sur la Monarchie prussienne de Mr le comte de Mirabeau, trouve qu'on ne peut absolument faire aucun fond sur cet ouvrage (a). On aura lieu de relever ces fautes dans le Tableau de la Monarchie prussienne que nous avons annoncé. Nous devons nous borner ici à faire quelques remarques sur ce qu'il dit au sujet de la littérature. On ne lui disputera pas que la Saxe n'ait précédé la

(a) Nous avons vu de la main propre de Mr Busching ces deux lignes adressées à une personne qui lui avoit prêté la Monarchie prussienne. "On pourroit dire de ce livre ce que l'au„ teur a dit (Tom. I. p. 109) des Lettres d'un voyageur fran„ çois en Allemagne : Il est *surchargé de mille & mille fautes* „ *de tout genre.*

Prusse dans la culture des beaux arts & de la philosophie, ni que Leipsic, Wittenberg & Jéna n'ayent toujours plus influé dans leurs progrès que Francfort sur l'Oder. Mais Mr de Mirabeau oublie à cet égard que Leipsic doit son éclat, sa prospérité, aussi bien à la Prusse qu'à la Saxe même. S'il croit, comme il y a lieu de le croire, que le sol & le climat de la Saxe sont plus favorables aux productions de l'esprit que le sol & le climat du Brandebourg; il n'ignore pas que Halberstadt, Halle, Magdebourg, Quedlinbourg, Wernigerode, qui sont partie de la monarchie prussienne, sont enclavés dans la Saxe électorale: s'il pense que les Saxons sont meilleurs latinistes que les Prussiens, il ignore sans doute que Buchner & Klotz écrivoient à Halle en aussi bon latin qu'Ernesti à Leipsic; que le jeune professeur Spalding imite aussi bien Virgile à Berlin que feu Mr Clodius saxon imitoit Horace à Leipsic; que parmi les professeurs des colléges & des universités prussiennes il s'en trouve qui pourroient faire les mêmes ouvrages que Mr Heyne fait à Gœttingue. Mais quand il seroit vrai qu'à Wittenberg, & à l'école de Pforte, on écrivît mieux en

latin qu'à Berlin, Mr de Mirabeau auroit dû remarquer que les Allemands écrivent moins bien le latin à mesure qu'ils se sont plus attachés à la littérature françoise. Il dit qu'il n'y a pas à Vienne des écrivains aussi célèbres que le sont plusieurs de ceux qui se trouvent à Berlin. N'ayant pas été en Bohème & en Autriche, comme il a été dans le cercle de la Saxe, il devoit naturellement entendre parler plus souvent des écrivains berlinois que des viennois, & plus avantageusement de Messieurs Biester, Engel, Nicolaï, Ramler, Spalding & Teller que de Mr Blumawer, Mr Denis, Mr Mastalier, Mr de Sonnenfels, & du comédien auteur Stéphanie, qui cependant sont tous fort connus & fort estimés, même dans les pays protestans. Peut-être, s'il avoit été en Souabe & sur le Rhin, auroit-il plus entendu parler d'auteurs viennois que de berlinois. Mais en supposant avec lui que le nombre des écrivains généralement connus, au moins en Allemagne, soit plus grand à Berlin, Mr de Mirabeau, qui raisonne sur tout, auroit dû relever les causes de cette différence. Deux causes principales dont il ne dit pas le mot, empêchent les auteurs au-

trichiens d'être autant lus & vantés dans les autres cercles de l'Allemagne, & particulièrement dans les deux cercles de la Saxe, que peuvent l'être ceux qui vivent à Berlin. La capitale de la monarchie autrichienne non-seulement est éloignée du pays dont le dialecte est devenu la langue littéraire de la nation allemande; mais elle est nécessairement peuplée de quatre nations dont la langue vulgaire n'est pas l'allemande, les Hongrois, les Bohémiens, les Italiens, & même les Flamands. Il faut un triple travail aux écrivains viennois pour se former au style, s'ils veulent se faire lire en Saxe; & à cet égard ce seroit moins la religion catholique que la position géographique & politique de Vienne qui retarderoit en Autriche les progrès de la littérature nationale. La seconde cause, c'est l'usage du latin dans les prières publiques; ce qui fait que le commun de la nation apprend plus difficilement sa propre langue. Ceci tient sans doute au système de religion; & je m'étonne que Mr le comte de Mirabeau ne l'ait pas observé. Aussi une grande partie des auteurs autrichiens écrivent-ils en latin; au lieu qu'à peine y en a-t-il quelques-uns à Berlin qui

fassent usage de cette langue, même dans les matières de science. Il est étonnant que Mr de Mirabeau, qui dans ses écrits n'a pas ménagé le gouvernement autrichien, & moins encore Joseph II, qu'il accuse si souvent d'inconséquence, n'ait pas encore remarqué en parlant de l'ignorance de ses peuples, & n'ait pas relevé les deux uniques moyens que l'empereur auroit pu employer pour mettre ses peuples au pair des protestans sans cesser d'être catholique: l'un étoit d'introduire la langue allemande dans les prières publiques; l'autre de rétablir le mariage des prêtres. Car ce sont-là les deux seules causes véritables de la supériorité des protestans sur les catholiques à l'égard de la littérature; & ces deux choses ne touchent en rien les fondemens du catholicisme. Voilà, ce me semble, ce qu'il auroit dû observer; car au reste un François auroit grand tort de dire que la religion catholique est contraire aux progrès, soit des sciences, soit des beaux arts (a). Les quatre poëmes épiques que les trois derniers siècles ont vu paroître, la Lusiade, la Jérusalem

(a) V. la lettre au roi de Prusse qui est jointe au *Discours sur les vicissitudes de la littérature.*

délivrée, la Henriade, aussi bien que les deux Rolands, l'amoureux & le furieux, ont été faits par des catholiques; & le merveilleux qui les soutient, est né des opinions & même des préjugés religieux du peuple catholique. L'inquisition d'Espagne & d'Italie a-t-elle empêché les Lope de Véga & les Caldéron de la Barca, les Goldoni de divertir le public par des comédies? Le clergé de France a-t-il étouffé le génie de Corneille & de Racine? Les tragédies mêmes de Voltaire, à quelques vers près, ne sont-elles pas traduites & représentées partout? Metastasio, créateur d'un nouveau genre de tragédie, n'a-t-il pas toujours travaillé à Rome, & à Vienne sous une reine non-seulement catholique, mais dévote? Qu'a fait Shakespear à Londres qu'il n'eût pu faire à Madrid, à Venise, à Paris? Cela se réduit à quelques pièces dans lesquelles des papes, des cardinaux, des moines ne jouent pas un fort beau rôle. Voudra-t-on nous soutenir que ce soit dans ces pièces que consiste le mérite de ce fameux auteur? Le théâtre allemand, quel-qu'il soit dans ce moment, est né au milieu de la plus grande liberté de penser & d'écrire; car à l'exception

de deux tragédies qu'on ne joue plus, & qui pourroient toujours se jouer dans tout pays catholique, il n'y a pas une seule pièce qui ne soit postérieure à l'avénement au trône de Fréderic II. On a fait des efforts incroyables pour former le théâtre, le perfectionner, l'enrichir. Je demande à Mr le comte de Mirabeau s'il a fait plus de progrès à Berlin, à Leipsic, à Hambourg, qu'à Vienne, à Manheim. De quelle religion sont-ils les poëtes dramatiques que l'Allemagne vante le plus aujourd'hui? Dans quels pays vivent-ils, Babo, Schiller & Stéphanie? Où écrit, où joue Ifland protestant?

Devons-nous demander à l'auteur de qui nous parlons dans ce long article, s'il croit vraiment que le catholicisme ait empêché les progrès de la géométrie, des autres parties des mathématiques, & de la physique? Surement il n'ignore pas que le premier géomètre qui soit à présent en Europe, a été reconnu pour tel, tandis qu'il vivoit & publioit ses mémoires dans un pays catholique, où il est né. (*V.* de la GRANGE.) Eller, Pott, Margraff auroient-ils fait moins d'utiles expériences en chimie; Meckel, Gleditsch, Walter & Mayer auroient-ils

fait moins de découvertes dans l'anatomie & dans la botanique, s'ils n'avoient pas été de la religion protestante? Puisque ce ne sont ni la bonne critique, ni le goût en littérature, ni les arts, ni les mathématiques, ni la physique, ni l'histoire naturelle, ni l'économie dont la religion catholique empêche les progrès; ce ne peut être qu'en métaphysique, en théologie & en morale qu'on écrit peut-être moins librement dans les pays catholiques. Est-ce à cet égard que ces pays manquent de lumières & qu'on voudroit les éclairer? Mais quel sera le résultat de ces prétendues lumières? Que l'on dise publiquement, que l'on imprime que Dieu n'est point, que l'homme n'a rien à craindre ni à espérer après sa mort, que la régle de la morale n'est que l'intérêt du moment? Si ce sont là les lumières qu'il voudroit voir se répandre, tout citoyen souhaitera certainement que sa patrie demeure dans les ténèbres. Ce que Mr le comte de Mirabeau a fait & écrit depuis deux ans n'entre point dans le plan de cet ouvrage, n'ayant aucun rapport avec la littérature prussienne (a).

(a) Il est très-certain que plusieurs personnes, surtout Mr de Mauvillon, ont fourni & même préparé les matériaux qui com-

MOEHSEN (Jean Charles Guillaume) médecin de la perſonne du roi, membre du collége de médecine de Berlin & de l'académie des ſciences, eſt né dans cette ville vers 1725. Comme médecin ſimplement il n'a donné que de petits ouvrages, dont le plus conſidérable eſt en allemand, ſur l'inoculation de la petite vérole. Mais comme médecin érudit il en a donné pluſieurs, & il a travaillé à l'illuſtration de l'art qu'il exerce. Il a raſſemblé dans ſon cabinet tout ce qui peut avoir du rapport à l'hiſtoire de la médecine, livres, eſtampes, médailles & portraits. Il écrivit d'abord un long mémoire en latin ſur les médecins qui ont été

poſent la *Monarchie pruſſienne*; & il eſt très-probable qu'un oncle ou un avocat, que les banquiers Clavière, Gorſas, Panchaud, Meſſieurs Maron, Dumont, Duroveray, le docteur Brice, &c. en ont fourni à Mr de Mirabeau pour ſes autres ouvrages. Mais il eſt très-faux que la Monarchie pruſſienne ſoit du profeſſeur Merian, comme on l'a dit dans quelque pamphlet. Il eſt vrai que là où Mr de Mirabeau parle de la langue allemande, il copie pluſieurs pages d'un extrait que Mr Merian a donné en françois d'une diſſertation de Mr Schwab de Stoutgard. Peut-être au lieu du profeſſeur Merian (qui n'a jamais été profeſſeur) a-t-on voulu dire le paſteur & profeſſeur Erman, qui a beaucoup fourni de renſeignemens à Mr de Mirabeau, & lui a recommandé des traducteurs & des copiſtes. *V. les articles* ERMAN & MERIAN.

faits chevaliers. Ce travail le conduisit à l'histoire générale de la littérature des arts & du commerce. Probablement l'histoire du nord de Mr Schlœtzer, qui parut en 1772, lui fit donner plus d'étendue au plan qu'il s'étoit proposé, & au lieu de se borner à l'histoire de la médecine, il embrassa beaucoup plus d'objets que celle-ci ne lui en offroit. Il intitula son ouvrage, *Histoire des sciences & des lettres*, & il y a compris l'histoire du commerce, & même l'histoire diplomatique, qui offre un abrégé fait avec beaucoup de choix de l'histoire des margraves électeurs de Brandebourg, & de leur administration. Il n'est guère probable que cet ouvrage soit jamais mis à la portée de ceux qui n'entendent point l'allemand. Une histoire littéraire du Brandebourg qui remplit près de six cents pages in-4°, à laquelle manque encore la suite des trois derniers siècles, n'engagera point les libraires étrangers à la faire traduire, ni à se charger de l'édition, si quelque amateur la traduisoit. Mais elle fournit des choses très-curieuses, dont ceux qui peuvent la lire dans l'original ne manqueront pas de profiter; & l'auteur de la Monarchie prussienne,

ou ses co-laborateurs, ne l'ont pas négligée. La matière est bien digérée, bien distribuée, les réflexions sont amenées à propos. Sans prétendre juger du style, nous pourrions dire qu'il est clair, facile & précis; & ce qui nous a paru remarquable, c'est qu'on y trouve infiniment moins de mots françois qu'on n'en rencontre dans d'autres écrivains qu'on vante comme réformateurs du vieux style. L'exécution typographique, quoiqu'en caractères allemands, pourroit presque servir de modèle pour les éditions in-4°.

MOERSCHEL (François) aumônier d'un régiment d'infanterie à Berlin, naquit en 1751. On doit lui savoir gré d'avoir traduit *Tyrtée*, puisque c'est le poëte des soldats. Je ne sais s'il a continué l'histoire de la Marche du Brandebourg qu'il a entreprise.

MOLDENHAWER (Daniel Gotthilff) né à Kœnigsberg en 1752, professeur de langues orientales, ensuite de théologie à Kiel. On ne connoît de lui que des recherches sur le premier livre de Moyse, & une nouvelle tradu-

ction

ction de Job. Il semble s'être dégoûté du métier d'auteur avant son père qui suit. Car depuis dix ans on ne voit plus rien paroître de lui, tandis que son père écrivoit encore en 1787.

MOLDENHAWER (Jean Henri Daniel) né à Halle en 1709, père du précédent, a donné au jour des cours de théologie, des commentaires sur des livres ou des passages de la sainte bible, des sermons, des traités sur la religion chrétienne. Quand il commença à faire imprimer, en 1736, ces sujets n'étoient pas encore tout-à-fait si rebattus, ni si dédaignés qu'ils le sont aujourd'hui. Il y a de lui en allemand une introduction aux antiquités égyptiennes, juives, grecques, romaines & persannes. Cet ecclésiastique, aujourd'hui octogénaire, a écrit pendant quelque temps en latin; depuis quarante ans il n'écrit plus qu'en allemand.

MORITZ (Charles Philippe.) Cet homme fait assez parler de lui en Allemagne pour qu'on soit curieux de savoir l'histoire de sa vie, quoiqu'il n'ait pas encore trente-cinq ans, & qu'il n'ait donné au jour que quelques cahiers sur

des ſujets peu importans. Il eſt né en 1756 à Hameln dans la principauté de Calenberg, qui fait partie de l'électorat de Hanovre. Ses parens comptoient de lui faire apprendre un métier. Effectivement lorsqu'il eut appris à lire & à écrire, & qu'il eut atteint ſa douzième année, ils le placèrent comme apprenti chez un chapelier de Hanovre. Mais le garçon, ſe ſentant capable de faire quelqu'autre choſe que des chapeaux, quitta le chapelier; il alla au gymnaſe, c'eſt-à-dire aux écoles ſupérieures de la ville. Un eccléſiaſtique, nommé Marquard, le protégea, & lui procura quelques ſecours du prince Charles de Mecklenbourg. A l'âge de dix-neuf à vingt ans il alla à Erfurt, pour étudier la théologie, & trouva de l'appui dans la perſonne d'un profeſſeur, nommé Froriep. Il quitte cependant les écoles & la théologie, entre dans une troupe de comédiens, & paroît ſur la ſcène, ſoit qu'il manque de moyens de ſubſiſter autrement, ſoit qu'il ne puiſſe réſiſter au penchant qui l'entraîne à ſe montrer en public, à faire parler de lui. Il quitte encore le théâtre pour la chaire évangélique, & il eſpère de devenir un prédicateur célèbre.

Pour ſubſiſter en attendant, il va chez les Hernouthiens de Barby; mais ce genre de vie tranquille & retiré ne le ſatisfait point; ou ces braves gens ne le trouvent pas fait pour vivre dans leur ſociété. De Barby il va à Wittenberg, où il entend quelques-uns des profeſſeurs de cette univerſité, & gagne ſa vie à enſeigner le peu d'anglois qu'il a appris à Hanovre. Il paſſe ainſi deux ans, & de là il ſe rend à Deſſau, dans la vue d'être employé dans le célèbre Philanthropin. Il tombe malade, & tout ce qu'on peut faire pour lui c'eſt de l'empêcher de mourir de miſère. De Deſſau il vient à Potsdam en 1778, à l'ouverture de la guerre de Bavière, comptant d'être employé comme aumônier dans quelque régiment; mais n'ayant aucun certificat des études qu'il avoit faites, on ne peut l'employer ni comme chapelain, ni même pour maître dans la maiſon des orphelins. Réduit à une extrême indigence, il vit quatorze jours avec ſix gros, dépenſant à peine un ſou & demi par jour. Comme il n'a point avec cela de quoi payer le loyer d'un lit & d'un coin d'auberge, il eſt obligé de paſſer les nuits hors de la ville & de ſe coucher dans les fougères. On l'adreſſe enfin,

ou il s'adresse lui-même à Mr Teller, prévôt de l'église de St Pierre de Berlin, & inspecteur des églises du cercle de cette capitale. Mr Teller ne trouvant point ce candidat étranger propre à être placé dans aucune église, ni de ville, ni de village, le recommande à Mr Busching, chef d'un collége considérable & de quelques écoles inférieures qui en dépendent. On lui offre un appointement d'une centaine d'écus, pour enseigner en qualité d'adjoint sans titre dans les basses classes. Le candidat se croit au comble du bonheur d'avoir, moyennant ces cent écus, six ou sept gros par jour, après avoir vécu des semaines entières avec la moitié de cet argent. Cependant au bout de quinze ou vingt mois il trouve cette somme trop modique. Ayant donné des preuves de sa capacité, il obtient d'être placé comme maître en titre dans une autre école appartenant pareillement au collége réuni de Berlin & de Cologne ([a]), que dirige Mr Busching, & qui dépend du magistrat de la ville. En 1780 Mr Moritz paroît comme auteur pour

([a]) C'est un des plus anciens quartiers de cette résidence royale. V. la *Topographie prussienne*, Part. I. ou *Tableau géographique & historique des États prussiens*.

la première fois, en publiant ses *Entretiens avec ses écoliers*. Il fait imprimer en 1781 quelques tables & quelques observations grammaticales sur la différence qu'il faut faire entre *mir* & *mich*. Ce petit ouvrage met en vogue le jeune maître d'école hanovrien. Il donne l'année suivante plusieurs autres brochures de cette espèce, & une *grammaire allemande pour les dames*, qui lui rapporte une centaine d'écus. Avec ce capital il se croit en état de faire le tour du monde, & il est sur le point de partir pour l'Amérique septentrionale. Ses collégues le détournent de cette résolution; il veut cependant voir au moins l'Angleterre. Il va s'embarquer à Hambourg, où il oublie des lettres de recommandation qu'on lui avoit données; de sorte qu'il ne se trouve pas mieux à Londres & à Oxford qu'il n'avoit été trois ans auparavant à Potsdam. Il retourne à Berlin comme il peut, & il recouvre sa place avec ses trois cents écus. Il paroît content de son sort, n'ignorant pas que Mr Ramler, après quarante ans de réputation faite, n'avoit pas davantage, & ne gagnoit pas plus que lui par des leçons particulières, ni par des écrits livrés aux libraires. Il

eſt vrai que Mr Ramler avoit le titre de profeſſeur; & le jeune grammairien ambitionne ce titre. Il demande d'être déchargé de la claſſe qu'il régente & d'être fait profeſſeur extraordinaire au collége réuni, & il s'offre de renoncer à ſa penſion de trois cents écus pour en prendre une de ſix-vingts. Malgré les repréſentations que lui font ſes ſupérieurs, ſurpris d'une pareille demande, il inſiſte, & obtient cet avancement qui lui ôte cent quatre-vingts écus. Il remplit ce déficit par les ouvrages qu'il écrit, & travaille à des gazettes. A cette époque l'hiſtoire de ſa vie précédente lui paroît devoir intéreſſer le public, & il la donne ſous le titre d'*Anton Reiſer*, roman pſycologique. Ce nom de *Reiſer*, qui ſignifie voyageur, lui ſembloit caractériſtique, puiſque ſous ce nom emprunté (a) il vouloit décrire ſa vie. Mais on a remarqué que ſa pſycologie eſt toute particulière, & qu'on y trouve peinte l'ame de Moritz plutôt que l'ame en général (b).

(a) C'eſt le nom d'un théologien littérateur du ſiècle dernier, natif d'Augsbourg, qui après pluſieurs aventures fut paſteur à l'égliſe de St Jaques de Hambourg, où il mourut. V. *Thieſſen*, *Verſuch eines Hamburg. Gelehrten-Lexicon.* P. II. p. 122 & 123.

(b) *Buſching*, *Wœchentliches Blatt.* 1786.

Tandis que les premiers cahiers du roman vont à la presse, l'auteur médite un voyage en Italie; il demande le consentement de ses supérieurs. Sur les difficultés qu'on lui fait il se brouille avec le recteur du collége, & semble vouloir en venir à des coups de désespoir. Cependant, soit qu'on lui accorde, ou qu'on lui laisse prendre son congé, Mr Moritz part pour l'Italie, en calculant toujours un peu mal les frais du voyage. Il s'en apperçoit qu'il n'est encore qu'à Bronswic, au mois d'Août 1786. *Là il* va trouver Mr Campe, lui demande de l'argent, & lui promet de lui envoyer la description du voyage qu'il entreprend. Car Mr Campe, outre qu'il est *pédagogiste* & auteur, fait en même temps commerce de librairie. Il lui avance une somme.

Le professeur prussien étant à Rome vers la fin de l'année 1786, écrit à son protecteur Busching qu'il visite Rome & les environs son Tite-Live à la main, qu'il veut ainsi voir tous les endroits dont il est parlé dans l'histoire romaine, & qu'il va jeter ensuite un nouveau jour sur les auteurs classiques. Mr Busching lui répond, le plaisante avec ce fonds d'érudition

qu'il possède, le compare à Wood & à d'autres savans qui ont parcouru la Grèce Homère à la main; & lui ajoute enfin qu'il auroit dû passer en Sicile avec son Virgile en poche, & suivre la route qu'avoit faite Énée en venant de Troie en Italie, pour mieux sentir les beautés de l'Énéide & les mieux faire sentir à ses disciples. Cependant Mr Campe attend du professeur Moritz la description de son voyage; & il ne reçoit pas même de ses nouvelles, jusqu'à ce qu'un fâcheux accident lui en procure. Mr Moritz avoit compté de faire ce voyage à pied, comme voyageoit le nommé baron de Riesbeck. Mais trouvant que cela ne l'accommode pas, il se met à voyager à cheval, probablement à l'exemple de l'abbé Chaufpie, qui a parcouru pendant vingt ans l'Italie, & examiné de ses yeux ce qui reste des ouvrages romains. Le professeur prussien, meilleur piéton que cavalier, fait une chute & se casse un bras, comme Mr d'Archenholz s'étoit cassé une jambe. Ce malheur le réduit dans un état plus fâcheux qu'aucune des circonstances de sa vie précédente. Il écrit alors à ses amis berlinois, & leur fait savoir son malheur & ses besoins. Mr Biester fait à Berlin une collecte,

& lui envoie trois cents écus. Mr Campe, quoique mécontent du procédé de Moritz, lui anticipe de nouveau de l'argent ſur l'aſſurance qu'il lui renouvelle de lui livrer la relation de ſon voyage. Cette relation, auſſi bien que d'autres ouvrages, avoit été promiſe à plus d'un libraire de Berlin. Mr Campe ne l'ignoroit pas; mais il eſpéroit apparemment d'avoir la préférence. Enfin Mr Moritz s'acquitte en quelque manière de ſa promeſſe; mais au lieu d'envoyer à Mr Campe la relation de ſon voyage & des remarques ſur les antiquités de Rome, il lui envoie un traité métaphyſique *ſur le beau* qui ne fait point fortune. De là une querelle, une eſpèce de procès littéraire, & un ſujet de pamphlets du littérateur pédagogiſte & libraire, & du voyageur pſycologique. Sur ces entrefaites Mr Moritz rencontre en Italie Madame la ducheſſe douairière de Weimar, & à ſa ſuite Mr le baron de Gœthe, qui lui facilite très-à-propos le moyen de revenir en Allemagne. Il reparoît à Berlin vers le printemps de 1789. Il parle des tableaux, des ſtatues, des groupes qu'il a vus; & Mr Heinitz, qui eſt à la tête de l'académie de peinture, lui fixe une penſion aſſez

considérable, pour qu'il donne des leçons aux éléves de cette académie. Nous ne connoissons que de vue Mr le professeur Moritz. Nous avons tiré ce qu'on vient de lire, en partie de ses propres écrits, en partie de plusieurs livres ou brochures d'autres écrivains qui le connoissent beaucoup (a). Nous en avons assez entendu parler. Nous n'avons rien contre lui; nous serions même assez portés à excuser son inconstance; puisque d'autres Allemands très-estimés ont été accusés de ce défaut, (*V. l'art.* LESSING) à l'âge même de cinquante ans. Et puisqu'on avoue que Mr Moritz a de l'imagination & même du génie, on ne doit pas être surpris qu'il ait voulu quitter une école d'enfans pour être professeur, & qu'étant professeur il souhaitât de voyager. Les mauvais calculs économiques sont un effet très-ordinaire de l'inexpérience. Et comment ne pas excuser sa vanité, s'il en a? Il vient à Berlin, qui est en quelque sens le siége principal de la littérature

(a) Voyez un Discours d'installation de Mr Busching, de l'an 1786; le Journal du même auteur, intitulé *Wœchentliche Nachrichten*; *die Berlinische Büsten*, ou les Bustes berlinois; *Moritz* par Mr Campe, avec la réponse; *Anton Reiser*, par Mr Moritz, &c.

allemande. Une brochure ſur la différence d'un pronom perſonnel; puis une grammaire allemande pour les dames, (comme ſi les dames devoient avoir une grammaire différente des étudians,) lui font une réputation. Il voit l'Angleterre comme peut la voir un jeune homme qui n'a ni recommandation ni argent; & on achète ſa relation. Il s'achemine vers l'Italie, & un homme ſavant & très-célèbre lui paye d'avance la deſcription de ſon voyage & ſes futures réflexions ſur les antiquités; malgré cette foule de voyageurs qui ont parlé de l'Italie, & d'auteurs qui ont écrit ſur ce qui nous reſte des Romains. Il eſt vrai que s'il s'eſt flatté de faire à Rome la fortune qu'y avoit faite Winckelmann, il s'eſt trompé dans ſes eſpérances. Mais il revient à Berlin; & un miniſtre qui a ſous lui une cinquantaine d'artiſtes, dont pluſieurs ont certainement du mérite, le place au milieu d'eux pour donner des leçons ſur l'art. Comment ne ſera-t-il pas tenté d'être fait conſeiller au moins dans le collége qui dirige l'éducation nationale, & même dans le département des bâtimens? Mais qu'il nous ſoit permis de dire un mot ſur ſa deſtination préſente. Si les grands mots de

nature, de proportion, de noblesse, de costume, d'harmonie, d'élégance; si ces épithètes d'idéal, de sentimental, de caractéristique, de national, de ravissant, de touchant, élèvent l'ame des apprentis, sans doute que les leçons du professeur feront quelque chose. Si ce professeur, laissant un peu à côté la psycologie, s'attache à expliquer aux élèves la mythologie grecque & latine, & leur raconte en plus d'une manière l'histoire des héros & des grands hommes singuliers qui peuvent faire le sujet de grands tableaux, & orner des sales & des galeries, il fait encore mieux. Mais si n'ayant jamais eu en main ni pinceau, ni ciseau, peut-être pas même le crayon, il juge, il critique les pièces qu'on met devant lui, que doivent penser, que peuvent dire les artistes & leurs élèves?

Quoi qu'il en soit, les cahiers qu'il livre à la presse sur les ouvrages de l'art qu'il a vus en Italie, seront lus avec plaisir & avec profit; & ce sera peut-être un des livres allemands qu'on lira dans les pays étrangers, parce qu'il est écrit avec précision & clarté, & qu'il est très-bien imprimé en lettres latines.

MORITZ (Jean Chrétien Fréderic) né à Berlin vers 1745, recteur d'un collége & diacre à une église de Riga, a écrit ſur la manière d'enſeigner, & de régenter les écoles.

MOULINES (Guillaume de) né à Berlin en 1730 d'une famille réfugiée du Languedoc, vouloit dans ſa jeuneſſe ſervir dans le génie; mais ſa mère, perſuadée qu'il n'y avoit point au monde de meilleur état que l'eccléſiaſtique, le fit entrer dans cette carrière. Auſſitôt qu'il eut achevé ſon cours d'humanités, de philoſophie & de théologie, il fut fait paſteur de la colonie françoiſe à Bernau, d'où Mr de Jarriges qui l'aimoit beaucoup, le fit transférer à Berlin. Ses liaiſons avec ce magiſtrat devenu grand chancelier, le mirent en relation avec Voltaire, qui avoit beſoin d'appui pour ſe tirer d'un procès qu'il avoit avec le Juif Hirſch. Mr de Voltaire près de quitter la cour de Berlin après l'affaire de l'Akakia, en 1752, cherchoit quelque jeune homme qui voulût s'attacher à lui. Mr de Moulines ne voulant ni s'expatrier ni s'attacher à Mr de Voltaire, propoſa à ſa place Mr Collini ſon ami & presque ſon camarade, puisque

ce jeune italien étoit logé chez lui. Cependant ses entretiens journaliers, pendant plusieurs mois, avec le plus grand écrivain qu'ait eu la France, contribuèrent autant que ses lectures à perfectionner Mr de Moulines dans la langue françoise. Aussi est-il regardé à Berlin comme un de ceux qui l'écrivent & la parlent le mieux parmi tous les gens de lettres qui y sont établis. En 1764 le roi voulant écarter cette foule de monde qui accouroit à lui pour faire casser les arrêts que les tribunaux avoient portés pendant la guerre, fit publier un écrit que Mr de Steck, juriste célèbre, composa, pour persuader aux mécontens que le souverain ne devoit pas juger par lui-même les procès, ni se mêler des querelles civiles de ses sujets. Le grand chancelier engagea Mr de Moulines à abréger cet écrit & à le mettre en françois. Cette brochure, qui parut en 1765 sous le titre de *Réflexions sur les décisions arbitraires & immédiates du souverain*, trouva beaucoup d'approbation tant auprès du roi que du public. C'est une des pièces presque authentiques qui servent à prouver que le gouvernement de Fréderic II n'étoit rien moins

que defpotique dans l'adminiftration ordinaire & effentielle. Lorsque la feconde édition de l'*Hiftoire philofophique des établiffemens & du commerce des Européens dans les deux Indes* parut avec la fameufe tirade contre Fréderic, le colonel Quintus fit favoir à Mr de Moulines que le roi agréeroit qu'on y répondît; & Mr de Moulines fit cette réponfe. Fréderic II le chargea enfuite de traduire Ammien Marcellin, qu'il fouhaitoit de lire. Cette traduction, qui valut à l'auteur une place à l'académie, avec une penfion de cinq cents écus, paffe pour la meilleure qu'on ait en françois ([a]); & je ne fais s'il y en a de meilleures dans d'autres langues. Il traduifit après cela les auteurs de l'*Hiftoire-Augufte*, & entreprit la traduction de Dion Caffius du grec. Celle-ci n'a pas encore paru. Mr de Moulines a quitté l'état eccléfiaftique depuis l'an 1783, pour être réfident du duc régnant de Bronswic à la cour de Berlin. Fréderic II le choifit auffi pour donner des inftructions de philofophie au prince royal, l'aîné de fes petits-neveux, auquel il continue d'en

(a) V. le *Nouveau Dictionnaire hiftorique* à l'art. *Ammien Marcellin.*

donner depuis que le père de S. A. R. eſt ſur le trône. Sa majeſté régnante, en 1786, accorda la nobleſſe à Mr de Moulines, le fit conſeiller privé, membre de la commiſſion économique de l'académie, & conſeiller au conſiſtoire ſupérieur françois.

MUCHLER (Charles Fréderic) fils de Jean George qui ſuit ici, naquit à Stargard, étudia le droit, & cultiva les muſes. Son Ariſtippe, ouvrage dialogué qu'il ſuppoſe tiré du grec, a trouvé de l'approbation. Sa Bibliothèque des femmes, ſon Dictionnaire d'anecdotes & quelques feuilles hebdomadaires ſemblent n'avoir pas eu le même ſuccès. Mais il n'eſt pas moins reconnu pour un jeune homme de beaucoup d'eſprit & qui a des connoiſſances en pluſieurs genres. Il a fourni quelque choſe à l'hiſtoire de la Poméranie, tirée des archives. Actuellement il eſt ſecrétaire d'un département de guerre & de juſtice à Berlin. Il y a un autre Muchler, maître de langue latine à l'école militaire, frère, je penſe, du précédent, & fils du ſuivant.

Muchler (Jean George) né à Drecho dans la Poméranie ſuédoiſe, étudia la théologie à Greifswalde, & a été long-temps profeſſeur à Stargard dans la Poméranie pruſſienne. Il écrivit ou traduiſit du françois, de l'anglois & de l'italien des ouvrages ſur la religion & la morale, d'autres ſur la littérature, ſur les beaux arts. Il donna enſuite des feuilles périodiques dans le goût du Spectateur, du Hableur, & d'autres pareils ouvrages anglois : l'un a pour titre *le Conteur;* un autre *le Caméléon;* un troiſième *le Paſſe-temps après dîné.* Il quitta ſa chaire au collége de Stargard, & vint vivre comme particulier à Berlin, compoſant ou traduiſant toujours, ou rédigeant des recueils pour ceux qui étudient l'allemand, l'anglois, le françois & l'italien. Vers la fin du règne de Fréderic II, cet eccléſiaſtique patriote propoſa une ſouſcription pour ériger, ſur la place qui eſt devant la bibliothèque royale, un monument à Leibnitz, Lambert & Sulzer, ſavoir une pyramide dont les faces auroient préſenté en médaillon le portrait de ces ſavans célèbres; mais les Juifs voulurent joindre à ce triumvirat leur philoſophe Mendelſohn; & cela fit ſuſpendre l'exécution du projet.

MULLER (Chriſtophe Henri) Zuricois de naiſſance, étoit profeſſeur au collége de Joachimsthal à Berlin, où il entreprit de donner des éditions d'anciens poëtes allemands. Il en a publié quelques-unes, entr'autres une traduction de l'Énéide, qu'il prétend être du treizième ſiècle. Il donna auſſi un discours philoſophique qui a pour titre *le Curé de village le plus heureux des mortels*. En 1785 une noire mélancolie lui troubla l'imagination. Mais jamais homme dans un état de démence ne fut plus traitable & plus honnête. On lui laiſſa une modique penſion ſur la caiſſe du collége, & on lui accorda la permiſſion de ſe retirer à Zurich ſa patrie.

MULLER (George Fréderic) conſeiller de guerre à Berlin. La première de ſes productions littéraires parut en 1760; le titre de *Droit de la guerre pruſſien*, (*Königlich-Preuſſiſches Kriegs-Recht*) pourroit paroître équivoque. Il a donné enſuite une traduction du *Droit de change* de Heineccius, avec des remarques & des additions, & d'autres ouvrages ſur l'économie civile & rurale, & ſur la police. V. *les Buſtes berlinois*.

MULLER (Gérard Fréderic) fils d'un maître d'école à Herford, ville abbatiale de la Westphalie pruſſienne. Il étudia ſous ſon père, enſuite à Rinteln, puis à Leipſic, où il s'attacha particulièrement à Gottſched & à Mencken. Lorsque celui-ci, parmi pluſieurs autres ſavans allemands, fut invité à Pétersbourg pour être membre de l'académie que Pierre I projeta, & que Catherine I établit en 1725, il recommanda à ſa place ſon jeune élève Muller; & Laurent Blumentroſt, premier médecin de la cour de Ruſſie, qui étoit à la tête de l'établiſſement, l'accepta pour académicien adjoint. Ces adjoints devoient être en même temps profeſſeurs dans un collége. Agé alors de vingt-un ans, Muller fut deſtiné à enſeigner la langue latine, la géographie & l'hiſtoire. Il aſſiſta à l'ouverture publique de l'académie qui ſe fit en 1726, vingt ans avant le rétabliſſement de celle de Berlin. En 1728 il eut auſſi une place de ſous-bibliothécaire de la cour; & deux ans aprés le préſident de l'académie Blumentroſt le fit membre ordinaire, avec un appointement de ſix cents roubles, & le titre de profeſſeur; il ſe chargea en même temps de rédiger la gazette. En 1731

il demanda un congé pour faire un voyage en Hollande & en France. A son retour on le fit voyager dans la Sibérie avec Gmelin, pour faire des recherches sur l'histoire de ce vaste pays. Ce voyage dura près de dix ans, & il parcourut 4480 milles d'Allemagne, qui font 8960 lieues de France environ. Cette absence de la capitale laissa gagner le terrain à ses rivaux. A son retour il ne reçut point les frais de son voyage. Il trouva que de jeunes professeurs nouveaux venus avoient obtenu des augmentations d'honoraires qu'on lui refusa. Le comte de Rozumowsky étoit alors à la tête de l'académie, que Schumacher & Teplow ses favoris, tous deux ennemis de Muller, gouvernoient despotiquement. Il souffrit ces torts patiemment, & n'en continua pas moins à travailler avec ardeur. Cependant on fit mine de lui augmenter ses appointemens; & le président Rozumowsky lui fixa en effet mille roubles de pension, & le déclara historiographe. Mais on exigea de lui une assurance par écrit qu'il resteroit toute sa vie attaché à l'académie; on voulut même comprendre ses enfans dans cet engagement. Il endura toutes ces avanies insupportables.

Mais il tomba malade; & pendant cette maladie Schumacher & Teplow ses ennemis lui firent encore essuyer de nouveaux désagrémens & quelques torts. Comme il avoit des talens utiles à l'établissement auquel il étoit attaché, qu'il travailloit beaucoup, on le fit secrétaire des conférences de l'académie. Il auroit dû par-là jouir de deux mille quatre cents roubles d'appointement; mais les chicanes de ses rivaux pendant la présidence de Ruzomowsky, & le désordre qui suivit pendant la présidence, le réduisirent à quinze cents roubles. Il s'arrangea avec cela, & il acheta une maison. Durant le règne d'Élisabeth le professeur Muller n'améliora pas non plus sa condition; & sous Pierre II on n'eut pas le temps de songer à des établissemens. Catherine II, parvenue au trône, songea d'abord à tout. Un de ses premiers projets fut d'établir à Moscow une maison d'orphelins, & d'enfans trouvés. Mr de Betzkoi, chargé de l'exécution de ce grand projet, vouloit mettre à la tête de l'établissement de Moscow Mr Busching, qui étoit alors recteur d'un collége à Pétersbourg. Mr Busching refusa l'offre, proposa à sa place le professeur Muller, & en-

gagea celui-ci à l'accepter. Muller eut à Moscow non-ſeulement la direction de la maiſon des orphelins, mais celle des archives de cette ancienne capitale de l'empire ruſſe. On le fit enſuite conſeiller; & ſes appointemens furent portés en tout à deux mille deux cent cinquante roubles. Agé de ſoixante à ſoixante & dix ans il travailla avec plus d'ardeur que jamais à débrouiller le chaos de l'hiſtoire de Ruſſie. Il eut pendant quelque temps pour co-laborateur Mr Schlœtzer, aujourd'hui profeſſeur à Gœttingue. Il a éclairé la géographie de ce vaſte empire; il a jeté quelque jour ſur la vie des anciens czars, & fait connoître les mœurs & les uſages de la nation; & il a même donné des recueils de poëſies ruſſes. Tous ceux qui ont écrit ſur l'hiſtoire de Ruſſie ont profité de ſes travaux. Il paroît cependant qu'ils n'en ont pas été complètement ſatisfaits. Mr Lévêque lui fait quelque reproche, & Mr Schlœtzer de Gœttingue, qui a été en Ruſſie & qui travaille ſur l'hiſtoire de ce pays, paroît même l'accuſer de quelque ſorte de plagiat. On trouve la liſte exacte des ouvrages du profeſſeur Gerard Fréderic Muller à la ſuite de la vie qu'en a don-

née Mr Busching dans le troisième volume de ses biographies.

MULLER (Jean). V. le Tome IV.

MULLER (Jean David) pasteur à Stemmern, né à Magdebourg en 1755, a été pendant seize ou dix-sept ans un des maîtres du collége de Klosterberge. On a de lui des odes, des chansons, & quelques traductions de poësies latines.

MULLER (Jean Gottgetreu) né à Calbe, dans le pays de Magdebourg, en 1701. Les controversistes des deux derniers siècles trouvèrent dans les animaux de l'apocalypse les emblêmes des prélats catholiques. L'assesseur consistorial Muller y trouva les emblêmes de ses confrères luthériens; & comme recteur d'école il trouva aussi dans les écoles de son pays l'Urim & le Thummim. Son programme *de Scholis purgatoriis*, qui n'est pas moins singulier, offre un objet plus directement utile. Il faudroit sans doute qu'il y eût dans tous les pays des écoles où l'on envoyât les jeunes gens corrompus, pour y être corrigés & séparés des autres, afin qu'ils ne les corrompissent point.

MULLER (Jean Philippe) professeur de chirurgie & de philosophie à Halle. On est surpris de voir qu'un chimiste ait traduit & commenté la *recherche de la vérité* du père Mallebranche.

MULLER (Jean Pierre André) né dans le comté de Mansfeld, étudia, enseigna, & publia des livres à Halle. Il est professeur de théologie à l'université de Butzow dans le Mecklenbourg. Un des ouvrages de ce professeur est intitulé: *La Tolérance considérée dans ses justes bornes;* imprimé à Leipsic en 1776.

MULLER (Louis) capitaine dans le corps des ingénieurs fixé à Berlin depuis 1787, a composé, étant encore dans le rang de lieutenant à Potsdam, un ouvrage qui sera toujours recherché; c'est le *Tableau des campagnes de Fréderic II*, en allemand & en françois. On ne peut guère trouver un style plus concis, plus propre, ni une exactitude plus parfaite dans les noms, les dates & les lieux. S'il est vrai qu'il ait fait retoucher à quelques autres officiers plus lettrés que lui le style de cet ouvrage, il n'en est que plus digne de louange ([a]). Les plans

([a]) V. l'article KNOBEL dans le Supplément.

des batailles y font tracés en petit fur une feule grande planche, & très-nettement enluminés.

Muller (Madame) née à Berlin, a été lectrice de la reine de Suède, mère du roi Guftave. De Stockholm elle paffa à Pétersbourg, pour être gouvernante des filles de la générale d'Ismaïlow. On a d'elle des mémoires qui pourroient intéreffer quelques lecteurs, fi elle y parloit des intrigues de la cour de Stockholm. On lui a auffi attribué, mais fans fondement, la Vie de Jufti, inférée dans le Journal des favans fous le nom de Mad. M.

Munchow (Louis Guillaume, comte de) d'une ancienne famille de la Poméranie, né en 1709, fit plus pour l'académie que ne fit le comte Dohna; parce qu'il étoit plus inftruit, plus laborieux & plus zélé. Au moins paroît-il que le corps dont il étoit membre honoraire lui a quelque obligation de ce qu'il ne s'oppofa point à fes priviléges, comme fa place lui en fourniffoit le moyen. Car étant à la tête des finances il auroit pu la chicaner à cet égard. Mort en 1753.

MURRAY (André). Il y a eu & il y a quantité d'Écoſſois répandus en Danemark, en Suède, en Pruſſe, en Ruſſie. Celui-ci, né à Mémel l'an 1695 de parens écoſſois, étoit paſteur à Schleswic, lorsqu'en 1737 il fut appelé à Stockholm, & fait aſſeſſeur du conſiſtoire & inſpecteur de l'école allemande de cette ville. On a de lui des ouvrages ſur la théologie, & des ſermons qui ont eu quelques lecteurs dans le temps. Mort en 1771. Deux fils d'André Murray, nés l'un à Schleswic, l'autre à Stockholm, ont été profeſſeurs à Gœttingue, & ont donné à l'Allemagne des traductions de pluſieurs livres ſuédois, & d'autres bons ouvrages. *Putter*, *Meuſel.*

MURSINNA (Chrétien Louis) né à Bielefeld, chirurgien d'un régiment pruſſien d'infanterie, a publié en 1782 & 1783 des recueils d'obſervations ſur la médecine & ſur la chirurgie. Il en avoit donné en 1780 de particulières ſur les fièvres lentes & ſur la dyſſenterie. Il eſt d'ailleurs très-habile oculiſte; & quand il n'auroit d'autre titre pour être eſtimé dans ſa profeſſion, il ſuffiroit peut-être de ſavoir qu'il eſt

chirurgien-major du régiment de Mr de Mœllendorf, gouverneur de Berlin, un des plus grands hommes de guerre de l'armée prussienne, qui unit la théorie la plus réfléchie à une grande expérience.

MURSINNA (Samuel) né à Stolpe en Poméranie l'an 1717, mort depuis peu inspecteur de l'école réformée de Halle. J'ai entendu des savans s'applaudir d'avoir étudié sous Mursinna, lorsqu'il étoit professeur de théologie. Il ne s'occupoit pourtant pas moins d'ouvrages d'autres genres. Il corrigea une traduction des Stratagèmes de Polyen. Il écrivit sur la Théorie de la terre de Burnet. Il est un de ceux qui se tinrent le plus constamment à l'usage du latin. Il traduisit néanmoins de l'anglois en allemand la *Biographie classique.* Ce Mursinna ne devoit pas passer pour trop crédule, ni pour trop bigot, puisque le docteur Bahrdt a publié quelques-uns de ses écrits.

MUTZEL (Fréderic Erman Louis) fils du suivant, a été fort célèbre à Berlin comme praticien, mais peu connu dans l'étranger comme auteur, puisqu'il n'a donné que deux petits vo-

lumes d'*observations médicales & chirurgicales.* Une de ses cures a fait beaucoup de bruit, & a excité par sa singularité la curiosité des savans étrangers; ç'a été d'avoir inoculé la galle à un homme que la mélancolie avoit rendu insensible ([a]).

MUZEL *ou* MUZELIUS (Fréderic) naquit à Ruckerodt dans le comté de Wied en Westphalie en 1684. Son père étoit curé calviniste ou réformé, sa mère fille d'un colonel Henri de Hachenberg. Il vint chercher de l'emploi dans le Brandebourg; & on le fit en 1712 co-recteur de l'école de Kustrin. Il se maria avec une sœur de ce baron Stosch (*V.* STOSCH) si connu à Florence comme antiquaire. Vers 1714 il fut transféré à Berlin, & fait recteur du collége de Joachim, qu'il régenta pendant plus de quarante ans. Il étoit actif, laborieux, & zélé pour les progrès de la littérature & de l'histoire. Il a fait des livres élémentaires, & des recueils choisis de pièces tirées des auteurs classiques pour toutes les classes. Un de ces livres est intitulé *Satura thesium philosophicarum;*

(a) V. les *Souvenirs d'un Citoyen.* Tom. II. p. 312.

un autre *Infundibulum latinitatis* (*l'Entonnoir de la latinité*). On dit que ce livre, ſous ce titre ſi peu noble, & à préſent totalement mépriſé, a été la baſe de la riche librairie de Mr Nicolaï. Muzelius a laiſſé une famille non moins nombreuſe que la liſte de ſes ouvrages; & cette famille, d'abord brillante, courut le ſort de toutes les familles des perſonnes qui font quelque fortune dans de grandes villes. Un de ſes fils devint médecin célèbre; c'eſt celui dont nous avons parlé dans l'article précédent. L'autre voulut par eſprit de libertinage devenir ſoldat, bas-officier; déſerta enſuite, obtint ſa grâce, hérita le cabinet & le nom de ſon oncle maternel, que Charles VI avoit créé baron. La collection que ce baron Stoſch laiſſa à ſon neveu, & que celui-ci vendit à Fréderic II, exiſte encore à Potsdam. Le médecin ſurvécut à ſon fils, & ne laiſſa qu'une fille. Celui qui devint baron Stoſch vécut en gentilhomme rentier & lettré, dans les meilleures compagnies, & ne fut point marié. Le ſeul qui ait laiſſé quelques enfans, eſt mort depuis peu paſteur d'une égliſe réformée à Prenzlow dans le Brandebourg. Il étoit né à Berlin en 1717. On a de lui de l'an 1756

une dissertation sur la religion & les belles lettres; & une autre qui a pour titre *Nouvelles Découvertes de la nature du diable moyennant le jasmin & la poudre à fusil*, publiée en 1770. Croiroit-on qu'en la trentième année du règne de Fréderic II on fît dans son pays de tels ouvrages? Un des fils de ce pasteur de Prenzlow est professeur à Duisbourg.

MYLIUS (Christophe) né en Lusace en 1722, étudia à Leipsic dans les beaux jours de Schlegel, de Gellert & de Zachariæ, & vint ensuite vivre à Berlin, où des amateurs l'entretenoient, pour qu'il les aidât dans leurs travaux sur l'histoire naturelle. Ses amis vouloient même l'envoyer à leurs frais en Amérique, pour faire des recherches & des découvertes; mais il mourut à Londres avant de partir, dans un état misérable, après y avoir dépensé l'argent de la collecte faite pour son expédition en Amérique. Lessing jugea ses écrits posthumes dignes de voir le jour, & les fit imprimer à Berlin. Ils pouvoient valoir quelque chose dans ce temps-là en 1754; mais il n'y a rien d'intéressant que le congé qu'il prit de l'Europe. Il

étoit porté à la ſatire; & ce n'a jamais été par ce genre de poëſie qu'un homme s'eſt procuré du bien-être. *Kutner*, & *Not. part.*

MYLIUS (Guillaume Chriſtel Sigismond) né à Berlin l'an 1754. Il a étudié en droit; mais ſon goût paroît décidé pour la belle littérature. Il a fait quelques petites pièces badines aſſez agréables, & a traduit du françois *le Candide* ou *l'Optimisme* de Voltaire, *Gil-Blas* de le Sage, l'*Hiſtoire des Flibustiers*, la *Vie de mon père* de Rétif de la Bretonne, & *les Contemporaines* du même auteur, le *Compte rendu* par Mr Necker, les œuvres du philoſophe de Sans-Souci, & beaucoup d'autres ouvrages. L'éloge qu'on fait de ce traducteur dans les *Buſtes*, nous a été confirmé par des perſonnes qui ont tout le droit poſſible d'en juger. Il connoît parfaitement la littérature étrangère, ſurtout la françoiſe. Il ſait choiſir ce qui mérite d'être traduit, & le rend en allemand avec propriété, avec élégance; & s'il y ajoute des remarques, elles prouvent qu'il a très-bien ſaiſi le fort & le foible de ſon auteur.

N.

NACHTIGAL (J.... C.... C....) co-recteur de l'école du Dôme à Halberstadt, a donné des extraits latins tirés de Cornelius Nepos & de Justin, à l'usage des écoliers, & un petit recueil de passages choisis tirés des livres hébraïques. Mort en 1783.

NAGEL (Christian Gottlob) prédicateur luthérien dans un village de la principauté de Brieg, a publié quelques cantiques pour les soldats de la garnison dont il étoit aumônier, avec quelques prières, & une harangue prononcée lorsqu'on bénit les drapeaux du régiment.

NAGEL (Joseph Antoine) né à Rietberg en Westphalie en 1717, président & directeur de la faculté philosophique à l'université de Vienne, où vraisemblablement il fut attiré par le prince de Kaunitz, héritier par femme des anciens comtes de Rietberg. C'est Mr Nagel que la commission chargea de rédiger un cours de mathématiques à l'usage des écoles des états autrichiens. Cette compilation, tirée des œu-

vres

vres de Wolff, a pour titre: *Mathesis wolffiana*, imprimée à Vienne en 1776. A cette époque Wolff ne régnoit déjà plus dans les écoles prussiennes; & cet ouvrage sert à prouver, comme tant d'autres, qu'en Autriche les sciences ne sont pas si avancées qu'en Prusse, malgré la protection que leur avoit accordée Marie Thérèse.

NAPIERSKY (Jean Gottfried) né dans la Prusse occidentale en 1714, est depuis longtemps premier pasteur & inspecteur à Landshut en Silésie. Il a donné des ouvrages sur la religion luthérienne, des sermons, des lettres pastorales, (*Hirtenbriefe*,) & un livre de cantiques, & a fourni des articles à un journal intitulé Bibliothèque de Brême & de Verden. *Goldbeck*, & *Meusel*.

NAUMANN (Bernard) médecin ou docteur dans la science vétérinaire à Halle, a donné un ouvrage dans le genre qu'il cultive. Un autre Naumann, autrefois quartier-maître d'un régiment prussien, a écrit sur les campagnes des armées prussiennes; il a aussi publié quelques poësies, & des mémoires pour servir à l'histoire moderne. *Meusel*, date de l'an 1784.

NENCKE (Charles Christophe) auditeur du bataillon de grenadiers qui est à Treuenbritzen. Une devise qu'on mit à son buste, *Veritas odium parit*, *la vérité nous fait haïr*, annonce assez clairement que ses premiers écrits & le genre auquel il s'est attaché, devoient lui faire des ennemis. Nous ne rapporterons pas ici tous les titres des ouvrages que ce jeune avocat littérateur a déjà composés ou traduits du françois. Je n'indiquerai que sa tragédie intitulée *Carvallo*, ou *la malédiction des ancêtres*, & une autre pièce dramatique d'un genre & d'un goût singuliers, qui a pour titre *Juliette Grunthal*, ou *les suites des pensions*, divisée en sept actes. Il a traduit *le Paysan perverti* de Rétif de la Bretonne, dans l'intention de guérir le bas peuple allemand de l'envie dangereuse de s'élever. Il a aussi travaillé à des ouvrages périodiques, particulièrement à la *Olla Podrida*, (*V.* KNUPPEL) & on croit qu'il eut part aux Bustes berlinois des savans & des artistes. Si Mr Nencke n'avoit pas écrit avant que Mr de Mirabeau vînt en Allemagne, on le croiroit prosélyte de ce fameux écrivain & depuis un an fameux démagogue. Tous ses ouvrages re-

ſpirent la haine contre le deſpotisme miniſtériel (*). Il a écrit ſur le ſyſtème phyſiocratique, & traduit en allemand les recherches ſur différens objets d'économie du comte de Bruhl. Il ſeroit difficile de lui refuſer la qualité d'économiſte philoſophe & profond, & dont les maximes miſes en pratique ſeroient d'une grande utilité au genre humain.

NERGER (Jean Gotthard) maître de philoſophie à Francfort ſur l'Oder, eſt un des premiers qui ayent donné en Allemagne des abrégés hiſtoriques, ou tableaux ſtatiſtiques, que les Anglois avoient mis à la mode. M. vers l'an 1757.

NETTELBLADT (Daniel) né à Roſtock l'an 1719. Pour faire plaiſir à ſon père il avoit commencé à étudier la théologie ſous le célèbre Æpinus; mais dès qu'il fut maître de lui-même il ſe voua à la juriſprudence. Il s'attacha comme compagnon d'étude & de voyage

(a) *Wir wünſchen, daſs Herr Nencke, welcher Muth zu haben ſcheint, dem Deſpotismus jeder Art entgegen zu gehen, durch keine Verhältniſſe, die ſchon ſonſt manchen Freund der Publicität unter ihr Joch gebeugt haben, verhindert werden möge, der Göttin Wahrheit ferner zu huldigen.* Berl. Büſten.

à deux gentilshommes mecklenbourgeois; & il quitta Roſtock pour aller à Marpourg entendre Wolff, lorsque ce fameux philoſophe y enſeignoit. Wolff ayant été rappelé à Halle, Nettelbladt y alla auſſi en 1742; & deux ans après il y fut fait profeſſeur, & il l'eſt depuis quarante-quatre ans. La plupart des miniſtres & des magiſtrats pruſſiens ont été ſes diſciples. Quelques-uns de ſes ouvrages ont été imprimés en Italie; quelques autres ſur le droit germanique, ſurtout à l'égard de l'élection des empereurs, n'intéreſſent que les Allemands. Il en fit un ſur le droit qu'ont les eccléſiaſtiques proteſtans de ſuccéder aux fiefs, ouvrage qui pourroit être de plus grande utilité pour les prélats catholiques, & ſurtout pour des évêques d'Osnabruck & de Lubeck. Nous avons vu chez ce profeſſeur une collection très-conſidérable de diſſertations, qui moyennant une bonne table fourniroit une véritable bibliothéque univerſelle pour les jurisconſultes de tous les pays de l'Europe. La collection complète de ſes propres ouvrages ne formeroit guère moins qu'une encyclopédie juridique; mais elle ſeroit moitié latine, moitié allemande. Lorsqu'en 1786 on

parla de donner un chancelier à l'université, place qu'on avoit laissée vide trente-cinq ans, après la mort du baron de Wolff, Mr Nettelbladt parut y aspirer. Et si une profonde érudition dans la science des lois étoit une qualité essentielle pour cette charge, Mr. Nettelbladt avoit tous les droits possibles d'y prétendre. Mais on crut qu'il falloit des qualités plus directement utiles pour le bien de la chose.

NEUFVILLE (Robert) né à Breslau l'an 1728, employé à Glogau, a traduit de l'anglois du chevalier Guillaume Hoyd un ouvrage intitulé *la Laideur*; & il a fourni quelques essais à des rédacteurs de feuilles périodiques.

NEUMANN. Il y a de ce nom un ministre du saint évangile à Kœnigsberg, nommé Jean David, auteur de quelques catéchismes; & il y a dans la nouvelle Marche un cultivateur, nommé Jean Fréderic, qui a fait des livres sur l'amélioration du blé & sur d'autres sujets d'économie rurale.

NEYRON (Pierre Joseph) né à Brandebourg en 1740. Je ne sais pourquoi le feu roi

de Pruſſe, qui cherchoit des profeſſeurs & des maîtres françois pour les colléges des gentils-hommes & des cadets, n'a pas employé celui-ci qui étoit né ſon ſujet, & que le général Fouquet auroit pu lui recommander. Quelle qu'en ſoit la cauſe, Mr Neyron enſeigna comme particulier à Gœttingue, où il avoit auſſi fait ſes études. Il a traduit un traité du célèbre Putter *ſur la contrefaçon des livres*, & il a donné en françois & en latin des ouvrages très-eſſentiels ſur des ſujets de droit public; un, par exemple, eſt un *précis des droits & des obligations que les états ſe ſont acquis & s'impoſent par des conventions & des uſages reçus, que l'intérêt commun a rendus néceſſaires.* Le duc de Bronswic, parmi un grand nombre de ſavans diſtingués qu'il a attachés à ſa cour, à ſon univerſité de Helmſtedt, & au collége carolin, attira auſſi Mr Neyron en 1782. *Putter.*

NICHELMANN (Chriſtophe) né à Treuenbritzen l'an 1717, a été muſicien au ſervice du roi de Pruſſe. Je le nomme ici, parce que c'eſt un des cinq ou ſix muſiciens qui ont écrit ſur la muſique, & particulièrement ſur la muſique françoiſe & italienne. Mort vers 1770.

NICOLAÏ (Ernest Antoine) né à Sondershausen dans la Thuringe, étudia à Jéna, & à Halle, où il fut fait professeur extraordinaire de médecine. En 1748 il fut appelé à Jéna, & eut une place de professeur ordinaire. Il y vécut près de trente ans, étant mort vers l'an 1778. Ses ouvrages, tant en latin qu'en allemand, sont utiles; mais ils ne semblent guère offrir que ce qu'on apprend dans bien d'autres livres. *Bœrner.*

NICOLAÏ (Fréderic) savant libraire de Berlin, est né dans cette ville en 1733. Son père avoit déjà fait dans le commerce de librairie quelque fortune, non par de grandes entreprises, ni par des ouvrages de sa composition & de sa rédaction, comme le fils a fait dans la suite; mais par une espèce de monopole de livres élémentaires composés par des maîtres d'école, tels que *l'Entonnoir de la latinité* de Muzelius, & le *Catéchisme historique* de Hilmar Curas. Ce bon libraire fit étudier ses fils; & il eut la satisfaction d'en voir un professeur à l'université de Francfort sur l'Oder; ensuite directeur d'une grande école & pasteur à Zerbst. Fré-

deric, qu'on destinoit au mécanisme du commerce, & qu'on n'envoya point aux universités, surpassa son frère en réputation comme savant & auteur. Le premier fruit de ses études faites à Berlin, & de ses entretiens avec les professeurs de Leipsic, où il alloit à la foire comme associé ou commis de son père, est une dissertation imprimée à Halle en 1753, sur un point d'histoire littéraire de la grande Bretagne, à savoir si Milton avoit copié son Paradis perdu de quelques poëtes latins modernes, comme on l'a prétendu. Il semble que son frère ait eu part à cet essai. Depuis-lors pendant sept ans entiers Mr Nicolaï ne parut plus comme auteur. Mais à la mort du major de Kleist, il donna un éloge de ce soldat poëte. Sept ans se passèrent encore avant qu'on vît rien paroître de lui. En 1767 il donna aussi la Vie ou l'éloge de Thomas Abbt. Cependant, peu avant la mort de Kleist, il s'étoit déjà chargé de la rédaction d'un ouvrage périodique, auquel d'autres jeunes littérateurs travailloient de concert avec lui. On intitula cet ouvrage *Lettres sur la littérature moderne*. En même temps Mr Nicolaï donna un recueil de différens écrits

pour servir aux progrès des belles lettres & des arts libéraux.

§. 1. Sa *Bibliothèque universelle* commença à paroître en 1765, un siècle après que le Journal des savans a commencé en France. Cette Bibliothèque est un des meilleurs journaux qu'on ait depuis l'invention de ce genre d'ouvrages, & a rapporté pendant long-temps des sommes très-considérables au rédacteur. Aussi Mr Nicolaï s'y est-il pris d'une manière fort propre à en soutenir la réputation & le débit. Il n'y a guère d'articles de sa composition. Il les commet secrètement à différens professeurs & autres savans dans toutes les parties de l'Allemagne; & il les leur paye, deux, trois, quatre louis la feuille. Par-là il peut prétendre qu'ils soient soignés tant pour la matière que pour le style; & les co-laborateurs ou commis, très-sûrs de n'être pas compromis, disent avec liberté leur sentiment sur les ouvrages qui paroissent. C'est une véritable administration qu'il a établie dans son cabinet, & qui est plus propre à exécuter de pareilles entreprises que ne le feroit aucune société, aucune académie fondée ou protégée par le gouvernement. Le succès prodigieux

qu'eût en Allemagne cette Bibliothèque périodique, excita enfin l'émulation. Il s'en commença une autre à Jéna sur le même pied, avec la même liberté de jugement; & l'on dit que ce nouveau journal, parmi une foule d'autres, a un peu diminué le débit de celui de Nicolaï, qu'on trouve d'ailleurs un peu trop théologique ou anti-théologique. L'exécution typographique est peut-être la partie la moins louable de cet ouvrage, quoiqu'un libraire en soit l'auteur principal. On ne s'avisoit pas même de mettre en doute s'il falloit substituer les caractères latins aux gothiques. Le papier est en Allemagne généralement plus mauvais que ne l'est dans les autres pays celui des gazettes & des journaux. Ce n'est pas la faute de Mr Nicolaï (a). Il y a déjà de cette bibliothèque plus de cinquante volumes.

§. 2. En 1768 Mr Nicolaï donna une description des deux résidences royales de la maison

(a) Nous avons parlé dans l'*Introduction*, de la mauvaise qualité du papier qu'on fait en Allemagne, malgré que ce soit un pays où l'on use de toiles plus fines, par exemple, qu'en Italie. Voici d'où cela vient. Les servantes, les domestiques, & tout le bas peuple de chez qui sortent les chiffons dont on fait le papier, brûlent ces chiffons pour faire une poudre qui leur tient lieu d'amadou, pour allumer de la chandelle ou du feu.

de Pruſſe, Berlin & Potsdam. Il employa différentes perſonnes à compoſer cette topographie, & ſe procura des chefs ou des commis de chaque dicaſtère, de chaque établiſſement, les détails néceſſaires, qui ſont par conſéquent aſſez exacts. Il ſe ſervit d'un ſoldat lettré & entendu dans pluſieurs matières, pour ſe procurer une notice ſur des manufactures. (*V.* JACOBSON.) C'eſt ce même ſoldat qui compila par commiſſion du même libraire les deſcriptions des métiers. Il eſt vrai que le ton en eſt un peu celui d'un écrivain louangeur. Mais cela étoit d'autant plus naturel, que ni Mr Nicolaï, ni ſon devancier Kuſter, n'avoient vu ni de plus anciennes ni de plus grandes villes. La première édition, la ſeule qui ſoit traduite en françois, étoit en un ſeul volume; la ſeconde étoit en deux; la troiſième en trois. La ville gagnoit ſinon en étendue, puiſque l'enceinte eſt

Cela eſt connu. Ce qui ne l'eſt peut-être pas, c'eſt que Fréderic II, à qui Mr le comte de Luſi fit cette obſervation, ordonna que ceux qui vendent les briquets & les pierres à feu, vendiſſent auſſi de l'amadou. Mais le peuple continue à ſe ſervir de chiffons brûlés. Il faudroit que les paſteurs, plutôt que les miniſtres d'état, priſſent ſoin d'inſtruire ſur ces miſères les gens de la campagne, d'où ſortent les valets & les ſervantes.

reſtée telle qu'elle étoit à la mort de Fréderic Guillaume I en 1740, du moins en beauté d'une année à l'autre, par la quantité de maiſons que Fréderic II faiſoit bâtir. Dans trois ou quatre ans d'ici l'ouvrage ne ſera pas hors de proportion, s'il ſe trouve augmenté d'un quart ou d'un tiers. Il n'y a pas deux mois au moment que j'écris ceci, à la fin de l'année 1789, qu'un voyageur venant des pays méridionaux, qui n'avoit vu que la traduction françoiſe, dit à Mr Nicolaï qu'il trouvoit ſa topographie trop diffuſe. L'auteur lui répondit fort ſenſément qu'il étoit bien difficile d'être court. Mr Nicolaï a trouvé les premières traces de ſa deſcription de Berlin dans celle de Kuſter. Mais Kuſter, & Muller ſon co-laborateur, l'avoient faite en maîtres d'école eccléſiaſtiques, & Nicolaï la fit en homme d'état & en philoſophe, autant qu'on peut être philoſophe dans de pareils ouvrages. Cependant le travail de ces deux topographes qui l'avoient précédé, dut l'entraîner dans des longueurs. On craint toujours qu'on ne trouve pas dans notre livre tout ce qu'on trouve dans les autres; & quand ce ne feroit que pour alléguer les motifs des omiſſions &

pour noter les méprises des écrivains précédens, on est forcé de s'étendre par-ci par-là. Une description de Rome, de Paris, de Londres, de Naples, de Séville, &c. occuperoit une bibliothèque. Malgré ces longueurs l'ouvrage est bien fait; & s'il est beaucoup trop étendu pour un voyageur qui ne passe que quelques semaines à Berlin, il est toujours intéressant pour ceux qui y sont domiciliés & qui y ont vécu des années entières.

§. 3. A peine Mr Nicolaï avoit-il achevé ce pénible ouvrage qu'il en entreprit un autre d'une nature totalement différente; ce fut un roman qu'il intitula *la Vie & les sentimens de Mr le maître Sebald Nothanker.* Il est un peu dans le goût de Fra-Gerondio de Campazas, du père Isla célèbre Espagnol; mais plus dans celui de *l'Andrews* de Fielding. Les héros du roman sont des curés luthériens; les héroïnes sont leurs épouses ou leurs filles. On prétend que Madame Nicolaï, femme d'esprit & fort instruite, a contribué à cet ouvrage, & qu'elle a fourni à son mari plusieurs portraits de femmes qui ornent cette galerie bourgeoise. Il y entre quelques militaires & quelques autres person-

nages subalternes. L'ouvrage est agréable, instructif, & bien écrit; mais l'intérêt n'est pas proportionné à la longueur du roman, qui est au moins deux fois plus étendu que les Aventures de Télémaque. Aussi paroît-il n'avoir intéressé que les Allemands des environs de son pays; & il n'a pas eu dans l'étranger la vogue qu'ont eue les Souffrances de Werther par Mr Gœthe, ni même Robinson le jeune par Mr Campe. Cependant beaucoup de connoisseurs donnent la préférence au roman de Nothanker sur ces derniers. Mr Nicolaï sentit peut-être que ce qui lui manquoit pour mettre plus d'intérêt dans ses livres, c'étoit la connoissance d'un plus grand monde. A quarante-huit ans il ne s'étoit pas encore écarté de la route de Berlin à Leipsic, & de Leipsic à Halle. Son commerce, son ménage, l'éducation de ses enfans l'avoient empêché de satisfaire le désir qu'il avoit de voyager pour s'instruire. "Je souhaitois, dit-il dans son introduction, Tome I, „ de faire un voyage dans lequel je pusse avec „ les scènes variées de la nature observer les „ hommes, leurs mœurs, leur industrie, &c". Enfin lorsque son fils aîné fut dans l'âge où il

pouvoit voyager avec profit, Mr Nicolaï se mit en route, & conduisit ce fils avec lui. Il prit toutes les mesures, il fit tous les arrangemens nécessaires pour voyager avec toutes sortes de commodités & avec profit. Une partie du premier volume de la longue description de ce voyage, contient un détail des préparatifs, & particulièrement d'un odomètre (*Wegmesser*) au moyen duquel on compte les milles par le nombre des tours que fait la roue de la voiture. Mr Nicolaï, parti de Berlin avec son fils le 1 de Mai, alla à Leipsic vers la fin de la foire; de là à Jéna, ensuite à Cobourg, au monastère de Banz, à Seehof; puis dans le margraviat d'Anspach, à Erlang, à Heilbron, autre monastère changé en école; après cela à Nuremberg, ville de la Franconie, & jadis très-florissante par le commerce qu'elle faisoit & l'industrie qui y régnoit. Un gentilhomme très-instruit, Mr de Murr, servit de guide au voyageur berlinois par la description des choses remarquables de cette ville, qu'il avoit publiée trois ans auparavant en 1778 ([a]). Mr Nicolaï s'arrêta précisément un mois à Nuremberg; il en partit le 1 de Juin pour

(a) *Nicolaï*, Tom. I. p. 108.

aller à Altorf & à Ratisbonne; & de là il prit la route vers Vienne le long du Danube. De Vienne il alla en Hongrie. Ce voyage de Nuremberg à Ratisbonne, à Paſſau, à Vienne, à Presbourg, & de là à Munich en repaſſant par Vienne, fut de trente-ſept ou trente-huit jours; car il repartit de Vienne le 5 Juillet ([a]). Il s'arrêta trois à quatre jours à Munich, d'où il partit pour Augsbourg le 12 du même mois. Il repartit d'Augsbourg pour Ulm, qui n'en eſt éloigné que de quelques heures. Ce voyage de deux mois & demi par la Thuringe, la Franconie, l'Autriche, la Bavière, & une partie de la Souabe, a fourni au voyageur le ſujet de huit volumes in-8° aſſez conſidérables. L'on penſe bien qu'il n'a eu que le temps d'y acheter quelques livres, & de s'y procurer quelques correſpondans qui dans la ſuite lui en ont envoyé ou indiqué d'autres pour remplir ſes volumes. Cependant il fit ſes réflexions ſur tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. De retour à Berlin, il ſe mit inceſſamment à rédiger ces matériaux; & les deux premiers volumes parurent en 1783. Le premier

([b]) Voyez le Tome VI. p. 451 & 499.

mier intéressa assez les lecteurs par les descriptions des établissemens, des mœurs & coutumes, de l'état du commerce & des arts de Nuremberg. Mais le second, où il parle de l'Autriche, lui attira des querelles. Un poëte littérateur de Vienne, devenu aussi libraire & rédacteur d'ouvrages périodiques, comme Mr Nicolaï, n'épargna ni railleries ni sarcasmes dans son journal, qui a pour titre *Realzeitung*. Cela ne fit qu'augmenter la longueur du voyage de Mr Nicolaï, qui continua à écrire sur Vienne, sur la Bavière, sur Augsbourg, & surtout contre les catholiques de tous ces pays; & c'est par là que cet ouvrage est si volumineux. Quelques souscripteurs se récrièrent d'abord. Mais il alla son train; & l'ouvrage n'eut pas moins de débit. L'auteur y inséra des lettres vraies ou supposées contre ceux qu'il appelle fanatiques, particulièrement contre le diacre Lavater de Zuric, & l'ex-jésuite Sayler. Mr Garve, protestant de religion, mais très-sage & très-modéré, & plus instruit de l'esprit du catholicisme que Mr Nicolaï, (qui dans sa vie a passé en tout sept à huit semaines dans des pays catholiques, guidé sans doute le plus souvent par

des perſonnes ou non-catholiques, ou ignorantes dans leur propre religion;) Mr Garve, dis-je, tâcha de lui perſuader qu'il étoit dans l'erreur. Mr Nicolaï crut devoir ſe juſtifier; & la moitié du ſeptième volume comprend la réponſe qu'il a faite au philoſophe ſiléſien. Dans le huitième, où l'on s'attendoit à trouver la ſuite du voyage d'Ulm en Suiſſe, on trouve les remarques ſur Lavater & Sayler, qui n'occupent pas moins de cent quatre-vingt-ſix grandes pages & aſſez bien ſerrées. Si Mr Nicolaï avoit jamais eu à faire avec des diſciples des ſolitaires de Port-Royal ou de Febronius, ceux-ci lui euſſent obſervé que la plus grande partie de ce qu'il relève dans le culte catholique, n'eſt rien moins que conforme aux dogmes & à la véritable diſcipline du catholiciſme. Car on peut être très-bon catholique ſans les pagoderies des Bavarois. Avant la relation de ſon voyage, Mr Nicolaï avoit publié un eſſai ſur les imputations faites à l'ordre des templiers, où par forme d'appendice il relève l'origine des francs-maçons. Car il prétend trouver la franc-maçonnerie dans la conſtitution des templiers. Cet ouvrage fit

alors du bruit. Mais la description volumineuse de son voyage qui survint, parut l'ensevelir. Un homme comme Mr Nicolaï, extrêmement public par sa réputation, par l'édition de sa bibliothèque, par son commerce, devenu controversiste par occasion, est facilement entraîné dans tout ce qui nourrit la curiosité des lecteurs. Et il est impossible que toutes ses productions offrent le même intérêt, ou qu'elles parviennent à un point égal de maturité. Nous ne saurions dissimuler, que si la relation de son voyage, par exemple, ressemble beaucoup trop à un magasin statistique, & quelquefois théologique, le recueil des anecdotes sur la vie de Fréderic II manque d'objet & d'ensemble ([a]).

§. 4. En lisant ses derniers ouvrages, il se présente une réflexion très-essentielle, & qui est de notre sujet; c'est que les auteurs les plus renommés, les plus estimés risquent de gâter dans la suite ce qu'ils ont fait au commence-

(a) Elles ne sont pas non plus tout-à-fait sûres ces anecdotes. Malgré cela nous ne pouvons souscrire au jugement qu'ont porté sur cet ouvrage les auteurs du journal encyclopédique, 15 Juin 1790, qui nous tombe sous les yeux au moment que nous revoyons cet article. Mr de Catt contredit ouvertement & avec assurance ce qu'on y lit au sujet du marquis d'Argens.

ment de leur carrière; & qu'il eſt par conſéquent d'une très-grande importance qu'ils ne ſe négligent point, & qu'ils n'abuſent pas de leur crédit. Mr Nicolaï n'ignore pas le reproche qu'on a fait à Juſte Lipſe, un des triumvirs de la littérature de ſon pays & de ſon temps, qui changea de ſtyle dans ſon âge avancé, & ne changea pas avec avantage. Mr Nicolaï eſt un des auteurs qui ont travaillé avec ſuccès à former le goût de la nation & à épurer la langue. Il eſt grand zélateur de la gloire nationale. Il ne doute pas que la langue allemande ne ſoit très-riche de ſon fonds & très-expreſſive. Mais que feront les jeunes écrivains s'ils ſe modèlent ſur les derniers écrits de Mr Nicolaï? Et quelle idée donneroit-on aux étrangers qui cherchent à connoître la littérature allemande? Les uns à l'exemple d'un auteur célèbre ſe croiront tout permis; ils diront qu'Horace, le premier & l'éternel maître de tous les bons écrivains, avoit tort de blâmer Lucilius de ce qu'il avoit mêlé le grec avec le latin dans ſes ſatires: *Quod verbis Græca latinis — Miſcuit.* Les étrangers qui trouveront dans ces anecdotes (& s'il faut le rappeler ici, dans le roman de Sé-

bald Nothanker) cette foule de mots françois tout purs ou germanisés, quelle est donc, diront-ils, la pureté qu'on prétend avoir ramenée dans le langage que Luther avoit fixé ? Qu'ont-ils fait de pire les Gundling & les autres littérateurs du règne de Fréderic Guillaume I, que ne font ceux qui vivoient sous Fréderic II & qui vivent sous Fréderic Guillaume II? Sans doute Mr Nicolaï alléguera l'exemple des Anglois, qui de nos jours ont changé la moitié de leur langage, en adoptant les mots françois modernes à la place des mots gaulois ou celtiques, saxons, & danois. On pourroit lui répondre que le génie différent des deux langues rend les Anglois plus excusables que les Allemands dans cette révolution du langage. Mais après tout ne faudra-t-il pas que nos zélés Allemands, qui ont tant montré d'antipathie, & même de mépris pour la nation françoise, conviennent que c'est d'elle qu'ils apprennent le langage de la raison, des arts, de la philosophie, du goût?

§. 5. Il nous faudra revenir peut-être encore plus d'une fois sur cet article, qui nous semble intéressant, vu la vogue que prend la

langue allemande (a). Nous espérons, en attendant, que la facilité de Mr Nicolaï à adopter des mots françois, l'engagera comme auteur & comme libraire à introduire ou à rendre plus communs dans les imprimeries allemandes les caractères latins. Il a tant d'autres titres pour être placé parmi les Manuce, les Étienne, les Pagliarini, imprimeurs célèbres par leur littérature, que tous ceux qui l'estiment souhaiteroient pour sa gloire qu'on eût lieu de le citer aussi parmi ceux qui ont fait époque dans les annales typographiques. Nous savons bien qu'il n'est pas imprimeur, puisque ces deux professions sont séparées en Allemagne; au lieu qu'en Italie & ailleurs elles sont très-souvent unies. Mais Mr Nicolaï, qui fait imprimer beaucoup pour son compte, pourroit facilement porter les imprimeurs à se fournir de meilleurs caractères (b). Que deviendroit alors ce fonds de caractères allemands employés jusqu'ici ? Ce que sont devenus en Italie les caractères d'Alde Manuce, qu'on appeloit *aldini*, *corsivi*, ou italiques, de-

(a) V. ci-après les art. STOSCH S. J. F. & WOLFF C., & les *Prolégomènes* du Tome IV.

(b) V. l'INTRODUCTION, Sect. XIII.

puis que Paul Manuce & tous les grands imprimeurs en Italie, en France, en Flandre eurent adopté les caractères romains ou *ronds*. On facilitera par-là aux étrangers l'étude de la langue allemande, & aux Allemands mêmes la lecture des livres nationaux, moyennant quelques légères additions faites aux élémens de la grammaire. Car il est à remarquer qu'en employant les caractères ordinaires pour imprimer des mots françois, on embarrasse très-fort le peuple qui lit beaucoup en Allemagne, & qui ne peut pas lire les mots françois comme il lit les mots italiens & latins. Je dis plus; & Mr Nicolaï n'en sera pas fâché, tout bon Allemand qu'il est, & fort peu partisan de la nation françoise; quelque difficulté qu'ayent les autres nations à lire & à prononcer le françois, où très-peu de lettres & de syllabes conservent la valeur, l'expression qu'elles ont en Italie, en Allemagne, il est sûr qu'à force d'introduire des mots françois dans les livres & les gazettes allemandes, on faciliteroit la substitution du françois à la place du latin pour servir de langue de communication. Mr Nicolaï a aussi quelqu'autre rapport avec Henri Étienne & les frères Pagliarini. Le

premier fut accusé en France d'être calviniste ou de la religion réformée; les derniers ont de nos jours essuyé quelque persécution sous un pontificat jésuitique, parce qu'ils passoient pour jansénistes. On sait que Mr Nicolaï a été regardé à Berlin comme déiste. Nous n'avons rien à dire là-dessus, sinon qu'il doit dans un sens être très-orthodoxe, puisqu'il est fort lié avec les principaux pasteurs de sa communion, & que les plus savans parmi les ecclésiastiques du pays où il est né & où il vit en parlent avec estime.

NICOLAÏ (Gottlob Samuel) frère aîné du précédent, né à Berlin en 1725. Il étudia à Halle, où il fut fait maître-ès-arts, & docteur en théologie. Après quelques autres emplois il eut la cure luthérienne de la Trinité à Zerbst. Son zèle pour la littérature nationale, & les efforts qu'il fit pour aider à son avancement, lui font d'autant plus d'honneur qu'il auroit pu figurer beaucoup dans la littérature ancienne, c'est-à-dire en écrivant en latin. Il est presque le seul ecclésiastique qui entre 1750 & 1760 n'a écrit qu'en allemand, & en très-bon allemand, à ce qu'il paroît. On peut le compter

autant que qui que ce ſoit parmi les pères de la littérature nationale. Il a fait l'oraiſon funèbre du major Kleiſt, poëte célèbre. Ce ſage théologien littérateur ne s'attendoit pas à le ſuivre de ſi près au tombeau. Il eſt mort encore plus jeune que Kleiſt, en 1765. Par ſes conſeils, ſon exemple il a mis ſon frère cadet Fréderic ſur la voie de la bonne littérature. Car on a de ce théologien deux ouvrages de la même nature, & faits avec le même deſſein de perfectionner le goût de la nation, publiés avant que ſon frère, deſtiné à la librairie, penſât à faire des livres. Il n'avoit pas le génie de ſon cadet ; mais il contribua à inſpirer à celui-ci le bon goût, l'amour de l'étude, & une eſpèce de patriotisme littéraire.

NICOLAÏ (Otton Nathanaël) mort curé à St Ulrich à Magdebourg en 1778. Il a écrit ſur différens livres de la bible. Voici le titre de deux de ſes diſſertations, dont l'une ne dut pas plaire aux Juifs, & l'autre doit faire rire ceux qui ne croient pas au diable : *De la vigne judaïque du Seigneur bien cultivée, mais cependant ſtérile.* La ſeconde eſt, *qu'un diable eſt pire qu'un diable.*

NIEKAMP (Jean Louis) fils, je pense, d'un prédicateur de ce nom dont parle Jœcher, a fait un abrégé de l'histoire des missions luthériennes aux Indes orientales, pour lesquelles il y a une fondation dans la maison des orphelins de Halle. Il la poussa jusqu'à l'an 1737. Elle a été continuée par Michel Meyer.

NIEMANN (Jean Christophe) médecin & conseiller de cour du margrave de Schwedt, fils d'un aubergiste dans le pays d'Anhalt, né en 1750, a fait quelques ouvrages sur la médecine à l'âge de vingt-deux & vingt-quatre ans. Depuis 1776 il n'a plus rien publié sous son nom. J'ignore s'il continue à fournir des articles au *Magasin pour les femmes* qu'on entreprit de donner à Halle en 1777.

NIEMEYER (Auguste Erman) né à Halle en 1754, est redevable de son éducation à une femme à laquelle il n'appartenoit point, & à laquelle il rend à présent le bien qu'elle lui a fait lorsqu'il étoit enfant. Ce jeune ecclésiastique de la religion réformée, par sa figure, son esprit, sa conduite & ses connoissances, fe-

roit fortune dans tous les pays chrétiens. Il seroit surtout chéri des dames dévotes. Et quand on le connoît, on n'est pas surpris qu'à l'âge de trente ans il ait réuni trois ou quatre emplois qui semblent faits pour des hommes sexagénaires. Il est cependant professeur de théologie & directeur de la maison des orphelins, & d'un collége qu'on appelle le *Pædagogium;* & cela dans sa propre patrie, où il n'avoit ni père ni oncle qui l'aidassent à faire son chemin. A vingt ans il avoit déjà donné les deux premières parties des Caractères tirés de la bible, dont le succès a prouvé qu'il les avoit bien saisis. Son Caractère de David peut servir de réfutation à la brochure impie & indécente de Voltaire, connue sous le titre de *l'Homme selon le cœur de Dieu.* Tant ces caractères que les autres ouvrages de Mr Niemeyer sur l'éducation, sont écrits d'un style qui charme & qui entraîne. Mr Niemeyer a donné une édition de l'Iliade d'Homère d'après celle de Clarke, ainsi que de plusieurs tragédies d'Euripide.

Niemeyer (David Gottlieb) frère du précédent, né en 1748, mort en 1788 à Halle, où il étoit diacre à l'église de Glaucha, n'a fait

que des sermons, & a publié quelques ouvrages pour l'instruction des prédicateurs.

NIETZKI (Adam) né dans un village de la Prusse en 1714, commença par étudier la théologie à Kœnigsberg pour complaire à ses parens. Mais étant ensuite allé à Halle, il se voua à la médecine. On a de lui des élémens de théologie, & des dissertations sur divers points, une entr'autres de la manière de traiter les maladies inflammatoires causées par la foudre. Il n'a pas beaucoup écrit; mais ce qu'il a donné au public a été plus estimé que la plupart des ouvrages du docteur Antoine Nicolaï son devancier. Il est mort en 1780.

NIVERNOIS (Mancini, duc de). Nous ne parlerons de lui qu'autant qu'il a du rapport avec notre sujet. Il étoit très-connu de toute l'Europe lettrée, plus encore par ses talens que par ses autres titres respectables, avant même qu'il fût envoyé en Prusse par Louis XV. La première épître du cardinal de Bernis, écrite vers 1750, *sur le goût*, est adressée au duc de Nivernois, & finit par ces vers:

Toi dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma Muse sauvage
Refuse aux grands & n'accorde qu'au sage.

Le duc de Nivernois, qu'on jugeoit avec raison devoir plaire à Fréderic II, vint à Berlin en 1756 pour tâcher de le détourner de l'alliance avec l'Angleterre. Il arriva que l'alliance étoit conclue; & le compliment que Fréderic lui fit à cette occasion a couru toute l'Europe. "Je „ suis fâché, lui dit-il, que vous arriviez vingt-„ quatre heures trop tard". Cependant ce seigneur fut traité à Berlin avec toutes les démonstrations d'estime qu'il méritoit personnellement. On le reçut membre de l'académie au mois d'Avril de la même année. C'est le seul des ministres étrangers à qui l'académie ait fait cet honneur jusqu'à présent. Mr le duc de Nivernois fut ensuite ambassadeur en Angleterre. Une preuve de sa conduite toujours sage, même au milieu des grandeurs, c'est de voir que dans les troubles qui agitent la France, aucun parti n'a eu des griefs contre lui, & qu'il ne s'est pourtant pas éloigné des affaires par dépit ni par indolence.

O.

OELRICHS (Jean Charles Conrad). Le catalogue de ſes ouvrages, dont quelques-uns ne ſont que de quelques pages, occuperoit au moins dix pages de ce volume; & il eſt impoſſible que nous les rappelions tous ici. Nous indiquerons ceux qui nous paroiſſent les plus intéreſſans, en donnant un abrégé de ſa vie. Il eſt né à Berlin en 1722. Son père étoit paſteur de la religion réformée à l'égliſe de la Frédericſtadt. Il étudia au collége de Joachimsthal, parce que c'eſt le ſeul collége où les maîtres & les profeſſeurs ſont par conſtitution de la religion réformée. Il alla continuer ſes études à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, & ſe voua au droit & à l'hiſtoire. Les deux premières diſſertations qu'il publia, regardent également le droit & l'hiſtoire du Brandebourg. L'une eſt ſur les biens nobles ſujets au droit de la détraction; l'autre ſur les anciens jugemens uſités en Allemagne, qu'on appeloit *Botding* & *Lodding*, qui répondent à ces plaids royaux qui ſe tenoient trois ou quatre fois par an en campagne ouverte. Ce travail lui donna lieu

d'approfondir l'ancienne histoire d'Allemagne, qui cependant répond à celle du moyen âge de l'Europe méridionale. Dans l'intervalle qui s'écoula entre ces deux dissertations latines, Mr Oelrichs travailloit avec Mr Mœhsen, alors jeune médecin, à un journal allemand, intitulé *Bibliothèque berlinoise.* En même temps il travailloit pour des avocats, & dressoit des placets & des requêtes pour des plaideurs. Il alla se faire recevoir docteur à Francfort en 1750. Mr le comte de Hertzberg, qui dirigeoit alors en quelque sens les archives, lui procura des renseignemens pour différens autres ouvrages. Sur ces entrefaites il vaqua une place à la bibliothèque royale, que Mr Oelrichs sollicita vivement; & il étoit certainement propre à la remplir. Mais le ministre qui avoit le département littéraire, voulut y placer le précepteur de ses fils; & Mr Oelrichs fut fait professeur au collége académique de Stettin, malgré la différence de religion & les dispositions peu favorables du ministre Danckelmann à l'égard de Mr Oelrichs. Parmi les petits ouvrages qu'il publia étant à Stettin, on en a un en latin sur la destinée des bibliothèques, & particulièrement sur les livres

qui ont été mangés, *de libris cômestis.* Ce fut à l'occasion de la vente qui se fit de la belle bibliothèque de Mr de Pérard. (*V. cet article.*) Douze ou quinze autres essais ou dissertations, tantôt en latin, tantôt en allemand, roulent sur différens sujets de l'histoire poméranienne, tant littéraire que politique. En 1765 il lui tomba entre les mains une médaille frappée à l'honneur du roi Fréderic Guillaume I, par laquelle il crut pouvoir prouver que ce roi, qu'on appeloit le roi sergent, par la passion qu'il avoit de faire manœuvrer ses soldats, étoit docteur en droit. Dans un autre de ces quolibets sur un sujet un peu lubrique, & qui pourtant pourroit influer dans la décision de procès remarquables, le professeur Oelrichs soutint qu'une fille à qui on a fait violence ne doit point être regardée comme une garce, ni l'enfant qui a été le fruit de cette violence, comme bâtard. Mais l'ouvrage le plus considérable dont ce jurisconsulte érudit se soit occupé à Stettin seroit, s'il l'eût achevé, le Code diplomatique de la Poméranie qu'un Mr de Dreger avoit entrepris, & dont il n'eut que le temps de publier le premier tome. Mr Oelrichs se chargea d'y faire une préface & de

de dreffer le regître des diplomes, chofe néceffaire pour un pareil ouvrage. Les frais que demandoit l'édition d'un livre dont le débit fe bornoit presqu'à une province naturellement peu riche, lui firent abandonner cette idée. Cependant la penfion attachée à la place qu'il avoit à Stettin, ni fes ouvrages, ne mettoient Mr Oelrichs fort à fon aife. Un mariage qu'il fit à l'âge de cinquante ans avec une riche veuve berlinoife plus âgée que lui, l'attira à la capitale, & lui fit quitter la chaire qu'il avoit remplie pendant vingt ans. Il offrit néanmoins de donner à Berlin des leçons fur le droit, tant naturel que focial & civil, & il continua de publier des ouvrages hiftoriques.

La guerre de Bavière, comme l'on fait, a mis la cour de Pruffe en relation direĉte avec le duc de Deuxponts. Mr de Hohenfels, qui en 1778 avoit été à Berlin miniftre de ce prince, & qui y revint en 1784, fut en relation particulière avec Mr le comte de Hertzberg, qui lui fit connoître Mr Oelrichs. C'eft fans doute par la recommandation de ce digne Mécène que le profeffeur devint confeiller de légation & réfident accrédité du duc de Deuxponts & du mar-

grave de Bade. Mr Oelrichs est depuis plus de trente ans comte palatin: titre que lui conféra un prince de Schwarzbourg, à la recommandation de ce savant comte Gotter dont nous avons parlé. « Dans toutes les villes impériales, » dit Mr le comte de Mirabeau (a), dans plusieurs universités, dans certains districts, où le » pouvoir de l'empereur domine encore, il y a » des docteurs en droit revêtus du titre magnifique de comtes palatins, qui ont encore certains droits particuliers, tels que celui de conférer les titres de docteur, de maître-ès-arts, » de poëte lauréat, d'effacer les taches de légitimité de naissance". Mr Oelrichs a tous ces beaux priviléges; mais les priviléges dans les états des princes électeurs, sont nuls de droit & de fait. Je ne sais de quelle valeur ils pourroient être dans les états des autres princes (b).

OELZE (Gottlob Eusèbe) né à Bornstadt proche de Magdebourg, en 1734, devint pro-

(a) Voyez où il parle de la Bavière dans le septième volume de la *Monarchie prussienne*. p. 301—310.

(b) Voyez ce qu'en dit Buder dans son *Répertoire de droit public & féodal*, Article *Hof- und Pfalzgraf*.

fesseur de droit à l'université de Jéna, où il avoit fait une partie de son cours d'études. Il publia diverses dissertations en latin sur des sujets de sa profession. S'étant par-là fait une réputation distinguée, le duc de Bronswic l'attira à l'université de Helmstedt en 1781.

OESFELD (Charles Louis de) naquit à Potsdam en 1741. Son père étoit aumônier de l'armée, & fut un des deux ecclésiastiques qui assistèrent le roi Fréderic Guillaume I dans son lit de mort. Le général Seckendorff, à l'ouverture de la guerre de sept ans, prit le jeune Oesfeld pour secrétaire. Le général s'enrichit dans ses expéditions, surtout en Franconie, & le secrétaire n'y perdit rien. Après la paix de Hubertsbourg Mr de Seckendorff prit son congé, & alla vivre tranquillement à Brandebourg. C'est là que Mr d'Oesfeld eut le loisir de cultiver les talens qu'il a pour la topographie. Étant retourné se domicilier à Potsdam, il fut employé dans les affaires du Cercle, & se fit connoître par les cartes qu'il dessina & qu'il fit graver. En 1782 il vint s'établir à Berlin, & prit la ferme des almanachs, qui s'impriment & se ven-

dent au bénéfice de l'académie des ſciences. Son devancier y avoit gagné, & lui n'y fit pas moins bien ſes affaires. Les ſix ans que dure la ferme s'étant écoulés, Mr d'Oesfeld la laiſſa prendre à un autre, qui la renchérit de trois mille écus. Dans le temps qu'il eut la ferme des almanachs, il en fit un lui-même ſous le titre d'*Almanach portatif généalogique militaire* pour les années 1784 & 1785. Lui & ſon frère qui ſuit ont été anoblis, ſoit par leur mérite perſonnel, ſoit en conſidération de Mr de Rhodich, qui s'intéreſſoit pour eux. Celui dont il eſt ici queſtion a le titre de conſeiller privé.

OESFELD (Fréderic Guillaume) frère aîné du précédent, naquit à Potsdam ſous le roi dont il porte le nom, & de qui ſon père étoit particulièrement eſtimé. Il s'appliqua aux ſciences économiques, & donna quelques ouvrages dans ce genre. Il eſt receveur du cercle de Zauch, & vit à Potsdam, qui touche à ce cercle. Sa femme, petite-fille du célèbre Hoffmann, après avoir vécu en bonne harmonie avec lui, s'en ſépara en 1787 pour épouſer le général de Rhodich & gouverner ſa maiſon, &

porter dans la poſtérité d'un très-excellent médecin le titre d'*Excellence*.

OLÉARIUS (Jean Chriſtophe). Il y a eu à Halle au moins vingt auteurs de ce nom, qui ſe ſont ſuccédé de père en fils dans des emplois littéraires & eccléſiaſtiques durant l'eſpace d'un *ſiècle* [a]. Je ne ſais ſi cette race de ſavans eſt éteinte, ou ſi elle a repris l'ancien nom allemand qui répond à celui d'Oléarius, ou ſi elle a abandonné les études. Depuis quarante ans il n'eſt plus parlé d'auteurs de ce nom. Celui qui a fait le plus de bruit, né en 1668, eſt mort en 1747. On compte de lui cinquante-neuf ouvrages, les uns en allemand, les autres en latin. Ceux-ci ſont en grande partie ſur la ſcience des médailles. Il a écrit ſur la fable de la papeſſe Jeanne, & ſur d'autres ſujets de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Il attribue le fameux livre *Epiſtolæ obſcurorum virorum* à un Jean Croto, appelé autrement *Jæger*. Un autre de ces Oléarius, qui vivoit au commencement du ſiècle, a ſoutenu dans une diſſertation, que le papiſme n'a point de conſolation, *papiſmus ſolatii ex-*

(a) Voyez *Dreyhaupt*, & *Jæcher*.

pers. Ce seroit un grand paradoxe, hormis qu'on ne le prenne dans le sens que les prêtres catholiques n'ont point, comme les luthériens & les réformés, des femmes & des enfans. Car au reste il est certain que la religion catholique est celle qui offre le plus de consolations. Les poëtes de notre siècle, même les moins croyans, pour les ouvrages où ils ont mis le plus de ces sentimens qui ravissent & élèvent l'ame du lecteur, & lui font oublier les calamités si fréquentes dans le cours de la vie humaine, ont eu recours à des sujets catholiques.

OPITZ (Rodolphe Charles Fréderic). Le premier poëte allemand, celui que la nation a regardé comme son Pétrarque, s'appeloit Opitz, & étoit Siléfien. Je ne sais si quelqu'un des quatre auteurs de ce nom qui sont en Allemagne, l'un en Silésie, un autre en Saxe, un troisième en Bohème, & un en Westphalie, descend du célèbre Martin Opitz, ou s'ils sont du moins de la même famille. Le plus connu est en Bohème à Czaslau. Rodolphe Charles Fréderic Opitz, dont je crois devoir faire mention ici, parce qu'il est de Minden dans la

Westphalie prussienne, a traduit du françois quelques petits ouvrages concernant la médecine, qu'il professe dans sa patrie.

Orlowius (André Jean) né en Lithuanie, professeur de médecine à Kœnigsberg, est auteur de quelques ouvrages curieux écrits en latin, d'un autre en allemand sur l'usage des bains froids pour aider l'efficace du mercure employé dans les maladies vénériennes. Dans une de ses dissertations il examine *si les hémorrhoïdes sont une maladie.* Fréderic II auroit décidé que c'est toujours un mal.

Ostermeyer (Godefroi) né à Marienbourg en Prusse l'an 1716, étudia à Thorn & à Kœnigsberg, & fut curé à Trempe dans la Prusse orientale, & il y est mort. Son Supplément à l'histoire religieuse de l'ancienne Prusse ne peut guère intéresser que les théologiens du pays; & son recueil de cantiques en langue lithuanienne n'est pas fait pour sortir de la Pologne. Mais il a écrit sur les étymologies latines; & il est co-opérateur de la *Tempé prussienne*, ouvrage périodique. *Goldbeck*, *Meusel.*

OTTO (Fréderic Guillaume) secrétaire au bureau de la poste de Berlin, a été de la société de Henri Guillaume Martini, dont il a écrit la vie, ainsi qu'a fait Mr Gœze. Il fournit quelques articles aux rédacteurs des pièces fugitives. Ses mémoires concernant la description physique de la terre, forment un recueil d'observations en plusieurs volumes.

OTTO (Jean André) ministre du saint évangile & recteur d'une école à Magdebourg, né dans un bourg du même pays l'an 1747. Je ne sais si sa traduction de Cornélius Népos avec des remarques est fort estimée. Dans son programme sur le style hellénistique du nouveau Testament, il paroît s'accorder avec le Napolitain Martorelli, dont l'ouvrage intitulé *Christus hellenista*, titre qui fut changé en celui-ci: *de Christo græce loquente*, a fait beaucoup de bruit. Le Napolitain prétendoit que Jésus-Christ parloit un langage grec mêlé de plusieurs dialectes, qui n'étoit guère différent du dialecte commun, tel que celui de Plutarque. Mr Otto ne prétend pourtant pas soutenir comme le littérateur napolitain, que Jésus-Christ parlât grec à ses disciples.

P.

PAALZOW (Chrétien Louis) fit son cours de droit à Halle. Attendant à Berlin un emploi dans la judicature, il traduisit du françois des plaidoyers choisis des Cochin, des Bergier, & d'autres célèbres avocats; quelques traités de Linguet, les commentaires de Voltaire sur l'Esprit des lois, un essai sur les lois qui parut en 1783, & d'autres ouvrages de cette nature. Depuis 1777 jusqu'à 1785 il se prêta aussi à d'autres travaux qui paroissoient plus convenables à un théologien qu'à un jurisconsulte. Car il travailla avec un pasteur réformé allemand à une encyclopédie morale, à l'histoire de l'église, & à un autre ouvrage sur l'état de la religion en Prusse. (*V.* ULRICH.) Le grand chancelier de Carmer ayant connu le mérite de ce candidat, le fit référendaire, & ensuite conseiller à la chambre de justice criminelle. Mr Paalzow trouve que dans cette place aucune des occupations qu'il s'étoit données auparavant ne lui est inutile ([a]).

([a]) V. *Berlinische Busten.* p. 236 & 237. *Meusel*, Erster, zweiter und dritter Nachtrag.

PAALZOW (Jean Godefroi) ancien recteur d'une école de Séehausen dans la vieille Marche, a donné en 1771 quelques ouvrages topographiques sur son pays, & a écrit la Vie de Winckelmann, avec lequel il semble avoir été en liaison fort étroite.

PACHALY (François Guillaume) naquit à Breslau. Il a écrit plusieurs ouvrages sur l'histoire de la Silésie; & il est à présent membre de la commission pour la rédaction du nouveau code.

PAJON (Louis Élie de Moncets) pasteur de l'église françoise à Berlin, est né à Paris vers 1730 d'une famille de pauvres gentilshommes huguenots que Claude Pajon, célèbre ministre calviniste, & adversaire cependant du fameux Jurieu, avoit illustrée. Son père dissimulant à Paris la religion à laquelle il étoit attaché, envoya son fils pour être instruit à Berlin, où il étudia la théologie au collége françois, & fut fait pasteur à Bernau. Il le fut ensuite de l'église réformée françoise de Leipsic, où il connut particulièrement le célèbre Gellert. Il quitta

Leipsic pour aller voir ses parens à Paris; & de retour en Brandebourg il accepta de nouveau la cure de Bernau, d'où il fut transféré à Berlin. Il donna alors une traduction des Essais de morale de Gellert, & de quelques ouvrages de Basedow, dont il parut adopter les maximes. Il établit chez lui une pension, qu'il tint sur un fort bon pied, puisqu'il avoit pour l'aider dans la direction & l'instruction de ses pensionnaires un fort habile homme, que Fréderic II donna quelque temps après pour instituteur au prince de Prusse, l'aîné de ses petits-neveux. Mr de Pajon devint ensuite conseiller du consistoire, inspecteur du collége françois, & il est un des ecclésiastiques les plus zélés de sa communion. Il se maria deux fois. Il n'eut point d'enfans de sa première femme, avec laquelle il a vécu vingt ans. On a dit qu'elle avoit exigé par son contrat de mariage qu'on vivroit comme frère & sœur. Il épousa une veuve, fille de Mr Formey, dont il a un fils. Cela l'engagea à faire reconnoître sa noblesse; ensuite de quoi le roi régnant lui accorda sa noblesse. Il est à présent Mr de Pajon, au lieu de Mr de Monçets, par un germanisme singulier qui met la préposition

de au nom de famille, lorsqu'une personne est reconnue noble ([a]).

PALLAS (Pierre Simon) né à Berlin l'an 1740. Son père, qui étoit chirurgien, destina ses deux fils à la médecine & à la chirurgie, & les envoya continuer en Hollande à Leyde les études qu'ils avoient faites dans leur patrie. Pierre Simon, qui étoit le cadet, fit connoître son goût & ses talens pour la zoologie par deux ouvrages qu'il fit imprimer, l'un à Leyde, l'autre à la Haie, sur les insectes, & continua d'en donner dans le même genre lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, où il ne demeura pourtant pas long-temps. Car il fut appelé à Pétersbourg en qualité de membre de l'académie impériale l'an 1770, & fait inspecteur du cabinet d'histoire naturelle. Çela ne suffisoit point pour occuper son activité & employer ses talens. En

(*a*) Ainsi un *de Caroli*, *de Giovanni*, *de Gregori*, *de Rossi*, doit être en Allemagne Mr *de* de Caroli, *de* de Giovanni, *de* de Gregori, *de* de Rossi; un comte *della Chiesa*, *della Casa*, doit être comte *de* della Chiesa, *de* della Casa, comme Mr d'Orville est devenu Mr de Dorville. L'auteur de cet ouvrage, pour s'accommoder au langage du pays, s'est cru obligé d'ajouter ce *de* à des noms de gentilshommes qui ne le demandent pas.

1771 l'impératrice Catherine II le fit voyager dans de vaſtes provinces de ſon immenſe empire. Ses voyages ont infiniment augmenté ſa réputation ainſi que ſes connoiſſances; de ſorte qu'il eſt un des ſavans qui font le plus d'honneur à l'académie de Pétersbourg. Malgré le luxe, la molleſſe, le goût des plaiſirs qui régnent dans cette ville & qui doivent dérober beaucoup de temps à tout homme répandu dans la ſociété, Mr Pallas a toujours continué à enrichir l'hiſtoire naturelle, à laquelle pourtant il ne ſe borna pas. En 1785, dans la même année que l'impératrice le décora de l'ordre de Wlademir & le créa chevalier, Mr Pallas entreprit un ouvrage qui pourroit ſeul illuſtrer un littérateur. C'eſt un dictionnaire de toutes les langues qui ſe parlent dans l'immenſe étendue de l'empire ruſſe. L'Anglois Coxe, dans la relation de ſon voyage en Ruſſie, parle avec beaucoup d'éloge de ce ſavant Berlinois.

PAPPELBAUM (Jean George) né à Stargard en Poméranie en 1745, aumônier du régiment de Bornſtædt à Berlin, a publié des ſermons. Un programme qu'il donna en latin en

1768 sur la manière d'interpréter les auteurs grecs, nous fait regretter qu'il ait abandonné depuis-lors la littérature ancienne.

PATZKE (Jean Samuel) né à Francfort sur l'Oder en 1727, est mort en 1787 à Magdebourg, où il étoit pasteur. Ses sermons, qui sont en quatre volumes in-4°, ne le tirent pas de la foule des prédicateurs qui se sont fait imprimer. Mais Patzke remplit une autre place dans la république des lettres. Il a donné des feuilles hebdomadaires dans le goût du Spectateur, du Mentor, & de pareils ouvrages anglois: l'un a pour titre *le Vieillard* ou *le Barbon* (*der Greifs*); un autre est intitulé *le Bienfaisant* (*der Wohlthæter*). Sa tragédie de Virginie n'a pas eu plus de succès que tant d'autres sur le même sujet, traité cent fois dans tous les pays où l'on a, où l'on veut avoir un théâtre. Quelques petites pièces dramatiques de ce pasteur poëte ont été mises en musique. Une de ces pièces est *la Mort de Hermann* ou *Arminius*. Le sujet est plus national que la composition n'est poëtique.

PAULI (Charles Fréderic) né à Saalfeld en Prusse en 1733, mort professeur d'histoire à

Halle en 1778, ne montra jamais d'autre inclination que pour l'hiſtoire depuis le moment qu'il fut reçu docteur jusqu'à celui où il finit de vivre. Peut-être étoit-ce pour cela qu'il étoit mauvais hiſtorien. Car il n'y a ni agrément ni philoſophie dans ſes compilations; elles ne peuvent être lues que pour y chercher quelques dates & des titres. Il eſt vrai qu'à cet égard il mérite aſſez de croyance, quoique ſa ſituation & ſon mauvais goût l'ayent porté à faire un vil trafic de ſa profeſſion. Il s'adreſſoit aux veuves des généraux qui étoient morts dans la guerre de ſept ans, pour avoir des renſeignemens. Après les avoir copiés ou compilés, & vendus aux libraires, il demandoit ſans trop de façon des préſens aux veuves dont il avoit loué les maris. Toutes ces dames n'ont pas été d'humeur ni peut-être en état de récompenſer l'hiſtoriographe louangeur, qui reçut cependant de pluſieurs d'elles des cadeaux conſidérables.

PAUW (Corneille de) né à Amſterdam vers l'an 1740, chanoine à Xanten dans le pays de Clève, ſe rendit célèbre par le premier ouvrage qu'il donna en 1770, & qui fut deux fois en

deux ans imprimé à Berlin; c'étoit les *Recherches ſur les Américains.* Il eut ſur cela quelques différens avec l'abbé Pernetty. Mais il ſemble que l'abbé Pauw eut le public pour lui. Cet honnête & ſavant chanoine, infiniment plus ſtudieux que ne le ſont la plupart des perſonnes de ſon état, a fait d'aſſez longs ſéjours à Berlin, & à Potsdam, où ſon ancien ami le colonel Quintus ou Guiſchard le fit connoître à Fréderic II. Le monarque philoſophe l'auroit voulu retenir auprès de lui. Mais Mr de Pauw ne put ſe réſoudre à accepter les conditions qu'on lui offrit. Les propos de Fréderic ſur la religion déplaiſoient au chanoine, qui d'ailleurs n'aimoit pas la gêne. Il ne put ſe voir à Potsdam dès que le roi lui eut aſſigné une penſion de mille écus, & ne ſe crut jamais ſi heureux que lorsqu'il obtint la permiſſion de s'en retourner à ſa réſidence. Il travailla depuis-lors à des *Recherches ſur les Grecs* qui parurent à Berlin imprimées chez Decker en 1787. Cet ouvrage a été très-bien reçu, nonobſtant qu'il fourmille de paradoxes hiſtoriques, & qu'on y remarque de l'inexactitude dans les citations des faits ſur lesquels il appuie

ſes

ses réflexions ([a]). Le roman d'*Anacharsis* ne fera-t-il point tort à l'ouvrage de Mr Pauw, puisqu'il roule sur le même sujet que celui-ci a traité?

PEINEMANN (Jean George) domestique d'un comptoir à Glatz en Silésie. Pour qu'il y eût des écrivains dans toutes les classes, ce domestique a écrit & fait imprimer quelques ouvrages, qui sont la plupart des traductions du françois en allemand. En 1780 il traduisit un conte; l'année d'après un roman intitulé *les Égaremens* ou *le Changement des plaisirs*. Il donna ensuite une *petite bibliothèque pour passer le temps*, ou *recueil de contes choisis*.

PELLOUTIER (Simon) célèbre historien & prédicateur à Berlin, naquit en 1694 à Leipsic. Son père, natif de Lyon, étoit originaire des vallées en Piémont. Il falloit bien qu'il se fût distingué par ses progrès, puisqu'à l'âge de dix-huit ans on le choisit pour gouverneur ou précepteur des princes de Montbeillard. Ces prin-

(a) Voyez l'article VILLAUME.

ces étoient à Genève. Le jeune Pelloutier profita de l'occasion pour y étudier la théologie sous deux célèbres professeurs, Turretin & Pictet. Un frère qu'il avoit à Berlin l'attira dans cette ville, où il fréquentoit surtout le célèbre Lenfant, auteur de l'histoire des conciles de Constance, de Pise & de Bâle. Décidé pour l'état ecclésiastique, Simon Pelloutier fut d'abord fait pasteur de l'église françoise de Bouchholz, village à deux petites lieues de Berlin, où l'on avoit établi quelques familles de réfugiés. De là il fut transféré à Magdebourg, ensuite à Berlin l'an 1725, & devint alors, comme pasteur, collégue de Lenfant qui avoit été son instituteur. Mais Lenfant s'étoit attaché à l'histoire ecclésiastique, & Pelloutier prit du goût pour l'histoire profane des peuples anciens, particulièrement de ceux qu'il regardoit comme les ancêtres des nations auxquelles il appartenoit, c'est-à-dire les François & les Allemands. En lisant dans ses loisirs & pour son amusement les auteurs anciens, il s'étoit fait un fonds d'érudition pour bâtir l'édifice qu'il méditoit, & auquel il travailloit autant que son ministère le permettoit. C'étoit l'histoire des Celtes. Il l'annonça dès

l'an 1733 par une lettre adreſſée au célèbre Beauſobre, auteur de l'Hiſtoire du manichéiſme, & qu'on trouve imprimée dans le vingt-huitième volume de la Bibliothèque germanique. Cette ſeule annonce réveilla l'attention des ſavans. Le premier volume ne parut cependant qu'en 1740 à la Haie, in-12°, & le ſecond ne ſortit de la preſſe que dix ans aprés. Tous les deux volumes portent la date de 1750 dans la plupart des exemplaires. L'édition ayant traîné long-temps dans l'imprimerie, cela fut cauſe qu'il ne pouſſa pas ſon travail auſſi loin qu'il auroit voulu. Dans le temps que cette hiſtoire s'imprimoit, l'académie des inſcriptions & belles lettres de Paris propoſa pour ſujet du prix qu'elle devoit adjuger en 1742, une queſtion totalement relative au ſujet que Pelloutier traitoit. C'étoit ſur les Gaulois ou Galates qui s'emparèrent d'une partie de l'Aſie mineure, à laquelle eſt reſté le nom de *Galatie*. Les Galates étoient ſans contredit le même peuple que les Celtes. Ainſi Pelloutier remporta facilement le prix; & un tel ſuccés, toujours flatteur pour un homme de lettres, l'avoit alors encouragé à continuer avec plus d'ardeur dans

ſon travail. Sans les lenteurs & les chagrins que lui fit eſſuyer ſon libraire, cet ouvrage, déjà ſi eſtimable & ſi curieux, le ſeroït bien davantage. L'auteur mourut en 1756. Sa ſucceſſion vient de manquer. Mr Pelloutier, conſul du roi de Pruſſe à Nantes, ſeul rejeton des Pelloutier transplantés en Allemagne, eſt petit-fils d'un frère de l'académicien, qui étoit auſſi paſteur de la colonie françoiſe de Berlin. Meſſieurs de Beguelin, ſeigneurs de Lichtenfeld, deſcendent par leur mère de ce dernier. *V.* BEGUELIN.

PÉRARD (Jaques de) né à Paris de parens huguenots, vint étudier à Berlin, & s'y fixa. Deſtiné à l'état eccléſiaſtique, il fut paſteur à Gramzow. Cette cure ne l'empêcha pas de travailler avec Mr Formey au Journal littéraire d'Allemagne que ce dernier a donné entre ſes deux Bibliothèques germaniques. Si l'on excepte les articles qu'il a fournis à ce journal, Mr de Pérard n'a presque rien publié; mais ſes correſpondances & ſon train de vie ne laiſſérent pas de contribuer à l'éclat dont la Pruſſe a brillé ſous Fréderic II. Il étoit de presque tou-

tes les académies de l'Europe; & lorsqu'il fut placé à Stettin avec le titre de prédicateur de la cour, sa maison étoit ouverte à tous les étrangers, gens de lettres, gentilshommes, négocians, & même à des princes qui ne dédaignèrent pas d'honorer sa table de leur présence. Cette hospitalité, ce goût de représentation où entroit peut-être un peu trop de vanité, lui fit honneur, mais nuisit à son bonheur & à sa prospérité. Il mourut chargé de titres & de dettes en 1766. Il laissa une belle & riche bibliothéque. C'étoit tout ce qui lui restoit; & cela ne suffisoit pas pour payer ce qu'il devoit. Le prix de cette bibliothéque, aussi bien que de ses autres effets, avoit été mangé d'avance; & c'est de là que vint à Mr Oelrichs l'idée du titre équivoque qu'il donna à sa dissertation *de libris comestis*. L'histoire de ce pasteur feroit le sujet d'un roman instructif; & s'il est vrai qu'il mourut volontairement, lorsque poursuivi par ses créanciers il ne savoit comment se tirer d'affaire, sa fin feroit le sujet d'un drame. Il s'étoit marié deux fois. La première avec une Hollandoise d'une famille réfugiée. Il la perdit étant encore pasteur de village. En secondes nôces, il épousa une An-

gloise qu'il avoit connue à Dresde; & cette femme, qui mourut deux jours avant lui, l'avoit fait père de trois enfans, d'un fils pour l'amour duquel il avoit sollicité & obtenu des patentes de noblesse, & qui ayant pris service fut tué dans la guerre de sept ans; & de deux filles, dont une vit encore & porte seule le nom de Pérard. L'autre fut mariée à un Anglois, professeur à l'université de Gœttingue, appelé Pepin. Elle laissa un fils & une fille qui font honneur aux soins que le père s'est donnés pour leur instruction.

PERNETTY (Antoine Joseph) né à Rouen en Forez vers l'an 1720, fit imprimer dès 1773 un abrégé de mathématiques tiré de Wolff; mais le père de Brezillac l'aida beaucoup dans ce travail. Mr Antoine Pernetty étoit alors entré dans la congrégation des bénédictins de St Maur, dans laquelle il resta près de trente ans. Il en sortit pour aller en Amérique en 1765 & 1767. C'est après ce voyage, dont il donna le journal, qu'il fut appelé à Berlin. On a douté si le Dictionnaire portatif de peinture, de sculpture & gravure est de lui ou d'un de

ſes parens, auteur du joli petit livre *ſur les phyſionomies*. Mais il eſt faux que Don Joſeph ſoit venu à Berlin par mépriſe à la place d'un autre, qui étoit celui que le roi vouloit avoir. Ce qui eſt vrai, peut-être, c'eſt qu'il y fut appelé en conſidération d'un frère ſéculier, employé à Berlin dans le fameux établiſſement de la régie françoiſe. Il ne fut point appelé d'abord pour remplir une place à l'académie, mais ſeulement pour être un des gardes de la bibliothèque royale. Mais le roi lui ayant aſſigné ſon appointement ſur la caiſſe de l'académie, cela donna lieu aux directeurs à l'y faire agréger en 1768. La plupart des mémoires qu'il a lus & qui ſe trouvent imprimés dans les volumes de l'année 1769 & des ſuivantes, roulent ſur les affections de l'ame & ſur les connoiſſances phyſionomiques. Ce fut Mr de Catt qui l'y engagea, pour avoir lieu en écrivant contre l'abbé Pernetty de combattre les principes de Fréderic, qui prétendoit lire le caractère moral des hommes ſur leur phyſionomie. Si le roi a lu leurs mémoires, je doute que Mr de Catt ait gagné ſa cauſe. Mr Pernetty appuie très-fortement le ſentiment du

roi. Il ne poussa pas les choses aussi avant que le fit depuis le fameux Mr Lavater. Mais il parut toujours aller au-delà de Jean Baptiste Porta, qui étoit le plus classique dans ce genre de spéculations. Pendant qu'il écrivoit sur les physionomies, parurent à Berlin les *Recherches* de Mr l'abbé de Pauw. Mr Pernetty y trouva quelque chose à redire; & il fit sur cela des remarques qui roulent particulièrement sur les Patagons ([a]). Il se perdit ensuite dans les rêveries du Suédois Swédenbourg, dont il traduisit un ouvrage sous le titre: *Les Merveilles du ciel & de la terre par témoignage de vue.* Quelque absurde que soit l'idée de l'auteur suédois, on ne peut guère douter que Mr l'abbé Pernetty ne l'ait adoptée; car il parut toujours attaché à la mémoire de cet auteur comme un véritable & sincère prosélyte. En 1782 il obtint la permission de faire un voyage. Nous ignorons quel en étoit le but, & quelle route il prit; mais l'on a lieu de croire qu'il alla au sud-est de l'Allemagne, pour conférer avec des illuminés de la secte de Swédenbourg.

(*a*) Voyez les *Lettere Americane* de Mr le comte Carli, ancien président du conseil de commerce à Milan.

Au retour de ce voyage il demand.. ſon congé, pour retourner en France. A la vérité on lui avoit donné quelque ſujet de mécontentement. Il n'avoit presque plus aucune inſpection à la bibliothèque. Fréderic II, après lui avoir refuſé le congé pendant quelque temps, le lui accorda à la fin. Mr l'abbé Pernetty ſe retira à Valence en Dauphiné chez un frére qui l'aime beaucoup, & où il eſt à la tête d'une académie provinciale.

PFAU (Théodore Philippe de) major-général dans l'armée pruſſienne, fils d'un gentilhomme du pays d'Anhalt, qui réſidoit à la diéte de Ratisbonne pour les princes de ce pays, prit ſervice en Pruſſe, & s'avança au premier rang. Il eſt actuellement major-général & quartier-meſtre-général, & chevalier de l'ordre pour le mérite. Il a donné il y a quelque temps une fort bonne carte de la Pologne, & un ouvrage ſur les fortifications Dernièrement il écrivit l'hiſtoire de l'expédition des troupes pruſſiennes en Hollande. Cet ouvrage, imprimé à l'imprimerie royale de Berlin, en allemand & en françois, ſera cité pour la beauté

de l'impreſſion, comme on cite l'ouvrage latin de Mr Bayer ſur les médailles phéniciennes, imprimé ſuperbement à Valence en Eſpagne.

PHILIPPI (Charles Fréderic Guillaume) né à Berlin en 1721, étudia dans cette ville & à Halle. Quelques ouvrages traduits du françois & d'autres de ſa façon ſur différens objets d'économie, & même quelques contes hardis & ſatiriques, le firent connoître au public. En 1766 il étoit auditeur du régiment du célèbre général Wunſch. Les connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans un voyage qu'il fit en France & les relations qu'il avoit contractées avec Mr de Sartine, le firent croire capable de préſider à la police de Berlin. Il en fut fait directeur & préſident par Fréderic II. Cet emploi difficile ne l'empêcha point de compoſer encore quelques ouvrages, dont le plus curieux eſt une brochure ſur le mariage. Sous le nouveau règne Mr d'Eiſenhardt, ſon commis, le remplaça en réalité, quoique ſous le titre de ſecond préſident.

PISANSKY (George Chriſtophe) né en 1725 dans un village de la Pruſſe orientale,

d'un père eccléſiaſtique luthérien, recteur depuis plus de trente ans d'une grande école de Kœnigsberg, deſcend, ſuivant ce qu'en rapporte Mr Goldbeck, de la famille noble de Helm. Un de ſes ancêtres ayant embraſſé la réformation en 1567, devint prédicateur à Piſanitz, & ſes deſcendans ont pris de là le nom de Piſansky. Si cette généalogie ſert à faire obtenir une enſeigne aux fils & aux petits-fils du recteur Piſansky, nous y ſouſcrivons avec plaiſir; mais nous n'eſtimerions pas moins Mr Piſansky, quand il ne feroit que ſimplement fils d'un pauvre prêtre & petit-fils d'un pêcheur ou d'un meunier. Il a beaucoup travaillé pour éclaircir l'hiſtoire de la Pruſſe, & pour préſerver la jeuneſſe de l'infection du *naturaliſme*. On a de lui plus de ſoixante ouvrages, tant en latin qu'en allemand: la plupart ne ſont que des diſſertations, mais ſur des ſujets qui piquent la curioſité du lecteur. En voici quelques titres: *An Animæ humanæ ſit naturalis facultas vaticinandi? An excellens memoria facultatem judicandi debilitet? An Moſes Geneſeos capita ex antiquis canticis compilaverit? De tribus linguis regni Pruſſiæ vernaculis.*

PLESSING (Fréderic Victor Lebrecht) fils du suivant, né en 1752, étudia à Gœttingue & à Halle, & alla chercher un établissement à Kœnigsberg, où il fut fait en 1783 professeur à l'université. Il quitta cette chaire, & vint vivre auprès de son père en 1785. Il obtint trois ans après une autre chaire à l'université de Duisbourg. N'étant encore que candidat à Kœnigsberg, il publia un sermon sur la providence, quelques articles de littérature dans des journaux, un traité sur la nécessité du mal & de la douleur dans des créatures sensibles & raisonnables, & une pièce intitulée *César & Socrate*. Il a donné ensuite des ouvrages plus considérables sur la philosophie d'Aristote & de Platon.

PLESSING (Jean Fréderic) né à Conitz en Prusse l'an 1720, étudia à Danzic, à Jéna, à Halle, fut prédicateur à Kœthen, pasteur à Wachenheim dans le Palatinat; puis à Belleben dans le Magdebourg; enfin à Wernigerode, où il est depuis trente-six ans. Son principal ouvrage roule sur l'origine de l'impiété.

POCKELS (Charles Fréderic) né à Wœrmlitz près de Halle en 1757 d'un ministre de l'évangile, fut placé comme précepteur dans une maison particulière à Potsdam. Il eut le bonheur d'être connu du duc régnant de Bronswic, qui le donna pour précepteur à un des princes ses fils. La philosophie spéculative semble être son genre favori, dans lequel il a donné plusieurs petits ouvrages de sa composition. Il vient de traduire dernièrement un traité de la compassion, par Mr Cassina, professeur à l'université de Parme. Un de ses frères, archidiacre à Notre-Dame de Halle, mort en 1785, a écrit sur la manière de prêcher, & a fait des sermons.

PODEWILS (Henri, comte de) étoit né en 1695 à Suckow, une des terres de sa famille en Poméranie. Son père Ernest Bogislas avoit établi dans une des terres dans laquelle il faisoit le plus ordinairement sa résidence, une espèce d'académie, où s'assembloient quelques autres gentilshommes de ses voisins. Ce fut dans cette académie villageoise & domestique que le comte Henri & son frère acquirent leurs pre-

mières connoiſſances & du goût pour l'étude. Henri étudia enſuite à Halle du temps de Thomaſius, de Ludwig, de Bœhmer. Il continua avec ſon frère ſes études à Leyde, où il entendit Noodt & Graveſende, l'un juriſconſulte, l'autre phyſicien, également célèbres. Meſſieurs de Podewils voyagèrent enſuite, & connurent différentes cours de l'Europe, jusqu'à ce que le comte Henri fut employé tantôt dans les miſſions étrangères, tantôt dans le commiſſariat de guerre; enſuite dans le grand directoire, dans lequel le commiſſariat général ſe fondit. Il fut fait miniſtre d'état & du cabinet par Fréderic Guillaume I, qu'il ſervit dix ans dans cette place; & il ſervit pendant vingt ans le ſucceſſeur. Ce fut lui qui conclut le traité de Dresde l'an 1745. Il étoit alors à la tête du cabinet, ſes collégues les plus anciens étant morts. J'ai entendu pluſieurs perſonnes l'accuſer d'imprévoyance dans cette négociation, dont on prétend que le réſultat auroit pu être à quelques égards plus avantageux à la Pruſſe. Mais Fréderic, impatient de voir la paix ſignée, ne donna pas le temps de tirer des mains des Saxons un certain bailliage qui nuit un peu à la

perception des droits des péages. Le roi dans l'hiſtoire où il en parle ne paroît point avoir douté de l'intégrité de ſon miniſtre ([a]). Comme homme de lettres, amateur pour le moins, le comte Henri de Podewils concourut au ſoutien de l'ancienne ſociété fondée par Leibnitz, & encouragea dans la ſuite les académiciens par ſa préſence aux aſſemblées. On dit qu'il a laiſſé dans les archives des mémoires qui enrichiroient beaucoup l'hiſtoire du ſiècle, ſurtout celle des premières années de Marie Thérèſe & de Fréderic II. Mais ce ne ſont probablement que les minutes des dépêches. Il mourut pendant la guerre de ſept ans. (*V.* FINCKENSTEIN & HERTZBERG.) Il laiſſa deux fils, dont l'aîné, mort depuis peu, a été envoyé extraordinaire à la cour de Turin; l'autre l'eſt à préſent à celle de Vienne; & une fille, qui eſt Madame la générale de Hordt. *V. l'art.* MARSCHAL.

POELLNITZ (Charles Louis de) né à Iſſonan, village du pays de Cologne, en 1692, d'une très-ancienne famille de Thuringe, fut

(*a*) V. *Hiſtoire de mon temps.* Tom. II.

conduit à Berlin par ſa mère, que Fréderic I y attira. Avec de l'eſprit, & une fortune conſidérable que ſa mère acquit par un ſecond mariage, & qu'elle lui laiſſa, il fut dès ſa première jeuneſſe en état de figurer dans le monde Il n'avoit que ſept ans lorsque ſon père le conduiſit à Kœnigsberg en Pruſſe pour aſſiſter au ſacre de Fréderic I, & aux fêtes qui accompagnèrent cette grande cérémonie. Il voyagea enſuite beaucoup, & revint à Berlin; il en repartit pluſieurs fois. Son plus grand voyage fut entre l'an 1730 & 1733. Les lettres qui compoſent les trois volumes de ſes Mémoires, ont été imprimées en 1734. Quatre ans après, en 1738, il publia de nouveaux Mémoires qui contiennent les voyages précédens & l'hiſtoire de ſa vie jusqu'à cette époque, & celle de la cour de Pruſſe ſous Fréderic I. Ces Mémoires, l'*Hiſtoire de la princeſſe de Zell*, (eſpèce de roman ſur les infortunes véritables de l'aïeule maternelle de Fréderic II,) & *les Amuſemens des eaux de Spa*, ſont tout ce qu'on a de lui, quoiqu'il ait vécu encore trente ans depuis, attaché à la cour en qualité de chambellan, & à l'académie comme homme de lettres & mem-

membre honoraire. Il fut haï généralement par sa méchanceté & son mauvais caractère. Il mourut obéré, friponnant même ses amis jusqu'au dernier moment de sa vie. Il changea deux ou trois fois de religion. La moindre apparence d'obtenir une place ou une prébende le rendoit tantôt catholique, tantôt luthérien ou réformé. Étant mort dans une très-mauvaise réputation, on n'eut pas le courage d'en faire l'éloge. Ce n'étoit certainement pas faute de renseignemens pour parler de lui. Les Mémoires dont nous venons de parler, ont eu le sort de la plupart des relations des voyageurs, qui s'oublient au bout de quelques années, dès que d'autres paroissent. Ils peuvent pourtant servir à l'histoire de Fréderic I, roi de Prusse. Il en avoit composé sur des sujets plus modernes, qu'il vendit à plus d'un prince, en en faisant à chacun un secret.

POLACK (Jean Fréderic) mort septuagénaire en 1771, professeur de droit & de mathématiques à Francfort sur l'Oder, où il avoit fait ses études, quoique né en Lusace sujet de l'électeur de Saxe. Il associa deux professions

qui dans la plupart des universités sont totalement séparées, la jurisprudence & les mathématiques. Il a écrit sur l'une & sur les autres. Son ouvrage le plus singulier est précisément celui qu'il intitula *Mathesis forensis*, & qu'il a écrit en allemand.

POPPE (Jean Fréderic) né en 1753 dans le comté de Lippe, étudia à Halle, où à l'âge de dix-huit ans il donna l'histoire de la vie de Jean-Baptiste Marini, en latin. Il étoit inspecteur dans un collége de Berlin lorsqu'on le proposa à feu Mr de Beguelin, qui cherchoit un gouverneur pour ses fils, auprès desquels il demeura sept ans. Il eut ensuite une place de professeur au collége de Joachimsthal. On a de lui des abrégés de géographie, & d'histoire universelle. A l'âge de vingt-quatre ans il a tracé d'un pinceau hardi & vigoureux le caractère des principales nations asiatiques. En 1783 il fit paroître un abrégé de l'histoire politique de l'Europe. Les journalistes relevèrent quelques fautes qui lui étoient échappées; & il les corrigea dans la suite. Il paroît qu'il écrit en allemand avec énergie & avec pureté.

PORSCH (Chriſtian Gottlieb) né à Kœnigsberg en 1733. Après avoir fait ſes études à l'univerſité dans ſa patrie, il fut précepteur de quelques jeunes gentilshommes, & devint enſuite auditeur d'un régiment, conſeiller de guerre & des domaines. Il quitta ſon emploi pour vivre dans le village de Palmnick, pour y cultiver ſes terres, faire des livres, & donner des mémoires ſur l'économie rurale. Il eſt mort en 1781. C'eſt un des juriſtes qui ne ſont pas d'accord avec le marquis Beccaria ſur l'abolition de la peine de mort.

POTT (Jean Henri) naquit à Halberſtadt en 1692. Son père, conſeiller du roi & chanoine d'un des chapitres de cette ville, le deſtinoit à la théologie. Mais un penchant irréſiſtible le porta de bonne heure à la médecine & à la chimie. Il s'y voua totalement ſous la direction de Stahl & Hoffmann à Halle, où il fut reçu docteur à dix-huit ans. L'exercice de la médecine lui procura les moyens de faire des expériences chimiques, qui ſont toujours coûteuſes. Il fit, dit-on, trente mille expériences, & quelques découvertes utiles. Ses brouilleries

avec Eller, premier médecin du roi, enlevèrent au public un ouvrage très-important qu'il avoit fait sur la manière de convertir l'acide du sel commun dans l'acide le plus pur. Après les contradictions qu'il avoit éprouvées, il ne voulut point publier cet ouvrage, qu'il vouloit intituler *Metaschematismus salium*. On prétend qu'un certain Holbach l'a traduit. Quoi qu'il en soit, ni les expériences chimiques, ni les chagrins que lui causa la rivalité d'Eller, n'abrégèrent les jours du docteur Pott, puisqu'il n'est mort qu'en 1777, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Son goût très-décidé pour la chimie ne l'empêcha point de s'occuper de spéculations métaphysiques & théologiques. Ses sentimens en fait de religion ont varié souvent (a). Mais il n'a rien imprimé sur cette matière. Comme chimiste il passoit dès l'âge de trente-cinq ans pour le plus grand homme de l'Europe. Il a été consulté par tous ceux qui cherchoient la pierre philosophale, & même par le duc d'Orléans, régent de France. De tous les savans Allemands morts avant 1786 dont il est parlé dans le nouveau Dictionnaire

(a) V. son éloge dans les *nouveaux Mém. de l'académie*.

historique, Pott est celui dont l'article est le plus vague & le plus incomplet.

POTTIEN (Chrétien Gottlieb) né à Kœnigsberg en Prusse, fit tout le cours de ses études d'humanités & de théologie dans sa patrie, & fut régent de classe dans une des écoles de la même ville. En 1776 on lui proposa le rectorat d'une école de Stockholm. Mais comme en même temps il se présentoit une place d'aumônier du régiment de dragons à Insterbourg en Prusse, il préféra cet emploi. Il a publié le discours qu'il fit lorsqu'il en prit possession, & un autre qu'il prononça à la fin de la guerre de Bavière. Il eut des différens au sujet de quelques lettres qu'un autre ecclésiastique avoit publiées sur l'état de la religion en Prusse, & donna sur cela des brochures qui comprennent une centaine de lettres ([a]).

POTTIER (. . .) rimailleur françois que le margrave Charles de Brandebourg entretenoit à sa cour comme poëte ou plutôt comme bouffon

([a]) V. *Goldbeck*, *Litterarische Nachrichten von Preussen*. Tom. I. p. 100.

ou jongleur. A chaque premier jour du mois il donnoit une petite pièce dramatique dont il jouoit les rôles devant son prince. Parmi beaucoup de platitudes il faisoit souvent de plaisantes allusions aux affaires courantes & à des caractères connus. Nous le nommons ici, parce qu'une de ses farces a été mal à propos attribuée à Fréderic II. C'est la pièce intitulée *Tantale en procès;* allusive au procès qu'eut Voltaire avec le juif Hirsch. Cette farce se trouva parmi les papiers de Mr Darget avec le *Palladion;* on l'a crue du même auteur & on l'a imprimée dans le Supplément des œuvres de Fréderic II. Je ne sais ce que ce poëte bouffon avoit de commun avec les Pottier qui se sont distingués dans le siècle dernier par différens emplois, ni avec ce savant jurisconsulte Robert Pottier mort en 1772, auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Après la mort du margrave Charles, une riche veuve prit chez elle notre poëte. Elle l'entretint, le logea, & le nourrit dans sa terre, pour qu'il lui fît compagnie. Il est mort depuis quelques années.

PRADES (Jean Martin de). Nous avons affez parlé de lui. Tout le monde fait que des thèfes peu chrétiennes, & l'article *certitude* de l'Encyclopédie, l'obligèrent de fe réfugier en Pruffe. D'Alembert le recommanda à Fréderic II, qui en fit fon lecteur. Le motif de fa disgrace eft encore incertain. On prétend qu'il a été calomnié par des généraux à qui fa familiarité avec le roi donnoit de l'ombrage. Après être forti de la citadelle de Magdebourg, où il fut enfermé pendant le refte de la guerre, (car c'eft à Leipfic dans la première année de cette guerre qu'il tomba en disgrace,) il fe retira en Siléfie, où il avoit des bénéfices que le roi lui avoit donnés, un à Oppeln, l'autre à Glogau. C'eft dans cette dernière ville qu'il vécut jusqu'en 1782. L'abbé de Prades a compofé fon Abrégé de l'hiftoire eccléfiaftique de Fleury, auquel Fréderic II ajouta une préface digne de Mr Gibbon, tant le royal auteur s'y montra ennemi du chriftianisme. Il a auffi fait une traduction de Tacite, qui n'a pas été imprimée, & qui ne le fera peut-être jamais.

PRANGE (Chrétien Fréderic) né à Halle en 1756, s'appliqua aux mathématiques & au deſſein, & devint maître dans l'un & dans l'autre. On a déjà de lui pluſieurs ouvrages utiles à toutes les claſſes d'artiſtes, ſurtout aux peintres. Le *Dictionnaire des couleurs* eſt le plus conſidérable. Il traduiſit du françois *l'École de la peinture*, & publia en même temps des penſées ſur la néceſſité d'une école publique de deſſein. Il ne négligea point ce genre de littérature qui forme & qui enrichit l'imagination des artiſtes, & il compoſa ſur cela une encyclopédie. (*V.* MORITZ.) Il traduiſit de l'italien quelques réflexions ſur les arts, tirées de Sulzer & de Mengs.

PRÉMONTVAL (André Pierre le Guai) naquit à Charenton de parens catholiques; mais dans un pays où il ſemble que le calviniſme, dont il fut le ſiége principal avant la révocation de l'édit de Nantes, àvoit laiſſé du levain. A l'âge de dix-ſept ans il adreſſa au célèbre jéſuite Tournemine une ſuite de lettres contre le dogme de l'euchariſtie. Son père, qui n'avoit que cet enfant, l'avoit fait inſtruire

avec ſoin; mais il vouloit abſolument en faire un orateur, & lorsqu'il vit que le fils ne vouloit point s'appliquer à la jurisprudence, il ne lui laiſſa le choix qu'entre le barreau & la chaire. Le fils, qui vouloit être mathématicien, s'établit à Paris, & donna publiquement des leçons gratuites, au moins à ceux qui ne pouvoient pas les payer. Il n'avoit encore que vingt-quatre ans, & il paſſoit déjà dans cette grande ville pour un grand maître; on l'annonçoit pour tel dans les journaux (a). Le concours des auditeurs étoit prodigieux. Des femmes même fréquentoient ſes leçons. Ses ſuccès & peut-être ſes manières un peu brusques & avantageuſes, lui firent des envieux & des ennemis. Dégoûté de ſes compatriotes, il ſortit de la France, alla à Genève, & de là à Bâle, où il abjura la religion catholique dans les mains du célèbre Jean Auguſte Buxtorf. Ayant quitté Bâle, il erra quelque temps en Allemagne, & en Hollande, où il connut Touſſaint qui s'y étoit réfugié après avoir publié ſon livre des Mœurs. Prémontval donna une bro-

(a) V. celui de d'Égly intitulé *Journal de Verdun*, de l'an 1740, mois de Février. *Mém. de Prémontval.* p. 31.

chure contre ce livre avant que d'en connoître l'auteur ([b]). Dans le temps qu'il étoit en Hollande, cherchant l'occasion d'employer ses talens & par là le moyen de subsister, on le recommanda au prince Henri de Prusse, frère de Fréderic II, qui venoit d'épouser la princesse Guillelmine de Hesse-Cassel. Le prince, qui aima toujours les gens de lettres & surtout les François, n'ayant point à sa cour de place convenable pour Mr de Prémontval, prit sa femme pour lectrice de Madame la princesse, & lui fixa 200 écus d'appointement. Sur cela ils vinrent en 1752 s'établir à Berlin, où le mari fut reçu membre de l'académie; mais sans pension. Heureusement ils s'étoient accoutumés de bonne heure à l'économie. Ils subsistérent avec les 200 écus, & en prenant chez eux des pensionnaires, qu'ils instruisoient très-bien, & dont quelques-uns de la première noblesse leur font encore honneur. Il n'est pas vrai que Prémontval ait débuté à Berlin comme auteur. Il avoit donné en Hollande, outre les mémoires de sa vie, deux volumes de lettres *sur la monogamie* dans lesquelles il prouve par toutes sortes d'au-

([b]) V. l'article TOUSSAINT.

torités, d'exemples & de raiſons que la *polygamie* n'eſt ni nuiſible ni blâmable à tous égards. Son épouſe, qui eut quelque part à cet ouvrage, ne pouvoit pas être de ſentiment contraire. On peut même dire que dans les quinze ans qu'il vécut à Berlin, il ne fit plus aucun ouvrage fort conſidérable. Membre d'un corps illuſtre que ſon éclat même expoſoit à des attaques de différentes claſſes de ſavans, il étoit après le départ & la mort de Maupertuis le ſeul François de naiſſance parmi ceux qui aſſiſtoient régulièrement aux aſſemblées. Obligé d'y lire fort ſouvent, diſtrait d'ailleurs par ſon ménage & par le ſoin qu'il donnoit à ſes élèves, porté par ſon humeur à la critique & à la contradiction, il ne fut plus en état de compoſer des ouvrages de longue haleine. Tout ſe réduiſoit à de petits diſcours, à des pièces de quelques pages, ſur des ſujets iſolés. Il pouvoit auſſi dire comme diſoit Maupertuis, qu'il n'avoit jamais plus de trente pages dans le corps. Il n'en avoit pas même tant à la fois, quoiqu'il eût un aſſez grand fonds, ſoit de philoſophie, ſoit de littérature. Les deux volumes ſous le titre de *Vues philoſophiques*, conſiſtent en grande partie en

extraits de ses écrits précédens. On voit seulement qu'il travailloit à miner le wolffianisme. Le meilleur de ses ouvrages est le *Préservatif contre la corruption de la langue françoise en Allemagne;* & ce n'étoit dans le fond qu'un journal rempli d'observations grammaticales, qu'il entreprit pour critiquer les François réfugiés de Berlin. Cela fit grand plaisir aux Allemands, mais n'encouragea certainement aucun d'eux à écrire en françois. Cet ouvrage périodique, commencé en 1759, finit avec la vie de l'auteur en 1764. La réputation que lui fit le *Préservatif*, fut ce qui abrégea ses jours, & l'enleva à l'âge de quarante-huit ans. Fréderic II, heureusement sorti d'une terrible guerre, songeoit à des établissemens pacifiques, & fit venir à l'école militaire d'habiles professeurs de toute part. Il y appela entr'autres ce même Toussaint avec lequel Prémontval s'étoit brouillé à la Haie. Euler annonça cette nouvelle d'un air un peu goguenard à son confrère Prémontval à un dîner de savans chez le prince Dolgorowky, envoyé de Russie; & il insista beaucoup sur la qualité de *puriste* sous laquelle on employoit Mr Toussaint. Cette nou-

velle lui fut confirmée au moment qu'il fortoit de ce dîner. L'auteur du *Préfervatif*, qui fe donnoit pour grand purifte lui-même, & qui fans doute fe croyoit capable de remplir la place qu'on deftinoit à fon rival, fut fi vivement affecté de cette nouvelle, que la fièvre lui prit en rentrant chez lui; & au bout de huit jours il finit de vivre, en 1764. "Il mourut, dit l'au-„ teur du nouveau Dictionnaire hiftorique, avec „ la réputation d'un homme favant & d'un pro-„ fond métaphyficien; mais qui faifoit haïr fes „ connoiffances par fon caractère bizarre, diffi-„ cile & emporté" Cela eft affez conforme à ce qu'en difent quelques-uns de fes confrères de l'académie de Berlin. La plupart avouent cependant qu'il étoit fort honnête homme.

PRÉMONTVAL (Marie Anne Victoire de) époufe du précédent, étoit l'aînée des filles de ce Pigeon d'Oranges, mécanicien, aftronome, & membre de l'académie des arts à Paris, célèbre par la conftruction d'une fphère mouvante felon l'hypothèfe de Copernic. Cet homme s'étant marié à la fleur de fon âge, n'avoit point eu d'enfans. Veuf de fa première femme,

à l'âge de ſoixante & dix ans, il ſe maria une ſeconde fois & dans les douze à treize ans qu'il vécut encore il eùt de ſa ſeconde femme onze enfans, dont Marie Anne étoit l'aînée. Cette fille dès l'âge de cinq à ſix ans étoit devenue la compagne des études de ſon père octogénaire, auquel elle ſervit de ſecrétaire & de lectrice, lorsqu'il eut perdu la vue. Mais ce bon père, bien différent en cela du poëte Milton, qui ſe faiſoit lire par ſes filles de l'hébreu, du grec, & du latin qu'elles ne comprenoient pas, ne ſe fit lire par ſa fille que des hiſtoires, d'excellens romans, des livres de morale, tels que ceux de la Bruyère, Nicole, Pascal, & tout au plus quelques morceaux de livres élémentaires de mathématiques, de mécanique, d'aſtronomie & de phyſique, quoique ce fût là ſon goût & ſa paſſion. Après qu'elle eut perdu ſon père & ſon premier maître, Mr de Prémontval, qui avoit été diſciple de ce reſpectable vieillard, ſe chargea de continuer à inſtruire la fille. Il alloit lui donner des leçons chez elle, & elle alloit aux leçons publiques qu'il donnoit à une foule d'auditeurs. Le maître devint au bout de trois à quatre ans l'ami, puis l'amant, & enfin l'époux

de son élève, qui le suivit en Hollande & donna à la Haie des cours publics de philosophie. Elle y composa & fit imprimer la vie de son père, qui est agréablement écrite; & eut beaucoup de part à tous les ouvrages de son mari. A Berlin ce fut principalement par la pension que lui fit le prince Henri, qu'ils subsistèrent tous deux. Rien ne lui manquoit pour en faire une femme du meilleur ton; peut-être aucun prince ni aucune princesse n'eurent-ils jamais à leur cour une personne plus complétement faite pour s'acquitter de son emploi. Quoique d'une belle figure & d'une physionomie intéressante, sa conduite fut toujours irréprochable, jusqu'aux derniers momens de sa vie. Elle n'avoit point eu d'enfans de son mari. Après sa mort il se trouva un François, nommé Sarry, qui prétendoit avoir eu d'elle une fille. Ce qui amena un procès entre ce Sarry & un savant ecclésiastique berlinois, à qui la veuve avoit légué quelques livres & les meubles qui lui étoient restés. Sarry fut débouté de ses prétentions; mais il resta quelque tache à la réputation de Madame de Prémontval.

PREVOST (Pierre) né à Genève d'un pasteur de cette ville, étant d'abod destiné à l'état ecclésiastique, étudia les langues orientales & la théologie. Un riche négociant genevois, établi à Paris, voulut l'avoir chez lui pour diriger les études de ses fils; & lui fit de telles conditions, qu'elles furent acceptées. Il vécut à Paris chez Mr Lessert vraiment comme bon compatriote & bon ami. Parmi les autres occupations qu'il se donna, celle de traduire du grec les tragédies d'Euripide en fut une. Son travail eut tout le succès qu'il pouvoit souhaiter. Quoique placé par cette traduction dans la classe des littérateurs, il n'étoit pas moins regardé comme un philosophe. En 1780 le roi de Prusse voulut avoir un professeur de philosophie, pour remplacer Mr Sulzer à l'école militaire & à l'académie des sciences. On proposa Mr Prevost, qui au grand regret de Mr Lessert quitta Paris, & vint à Berlin, où il eut huit cents écus en qualité de professeur à l'école militaire, & 400 comme membre de l'académie des sciences, à laquelle il fut agrégé dans la classe philosophique. Il se fit généralement estimer, aimer & rechercher, malgré une grande sensibilité qui génoit

génoit un peu par la crainte qu'on avoit de blesser sa délicatesse. Pendant les troubles de guerre de 1781 & 1782 Mr Prevost rendit quelques services au parti dont il étoit. Il n'eut pas le temps de faire à Berlin d'autres ouvrages que quelques mémoires qu'il lut à l'académie, un entr'autres sur les finances des anciens. En 1784 il obtint un congé pour aller voir ses parens. Tandis qu'il étoit à Genève, il y vaqua une chaire qu'on lui offrit. Il demanda l'agrément du roi pour l'accepter; & il fallut le lui accorder. Il ne trouva pourtant pas à Genève toute la satisfaction qu'il s'étoit promise; & il fut sur le point de revenir à Berlin reprendre sa place, qu'on lui auroit rendue très-volontiers. Mais Mr Prevost ne vouloit être qu'académicien, & non professeur à l'école militaire : cela rencontroit des difficultés dans les plans économiques de Fréderic II. Il devoit être remplacé à l'école militaire & à l'académie des sciences par Mr Lévêque lorsque Fréderic II mourut; & il le fut par Mr de Castillon fils, qui étoit alors professeur de philosophie à cette même école. Mr Prevost retourna pour quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie, il s'y maria;

mais il perdit son épouse avant d'avoir la consolation d'être père. Outre la traduction d'Euripide, qui figure très-bien dans la nouvelle édition du théâtre des Grecs, & les mémoires qu'il a lus à l'académie de Berlin, Mr Prevost a donné un fort bon ouvrage sur les forces magnétiques, & il a fourni quelques articles au journal de Berlin (*Monatschrift*) sur les machines aërostatiques, au magasin de Gœttingue & aux annales astronomiques de Mr Bode sur des sujets d'astronomie.

PURGOLD (Daniel Henri) né en 1708, a passé sa vie dans le ministère du saint évangile. Il est depuis long-temps pasteur à Parchen dans le pays de Magdebourg. Il ne commença qu'à l'âge de soixante ans à faire imprimer de ses sermons & des traités de piété. En 1783 il publia le résultat de ce qu'il avoit pensé pendant cinquante ans sur la religion depuis sa vingt-cinquième année jusqu'à la soixante & quinzième. Un pareil ouvrage ne peut qu'intéresser vivement les théologiens, les philosophes, & tout être pensant.

PURGOLD (Fréderic George) fils du précédent, prédicateur dans un village aux environs de Prenzlow, étoit auparavant recteur d'une école de cette ville. Cet ecclésiastique luthérien paroît avoir des idées plus justes que neuves sur l'éducation littéraire. Son discours sur le ton de mode nous semble un de ces sermons que les moines font sur les modes, dont ils ne connoissent ni les causes, ni les suites, ni la nécessité. Mais il a prouvé dans deux dissertations latines que le latin s'apprend mieux dans les écoles publiques que par des leçons particulières, & que l'étude de cette langue est utile même à ceux qui n'en feront aucun usage déterminé. C'est ce que ne pensent pas Messieurs Campe, Stube & Trapp; & je crois que ces derniers ont tort.

PUTTER (Jean Étienne) né en 1725 à Iserlohn dans le comté de la Mark en Westphalie. Il étudia en droit à Marbourg, ensuite à Halle. Il commença à plaider à l'âge de dix-huit ans, & à faire des répétitions à un bourgrave de Kirchberg qui étudioit le droit à Marbourg. A dix-neuf ans ayant pris la licence, il donna des

leçons publiques, & gagna différens procès dans les deux hautes chambres de Wezlar. Il fit en 1744 & 1745 quelques voyages en Saxe, en Bohème, dans le Brandebourg, dans le pays de Bronswic & de Hanovre. En 1747 il alla à Gœttingue avec la permission de la faculté juridique de Marbourg; & il s'y fit recevoir docteur. S'y étant fait connoître avantageusement, on le fit professeur extraordinaire deux ans après; & en 1753 il devint professeur ordinaire. Il enseigne dans cette université célèbre, depuis quarante ans, le droit public & le droit féodal, l'histoire, & même la théologie; avec cela il donne tous les ans quelque nouveau livre au public, ou de nouvelles éditions de ceux qu'il a publiés. C'est un des professeurs qui attirent le plus d'étudians à Gœttingue. Nous avons souvent entendu des savans allemands le comparer à Mr Schlœtzer son collégue. On trouve plus de vigueur & plus de style dans les écrits de celui-ci, plus de méthode dans ceux de Putter. Son *histoire de la constitution*, ou *développement historique* de la forme présente de l'empire germanique, faite pour les enfans du roi d'Angleterre, peut servir à d'autres classes de lecteurs.

Cette hiſtoire eut effectivement beaucoup de ſuccès. Quoique la plupart des ouvrages de Putter regardent le droit germanique & l'hiſtoire de l'Allemagne, il a cependant écrit ſur des objets particuliers de droit régalien ou de fiscalité qui intéreſſent tous les gouvernemens; par exemple, ſur les lotteries, ſur les monnoies de convention, ſur le ſalpêtre &c. S'étant auſſi mêlé de théologie, il a fait un livre ſur l'excellence de la religion chrétienne conſidérée dans ſon enſemble; & il paſſe pour fort orthodoxe, c'eſt-à-dire attaché à la confeſſion d'Augsbourg. Il faut que le fonds de ſes connoiſſances ſoit très-grand, & que la manière de les communiquer ſoit excellente, vu la foule de ſes auditeurs de toutes nations. Car au reſte ſon latin eſt mauvais; il parle avec peine le françois, & ſon allemand n'eſt pas du plus pur. S'il écrivoit l'allemand avec plus de pureté que ſon collégue Schlœtzer, on pourroit croire que cela vient de ce que Mr Putter écrit & parle moins ſouvent le françois. Mais cela n'eſt pas; & c'eſt encore ici un exemple, parmi une infinité d'autres, qui fait voir que l'exercice de la langue françoiſe ne nuit pas aux écrivains allemands. On fait cas du ſtyle de

Schlœtzer, & l'on ne parle point de celui de Putter ([a]). On a de ce professeur, au reste très-estimable à tant d'autres égards, une histoire de la ville & de l'université de Gœttingue. Elle n'est pas si volumineuse que celle de Halle par Dreyhaupt. Mais aussi les établissemens, soit ecclésiastiques, soit littéraires de Gœttingue, sont beaucoup plus modernes que ceux de Halle. Il fut fait membre externe de l'académie de Berlin en 1787.

PYL (Jean Théodore) médecin à Berlin depuis 1779, est né à Barth dans la Poméranie suédoise en 1744. Il fit ses études à Greifswalde, & pratiqua d'abord la médecine dans le Mecklenbourg. Il a publié depuis qu'il est à Berlin des recueils d'observations sur la *médecine juridique*, & sur la *police médicale.*

PYRA (Jaques Émanuel) né à Cottbus dans la Lusace prussienne, a passé sa jeunesse dans la plus triste situation, parce que son père, qui étoit avocat, se trouvoit sans emploi & sans ressource lorsque sous le roi Fréderic Guillaume la profession d'avocat fut abo-

(a) V. *Kutner, Caract. der Teutschen Dichter.*

lie. Le hasard fit tomber dans les mains du jeune Pyra les œuvres de Lohenstein, & il se sentit né pour la poësie & la littérature. Un pasteur de village, nommé Lange, le logea, le nourrit & l'instruisit, & le reçut encore chez lui lorsqu'il perdit la place qu'il lui avoit procurée, celle d'instituteur d'un jeune gentilhomme. Ils furent toujours bons amis, & ils travaillèrent d'accord dans la guerre qu'on faisoit à Gottsched & à ses partisans. Ils s'étoient rangés tous les deux au parti qu'on appeloit des Suisses, dont les chefs étoient Bodmer & Breitinger. Pyra s'essaya dans la haute tragédie, mais sans beaucoup de succès. Des études forcées, & les chagrins que lui causèrent les ennemis qu'il se fit avec ses critiques, abrégèrent ses jours. Il mourut en 1744, âgé de vingt-huit ans. L'homme qui lui fit le plus de mal, fut Nathanaël Baumgarten, dont il avoit critiqué une tragédie, intitulée *la Mort de Socrate.* Une espèce de poëme épico-didactique, en cinq chants, qu'il composa sous le titre de *Temple de la véritable poësie*, fait voir qu'il ne la connoissoit pas encore parfaitement. *Schmid* dans son *Nécrologue.*

Q.

QUADE (Michel Fréderic) recteur du gymnase carolin de Stettin, né en 1682, n'a publié que quelques programmes, & un petit poëme latin, qu'il intitula *Carmen seculare*, pour célébrer le jubilé de ce même collége fondé par Charles XI, roi de Suède. Mais il a formé beaucoup d'excellens sujets par ses instructions, & par la riche bibliothèque qu'il avoit rassemblée. Mr Oelrichs, qui a été le collégue de Quade, & à quelques égards son concurrent, en a donné l'éloge sous le titre de *Memoria Quadi.* Je dis qu'il a été son concurrent, parce que Quade s'étoit comme perpétué dans le rectorat du collége académique de Stettin; & Mr Oelrichs vouloit que ce rectorat devînt annuel ou triennal, comme il l'est ordinairement dans les universités. Cependant Quade continua d'être recteur jusqu'à sa mort, qui arriva en 1757. Ce *scholarque* avoit alors soixante & quinze ans.

QUANDT (Jean Jaques) né en 1680 à Kœnigsberg en Prusse, où son père étoit diacre

d'une églife, étudia à Leipfic, & y prit le grade de maître-ès-arts, qui valoit un doctorat. De là il paffa en Hollande. De retour de ce voyage il eut une place de profeffeur à Roftock dans le Mecklenbourg. Il obtint enfuite une chaire de théologie dans l'univerfité de Kœnigsberg fa patrie, & la paroiffe de Lœben, où fon père avoit été diacre. Il étoit regardé de fon vivant comme le premier prédicateur non-feulement de la Pruffe, mais presque de l'Allemagne, foit par l'art avec lequel il compofoit fes fermons, foit par la manière dont il les débitoit. Fréderic II, qui dans une de fes lettres nous donne une idée fi peu avantageufe de l'état où il trouva les lettres à Kœnigsberg en 1740, fait un très-bel éloge de ce prédicateur Quandt, qu'il entendit ([a]). Cependant ce Quandt, excellent orateur en chaire, n'a pas tant contribué aux progrès de l'éloquence que Mosheim fon contemporain. Le pafteur Quandt vécut dans le célibat par l'attachement qu'il avoit pour une fœur qui vivoit avec lui; ce

([a]) Je ne fais fi c'eft le roi même ou fes copiftes qui au lieu de QUANDT ont écrit KANT, nom d'ailleurs très-connu dans un autre genre.

qui édifioit une partie du public & en ſcandaliſoit l'autre.

QUANTZ (Jean Joachim) né dans un village près de Gœttingue l'an 1697, a été pendant cinquante ans attaché à Fréderic II, à qui il apprit à jouer de la flûte, & qu'il accompagna toujours lorsqu'il jouoit. Quantz mourut en 1773, treize ans avant le roi, qui étoit plus jeune que lui d'environ quinze ans. On a de lui quelques ouvrages ſur l'inſtrument muſical dont il étoit maître. C'eſt à ce titre que nous en parlons.

R.

RAENZ. Deux frères ſculpteurs de ce nom, natifs de Bareuth, ont fait pluſieurs ouvrages à Sans-Souci. Le plus jeune, Laurent Guillaume, eſt mort en 1777, âgé de quarante-quatre ans. L'autre vit encore à Potsdam.

RAMBACH (Fréderic Éberhard) paſteur à Breslau, & inſpecteur des égliſes luthériennes & des écoles de la Siléſie, où il vécut jusqu'en 1774 ou 1775, étoit né à Pfullendorf, dans le pays de Gotha, d'un père eccléſiaſtique. Il étudia à Halle, où aprés avoir paſſé par des places de village, il fut employé vers 1740, & ſe diſtingua comme eccléſiaſtique zélé & traducteur laborieux. Il traduiſit du françois des ſermons de Lenfant, des réflexions ſur le vieux & le nouveau Teſtament de Saurin; enſuite pluſieurs volumes des Mémoires de Nicéron, & l'Hiſtoire de la guerre de trente ans de Bougeant. Il traduiſit de l'anglois des ouvrages de Sherlock, de Serces, de Doddrige, de Kidder, de Bowers, de Stackhouſe, de Blackmore, de Burkitt. Enfin il traduiſit auſſi de l'italien l'Hiſtoire du concile

de Trente par Sarpi. Il eut plusieurs enfans; dont trois qui suivent se sont fait connoître par les ouvrages qu'ils ont donnés au jour.

RAMBACH (Fréderic Gotthilf) naquit à Halle & suivit son père à Breslau, où il fut employé comme secrétaire dans la maison de ville & du consistoire. Il y publia quelques ouvrages, dont le plus considérable est l'histoire de Gustave Adolphe, en plusieurs parties, qui parurent successivement en 1776, 1777 & 1778. Il tira cette histoire particulièrement des manuscrits d'un certain Archenholz, différent de celui dont nous avons parlé.

RAMBACH (Jean Jaques) né en 1737 à Teuchitz, où son père étoit alors ou maître d'école ou pasteur. Il étudia la théologie, mais il eut toujours beaucoup de goût pour la belle littérature ancienne, en quoi il semble avoir surpassé son père. Il fut quelque temps recteur d'école à Quedlinbourg, ensuite premier prédicateur à une des églises de cette ville, d'où il fut appelé à Hambourg pour y être prédicateur principal à l'église de St Michel, en 1780. Ou-

tre plusieurs autres ouvrages qu'il donna tant en latin qu'en allemand, sur la réforme des écoles, sur des sujets d'antiquités, sur la religion, on a de lui la continuation de l'histoire des papes de Bowers, que son père avoit traduite de l'anglois. Il écrivit, comme fils reconnoissant, la vie de son père.

RAMBACH (Sigismond Rodolphe) frère des deux précédens, né à Halle en 1744, suivit aussi son père à Breslau, & se voua à l'étude de la théologie & de la morale. Il est un des diacres de l'église de Ste Magdeleine de Breslau. Il a traduit de l'anglois la morale de Thomas Stackhouse, il a publié des instructions pour les femmes, & fait des éloges funèbres de quelques particuliers. Je ne sais si Jaques Théodore Fréderic Rambach, recteur d'une école de Francfort sur le Mein, qui écrit sur les songes, sur le diable, sur l'enfer, est de la même famille que les précédens.

RAMLER (Charles Guillaume) naquit à Colberg en Poméranie en 1725. On l'envoya fort jeune à Halle dans la maison des orphelins, qui

étoit déjà fort renommée, & dirigée alors par ce fameux Francke que Fréderic II voulut forcer d'aller à la comédie. Les recteurs & les maîtres du collége, s'appercevant que l'élève poméranien avoit du penchant pour la poësie vulgaire, tâchèrent de l'en détourner & vouloient qu'il s'appliquât à la poësie latine. Ils ne firent par-là qu'augmenter son goût pour la poësie allemande, quoiqu'elle n'eût presque pas encore un seul auteur au dessus du médiocre. Mais le jeune Ramler sentit de quoi la langue allemande étoit susceptible. Il vint à Berlin dans les premières années de Fréderic II; & commença à donner une idée avantageuse de ses talens par une ode qu'il fit à l'ouverture de la nouvelle salle de l'opéra, & à la naissance du prince de Prusse, fils aîné du frère de Fréderic. Si Mr Ramler pensa à cette occasion qu'il ne seroit dignement récompensé que lorsque le prince seroit sur le trône, il est le seul poëte qui ait présagé le fait quarante ans avant qu'il arrivât. Car combien de prédictions poëtiques ont été frustrées par l'événement, depuis celle que fit Virgile dans la fameuse églogue de Pollion. En 1748 Mr Ramler fut placé à la

maiſon das cadets en qualité de maître. Il n'obtint qu'en 1758 le titre de profeſſeur, après l'avoir bien mérité à pluſieurs titres. Malgré le penchant irréſiſtible qui le portoit à la poëſie, & particuliérement à la poëſie lyrique, il ſe chargea cependant d'un travail dont les poëtes ne s'accommodent guère. Il traduiſit du françois le cours de littérature de Batteux. Blair, Blackwall, Harris, ni aucun autre Anglois, n'avoient encore donné de pareils ouvrages, qui puſſent tenir lieu de celui-ci dans une école allemande. D'ailleurs Mr Ramler eſt de tous les Allemands célèbres celui qui a marqué le moins d'engouement pour la littérature angloiſe. A la vérité il n'a pas témoigné non plus une grande partialité pour la françoiſe; mais à ſon âge, à ſa place, il ne crut pas devoir s'ériger en maître de l'art & donner des régles de ſon chef. Voulant travailler à former le goût de ſes compatriotes, l'ouvrage de Batteux lui parut le plus propre à ce but. Presque tous les Allemands vers 1750, & même après, croyoient devoir s'étayer de quelque nom déjà connu, lorsqu'ils vouloient paroître en public, en ſe faiſant imprimer. D'ailleurs, ſi le jeune

maître des cadets ſongeoit à faire ſa cour au roi Fréderic II, il la lui faiſoit certainement mieux en s'attachant à des auteurs françois qu'à des anglois. La traduction de Batteux, faite avec un ſtyle choiſi & ſoigné, & enrichie de bonnes remarques, parut en 1758, huit ou dix ans après que Mr Ramler l'avoit entrepriſe, & eut le ſuccès que ſon travail méritoit. Dans l'eſpace d'un an il s'en fit trois éditions. Elle ſe répandit dans tous les cercles de l'Allemagne, & même dans ceux où l'on eſt le moins porté à faire honneur aux auteurs pruſſiens. Je l'ai vue la première fois en Italie, dans le cabinet d'un miniſtre autrichien qui n'avoit pourtant pas beaucoup de livres. Pendant tout le temps qu'il s'occupa de cet ouvrage, Mr Ramler ne fit rien imprimer en vers qu'un *Eſſai ſur le jeu des échecs*, & une ou deux odes; mais depuis qu'il eut donné ſon Cours de belles lettres, qui eſt en grande partie un traité d'art poëtique, il ne ſe paſſa point d'années ſans qu'on vît paroître ou odes, ou idylles, ou cantates de lui, & il fut bientôt honoré par ſes compatriotes du titre d'Horace allemand. Il approche du poëte de Venuſe ſans l'imiter dans les ſatires. On

trouve

trouve même qu'il l'imite quelquefois avec avantage ([a]). Il caractérise assez justement les personnes dont il fait l'éloge; par exemple, feu Mr de Ziethen & Mr de Mœllendorf. L'Horace prussien qui en 1744 avoit chanté la naissance du fils aîné du prince de Prusse, pleura vingt-trois ans après la mort du prince Charles Henri, le second de ses fils. Je ne sais si Fréderic II, qui regretta la perte de ce neveu chéri, & qui en composa l'éloge, a lu l'ode de Mr Ramler; on sait seulement que peu de temps après cette époque il lui accorda le titre de professeur. Dans ses cantates Mr Ramler s'est distingué par sa manière des autres auteurs de cette espèce de poësie. Voici la remarque que son traducteur françois a faite au sujet de celles d'Ino & de Pygmalion. « Ces deux cantates ont cela de particulier „ qu'elles conservent le ton lyrique depuis le „ commencement jusqu'à la fin. On a tou„ jours fait du récitatif un récit, & développé „ dans l'air une moralité qui en résulte : ici le „ poëte ne paroît rien raconter, tout est mis „ dans la bouche des personnages mêmes; en

(a) Dans la prédiction de Glauens à la flotte françoise partie de Brest pour l'Amérique.

„ forte que fes cantates font des monologues. „ On fait combien il eft difficile dans un drame „ de faire un monologue de vingt vers. On „ jugera combien il avoit d'obftacles à vaincre „ pour en foutenir un auffi long dans la bou- „ che d'Ino & de Pygmalion, & de leur faire „ en même temps raconter leur hiftoire. Le „ poëte a furmonté heureufement ces difficul- „ tés : le fentiment fe développe fans inter- „ ruption; & tandis que le perfonnage laiffe „ un libre cours à fes penfées, nous appre- „ nons, fans le remarquer, tout ce qui le re- „ garde. Quand la fituation paroît convenir à „ un air, le poëte ne fait que changer la mefure „ du vers, felon que la mufique l'exige". Ces fuccès brillans ne firent pourtant pas augmenter les honoraires à Mr Ramler; & le profeffeur vécut, comme avoit fait le fimple maître, encore dix-huit ans avec des appointemens fort modiques. Mais comme les amateurs de la littérature nationale l'eftimoient beaucoup, il ne laiffa pas de vivre avec agrément. Sur les traces du célèbre Leffing, il fréquenta beaucoup les Juifs & les Juives, & les acteurs & actrices allemandes; & il eut part, avec Abt, Leffing, Mendelfohn &

Nicolaï, à un ouvrage périodique sur le théâtre allemand. Fréderic Guillaume II, dès les premiers jours de son règne, pour donner des marques éclatantes de la protection qu'il accordoit à la littérature nationale, fit à Mr Ramler une pension de huit cents écus, outre l'appointement de sa place qu'il conserve à la maison des cadets; il le fit d'abord agréger à l'académie des sciences & de belles lettres, & l'associa à Mrs Engel & Bayer dans la direction du théâtre allemand. Comme poëte il nous semble que Mr Ramler peut être comparé, même avec avantage, au célèbre Giovanni della Casa, très-estimé des Italiens, surtout par la précision, la justesse & la noblesse de son style. Les critiques allemands ne connoissent le Casa que par quelques pièces libres qu'il laissa échapper dans sa jeunesse, & par son *Galateo*. Connoissant beaucoup plus le françois Malherbe, ils comparent Mr Ramler à celui-ci, & avec raison. Mais on ne dira pas qu'il lise négligemment ses vers, en crachant, comme l'Horace françois. On trouve plutôt que Mr Ramler outre un peu la déclamation. Au reste très-peu de poëtes lyriques, de quelque nation qu'ils soient, ont eu l'honneur d'être

traduits de leur vivant. Mr Ramler l'a été qu'il n'étoit pour ainsi dire qu'au milieu de sa carrière. La traduction de ses poësies a été imprimée à Paris, ensuite à Berlin en 1777. Mais dans ce genre de poësies le plus grand prix est perdu dans les traductions. Persuadé apparemment qu'il n'y a point de poësie sans vers, Mr Ramler a entrepris de versifier les idylles en prose de Gesner. C'est de tous les ouvrages de l'Horace prussien celui qui est le moins applaudi. Ses admirateurs n'ont pu s'empêcher de dire " que c'est ôter à un homme un habit qui „ lui sied bien, & lui en donner un d'une autre „ forme ([a])". Certainement il auroit fait mieux si voulant enrichir le Parnasse allemand d'idées & d'expressions pastorales, il eût traduit, par exemple, l'*Arcadia* du Sannazzare. Au traducteur d'Horace & de Martial, il n'auroit jamais été difficile de traduire un poëte italien. Comme littérateur, Mr Ramler pouvoit être comparé à Annibal Caro, qui outre qu'il étoit excellent versificateur, se connoissoit parfaitement en beaux arts. Aussi Mr Ramler mis au nombre des membres honoraires de l'académie

(a) V. les *Bustes berlinois*. p. 256.

des beaux arts, contribue par ſes liaiſons amicales avec des artiſtes à nourrir leur imagination (*V.* Rode), ainſi qu'Annibal Caro a fourni des idées aux artiſtes de ſon temps.

Rappold (Charles Henri) profeſſeur de philoſophie à Kœnigsberg, fut agrégé à l'académie des ſciences de Berlin dès ſon renouvellement. Il eſt mort vers 1760, & a laiſſé quelques écrits aujourd'hui oubliés.

Raynal (Pierre Thomas) né à St Geniez en Gaſcogne, fit ſes études ſous les jéſuites à Rodez, capitale de la province. On nous a aſſuré que ſon premier emploi a été celui de vicaire d'une paroiſſe de Paris. Ce qui eſt très-connu, c'eſt que vers 1746 il travailloit au Mercure de France. Cela ſeul prouveroit qu'il avoit fait de bonnes études, & qu'il paſſoit pour bon écrivain. Mr de Maupertuis le mit au nombre des membres étrangers de l'académie de Berlin en 1750. C'eſt un des premiers & même du petit nombre de cette claſſe d'académiciens, dont on a inſéré des mémoires dans le recueil de l'académie (*a*). Mr Raynal ſe fit mieux

(*a*) V. *Mém. de l'acad.* de Berlin, de l'an 1752.

N 3

connoître dans la ſuite par l'Hiſtoire du *ſtat-houderat*, & par celle du *parlement d'Angleterre.* Le premier de ces ouvrages a ſon mérite; le ſecond a été juſtement comparé à un cabinet de portraits en miniature ([a]). Tout cela fut éclipſé par le ſuccès éclatant de ſon *Hiſtoire philoſophique* du commerce des Indes. De quelque lieu qu'il ait tiré ſes matériaux, quel que ſoit l'homme que Mr l'abbé a conſulté ou ceux qui ont contribué à cet ouvrage, quelque différent que ſoit le ſtyle dont il eſt écrit, de celui de ſes autres ouvrages, il ſeroit injuſte de lui diſputer la propriété de celui-ci. On ne fait pas l'hiſtoire comme les romans; & puiſqu'il faut que les faits, s'ils ne ſe ſont pas paſſés ſous nos yeux, ſe tirent de la bouche ou de la plume de ceux qui en ont été témoins, ou de ceux qui les ont appris des témoins oculaires, ou des acteurs mêmes, Mr l'abbé Raynal eſt l'auteur véritable & original de ſon hiſtoire, ainſi que Davila l'eſt de celle des guerres civiles de France, & Giannone de celle du royaume de Naples. Et

(*a*) C'eſt dans la *Bibliopea*, ou *Arte di comporre libri* que Mr Denina a fait cette comparaiſon.

quand il feroit vrai que quelques-unes de fes plus fortes tirades lui euffent été fuggérées ou fournies par Diderot, Mr Raynal auroit toujours le mérite non indifférent de les avoir liées à fon fujet & à fes récits; car narrateur, il l'étoit fans doute. Cette hiftoire, écrite fort librement, parut d'abord anonyme. Mais comme elle eut un grand fuccès, l'auteur céda à la tentation de fe déclarer. Dénoncé juridiquement & pourfuivi, il fe réfugia en Angleterre, où tout disgracié de la cour de France ne risquoit jamais d'être mal accueilli, furtout fi la disgrâce venoit de ce qu'on avoit écrit avec liberté contre le gouvernement ou contre la religion du pays. Malgré l'accueil qu'on lui fit à Londres, Mr l'abbé Raynal ne s'y plut pas, & vint à Berlin dans le printemps de 1782. Nous avons déjà dit ailleurs ([a]) comment Fréderic II l'accueillit & comment ce roi tolérant diffimula d'avoir connoiffance de fon grand ouvrage, où il étoit lui-même apoftrophé d'une manière peu obligeante. J'ajouterai ici, en admettant par fuppofition que Diderot ait

([a]) V. *Effai fur la vie & le règne de Fréderic II.* Part. II. chap. 12.

eu part à la composition de cette histoire, que l'apostrophe à Fréderic II au sujet de la régie françoise des accises pouvoit bien être de ce fameux enthousiaste de l'humanité & de la liberté. Le motif que Mr Raynal disoit avoir eu de venir faire quelque séjour à Berlin, étoit d'écrire sur la révocation de l'édit de Nantes. On ne sait pas qu'il y ait travaillé réellement. C'est même de quoi il sembloit s'occuper & parler le moins. Il parloit cependant beaucoup, & il se rendoit par-là un peu moins agréable à ceux qui auroient voulu parler eux-mêmes. On a remarqué qu'il avoit été fort souvent déclamateur dans son histoire, & qu'il n'étoit que conteur dans la conversation. Les gens qui aimoient à entendre des entretiens animés, regrettoient que l'historien philosophe étant publiquement en disgrâce à la cour de France, ne pût point être reçu par le comte d'Esterno, envoyé de S. M. très-chrétienne à Berlin. Ce seigneur n'avoit pas fait des livres; mais il étoit une archive d'anecdotes aussi intarissable que Mr l'abbé Raynal, quoique l'un & l'autre se répétassent quelquefois. Il étoit difficile qu'il n'y eût pas de variantes dans les

hiſtoires qu'ils racontoient. Je me trouvois un jour à table à côté de Mr d'Eſterno chez un autre miniſtre étranger, où Mr l'abbé Raynal ſe trouvoit auſſi. Celui-ci racontoit ſans ceſſe; à tout moment Mr d'Eſterno, qui ne croyoit pas qu'il lui fût permis d'adreſſer la parole à ſon compatriote disgracié, ni de l'interrompre en parlant tout haut aux convives, me diſoit à l'oreille: "cela n'eſt pas vrai; ceci ne ſe paſſa „ pas de la manière que l'abbé le dit.... ce n'eſt „ pas le marquis un tel, mais le duc un tel qui „ dit, qui fit cela". A qui croire après tout? Mr l'abbé, après avoir paſſé une année entière à Berlin, en partit pour aller en Suiſſe au mois de Mai 1783. Ceux qui l'ont vu le plus familièrement, diſent qu'il auroit accepté d'être mis à la tête de l'académie. Cela eſt fort croyable. Mais il n'en fut pas queſtion. Avant de partir il laiſſa une ſomme de 1200 livres à la caiſſe académique, pour être adjugée à celui qui préſenteroit à un temps déterminé le meilleur mémoire, en quelque langue que ce fût, ſur la manière d'écrire l'hiſtoire. On envoya au terme qu'on avoit fixé quelques mémoires ſur ce ſujet. Mais l'académie n'en ayant point trouvé de ſa-

tisfaisans, ne décerna point de prix, & renvoya les 1200 livres à celui qui les avoit déposées. Un savant ministre d'état, membre & ensuite chef de la même académie, qui devoit adjuger ce prix, a lu & publié en 1788 une dissertation sur ce sujet ([a]). On seroit curieux de savoir si l'abbé Raynal trouve l'*idéal* du ministre académicien conforme à celui qu'il auroit voulu voir couronné. A en juger par la manière dont est écrite l'Histoire philosophique du commerce des deux Indes, on diroit plutôt que l'auteur s'accorde mieux avec l'abbé de Mably qu'avec Mr le comte de Hertzberg. Le célèbre Puffendorff, Struve, Mascow, & bien d'autres seroient sans doute de l'avis du savant ministre. Il a aussi proposé un prix assez considérable à l'académie de Lyon sur la question: Si la découverte de l'Amérique a fait plus de bien ou de mal?

REBEUR (Chrétien Louis de) naquit dans le Mecklenbourg, d'une famille originaire de la Suisse françoise, s'établit à Berlin, entra dans la magistrature dans le temps que Mr de Jarriges en étoit le chef. Il se fit connoître comme ju-

(a) V. les Dissertations académiques de Mr de Hertzberg.

risconſulte érudit & philoſophe, dans quelque ſens, par des mémoires qu'il fournit à un journal ſur la littérature juridique des états pruſſiens. Sous le grand chancelier de Furſt il fut fait préſident de la chambre de juſtice & du ſecond ſénat de Berlin, & directeur du collége de médecine. La révolution arrivée en 1781 à la ſuite de l'affaire fameuſe du meunier Arnold, ayant amené des réformes & de nouveaux plans de légiſlation, Mr de Rebeur ſe trouva d'un avis contraire à Mr de Carmer, auteur de ces réformes. Il écrivit ſur cela quelques brochures, & finit par demander ſa démiſſion. Il ſe retira dans le Mecklenbourg, dans des terres qui appartiennent ou à lui ou à ſon épouſe.

RECCARD (Gotthilf Chrétien) théologien & aſtronome célèbre, naquit à Wernigerode en 1735 d'un père eccléſiaſtique luthérien. Il étudia jusqu'à l'âge de dix-ſept ans dans ſa patrie ſous un nommé Schulze, & il paſſa deux ans au collége de Kloſterberge, près de Magdebourg, où il eut pour maîtres les deux Silberſchlag. De là il paſſa à l'univerſité de Halle. Ayant ainſi achevé ſon cours d'étude, il devint en 1761

maître de l'école réelle de Berlin, que Mr Silberſchlag dirigeoit alors; il fut fait inſpecteur de cette même école & prédicateur à l'égliſe de la Trinité, qui eſt dans le même quartier. Des motifs de ſanté, joints à une curioſité naturelle, & d'autres intérêts, lui firent entreprendre un voyage en Saxe & en Franconie. Il viſita les minières du Harz; il vit Nuremberg, & alla à Erlang pour connoître l'univerſité & ſolliciter quelques affaires de l'école réelle de Berlin, à laquelle le gazetier Groſs, mort profeſſeur à Erlang, avoit légué une partie de ſes biens. A ſon retour il fut nommé profeſſeur à l'univerſité de Kœnigsberg, & diacre & paſteur à une des égliſes de cette ville. Quoique très-exact à s'acquitter de ſes devoirs comme eccléſiaſtique, il s'eſt rendu célèbre par ſes loiſirs conſacrés à l'aſtronomie, ſurtout par ſes obſervations des éclipſes du ſoleil & de la lune. Il a tâché de faire ſervir ce genre de connoiſſance à étayer les vérités révélées. Dans un de ſes ouvrages il ſoutient que la conſidération de la grandeur du monde prouve l'immenſité de Dieu. Il ſemble que dans ſes obſervations aſtronomiques il ait pour but de confirmer la vérité

de ce verſet du pſeaume, *les cieux manifeſtent la gloire de Dieu.* L'Italie poſſède un eccléſiaſtique du caractère de Mr Reccard dans la perſonne de l'abbé Toaldo, prévôt de l'égliſe de la Trinité, très-célèbre météorologiſte, & profeſſeur à l'univerſité de Padoue.

Recke (Charlotte Éliſabeth Conſtance, baronne de la) née comteſſe de Medem, ſœur aînée de la ducheſſe régnante de Courlande. Je ne ferai pas l'hiſtoire de cette dame; puisque elle n'appartient pas préciſément à mon ſujet. Elle eſt née Courlandoiſe, & n'eſt pas mariée à un ſujet du roi de Pruſſe, ni totalement domiciliée dans ſes états; mais elle a fait de très-longs ſéjours à Berlin, où les deux comtes de Medem étoient établis comme officiers, l'un dans le régiment des gendarmes, l'autre dans les gardes du corps, ſous Fréderic II. Madame de la Recke eſt dans l'Allemagne littéraire ce que Victoire Colonne, marquiſe de Peſcaire, a été dans la littérature italienne dans le ſiècle de Léon X. La marquiſe de Peſcaire, noble, belle, ſavante, auteur, a été l'amie & la protectrice de l'Arioſte, de Bembo, de Caſa, de

Varchi, & de tous les écrivains illuſtres de ſa nation & de ſon temps. Madame de la Recke l'eſt de Mrs Bieſter, Gœthe, Muller, Nicolaï, Ramler, Wieland; elle l'eſt de tous les Allemands illuſtres par leurs ouvrages, ſans diſtinction de pays, de condition, de religion. Elle reçoit avec la même politeſſe, la même bonté l'épouſe du ſavant libraire Nicolaï, celle du docteur Herz juif, la veuve & la fille de Moſes Mendelſohn. On voit chez elle le poëte, le peintre, le maître de muſique, le littérateur, l'hiſtorien. Elle n'attend pas qu'on aille lui rendre hommage dans ſa terre ou dans la réſidence du duc ſon beau-frère, & de la ducheſſe ſa ſœur. Obligée de faire des voyages par raiſon de ſanté, elle ſe trouve ſouvent au milieu & au ſud de l'Allemagne, & elle rend elle-même hommage aux grands écrivains qui honorent la nation. Elle eſt poëte comme la dame romaine à laquelle nous la comparons. On trouve de ſes poëſies dans pluſieurs recueils allemands, comme l'on trouve les ſonnets de Vittoria Colonna dans les recueils & les choix lyriques des poëſies italiennes. Madame de la Recke a vu à Mittau, en 1779, le fameux Cagliostro. Cet aventurier lui

en imposa, comme le capucin Ochino, devenu ensuite apostat, en avoit imposé à la marquise de Pescaire. On trouve dans le Journal de Berlin (*die Monatschrifft*) un mémoire sur ce sujet, qu'elle livra au rédacteur en 1786.

RECLAM (Fréderic) né à Magdebourg d'une famille réfugiée originaire d'Angleterre, étoit pasteur de la colonie françoise de Berlin, & professeur au collége françois, lorsque Mr Erman se l'associa pour travailler aux Mémoires des réfugiés. Il écrivoit le françois assez correctement; il avoit du savoir; mais il prêchoit d'une manière peu agréable & d'un ton colérique provenant d'un fonds d'hypocondrie qui le minoit & qui mit fin à ses jours en 1788, âgé de quarante ans environ. Il laisse deux enfans. Ses sermons ont été imprimés en deux volumes.

RECLAM (Marie Henriette Charlotte) née Stosch, actuellement veuve du précédent, naquit à Lino dans le comté de Ruppin en 1739. Son père, qui étoit alors pasteur dans ce village, la mit comme demoiselle de compagnie de Madame la comtesse de Schmettau. Elle

avoit appris le françois chez son père, & ne le négligea certainement pas dans la maison où elle fut placée; beaucoup moins après qu'elle fut mariée avec un pasteur de l'église françoise. Elle a fait des ouvrages & même des poësies dans cette langue. C'est la seule femme brandebourgeoise qui ait publié des livres en françois. Il est vrai que sa mère étoit françoise d'origine. Madame Reclam n'écrit pas moins bien l'allemand.

REDERN (Sigismond Ehrenreich, comte de) né en 1719 d'une des plus anciennes familles de la Marche électorale de Brandebourg, où elle possédoit des terres avant la fin du treizième siècle ([a]). Il fut élevé & instruit avec plus de soin qu'il n'étoit d'usage avant le règne de Fréderic. Il n'avoit pas vingt-deux ans lorsqu'il fut grand-maréchal de la reine mère de Fréderic II; & il fut presqu'en même temps membre honoraire de l'académie renaissante. Le feldmaréchal Schmettau qui étoit un des quatre cura-

(a) Voyez *Angelus* & *Beckmann* cités par Gauhen dans son *Adels-Lexicon*. Article *Ræder*, *Ræder*, *Reder*. p. 1346.

curateurs, étant mort en 1751, le comte de Redern le remplaça. Les autres curateurs étant morts, ou ayant quitté le pays (a), & n'étant point remplacés, Mr le comte de Redern resta seul; & dans l'absence de Mr de Maupertuis il se trouvoit à la tête de l'académie. Il est le seul après le roi & le président qui ait fait exception aux règlemens, suivant lesquels ce n'est que le secrétaire seul qui fait les éloges des académiciens après leur mort. Mr le comte de Redern fit celui du général de Brédow, son oncle, en 1758. Un mémoire qu'il donna sur l'inoculation de la petite vérole a eu beaucoup de succès. Depuis-lors cet usage est devenu fort commun en Prusse. Les autres mémoires qu'il lut à l'académie roulent pour la plupart sur la cosmographie & sur la dioptrique. Après la mort de la reine mère de Fréderic II, n'ayant plus d'emploi actif à la cour, Mr le comte de Redern se retira en Lusace, où il s'occupa de l'économie des terres qu'il venoit d'acheter; & se livra cependant à la métaphysique, à la physique, & surtout à la chimie. Il n'a paru que

(a) V. les art. ARNIM, CAGNONI.

rarement à Berlin & plus rarement encore à l'académie, & n'a plus rien fait imprimer pendant près de vingt-cinq ans. On regarda même la place de curateur comme ſupprimée. Cependant en 1786, lorsque Mr le comte de Hertzberg fut mis à la tête de l'académie avec le titre de curateur, Mr le comte de Redern y reparut & y prit place auſſi comme curateur. Il vouloit propoſer des prix pour la ſolution de quelques problêmes. Mais cela n'eut point lieu. Il ſe retira de nouveau à Kœnigsbruck, chef-lieu des terres qu'il poſſédoit dans la Luſace, où il mourut ſubitement en 1788. Il étoit veuf depuis un an d'une épouſe qui avec un très-bon eſprit & un excellent caractère avoit porté dans la famille des biens conſidérables. Il eut de cette digne épouſe quatre enfans, deux fils & deux filles qui ſemblent avoir hérité l'eſprit du père avec la ſageſſe & le grand bon ſens de la mère. L'aîné des fils eſt chambellan du roi; l'autre eſt actuellement envoyé de Pruſſe en Angleterre. Des deux filles, l'une eſt mariée avec Mr le comte de Fontana, ci-devant envoyé de Sardaigne à la cour de Berlin, à préſent ambaſſadeur en

Eſpagne; l'autre vient d'épouſer en 1790 Mr le comte de Stollberg, envoyé de Danemark à cette même cour.

Reichard (Elias Gaspar) né à Quedlinbourg en 1714, recteur d'une école de Magdebourg, a traduit de l'anglois des ouvrages de Watts, de Salmon, & du françois la Henriade de Voltaire. Il a traduit du danois les Penſées morales de Holberg, & fait quelques cahiers périodiques ſous ce titre: *Le Connoiſſeur.*

Reichardt (Jean Fréderic) né à Kœnigsberg en Pruſſe en 1751, maître de chapelle du roi, a écrit ſur l'opéra comique allemand, ſur la compoſition muſicale de la poëſie paſtorale, & pluſieurs autres ouvrages de cette nature. Il a mis en muſique pluſieurs pièces de théâtre, & quelques-unes en concurrence de Naumann & d'Alexandri, deux maîtres très-habiles & très-renommés.

Reiche (Charles Chriſtophe). Après avoir été prédicateur dans un village proche de Havelberg, il fut employé par le prince de Deſſau

à la direction d'une librairie que ce prince incomparable par son humanité, par son amour pour les lettres, avoit établie. Mais les libraires allemands ont fait tomber ce louable établissement. On a de Reiche un dialogue dont les interlocuteurs sont Socrate, & un théologien moderne, nommé Tœllner. Il a fait plusieurs autres ouvrages pour servir à l'instruction de la jeunesse. Mais en voici un qui est relatif à un établissement pédagogique, & qui n'est cependant pas fort édifiant ni fort intéressant: *Expositions fidelles des circonstances dans lesquelles le royal professeur danois Basedow fut rossé, & perdit son manteau, & d'un procès honteux avec Mr le directeur Wolcke.* Une société de gens de lettres est aussi difficile à gouverner qu'un sérail de femmes, ou une troupe de comédiens. Si le prince de Dessau ne prit pas de l'aversion pour la littérature & pour les établissemens littéraires après les chagrins que lui causèrent les tracasseries & les querelles de Mrs Basedow, Wolcke & Reiche, l'un recteur & les autres professeurs à son *Philantropin*, c'est que le caractère de ce prince est vraiment philantropique, c'est-à-dire humain & bienfaisant.

REIFSTEIN (Jean Fréderic) membre de l'académie de Pétersbourg, & directeur de l'inſtitut d'éducation que l'impératrice de Ruſſie a établi à Rome, eſt né à Ragnit dans la Lithuanie pruſſienne en 1719. Il fut élevé dans une eſpèce de maiſon d'orphelins à Kœnigsberg, inſtruit dans une école, enſuite à l'univerſité de cette même ville. Quoique deſtiné à la jurisprudence, il montra beaucoup de goût pour les belles lettres & les beaux arts. Dès l'an 1741 il fut reçu dans la ſociété allemande de Flottwel, il connut le fameux Gottſched, qui en 1745 lui procura une place de bibliothécaire à Caſſel, où il ſuccéda à un conſeiller Archenholtz, auteur des mémoires de la reine Chriſtine, que Mr Reifſtein traduiſit du françois en allemand. Pendant les troubles de la guerre il ſuivit la cour du landgrave, qui en 1758 ſe retira à Brême, & il y fit connoiſſance du comte Fréderic Ulrich de Lynar, avec lequel il voyagea en France, en Suiſſe & en Italie. A Rome il fut facilement lié avec l'abbé Winckelmann; & il vit ſous ſa direction, en compagnie du comte Lynar, toutes les choſes remarquables que cette illuſtre & ancienne capitale du monde offre en abondance.

Ce célèbre antiquaire fait souvent mention de Reiffstein dans ses lettres imprimées. On nous assure sur la parole de Mr Reiffstein lui-même que le cardinal Alexandre Albani vouloit lui faire conférer la place d'antiquaire du Pape, devenue vacante par la mort du même Winckelmann. Mais ce Lithuanien prussien ne voulut point changer de religion comme avoit fait le Brandebourgeois son ami. (*V.* WINCKELMANN.) En 1782 ayant eu l'honneur de servir de Cicerone aux comtes du nord (grand duc & grande duchesse de Russie,) il obtint la place qu'il occupe à présent. Nous ne savons pas si outre la traduction des Mémoires concernant Christine, reine de Suède, Mr Reiffstein a publié d'autres ouvrages. Mais quoiqu'il ne fasse pas beaucoup de livres, son talent & ses connoissances ne laissent pas d'être utiles à beaucoup de monde.

REINBECK (Jean Gustave) ministre luthérien, a été nonobstant cela grand confident du roi Fréderic Guillaume I, qui étoit zélé réformé. Tout théologien qu'il étoit, il protégea Wolff, que d'autres théologiens persécutoient. Il avoit été nommé pour travailler avec Achard & Ja-

blonsky à la réunion des deux religions. Fréderic Guillaume I mourut sur ces entrefaites, & Reinbeck ne lui survécut que peu de temps. On a de lui des sermons dont Mr Formey a traduit une partie lorsqu'il étoit au commencement de sa carrière ecclésiastique. Deux dissertations latines sur quelques articles de théologie, & une en allemand contre le concubinage (*Verwerflichkeit* &c.) l'ont mis aussi bien dans l'esprit de la reine que dans celui du roi. Ce pasteur étoit en grande liaison avec le fameux comte de Manteufel.

Reinhard (Christian Tobias Éphraïm) né à Camenz dans la Lusace en 1719, est médecin à Sagan en Silésie. Comme dans une ville provinciale un médecin doit avoir plus de loisir que dans les grandes capitales pour faire des livres; le docteur Reinhard a pu s'amuser à faire des poëmes en latin, qui cependant roulent la plupart sur des sujets de sa profession. Il en fit sur l'épidémie qui a régné pendant les années 1747—1751; sur la fièvre miliaire, sur les fleurs blanches des femmes, sur la pâleur, sur l'hémorragie des poumons. Un autre de

ſes ouvrages en vers latins, eſt intitulé *Medicus poëta*. Il laiſſa outre cela ſix livres d'épigrammes latines qui ne ſont pas auſſi piquantes que les allemandes du profeſſeur Kæſtner de Gœttingue. En allemand Mr Reinhard a fait un traité ſur les maladies que les femmes doivent à leurs parures. Je doute qu'il ait fait plus d'effet que les ſermons que font les prédicateurs ſur les modes.

REITEMEYER (Jean Fréderic) né à Gœttingue vers 1750, ſe voua aux études. Dès qu'il commença à fréquenter l'univerſité, il s'attacha particulièrement à Mr Heyne, un des plus célèbres profeſſeurs de l'Allemagne, ſurtout dans la littérature ancienne. Ce littérateur philoſophe & patriote étant à la tête d'un ſéminaire philologique, deſtiné à former de jeunes littérateurs, y plaça Mr Reitemeyer, qui eut par-là encore plus d'occaſion de ſe former ſous la direction de ſon protecteur & maître. Il commença à faire connoître au public ſes talens littéraires, par des diſſertations qu'il préſenta, tantôt à l'académie de Caſſel, tantôt à celle de Gœttingue. Elles ont preſque toutes

remporté le prix, ou du moins le premier accessit. Une de ces dissertations rouloit *sur le luxe des Athéniens;* une autre *sur l'esclavage parmi les Grecs;* une troisième, qui fut couronnée par l'académie de Gœttingue, traitoit *des mines des anciens.* Il donna en même temps une édition de Zozime, qu'il éclaircit par des notes, parmi lesquelles il y en a aussi quelques-unes de Mr Heyne. Ces notes ne sont pas favorables à la mémoire du grand Constantin, ni de son panégyriste Eusèbe. Il fut ensuite chargé de revoir & de rectifier la partie de l'histoire universelle composée par Guthrie & Gray, laquelle comprend l'histoire des peuples barbares qui inondèrent l'empire romain. Au milieu de ces travaux philologiques, Mr Reitemeyer étudioit aussi la jurisprudence. Le *Conspectus juris romani* & l'*Encyclopédie juridique* qu'il mit au jour, le firent connoître encore plus avantageusement. Il étoit sur le point d'être fait professeur dans sa ville natale, nonobstant la maxime pratiquée constamment dans l'université de Gœttingue, aussi bien que dans celle de Jéna, de ne point conférer de chaire aux natifs du pays, hormis qu'ils n'aient déjà été pro-

fesseurs en d'autres universités. Mr Putter, quoique zélé pour le maintien des règlemens & des sages coutumes de ce corps respectable, étoit d'avis qu'on fît exception à cette règle en faveur de Mr Reitemeyer. Mais comme en même temps Mr le baron de Zedlitz lui offrit une chaire à l'université de Francfort sur l'Oder, il jugea à propos d'accepter cette place, qu'il occupe depuis 1785. Mr le professeur Reitemeyer croyant pouvoir s'occuper plus utilement encore dans les archives de Berlin, obtint la permission de passer ici une partie de l'année pour y faire des recherches, & se mettre de plus en plus en état d'enseigner le droit public, soit en donnant des leçons à son retour à Francfort, soit en composant des livres. Il puise dans les archives, par la protection de Mr le comte de Hertzberg, des connoissances diplomatiques que peu de professeurs sont en état de se procurer. Il étoit encore à Berlin lorsque Mr le prince de Sacken, grand chambellan du roi, & ministre d'état, fut nommé premier ambassadeur à la diète électorale, dans laquelle on devoit donner un successeur à l'empereur Joseph II. Le prince de Sacken, dont la politesse & la bienfai-

ſance à l'égard des gens de lettres ne ſe démentirent jamais, ni dans le temps qu'il fut premier miniſtre d'Auguſte III roi de Pologne & électeur de Saxe, ni depuis que Fréderic II l'attira à Berlin en lui offrant la première charge de ſa cour, & la premiere place dans le conſeil, crut qu'un homme tel que Mr Reitemeyer pourroit être utile à l'ambaſſade, pour rédiger les regîtres qu'on a coutume de dreſſer en pareille occaſion; & que d'ailleurs cet emploi, très-aſſorti au genre que cultive Mr Reitemeyer, lui feroit profitable à beaucoup d'égards. La cour l'approuva; & le prince ambaſſadeur le conduiſit à ſa ſuite à Francfort ſur le Mein.

Renelle (Louiſe Éliſabeth) eſt née à Montbeillard, d'une famille qui s'y étoit réfugiée de Sedan, lors des perſécutions qu'éprouvèrent les huguenots ſous Charles IX. Le nom de cette famille eſt Bouillon, qu'on a lieu de croire noble & ancienne. Mr Renelle, de la colonie françoiſe de Berlin, ſe trouvant à Montbeillard en 1770, y connut Mademoiſelle Bouillon, & l'épouſa. Sept ans après ils vinrent tous deux s'établir à Berlin, avec quatre en-

fans qu'ils avoient déjà. Des malheurs de toute efpèce pourfuivirent ici Madame Renelle. Son mari fe fépara d'elle, & lui laiffa cependant les enfans à nourrir & à éduquer. Une ame forte, & des talens qu'une éducation foignée lui avoient donnés, lui procurèrent des reffources. Elle établit une penfion pour de jeunes demoifelles; & foutint par-là fa famille. Profitant même de fes loifirs pour s'inftruire de plus en plus par la lecture de bons livres, elle fut en état de compofer des ouvrages, dont le plus confidérable eft fans contredit fa *Géographie à l'ufage des inftituts, & des gouvernantes françoifes*, en trois volumes in-8°. Elle a auffi compofé une petite comédie intitulée *la Veuve de Freyberg*, dans laquelle elle a fait entrer l'éloge du prince Henri, frère de Fréderic II. L'établiffement de fa penfion dans une ville où il y en avoit tant d'autres pour le même objet, ne put que produire de la jaloufie. Elle prit le parti de fe décharger de ce ménage, & de fe borner à l'inftruction de quelques demoifelles qui vivent chez leurs parens, & vont paffer chez elle le matin & l'après-dîner pour y prendre des leçons. Les François de tout rang, foit voyageurs, foit éta-

blis à Berlin, ont eu lieu de se louer du caractère bienfaisant de cette dame. Elle a rendu à plusieurs d'entr'eux des services essentiels. Mr le marquis de La Fayette a fait à sa recommandation ce qu'on avoit tant de fois sollicité en vain pour des François que leur imprudence avoit forcés de sortir de leur pays.

RESEWITZ (Fréderic Gabriel) né à Berlin en 1725 de parens juifs convertis. Il étoit prédicateur à Quedlinbourg dans le temps que cette abbaye passa de l'administration d'une princesse de la maison de Holstein, sous celle d'une sœur du roi de Prusse. Il y donna une traduction des essais de Hume en 1759. Il fut appelé alors à Copenhague, pour y être pasteur d'une église allemande. Un ouvrage qu'il composa sur l'éducation en 1773, le fit connoître à Mr de Munchhausen, qui avoit le département ecclésiastique & celui des écoles. Ce ministre le proposa au roi pour être supérieur, avec le titre d'abbé de Klosterberge, qui est un couvent bénédictin changé en collége, tout proche de la ville de Magdebourg. Il y a dans d'autres pays luthériens quelques autres établis-

femens femblables, dont les chefs portent le titre d'abbé; & c'eft ordinairement un profeffeur de l'univerfité, ou le recteur du collége à qui les revenus du monaftère ont été affignés ([a]). Les ouvrages de Mr l'abbé Refewitz, à l'exception de ceux qu'il a traduits de l'anglois de Hume & de Conybeare, roulent fur l'éducation. Mais la manière dont il traite ce fujet, l'a fait placer parmi les auteurs *æftétiques.* Il a publié une partie de fes fermons, & fourni quelques articles à des ouvrages périodiques, particulièrement à la *Bibliothèque univerfelle* de Mr Nicolaï. Tout ce qu'il a donné au public, paffe pour être bien écrit en allemand. Dans les fermons furtout, dit Mr le profeffeur Kutner, la diction eft choifie, pleine de dignité & d'énergie. *Kutner.*

REWITZKY (Charles de Reviffinye, comte) né en Hongrie, étudia à Vienne, & voyagea en Afie, en Italie, & dans d'autres pays. Il apprit avec une facilité étonnante huit ou dix

(a) Mr Velthufen, par exemple, un des profeffeurs de Helmftedt, eft abbé titulaire du monaftère de Marienthal, dont les revenus ont été affignés à cette univerfité.

langues très-différentes. Il parle & il écrit le latin, le grec, l'allemand, le hongrois, le polonois, l'italien, le françois & l'anglois avec la même facilité. Ce qui commença à le faire connoître au public, fut la traduction d'un poëte persan en vers latins. Peu de temps après il écrivit en françois une histoire sur la tactique des Turcs. Il a été long-temps à Varsovie envoyé extraordinaire de l'impératrice reine de Hongrie. Joseph II l'envoya à Berlin dans un temps où les ministres d'Autriche n'y étoient pas vus de bon œil. Mr le comte, alors baron de Rewitzky, parut faire oublier qu'il étoit ministre d'une cour rivale, avec laquelle on n'étoit pas trop bien. Les savans, même les plus favoris de Fréderic II, fréquentoient sa maison; & il n'y eut peut-être pas pendant quarante ou cinquante ans trois ministres étrangers à Berlin où les gens de lettres fussent plus fréquemment invités & mieux reçus, & où ils pussent s'entretenir avec plus de profit & plus d'agrément. On regretta moins le départ du marquis de Rosignan, envoyé de Sardaigne, lorsque Mr le comte de Rewitzky vint à Berlin. Outre un très-grand fonds de littérature ancienne &

moderne, il avoit une bibliothèque très-choisie, des éditions extrêmement rares & précieuses. Cette superbe collection d'auteurs classiques qu'a Mr le comte de Rewitzky, contribua beaucoup à ramener le goût dans la typographie berlinoise. On n'avoit encore vu aucun auteur classique imprimé avec goût, avec élégance, avant que Mr de Rewitzky revoyant les épreuves lui-même & par son digne aumônier Mr l'abbé Gruber, eût donné l'édition de Pétrone. Il fit ensuite imprimer le catalogue de sa collection de livres classiques grecs & latins avec des notes. Il n'y a point de livre plus recherché dans ce genre. Mr de Rewitzky fut transféré par sa cour de la légation de Berlin à celle de Londres. L'état de sa santé & peut-être quelque motif politique avoient porté la cour de Vienne à le transférer de Londres à Naples. Ce fut alors que las de traîner après lui par mer & par terre sa bibliothèque précieuse, il la vendit à milord Spencer. Cependant on jugea à propos de le continuer dans la légation de Londres, comme plus importante que celle de Naples.

RHODE (Auguste Antoine) né à Prentzlow, capitale de la Marche uckerane, a été l'apologiste des hernouthes dans le temps que cette secte faisoit du bruit & étoit persécutée. Il donna trois différens ouvrages sur ce sujet en 1754 & 1755. Mort vers l'an 1780.

RHODE (Jean Chrétien) né dans le duché de Magdebourg en 1713, eut des talens estimables pour dresser & corriger les cartes géographiques, & fut pour cela connu de feu Mr Euler, alors directeur de la classe de mathématique de l'académie des sciences de Berlin, & du président Maupertuis. On l'employa, & il eut le titre de géographe de l'académie, avec des appointemens honnêtes. Il est mort septuagénaire vers 1783.

RICHTEMBOURG (Joachim de) né à Brieg en Silésie en 1738, étoit devenu sujet du roi de Prusse lorsqu'il se fit jésuite. Étant à Vienne inspecteur ou préfet d'un collége de nobles, il donna en 1762 une traduction latine de l'Optique de Pierre Bouquer, & traduisit ensuite des pensées morales de Bourdaloue. Ceci étoit na-

turel. Ce qui parut extraordinaire, c'est qu'il traduisit aussi des sermons d'un père de la Roche, oratorien. Car les jésuites ne traduisoient guère que des ouvrages modernes, à moins qu'ils ne fussent de leurs confrères.

RICHTER (Chrétien Fréderic) né à Halle en 1727, fit quelques poësies à l'occasion de la paix de Hubertsbourg, ensuite de ces petits ouvrages qu'on appelle *Programmes.* Dans un de ces écrits il traite de *la manière de former de bons maîtres pour les écoles publiques.* Il traita ensuite plus amplement le même sujet en allemand. On croiroit que c'est un homme vieilli dans le métier. Il n'avoit pas vingt-huit ans; mais rien de plus fréquent que de voir de jeunes maîtres d'école donner des règles à des candidats, lorsqu'ils ne font que d'entrer eux-mêmes dans la carrière comme apprentis.

RICHTER (Chrétien Fréderic) un des médecins les plus accrédités de Berlin, a donné, outre quelques autres ouvrages, des observations sur les causes de différentes espèces de fièvres, & sur la manière de les traiter (a).

(a) Voyez la dernière page de ce volume.

RICHTER (Jean Daniel) né en Siléſie dans un village du duché de Croſſen entre le Brandebourg & la Siléſie, conſeiller & commiſſaire à Potsdam, a donné des mémoires érudits ſur les finances des états pruſſiens.

RICHTER (Jean Godefroi) qui vit comme particulier à Berlin, a donné des remarques grammaticales ſur la langue allemande d'aprés quelques ouvrages de Mr Adelung, très-célèbre dans cette partie.

RIEBE (. . . .) né à Francfort ſur l'Oder, bas-officier dans un régiment pruſſien, a fait une tragédie dont le ſujet & le titre eſt *la Comteſſe de Wollberg*, & des dialogues ſur les Souffrances de Werther, roman très-connu de Mr de Gœthe. Avant d'embraſſer la profeſſion militaire, il avoit étudié la théologie. Ce n'étoit pas pour avoir une femme qu'il ſe fit ſoldat, comme ont fait tant de malheureux eccléſiaſtiques catholiques. Son état de miniſtre du ſaint évangile ne l'empêchoit point de ſe marier.

RIEDEL (Fréderic Juſte). Nous devrions peut-être placer ici ce profond & judicieux lit-

térateur, puisqu'on nous a assuré qu'il vécut & composa des ouvrages à Halle & à Francfort sur l'Oder; mais il est né à Erfurt, & il est depuis long-temps conseiller à Vienne, attaché particulièrement à Mr le prince de Kaunitz, & l'on pourroit prendre pour une affectation de faire ici son éloge ou sa critique.

RIEDEL (Henri Auguste) fils d'un artiste de Schlietz, apprit de son père les principes des mathématiques, de l'architecture & de la peinture Il vint à Berlin, où il travailla sous le vieux Boumann. Il fut fait inspecteur des bâtimens & conseiller au bureau des bâtimens.

RIEDEL (Jean Chrétien) auteur de quelques sermons, de quelques cantiques & de différentes pièces insérées dans des journaux, naquit en 1740 d'un pauvre ecclésiastique villageois. Lorsque les Russes pendant la guerre de sept ans s'emparèrent de Kœnigsberg, Riedel, qui venoit d'achever son cours de théologie dans cette ville, devint précepteur des enfans d'un colonel russe, & en suivant le régiment que le colonel commandoit, il eut l'occasion de voir

une grande partie de la Ruffie, de la Lithuanie, de la Pologne. Lorsque la paix fut faite en 1763, il s'en retourna en Pruffe, & fut encore précepteur dans deux maifons particulières, puis recteur d'une école à Leibftadt, enfuite d'une autre à Bartenftein. Le comte d'Anhalt le prit en 1770 pour aumônier de fon régiment. Il exerça dix ans cet emploi jusqu'à ce qu'en 1780 il eut la cure de Dommau dans la Pruffe orientale, où il eft mort en 1785. Sous fon nom il n'a publié que quelques fermons; mais il a fait beaucoup d'analyfes pour des journaux. Les Allemands appellent cela *recenfions*, d'un mot latin très-bien choifi.

RIEDESEL (Jean Hermann, baron de) né en 1740 d'une illuftre famille qui a fes fiefs près de Francfort fur le Mein. Son père, mort général au fervice de Pruffe, s'étoit fignalé dans les guerres de Turquie, où Fréderic Guillaume avoit envoyé des troupes auxiliaires à Charles VI. Il préféra la philofophie, la politique, la littérature à la profeffion militaire, & voyagea en Italie, en Sicile, en Grèce & en Afie. Il connut & fréquenta autant les favans

& les artiſtes que les gentilshommes & les princes. L'amour des beaux arts & des lettres lui fit faire quelque ſéjour en Suiſſe, ſurtout à Zuric, où il fut lié très-particulièrement avec Jean Gaspard Fueſsli. C'eſt là qu'il livra à la preſſe la rélation de ſon voyage de Grèce & de Sicile. Des perſonnes qui ont fait le même voyage & vu les mêmes objets, nous aſſurent que le rapport qu'en fait le baron de Riedeſel eſt très-exact. Après avoir été au midi & au levant il vouloit voir le nord, & paſſa à Berlin dans l'intention d'aller enſuite à Péterſbourg. Ayant été préſenté à Fréderic II, ce roi, qui ſe rappeloit qu'un Riedeſel avoit été au ſervice du roi ſon père, demanda s'il en étoit parent. Il apprit qu'il en étoit fils; & lui trouvant de l'eſprit, des connoiſſances & un caractère qui l'intéreſſèrent, il lui fit offrir par le comte de Finckenſtein la clé de chambellan & deux mille écus de penſion, s'il vouloit s'attacher à lui & demeurer à Potsdam. Le baron de Riedeſel accepta cette offre, & ſe maria avec Mademoiſelle de Bæhr, dame d'honneur de la princeſſe de Pruſſe. En 1777 il fut envoyé miniſtre à la cour de Vienne, où il ſe trouvoit à la mort de l'électeur de Ba-

vière; & il eut grande part aux négociations qui amenèrent le traité de Teschen. Il se trouvoit à la même cour comme envoyé lorsque le pape y parut; & comme ami du nonce, aujourd'hui cardinal Garampi, il formoit en partie le conseil de la cour papale. La confédération germanique, conclue en 1785, exposa le baron de Riedesel aux premières marques de l'humeur qu'en prit Joseph II. Il mourut la même année, onze mois avant Frédéric II. On a de lui un Voyage en Sicile & en Grèce écrit en allemand, & un autre ouvrage en françois, qu'il intitula *Remarques d'un voyageur moderne au levant*, que Mr de Dohm a traduit en 1773.

RIEDT (Fréderic Guillaume) né à Berlin en 1710, musicien auteur, comme Marpourg, Quandt & Reichard, a fait des *trio* & des *solo* pour la flûte, & plusieurs ouvrages sur la manière de composer la musique.

RIEM (Andréas) né en 1749 à Frankenthal dans le Palatinat, où son père étoit pasteur réformé, étudia la théologie, & prit cependant beaucoup de goût pour la belle littérature &

commença par donner quelques ouvrages dans ce genre; par exemple, *Timoclea* & *Charitides*, *Dorset* & *Julie*. Mais il s'occupa bientôt d'objets plus importans sur l'influence de la religion, sur la constitution politique des nations. Cet ouvrage parut en 1771. Il fut quelques années pasteur d'un village de la Marche uckerane, d'où il fut transféré à Berlin pour prêcher & donner des instructions à un hôpital de luthériens. Il se démit de cet emploi pour se livrer à son goût pour les arts, & quitta le ministère du saint évangile, pour être secrétaire de l'académie de peinture, & pour être à la tête d'un commerce de livres & d'estampes que fait cette académie. On lui a attribué quelques-uns des pamphlets qui ont paru sous le nouveau règne à l'occasion de l'édit sur la religion.

RIEM (Jean) frère aîné du précédent, né en 1739, s'appliqua particulièrement à la culture des abeilles, sur laquelle il a beaucoup écrit. Fréderic II le fit inspecteur des plantations qu'il avoit faites près de Breslau, pour contribuer à la propagation de ces mouches si bienfaisantes. Il embrassa cependant d'autres

parties d'économie rurale; & il s'y est tellement distingué, que la société économique qui porte le nom de Leipsic, mais qui est à présent établie à Dresde, le fit son secrétaire perpétuel en 1786.

RINGELTAUBE (Gottlieb), auteur de quelques sermons insérés dans le Manuel des prédicateurs, & d'une traduction de ceux de l'Anglois Bullok, naquit en 1739 dans un village près de Thorn, où son père étoit alors curé luthérien. Il fit ses études à Thorn, ensuite dans un collége de Breslau, & les acheva aux universités de Halle & de Francfort sur l'Oder, où il accompagna Mr Garve. C'est bien avec raison qu'il se glorifie d'avoir été le précepteur de ce célèbre philosophe pendant cinq ou six ans. Il fut ensuite pendant douze ans prédicateur à Scheidewitz près de Brieg en Silésie. Depuis 1777 il est pasteur de l'église luthérienne à Varsovie, & membre du consistoire.

RINGELTAUBE (Michel), frère aîné du précédent, reçut ses premières instructions dans un collége de Brieg. Il s'occupa depuis l'âge de dix-huit ans de l'instruction de ses frères ca-

dets; & alla ensuite continuer ses études à Francfort sur l'Oder. Un seigneur polonois le prit chez lui pour instituteur de ses enfans; & il devint ensuite pasteur d'une communauté luthérienne établie à Militsch en Silésie sur la frontière de la Pologne. Il a écrit sur la vérité de la religion chrétienne, & contre la liberté de penser. Un autre de ses ouvrages a pour titre *la Religion des Anglois*. M. en 1784.

RITTER (Jean Jaques) né à Berne en 1741, professeur de médecine à l'université de Franeker, ensuite médecin dans un village de la Silésie. Plusieurs petits ouvrages qu'il a faits se trouvent dans la *Tempé helvétique* & dans le Mercure suisse. Il a écrit une dissertation curieuse, imprimée à Bâle l'an 1735, *sur la possibilité & l'impossibilité de vivre long-temps sans manger & boire.* Un autre ouvrage non moins curieux de ce docteur, est un *Dictionnaire des médecins qui ont fait l'histoire de leurs propres maladies.* Le fond de cet ouvrage est d'un nommé Morbanna, qui y inséra l'histoire des maux que lui-même a soufferts pendant cinquante ans. Ritter alla finir ses jours dans une

communauté de frères moraviens, ou hernouthes; & il n'eſt pas le ſeul Suiſſe qui s'eſt retiré dans un âge avancé parmi les hernouthes en Allemagne. *V.* BATTIER.

ROCHOW *ou* ROCHAU (Frédéric Éberhard de) naquit en 1731 à Rekahn dans le Brandebourg, d'une famille qui y eſt établie depuis le dixième ſiècle. Son père étoit miniſtre d'état ſous le roi Fréderic Guillaume I. Mais il avoit quitté ſa place & vivoit dans ſa terre de Rekahn. Il fit inſtruire ce fils unique dans la maiſon juſqu'à l'âge de treize ans, & l'envoya continuer ſes études au collége des nobles de Brandebourg. Ce fut cette éducation qui le forma & le rendit propre tant aux armes qu'aux lettres. Il entra au ſervice comme volontaire à ſeize ans, & fut fait cornetté (*Fahnen-Junker*) deux ans après dans le régiment des gardes du corps. Il fit les campagnes des années 1756 & 1757, & fut bleſſé à la bataille de Lowoſitz au bras gauche, & à celle de Prague dans la main droite. Après ces accidens il ne fut plus en état de ſervir, ſurtout dans la cavalerie, & prit ſon

congé en 1758. Il obtint un canonicat dans la cathédrale de Halberſtadt, & ſe maria en 1759 avec une demoiſelle de Boſe de famille noble, fille d'un conſeiller privé du duc de Saxe-Weiſſenfels. Établi à Rekahn, une de ſes terres qui compoſe la ſeigneurie de ſa famille, à un mille de Brandebourg, il s'occupa de l'économie & de l'étude, & ſongea non moins à rendre heureux ſes payſans qu'à augmenter ſes revenus & à rétablir des terres que des inimitiés & des circonſtances particulières avoient délabrées dans les premières guerres de Frédéric II. Les occupations qu'il ſe donna & qu'il ſe donne vont éterniſer ſon nom plus que n'auroient fait les places les plus diſtinguées à la cour ou dans l'armée. Les ouvrages pédagogiques de Baſedow commençoient à faire du bruit vers l'an 1756. Mr le chanoine de Rochow, quoiqu'il n'eût point d'enfans, lut avec intérêt ces ouvrages, & eſſaya de mettre en pratique les avis du pédagogiſte hambourgeois. Il établit des écoles dans deux de ſes villages, à Gœttin & à Rekahn, & y fit inſtruire les enfans de ſes métayers, de ſes laboureurs & de ſes manœuvres. En obſervant le bien qu'on pouvoit faire par là à cette claſſe de

citoyens généralement si méprisée, si ces écoles étoient bien dirigées, il sentit l'avantage qui en résulteroit pour la société généralement, & même pour les seigneurs propriétaires de ces terres. Pénétré de vérités utiles par l'expérience & le fait, il voulut les communiquer au public, & il fit imprimer une instruction pour les maîtres des basses classes, qui parut la première fois en 1772. Elle fut réimprimée en 1776 avec des additions, & suivie d'un manuel en forme de catéchisme pour les maîtres qui veulent & osent s'éclairer. Ce second ouvrage eut également beaucoup de succès; quoiqu'on ignorât le nom de l'auteur. L'abbé Felbiger, qui s'occupoit aussi avec zèle du même objet, ayant vu un de ces ouvrages, & sachant seulement que cela venoit de Berlin ou des pays voisins, envoya une lettre de change de cent ducats au célèbre & savant libraire Nicolaï son correspondant, pour qu'il en fît présent à l'auteur de ce livre, croyant de bonne foi que l'auteur ne pouvoit être que quelque pauvre maître d'école de village à qui ce petit secours ne seroit pas inutile. Le bon abbé fut fort surpris d'apprendre que l'auteur de l'ouvrage étoit un seigneur d'une famille illustre

& ancienne, & assez riche pour faire lui-même de pareils présens. Depuis-lors Mr de Rochow fut très-connu de la république des lettres; & l'école de Rekahn devint dans toute l'Allemagne le second objet de la curiosité du public, après le Philantropin de Dessau, deux établissemens destinés, l'un à l'éducation de la noblesse, l'autre à l'instruction des gens de la campagne. Nous les avons visités tous les deux, & nous ne saurions trop les proposer pour modèles, soit aux princes, soit aux particuliers qui cherchent le bien de leurs sujets & de leurs semblables. Un voyage que le géographe Busching a fait à Rekahn, & dont il a donné la relation, est aussi renommé en Allemagne que le voyage de St Cloud l'a été en France; mais par des raisons bien différentes.

RODE (Chrétien Bernard) naquit à Berlin en 1745. Il apprit les premiers élémens de la peinture sous un certain Muller hongrois, puis sous Pesne dont nous avons parlé. Il voyagea ensuite; il connut à Paris Vanloo & Restout, & à Rome Pompeo Battoni & Mengs, & devint un habile peintre d'histoire. Revenu dans

ſa patrie, il travailla avec ſuccès, d'autant plus qu'étant lié avec des gens de lettres il ne manqua pas de les conſulter ſur les ſujets qu'il vouloit peindre. A la mort de le Sueur, il fut fait directeur de l'académie de peinture. On voit de lui de très-grands tableaux dans le château royal, dans quelques égliſes de Berlin, & dans différentes maiſons particulières. Une ſalle de la maiſon de campagne de Mr le comte de Hertzberg à Britz eſt peinte par Mr Rode avec beaucoup d'intelligence & de goût. Les connoiſſeurs tant étrangers qu'allemands, qui tous trouvent beaucoup de richeſſe dans ſes deſſeins, ſouhaiteroient de trouver dans ſes ouvrages plus de ſoin, plus de délicateſſe, & plus de vivacité & d'éclat dans le coloris. Mais il eſt rare que les plus grands peintres uniſſent toutes ces parties de l'art. Ne faudroit-il pas que dans un pays où il n'y a ni égliſes, ni cloîtres, ni ſalles de chapitre à peindre, les princes du ſang, qui ſeuls ou presque ſeuls en ont les moyens, fiſſent orner des ſallons & des galeries par les artiſtes nationaux, quand il y en a dont l'habileté eſt connue? Jean Henri, frère de ce peintre, avoit été deſtiné à l'orfévrerie; mais ayant

appris le dessein de son aîné, il alla se former à la gravure à Paris sous le célèbre Will. Il est mort en 1759, âgé de trente ans; & ce fut une grande perte que fit l'art à Berlin.

ROETGER (Gotthilff Sébastien) né vers l'an 1745, est prévôt d'une église de Notre Dame à Magdebourg depuis 1781. Il a écrit sur le Philantropin de Dessau, & sur le *paedagogium* établi dans le cloître à la tête duquel il est. Dans le Magasin de Schirach il y a de lui différens articles.

ROHR (Fréderic Maurice de) né à Pœlnitz dans le duché d'Oels, conseiller de régence du duc de Wurtemberg-Oels, a traduit du latin les Mémoires de Castruccio Bonamici, du françois l'Art de la guerre du comte de Crissé, & la Correspondance du marquis de Montalembert. Il a écrit aussi sur l'économie & le commerce.

ROSCIUS (Jean Jaques) étudia la médecine à Kœnigsberg, où il étoit né. Lorsqu'il y fut reçu docteur en 1748, il soutint une dissertation sur la *cataracta loclea cristallina*. Il fut ensuite

ſuite profeſſeur honoraire, & publia quelques bagatelles.

ROSENBERG (Jean Charles Guillaume & Jean Abraham) deux peintres décorateurs, nés à Berlin, fils de deux fréres du même nom, apprirent l'art de Bellavita & de Bibiena. Jean Charles ſuivit même ce dernier, & travailla à Londres avec lui. De retour à Berlin il fit au grand théâtre des décorations pour quelques opéras. Mais depuis que Gagliari y parut & qu'il y laiſſa ſon neveu, (*V. l'art.* VERONA.) les Roſenberg, ainſi que les Flechelm, n'eurent plus rien à faire au théâtre de Berlin, & ils employèrent ailleurs leurs talens ([a]).

ROSENBOURG (Chrétien Auguſte) médecin à Breslau. Son coup d'eſſai, comme auteur, eſt une diſſertation latine ſur les incommodités de la vieilleſſe. Il donna enſuite *le Médecin ſilé-*

([a]) L'hiſtoire des deux Fréderic Flechelm, habiles artiſtes dans leur genre, n'auroit pas dû être omiſe dans le ſecond volume de cet ouvrage. Elle feroit peut-être utile aux jeunes peintres, & même à des profeſſeurs. Mais il faudroit dire quelques vérités peu agréables. Bellavita auroit auſſi dû trouver place parmi les artiſtes qui ont vécu à Berlin.

sien, où il insista beaucoup sur le régime. Il traduisit de l'anglois *la Moëlle* ou *la quintessence de la médecine*, ouvrage qui enseigne en peu de feuilles la manière d'être son propre médecin en cas de nécessité. C'est comme l'*Avis au peuple* de Tissot.

ROSSMANN (Andréas Élias) né à Halle en 1708, fils d'un notaire, y étudia dans la suite sous six ou sept professeurs. Il se fit recevoir docteur en droit, & obtint une chaire à Erlang, avec le titre de conseiller. Il eut beaucoup de part à la réforme de quelques établissemens littéraires du margraviat d'Anspach. Il mourut vers l'an 1760. On a de lui plusieurs dissertations. *Dreyhaupt.*

ROUSSEAU (Jean Jaques). Nous parlons de lui par la même raison qui nous décida à donner place dans ce dictionnaire à Mr d'Alembert & à Mr le comte de Mirabeau. Il n'a pas été à Berlin comme ceux-ci, mais seulement dans un petit état obéissant au roi de Prusse, assez éloigné de cette capitale. Nous ne dirons de cet auteur très-fameux que ce qui a du rap-

port à notre ſujet. Obligé de ſortir de la France après la publication de ſon Émile en 1761, chaſſé d'Yverdun, & exclus de Genève dont il avoit été de nouveau déclaré citoyen, Jean Jaques Rouſſeau ne crut pouvoir trouver ailleurs un plus ſûr aſile que ſous la protection du roi de Pruſſe; & il ſe retira dans la principauté de Neuchâtel, dont Milord Maréchal étoit alors gouverneur. Il fixa ſa demeure à Valmoutier, où Thérèſe le Vaſſeur, ſa gouvernante & à la fin ſa femme, le ſuivit. Milord Maréchal le reçut avec cette bonté d'ame & cette cordialité qui lui étoient naturelles; & Fréderic II, dont on demanda l'agrément, le lui accorda ſans la moindre difficulté. Jean Jaques, ſi timide dans la converſation, comme il l'a dit tant de fois, ne l'étoit pas la plume à la main. Ses premières occupations à Valmoutier furent d'adreſſer ſa fameuſe lettre à Mr de Beaumont, archevêque de Paris, & d'en écrire une à Fréderic II. Nous n'avons pas vu cette dernière, qui dut être ſur le ton de l'apoſtrophe que Mr l'abbé Raynal inſéra dans ſon hiſtoire. Jean Jaques dit dans ſes Confeſſions qu'il avoit exhorté le roi à la juſtice, au ſoulagement de ſes peuples, & ſurtout à

désarmer après que la paix fut faite. Fréderic ne lui répondit point; mais il dit à Milord Maréchal, lorsque celui-ci fut à Potsdam, que son ami Jean Jaques l'avoit bien grondé. Malgré cela le roi continua de le protéger; & à sa considération il fit même conseiller d'état à Neuchâtel quelqu'un qu'il avoit recommandé à Milord. Dans ces entrefaites un Genevois du parti dominant fit paroître sur les affaires de sa patrie une brochure sous le titre de *Lettres écrites de la campagne*. Le parti contraire, qui étoit celui qu'on appela dans la suite le parti *des représentans*, engagea Rousseau à répondre à cette brochure. Il intitula cette réponse *Lettres écrites de la montagne*, par opposition à l'ouvrage qu'il prit à combattre. Ces lettres unies au Contrat social, qui avoit paru en même temps que l'Émile, lui attirèrent de nouvelles persécutions de la part de ses concitoyens de Genève, & de tous les partisans, tant du gouvernement monarchique que de l'aristocratique. Ses ennemis particuliers, & les ecclésiastiques surtout, eurent un prétexte plausible pour tâcher de l'accabler. Le pasteur de Valmoutier souleva le peuple de la paroisse contre ce réfugié, qui risqua d'être

lapidé. Malheureusement pour Jean Jaques il s'étoit avisé, justement dans le pays de Neuchâtel, de porter l'habit arménien qu'il s'étoit fait faire à Montmorency ou à Paris. Cela l'exposa encore davantage aux insultes de la populace. Il se vit enfin forcé, nonobstant la protection très-déclarée du gouvernement, de quitter Valmoutier; & ne se croyant pas non plus en sûreté dans la ville de Neuchâtel, il se retira dans l'île de St Pierre. Ce fut dans le temps qu'il demeura dans cette petite île que forme le lac qu'il s'adonna à la botanique, & qu'il projeta le code pour les Corses, sollicité par Mr Buttafuoco, & encouragé par le général Paoli, alors à la tête des insulaires. L'ordre qu'il reçut du conseil de Berne de sortir de l'île & des états de la république, lui rendoit plus qu'acceptable la proposition de passer en Corse. Mais ce projet souffroit de grandes difficultés, & devenoit même d'une exécution impossible après que les troupes françoises eurent débarqué dans l'île. Rousseau, chassé de tous les cantons de la Suisse, dont aucun ne vouloit se brouiller avec la France, n'avoit plus de parti à prendre que celui de se retirer en Angleterre, ou de

venir dans le Brandebourg. Comme il n'aimoit *ni l'Angleterre ni les Anglois* (a), il étoit résolu de venir vivre à Potsdam auprès de Milord Maréchal, qui lui avoit déjà fait une pension, qui l'invitoit de se rapprocher de lui, & qui n'aimoit pas beaucoup plus que Jean Jaques les Bretons, Fréderic II auroit sans doute vu volontiers un auteur qui faisoit tant de bruit dans la république des lettres, quelque plaisanterie qu'il eût écrite sur son sujet à Voltaire & à d'Alembert. Dieu sait ce qu'un tel homme auroit fait pour la littérature & pour la musique. Mais Rousseau, par une foiblesse dont il s'accuse aussi fort souvent, céda aux sollicitations de ceux qui l'exhortèrent de s'attacher à Hume & d'aller en Angleterre avec lui.

RUDIGER (Jean Chrétien Christophe) né dans le pays de Magdebourg en 1751, est secrétaire de la chambre des domaines à Halle. La plupart de ses ouvrages sont faits pour les économistes. Il y en a un qui semble fait pour les grammairiens & pour tous ceux qui parlent, qui écrivent & même qui impriment en alle-

(a) V. ses *Confessions*. Part. II. p. 370.

mand. Il a donné le plan d'un dictionnaire complet de la langue allemande. N'eſt-il pas encore content de celui de Mr Adelung?

Rudinger (André Chriſtophe de) né à Leipſic vers 1746 ou 1747 d'un marchand de cette ville, prit ſervice en Danemark, & partit comme lieutenant ſur la flotte danoiſe qui fit voile vers Alger dans la méditerranée. Comme il avoit du talent & de l'inſtruction, il fut fait ſecrétaire de la flotte; & après cette expédition il eut le rang de capitaine, & fut envoyé à la cour de Pruſſe en qualité de ſecrétaire de légation. On n'a guère connu à Berlin une mémoire plus fidelle que celle de Mr de Rudinger, ni un plus grand fonds de connoiſſances uni à une modeſtie inaltérable & à un caractère doux, ſûr, & honnête. Sa cour le créa en conſidération de ſes bons & fidelles ſervices conſeiller privé de légation, titre qu'on voit très-rarement ſortir de la chancellerie de Copenhague; & le laiſſa chargé des affaires à la même cour de Berlin jusqu'à ce qu'il fut remplacé par un envoyé extraordinaire en 1789. Pour récompenſe ultérieure de ſes ſervices & pour le mettre dans un état plus conve-

nable à ſa ſanté, ayant été ſouvent & long-temps menacé de conſomption, on lui donna un bailliage dans le duché de Schleswic, & le rang de colonel. Avant de venir à Berlin il avoit publié à Hambourg en 1771 des Remarques *ſur l'île de Minorque*, avec un extrait de l'Hiſtoire de cette île, tiré d'Armſtrong. En 1772 il avoit donné un *Eſſai ſur la nature & l'invariabilité de la vérité contre la ſubtilité & le pyrrhoniſme;* traduit de l'anglois de Beattie. A Berlin Mr de Rudinger étoit chef d'une loge de francs-maçons. A en juger par ſon caractère & par celui de pluſieurs autres dont nous avons eu à parler dans le préſent ouvrage, il faut avouer que cette ſociété ne mérite pas les perſécutions qu'elle a eſſuyées dans d'autres pays.

RUHIG (Paul Fréderic) l'aîné des fils, je ne ſais ſi c'eſt d'un maître d'école ou d'un curé lithuanien, naquit en 1721 ou 1722. Il fit quelques études à Kœnigsberg, & publia dans cette ville, en 1747, une grammaire, puis un dictionnaire de la langue lithuanienne, & quelques autres écrits ſur cette langue. Il trouve dans cette langue beaucoup de rapport avec les langues

orientales, particulièrement avec l'hébraïque. Un pieux enthousiasme, ou la misère peut-être, le conduisirent à Hernouth. Il y devint membre de cette communauté recommandable à bien des égards. Il la quitta cependant, & s'en retourna à Kœnigsberg, où accablé de maux & réduit à une extrême indigence il ne trouva d'autre ressource qu'une place dans les asiles que la religion chrétienne offre aux infortunés. Je ne sais s'il vit encore dans l'hôpital des convalescens où il étoit en 1784.

RUHNKEN (David) né à Stolpe en Poméranie en 1723. Après les premières études faites dans sa patrie, il alla étudier le droit romain en Saxe; mais il ne prit que le grade de docteur en philosophie à Wittenberg. Il voyagea ensuite & s'arrêta à Leyde en Hollande, où il fut fait professeur d'histoire & d'éloquence. En Allemagne il n'avoit imprimé que deux dissertations sur *Galla Placidia Augusta*, lorsqu'il se fit créer docteur. A Leyde il a donné plusieurs ouvrages, tous en latin, sur les hymnes d'Homère, sur Hésiode, sur Callimaque, sur Apollone de Rhodes. Il a le premier publié l'hymne

d'Homère à Cérès, retrouvé à Moscou. Il publia le Lexicon de Timée le sophiste; il donna des observations critiques sur Rutilius Lupus; & son édition de *Velleius Paterculus*, faite à Leyde en 1779, est préférable à trois ou quatre autres, toutes cependant estimées, qu'on a données dans la même ville. Ce profond littérateur ne négligea pas l'érudition qui regarde le droit. Il a fait des notes savantes sur quelques titres des pandectes & du code qu'on trouve dans le troisième volume du *nouveau Trésor* de Meermann. Mr Ruhnken est un des plus célèbres littérateurs qui soient en Hollande. *Weidlich.*

RUNDE (Chrétien Henri) pasteur de trois villages dans la vieille Marche, a donné en 1780 une espèce de catéchisme moral tiré de l'évangile à l'usage de ses paroissiens, & quelques autres petits ouvrages de dévotion en 1783.

RUNDE (Juste Fréderic) né à Wernigerode en 1741, étudia le droit à l'université de Gœttingue, où il acheva son cours en 1770, & il y soutint, en prenant la dignité doctorale, une dissertation latine sur les primogénitures des

familles illuſtres d'Allemagne qui demandent la confirmation impériale. Quelque temps après il publia en allemand un traité ſur l'origine des ſouverainetés des évêques & des abbés en Allemagne. Appelé à Caſſel par le landgrave, & fait profeſſeur de droit civil & d'hiſtoire au collége carolin, & ſecrétaire perpétuel de la ſociété d'agriculture & des arts, il écrivit ſur l'origine & l'établiſſement de cette ſociété, & ſur différens autres ſujets. En 1784 il quitta le collége de Caſſel, pour aller occuper une chaire de profeſſeur en droit à l'univerſité de Gœttingue avec le titre de conſeiller de cour. *Weidlich*, *Meuſel.*

S.

SACK (Auguste Fréderic Guillaume) naquit à Harzgerode dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, où son père, originaire de Nordhausen, étoit un des bourgmestres. Il fit ses premières études à Bernbourg & à Zerbst. Il passa ensuite à l'université de Francfort, où il étudia la philosophie, la théologie & la géométrie, & même l'histoire naturelle sous Jablonsky, Grillo & Herrmann. A peine étoit-il de retour à Harzgerode qu'il trouva l'occasion de s'exercer à la prédication & dans la langue françoise, sans discontinuer l'étude des langues orientales. Car étant fait gouverneur & précepteur d'un jeune gentilhomme, Mr Milzonneau, d'une famille réfugiée dans le Brandebourg, il alla vivre avec son élève à Stettin chez un Mr de Mauclerc, prédicateur de cour, de famille noble réfugiée; & il commença à prêcher tantôt en françois, tantôt en allemand. De Stettin il alla en Hollande, où il fut aussi précepteur d'un jeune gentilhomme frisien, nommé Van-Haaren. Il prêcha à Leyde & à Groningue dans l'église françoise. On lui

trouva des dispositions admirables pour la chaire, & on l'encouragea beaucoup à courir cette carrière. Le célèbre Barbeyrac, chez lequel il passa un an avec son disciple hollandois Van-Haaren, acheva de lui inspirer le goût de la bonne morale, & de la théologie, comme il l'appeloit, raisonnable. Sack retourna en Allemagne dans sa patrie. Tandis qu'il attendoit une petite place dans quelque église pour entrer dans le ministère, il se présenta pour la troisième fois un emploi de précepteur; mais ce fut d'un jeune prince. Le landgrave de Cassel-Hombourg ayant connu le candidat Sack, le crut propre pour donner les premières instructions à son fils qui n'avoit que sept ans; & il passa trois ans & demi auprès de ce prince, & de la landgrave sa mère, qui faisoit sa résidence à Hœtensleben, château appartenant aux landgraves de Hesse, près de Magdebourg. Comme de Hœtensleben il alloit souvent à Magdebourg, il fit la connoissance des plus estimés ecclésiastiques de cette ville, dont un nommé Rossel voulut l'engager à aller en Lithuanie pour y desservir une église françoise. Le candidat Sack aima mieux prêcher en allemand;

parce qu'il ſentoit que parmi les Allemands il pouvoit devenir des premiers; & parmi les François, ſurtout n'ayant l'uſage de la langue que par l'étude, il n'auroit jamais été que dans une claſſe inférieure: les premiers rangs étoient déjà occupés. Sa louable ambition eut le ſuccès qu'il déſiroit. Il obtint d'abord la place de troiſième prédicateur dans une égliſe réformée allemande de Magdebourg. Il étoit alors âgé de vingt-huit ans, & ne tarda guère à ſe faire regarder, après Mosheim, comme le meilleur prédicateur de l'Allemagne. Mosheim, très-connu d'ailleurs par ſon hiſtoire eccléſiaſtique, s'étoit formé ſur les prédicateurs françois, & avoit mis dans ſes ſermons un tour d'éloquence que les Allemands ne connoiſſoient pas encore. Sack ayant beaucoup lu Clarke & Tillotſon, mit dans les ſiens plus de raiſonnement & plus de philoſophie. Depuis douze ans il étoit prédicateur à Magdebourg, & il étoit paſſé de la troiſième à la première place, lorsque Nolthenius, premier prédicateur de la cour de Berlin, mourut au commencement de l'année 1740. On en ignoroit encore la nouvelle à Magdebourg quand une eſtafette arrive un jeudi vers la fin de Mars,

avec une lettre du roi Fréderic Guillaume, qui écrivoit en ces termes au pasteur Sack: "Com„ me vous devez prêcher devant moi dimanche „ prochain, vous partirez d'abord par la poste „ pour vous trouver à Berlin samedi". Il partit sur le champ, & il y fut le vendredi au soir. Le lendemain il reçut par un page une petite édition du nouveau testament que le roi lui envoya, en lui faisant dire que c'étoit sur cela qu'il devoit prêcher le dimanche au château. Le roi assista au sermon, & en ayant été très-satisfait, fit dîner le nouveau prédicateur le même jour avec la reine. Lui-même, le roi, qui étoit déjà fort malade, dîna dans sa chambre; mais il se fit traîner sur sa chaise roulante auprès de la reine, & s'entretint avec le prédicateur. Le célèbre Reinbeck, le comte de Manteuffel, qui avoient beaucoup de crédit auprès de Fréderic Guillaume & qui estimoient Sack, contribuèrent à le mettre bien dans l'esprit de ce roi dévot, qui quelques mois après le nomma premier prédicateur de l'église du dôme, ou de la cour. Avant que les patentes fussent signées, Fréderic Guillaume mourut, & ces patentes furent signées par Fréderic II le premier de Juin, qui étoit le

premier jour de ſon règne. Mais il s'en falloit beaucoup que Fréderic II eût la même vénération pour le nouveau teſtament qu'avoit eue ſon père. L'on ne ſait que trop qu'il aimoit peu les prêtres. Cependant il conſidéroit Sack comme un des premiers dans ſa ſphère; & ſuivant l'intention de ſon père, il le deſtina à donner des inſtructions ſur la religion à ſes frères & à ſa ſœur Amélie. Nous l'avons entendu ſe plaindre que quelqu'un de ces princes ne faiſoit pas grand honneur aux inſtructions religieuſes qu'il avoit reçues. Mais la princeſſe Amélie fit toujours beaucoup de cas de ce ſavant paſteur, & lui témoigna de l'attachement & de la reconnoiſſance jusqu'à la fin de ſes jours. Auguſte Sack vécut quarante-ſix ans dans la place de premier prédicateur de la cour & de conſeiller au conſiſtoire. On a déjà dit ailleurs que la reine Éliſabeth, épouſe de Fréderic II, a traduit de ſes ſermons, quoiqu'elle ſoit d'une religion différente. La réputation qu'il avoit d'homme verſé dans l'hiſtoire naturelle, le fit agréger à l'académie dès le moment de ſa reſtauration, en 1746. Mais en quarante ans il n'y a lu qu'un ſeul mémoire. A la mort d'Elsner, Mr Sack

Sack fut chargé de visiter le collége de Joachimsthal. Il se déchargea en 1769 de cette fonction de visiteur, qu'il céda à Mr Sulzer; auquel cependant il a survécu plusieurs années. Il est mort au mois d'Avril 1786. Ses sermons ont été traduits les uns en françois, comme nous venons de le dire, quelques autres en anglois, & presque tous en hollandois. Il étoit fort attaché à la religion prétendue réformée; ses docteurs, ses saints pères étoient Érasme, Zuingle, Mélanchthon, & Calvin; mais il n'étoit rien moins que calviniste rigide. On lui a souvent entendu dire qu'il y avoit encore bien des choses à réformer dans la bible. Apparemment il n'auroit pas voulu qu'on laissât sous les yeux du vulgaire indistinctement quelques livres ou quelques chapitres du vieux Testament. Il rappeloit souvent les obligations qu'il avoit à Barbeyrac.

SACK (Fréderic Samuel Gottfried) fils du précédent, naquit à Magdebourg en 1738, peu avant que son père fût transféré dans cette capitale. Il étudia au collége de Joachim, ensuite à Francfort sur l'Oder. Son père, très-per-

suadé qu'il falloit voir un peu de monde & connoître des personnes illustres dans la carrière qu'on veut parcourir, le fit voyager en Angleterre & en Hollande. De retour de ses voyages, il se chargea de l'éducation d'un jeune comte de Finckenstein, qu'il accompagna à l'université de Francfort sur l'Oder ([a]). Dès que ses soins ne furent plus nécessaires à ce jeune gentilhomme, qui entra dans le service militaire, Mr Sack obtint une place à l'église réformée de Magdebourg, où il resta huit ans. En 1777 il fut appelé à Berlin à l'église de la cour, où il a été collégue & ensuite successeur de son père, tant en qualité de premier prédicateur, qu'en celle d'instituteur des princes. Il se forma aussi avec succès à l'éloquence de la chaire, non par l'imitation d'un seul orateur, mais en animant le froid & solide raisonnement des Anglois, & par une étude suivie des meilleurs prédicateurs françois. Il ne s'attacha pas moins

([a]) Nous avons dit, *art.* FINCKENSTEIN Fréd. Louis, que ce fils du premier ministre du cabinet eut pour précepteurs Mr Sack & Mr Conrad. Ces deux respectables prédicateurs de la cour de Berlin ont été également précepteurs de deux jeunes Messieurs de Finckenstein. Mais ce n'est pas du fils, c'est d'un neveu du ministre que Mr Sack a été l'instituteur.

aux exemples domestiques qu'aux étrangers, & lut sans doute beaucoup les sermons de son père, & ceux de Mr Spalding. Ce n'est pas de son vivant qu'il convient de dire s'il les égale: Ce que nous savons, c'est qu'on le lit & qu'on l'écoute avec plaisir & avec profit. Outre différens sermons de sa composition qu'il a publiés, Mr Sack n'a pas dédaigné de traduire ceux de l'Écossois Blair. Le prédicateur écossois, traduit par un homme habile & exercé à l'éloquence de la chaire, a trouvé autant de lecteurs en Allemagne qu'il en a en Angleterre. Nous avons aussi vu de Mr Sack des écrits latins à la tête de quelques pièces de poësies de son beau-frère. (*V. l'art.* SPALDING G. L.) Dernièrement il a donné la vie de son père, écrite d'une manière peu commune.

SANSEVERINO (Robert) né certainement en Toscane, & non à Naples, vers 1722, vint en Allemagne, probablement pour se tirer de l'esclavage monacal où il s'étoit jeté dans sa première jeunesse. Il enseigna l'italien à Gœttingue; de là il passa à Bronswic, & il obtint du feu duc le titre de professeur. Avec ce ti-

tre & sous la protection des princes de la maison de Bronswic il vint à Berlin. Il y avoit alors beaucoup d'amateurs de la langue & de la littérature italienne, même parmi les personnes du plus haut rang. Madame la princesse épouse du prince Henri de Prusse a lu les auteurs italiens pendant une longue suite d'années avec ce professeur; & le duc Fréderic de Bronswic continua long-temps à prendre de lui des leçons, ou du moins à lui faire voir ce qu'il écrivoit en italien. Mr Sanseverino composa quelques pièces de poësie, & donna en prose la vie de Biãnca Capello, grand' duchesse de Toscane. C'est un petit roman. L'histoire de cette dame, dont le fond est très-constaté, n'a été bien connue qu'après la publication de l'Histoire de Toscane de Mr Galluzzi. Il est possible que la brochure de Mr Sanseverino ait donné la première idée du roman qu'un Allemand a donné, & qui vient de paroître traduit en françois en trois volumes (a). Mais le travail qui a le plus long-temps occupé Mr Sanseverino, est une traduction d'Horace, dont

(a) Il est annoncé dans le *Journal encyclopédique* du mois de Février 1790. p. 517.

ceux qui en ont lu les essais semblent être fort contens. Il seroit bien singulier que les deux meilleures traductions italiennes du prince de la poësie lyrique latine, dussent sortir de l'Allemagne. Car la meilleure que l'on ait jusqu'à présent, celle de Pallavicini, a été faite & imprimée la première fois à Dresde. Mr de Sanseverino n'a pas encore trouvé de libraire qui voulût se charger de son manuscrit à des conditions équitables. En attendant il en paroît une autre en Italie.

SARGANECK (George) recteur d'une maison d'éducation unie à celle des orphelins de Halle, né dans un village de la principauté de Teschen en Silésie en 1702, a publié quelques discours sur des lieux communs. Dans un il soutient qu'il faut régenter les écoles conformément à l'esprit du siècle, savoir *pie & prudenter;* ce qui en quelque sens détruit l'assertion. Mort en 1743.

SCHAARSCHMIDT (Auguste) professeur de médecine à Butzow, naquit à Halle en 1720, & fut reçu docteur en 1742. Il enseigna l'ana-

tomie à Berlin pendant quelques années. Le théâtre anatomique de cette ville lui doit beaucoup, & les étudians de son temps ont profité de ses tables ostéologiques. Son traité des maladies causées par la suppression des hémorroïdes n'a rien appris de nouveau aux autres médecins. Mais ce qu'il a écrit sur les eaux de Freyenwalde a contribué peut-être à attirer du concours à cette ville pendant l'été. *Bœrner.*

SCHAARSCHMIDT (Samuel) frère aîné du précédent, à ce qu'il paroît, & certainement fils aîné d'un autre Samuel Schaarschmidt mort pasteur à Halle, dont l'histoire feroit plus intéressante que celle de ses fils; mais qui n'appartient point à notre sujet. Celui dont nous parlons s'est aussi fort distingué dans l'anatomie & la médecine qu'il a professées à Berlin. Il passoit pour très-habile, surtout dans les cures des maladies vénériennes. Cependant il mourut à l'âge de quarante ans environ par les suites de son libertinage & de ses débauches.

SCHADOW (Godefroi) né à Berlin en 1764, sera un des bons sculpteurs que l'Allemagne

aura eus depuis la renaiſſance des arts. Son père, qui étoit un pauvre tailleur, éleva ce fils comme tous les gens du peuple. Mais ſon talent pour le deſſein ſe manifeſta de fort bonne heure. A l'âge de douze ans il entra comme apprenti dans l'attelier de Mr Taſſaert, que le roi avoit fait venir à Berlin; & avant qu'il eût vingt ans il ſentit qu'il deviendroit un habile ſculpteur s'il pouvoit aller étudier ſur les grands modèles qu'offre l'Italie. Il renonça aux gages que Fréderic II lui avoit aſſignés, & qu'il ne permettoit guère qu'on allât dépenſer hors de ſes états, & il alla avec très-peu de reſſource à Vienne, où il ſe maria avec une juive qui ſe fit baptiſer. Avec ſon épouſe il alla à Rome, où il ne reſta que deux ans. Il en partit avec regret pour travailler ſous Fréderic Guillaume, qui le rappela, & qui lui aſſigna d'abord une penſion pour le faire ſubſiſter honnêtement. Parmi les ouvrages qu'il a ſculptés ou modelés dans ces deux ans, le mauſolée du comte de la Marck auquel il travaille, va probablement éclipſer tout ce que les ſculpteurs allemands, excepté Lander de Vienne, ont fait jusqu'ici.

SCHAEFFER (Martin Fréderic) né à Berlin en 1713, est depuis trente ou quarante ans employé à Breslau comme secrétaire de la régence. Quoiqu'il n'ait jamais été ni prédicateur, ni maître d'école, il s'est beaucoup occupé de religion & du régime des écoles. Il a traduit en prose allemande les deux poëmes de Racine *sur la religion* & *sur la grâce*, & *l'anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. Il a donné plusieurs livres élémentaires & quelques recueils de passages choisis d'auteurs anciens, mais d'un goût un peu moins sûr. Il a rédigé en tables un catéchisme; car il faut que tout soit en tables présentement. Il a retouché le style des anciens cantiques composés en langue vulgaire; il a même fait imprimer des instructions & des modèles pour exercer la jeunesse à la belle écriture. *Streit*, *Hamberger* & *Meusel*.

SCHALL (Jean Éberhard Fréderic) né à Magdebourg en 1742, est un de ces hommes qui avec beaucoup de talens & de connoissances ont de la peine à se fixer à quelque chose, & à trouver une place qui leur convienne. Voici ce que les auteurs de l'Allemagne savante nous ap-

prennent sur la carrière qu'a fournie cet homme de lettres. Il étoit avocat à Berlin; il quitta cette profession & alla vivre à Leipsic sans emploi. Il quitta Leipsic, la Saxe & l'Allemagne, & chercha en Pologne & ailleurs de l'occupation & des ressources. En 1780 il fut placé comme maître (apparemment de langue allemande) à Pultava dans l'Uckraine, au fond de la Russie. Peu de temps après il parut comme professeur à Moscow. On lui proposa quelque condition dans la Russie Blanche; & il devint précepteur domestique à Mohilow & à Pleskow. Dans le voisinage de cette ville il donna aussi des instructions particulières à un baron Igelstrœhm. Cela ne dura que quelques mois. Mr Schall renonça à cette occupation, & s'arrêta à Dorpat. Il obtint dans la même année, 1785, une place de maître au corps des cadets à Pétersbourg avec quatre cents roubles d'appointement. Avant de quitter l'Allemagne il avoit donné des supplémens à un ouvrage du conseiller Wangerow sur le droit de change dans les états prussiens, & quelques appendices à un essai de Mr Schlosser sur l'amélioration du droit civil. Il est outre cela un des cinquante, soixante, ou cent auteurs

allemands qui ont écrit sur le fameux petit livre *des délits & des peines* du marquis Beccaria, & d'un pareil ouvrage de Barkhausen. On a aussi de lui trois sermons, qu'il intitula *Discours dans le désert.*

SCHARTOW (Chrétien Charles Fréderic) né à Berlin, a été recteur d'une école à Nouveau-Stettin. Il erra ensuite quelque temps, & eut enfin une petite cure dans la Poméranie prussienne. En 1765 il avoit fait un mémoire en latin sur la langue caldéenne; & quelques années après il donna deux ouvrages de piété en allemand. Depuis près de vingt ans il n'a plus rien publié que l'on sache.

SCHEFFNER (Jean George) né à Kœnigsberg en 1736, fut long-temps secrétaire du duc de Holstein-Beck dans le temps que ce prince vivoit en Prusse. Il obtint ensuite une lieutenance dans un régiment prussien pendant la guerre de sept ans. Après la paix de 1763 il prit son congé, & se livra totalement à son goût pour la littérature. Il a donné des poësies, traduit le *Pastor fido*, & les discours de Machiavel sur la première décade de Tite-Live.

SCHEIBEL (Jean Éphraïm) professeur de mathématiques à Breslau. Ses ouvrages concernant sa profession se réduisent à une notice de l'éclipse de l'année 1765. L'édition d'un code des évangiles confrontés par Rehdiger, n'est guère l'ouvrage d'un astronome. Mr Bœmer, dans son Almanach historique d'histoire naturelle & d'économie, a publié quelques mémoires de ce mathématicien, qui de son côté donne un ouvrage périodique, sous le titre d'*Introductions à la connoissance des livres de mathématiques*, dont on a déjà une vingtaine de cahiers.

SCHEIBLER (Charles Fréderic) pasteur de trois villages, a donné un roman dont le titre ne paroît pas trop assorti au caractère d'un ecclésiastique, & qui peut néanmoins être instructif & moral, comme l'auteur l'annonce, *Vie & aventures de Poca-honta*, (peu honteuse) princesse américaine, & un dialogue dont le titre n'est pas moins équivoque: *Sophrone ou le chrétien ingénu.* Son ouvrage le plus intéressant semble être celui qu'il a tiré des écrits du capitaine Jean Smith, contenant la rela-

tion de ses voyages, les découvertes dans le nord de l'Amérique, & la véritable origine de la révolution qui s'est opérée dans les colonies angloises. Cet ouvrage, en un volume in-8°, a paru à Berlin en 1782. Il y a deux autres Scheibler Poméraniens qui ont donné quelques ouvrages peu considérables. Jean Daniel Scheibler, conseiller de la régence & de la cour de justice à Kustrin, a part à une feuille hebdomadaire intitulée *la Revue*.

SCHELLER (Émanuel Jean Gerhard) premier professeur & recteur du collége de Brieg en Silésie, est né à Flow, village près de Dahme en Saxe, où son père étoit ministre. Il étudia à Leipsic du temps d'Ernesti. Il débuta par un discours latin *sur l'utilité de l'histoire*, qui parut en 1760. Il avoit alors vingt-cinq ans. S'étant ainsi fait connoître, il obtint une école à Lubben en Lusace, où il resta dix ou onze ans, jusqu'à ce que plusieurs autres ouvrages lui ayant fait une réputation de bon maître d'école, surtout pour le latin, il fut appelé à Brieg. C'est là qu'il composa un grand *dictionnaire latin & allemand*. Ce pénible ouvrage ne l'empêcha pas

d'en donner de plus légers en langue vulgaire. Dans un de ceux-ci il prouve qu'il eſt utile à l'état que les maîtres d'écoles ſoient bien payés & honorés. Qu'ils ſoient honorés, cela eſt certainement fort néceſſaire. Qu'ils ſoient bien payés, c'eſt de quoi Mr de Mirabeau ſemble douter dans ſa *Monarchie pruſſienne*. Un des programmes latins de Mr Scheller porte dans le titre: *pourquoi le nombre des ſavans qui penſent par eux-mêmes eſt-il ſi rare?*

SCHENCK (M.....) ſecrétaire d'un comte de Puckler en Siléſie, a traduit des ouvrages du cardinal de Bernis, de Montesquieu & de Rollin, & a donné de ſa façon des comédies & des fables.

SCHEPFER (Gaspar Godefroi) avocat, né à Aurich dans l'Oſt-Friſe, établi à Lignitz, & membre du conſeil de cette ville, a publié quelques-uns de ſes écrits, dont un peut intéreſſer bien des perſonnes qui ſe trouvent dans le cas. Il examine *ſi un homme ou une femme en ſe mariant perd l'héritage ou le legs qu'on lui a laiſſé à condition qu'il ne ſe marieroit point.*

SCHERER (Chrétien Arend) né à Magdebourg, professeur de médecine à l'université de Duisbourg, compose, dit-on, des discours pour ceux de ses collégues qui ne peuvent pas en faire, lorsqu'ils doivent donner le bonnet doctoral à des candidats.

SCHICKEDANZ (Abraham Philippe Gottfried) fils d'un savant ecclésiastique & maître d'école du pays d'Anhalt, naquit à Dessau, & fut dix à douze ans recteur d'un collége & prédicateur à Francfort sur l'Oder. Il est pasteur à Zerbst, patrie de son père. On a de lui quelques dissertations sur des sujets d'histoire judaïque, & beaucoup d'extraits raisonnés d'ouvrages théologiques qu'il a fournis à la Bibliothèque de Lange & à plusieurs autres journaux.

SCHINCK (Jean Fréderic) né a Magdebourg, étudia la théologie à Halle, vint ensuite vivre à Berlin comme candidat; mais le goût qu'il prit pour le théâtre lui fit négliger la chaire. Au lieu de chercher une place de prédicateur & de composer des sermons, il composa des pièces de théâtre. Celle qui eut d'a-

bord le plus de ſuccès, eſt la tragédie de *Gianetta Montaldi*, qui parut en 1777. L'auteur partit l'année d'après avec une troupe de comédiens pour aller à Hanovre. Je ne ſais ſi Mr Engel l'a encouragé d'entrer dans cette carrière ſi peu théologique. Mais je trouve que Mr Schinck lui dédia le premier cahier d'un ouvrage périodique, ſous le titre de *Mois dramaturgique.* Mr Schinck trouva mieux d'être auteur dramatique que journaliſte & cenſeur de drames. Cependant il donna depuis, avec des pièces de ſa compoſition, des extraits ou des fragmens, des eſquiſſes de ſes pièces ou de celles d'autrui ſous le titre d'*Almanach univerſel de théâtre.* De Hanovre il paſſa à Vienne, & de là à Grætz, puis ailleurs, toujours en qualité de poëte attaché à une troupe.

SCHINEMANN (George Théodore) né à Kœnigsberg en Pruſſe, y fit ſes études, & après avoir voyagé en Allemagne & en Hollande il devint profeſſeur à l'univerſité de ſa patrie, enſuite conſeiller & premier ſecrétaire de la régence. Le grand chancelier Carmer l'employa à la réforme du code. Ce juriſconſulte a publié

dans les années 1741, 1743 & 1744 des dissertations latines, dont une a pour titre: *Essai de la jurisprudence avant Justinien, tiré de St Augustin.* Il a écrit en allemand des observations sur Hobbes, sur l'origine des sculptures dans les églises & dans leurs cimetières. Mais Mr Goldbeck qui en parle, Tom. I. p. 115, ne dit pas que ces écrits ont été imprimés.

SCHINEMANN (Jean Fréderic) frère du précédent, naquit en 1719. A l'âge de dix-huit à dix-neuf ans il s'étoit déjà fait connoître par un éloge de son père, qu'il composa en style lapidaire en 1737, & une dissertation latine sur la véritable forme du gouvernement de Rome. Il voyagea par motifs de santé & de curiosité en Allemagne, en Hollande. Il prit les bains de Pyrmont & de Carlsbad; il visita plusieurs universités; mais il s'arrêta surtout à Halle. En 1747 il retourna dans sa patrie, & il fut employé comme jurisconsulte, & s'avança d'une place à l'autre, & les remplit avec honneur. Il n'eut plus le loisir de faire des livres; mais il eut toujours la réputation d'un homme fort instruit & même éloquent. Ce fut lui qui au

nom

nom de la ville & du magistrat de Kœnigsberg complimenta le grand duc & la grande duchesse de Russie à l'occasion de leur mariage en 1776, & de leur passage comme voyageurs. Son fils Guillaume Émile, né en 1767, étoit un enfant célèbre dans sa patrie en 1780 & 1781. Je ne sais si les succès suivans ont répondu à ses premiers essais. *Goldbeck.* Tom. II. p. 91.

SCHIRMER (Jean Fréderic) prédicateur à deux villages de Silésie, a traduit les épîtres de St Jaques, de St Pierre, de St Jude en 1778.

SCHLEGEL (Gottlieb) né à Kœnigsberg, capitale de la Prusse, l'an 1739, étudia dans les colléges, ensuite à l'université de sa patrie. Il reçut les premières instructions dans les mêmes colléges & à la même université de Kœnigsberg en qualité de simple maître. En 1765 il fut appelé à Riga, pour y être recteur de l'école de la cathédrale. Il voyagea ensuite en Allemagne, & se fit recevoir docteur en théologie. A son retour à Riga il fut fait pasteur de l'église cathédrale. Il commença à se faire connoître comme auteur à Kœnigsberg sa patrie, par un

difcours édifiant qu'il prononça & qu'il fit imprimer à la mort d'un certain profeffeur Bock qui avoit abjuré fes erreurs & fon incrédulité fur la fin de fa vie. Du fond feptentrional de l'Allemagne il prit part aux difputes littéraires qui s'étoient élevées entre les littérateurs fuiffes & ceux de Leipfic, & dont il a donné un abrégé hiftorique. Il étoit déjà recteur d'une école à Riga, & infpecteur de l'école du dôme, quand il fit l'oraifon funèbre du feldmaréchal Munich l'an 1767. Il ne ceffa depuis-lors de donner au public des ouvrages utiles, particulièrement fur l'éducation & la conduite des étudians. Il en fit un fur les duels, qui femblent être auffi fréquens entre les écoliers de la Livonie qu'ils l'étoient autrefois entre ceux de Jéna en Thuringe. Cet eccléfiaftique ftudieux ne prit le grade de docteur en théologie à Erlang qu'en 1777, âgé de trente-huit ans. Il eft depuis 1781 très-honnêtement placé comme diacre & comme pafteur à deux églifes de Riga. Je ne fais fi ce favant pafteur pruffien eft forti de la même famille des Schlegel de Misnie, qui a donné cinq ou fix illuftres écrivains à la Saxe. Le plus ancien eft Jean Élias, mort

en 1749 à la fleur de son âge. Il a été précurseur des poëtes dramatiques de sa nation; & peu de ceux qui vivent aujourd'hui l'ont surpassé.

Schlegundal (Fréderic Godefroi) naquit à Lingen en 1730. Son père, natif de la même ville, étoit professeur d'humanités & de mathématique à l'université de Duisbourg. On a du père quelques dissertations sur la chimie & sur la physique, & on en a du fils sur quelques points particuliers de droit civil. Le père ne vivoit plus en 1773; le fils dont nous parlons, est mort aussi depuis quelques années.

Schlieffen (Martin Ernest, baron de) lieutenant-général au service de Prusse, chef de la garnison & gouverneur de Wésel, naquit en Poméranie dans la province de Colberg en 1732. On a tout lieu de croire que sa famille est une branche de celle de Schlieben, quoiqu'elle en soit détachée depuis long-temps. Rien n'étoit plus ordinaire que le changement de quelques lettres dans le nom. On a fait de *Sliwingen* *Sliwen*, ensuite *Schlieffen* & *Schlieben*. Mais il est rare qu'un homme d'un mérite aussi di-

ſtingué que l'eſt Mr le baron de Schlieffen veuille ſe donner la peine d'éclaircir ſa généalogie. Cependant il n'a pas dédaigné de fouiller dans la pouſſière de ſes archives, pour compoſer l'hiſtoire de ſa famille & celle de Schlieben, très-ancienne & très-illuſtre dans l'empire, & dans la Pruſſe royale. Si le gros de ſon ouvrage ſur la famille Schlieffen (a) n'intéreſſe peut-être que les familles nobles de la Pruſſe, le diſcours préliminaire eſt très-beau & très-intéreſſant pour tous ceux qui étudient l'hiſtoire de l'empire germanique. Peut-être en 1790, où il paroît que l'on revient à grands pas de l'ancien préjugé concernant la nobleſſe, & que Mr de Schlieffen eſt occupé de plus grandes affaires, il ne ſe feroit plus donné cette peine. Cependant en Allemagne les généalogies étant des eſpèces de lettres de crédit qui donnent droit à des biens réels, un père de famille auroit tort de les négliger. Nous ſommes bien aiſes que Mr de Schlieffen nous ait donné cette hiſtoire, d'autant plus qu'elle eſt bien écrite en allemand, &

(a) V. *Nachricht von einigen Hæuſern des Geſchlechts der von Schlieffen oder Schlieben, vor Alters Sliwen oder Sliwingen.* Édition de Caſſel de 1785.

que par là nous avons lieu de faire mention de lui. Ayant pris ſervice dans les troupes du roi, dont il étoit né ſujet, il fit les premières campagnes de la guerre de ſept ans. Quelques torts qu'on lui fit l'obligèrent de demander ſon congé. Il ſe préſenta au duc Ferdinand de Bronswic; & demandant d'entrer dans l'armée des alliés, il vouloit y entrer dans un rang ſupérieur à celui qu'il avoit dans l'armée pruſſienne. On lui fit des difficultés ſur cet avancement; mais dès qu'on fut mieux inſtruit de ſes talens, on lui accorda ce qu'il demandoit, & il continua de faire les campagnes pendant cette guerre opiniâtre. Après la paix de Hubertsbourg il s'attacha au landgrave de Heſſe-Caſſel, qui le fit miniſtre d'état, & l'avança comme militaire ſuivant les rangs. Mr de Schlieſſen conſacra à l'étude & à des occupations littéraires les loiſirs que lui laiſſoient ſes charges. Tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à la cour de Caſſel ont été enchantés de ſa converſation, étonnés de ſon ſavoir, même en faiſant abſtraction de ſes connoiſſances politiques & militaires. Fréderic Guillaume l'avoit connu; il ne l'oublia pas; & lorsqu'il fut roi il le rappela à ſon ſervice. En 1787

il lui donna le régiment & le gouvernement que la mort de Mr de Gaudi avoient laissés vacans. Depuis-lors les nouvelles publiques ont assez parlé de lui; & certes peu de personnes de son état sont si universellement comblées d'éloges.

SCHMAUSS (Jean Jaques) né à Landau en Alsace en 1690, après avoir été dix ans professeur à Gœttingue, accepta la chaire que la mort du célèbre Heineccius laissa vacante à Halle. Il étoit digne de le remplacer, à en juger par ses ouvrages. Il quitta cependant cette place, quoiqu'il eût obtenu le titre honorable de conseiller privé & un appointement fort honnête. Il retourna à Gœttingue, où il enseigna l'histoire du droit public avec beaucoup de succès jusqu'en 1757, qu'il mourut. Outre les trois cours de droit qu'il a publiés en latin, & qui étoient des cours méthodiques de jurisprudence, il a fait plusieurs ouvrages en allemand qui ne sont guère lus aujourd'hui; mais qui en ont amené beaucoup d'autres à leur suite dans le même genre. En 1713 & 1718, il donna, sous le nom de *Pauli Antonini*, deux journaux dont le titre répond à peu près à celui de ca-

binet curieux de littérature & de politique. Il écrivit l'histoire de Charles XII, qui parut dans la même année que ce roi mourut; & celle de l'empereur Charles VI & du prince Eugène, qui vivoient encore. *Dreyhaupt. Putter.*

SCHMEITZEL (Martin). Si ce professeur eût écrit l'histoire de sa vie, elle nous serviroit infiniment à l'histoire du nord tant politique que littéraire depuis le commencement du siècle. Il est né en Hongrie l'an 1677; il voyagea à l'âge de vingt-un ans en Pologne, en Silésie, en Saxe, & il alla continuer ses études à l'université de Jéna, qui étoit alors la plus célèbre de toutes celles de l'Allemagne. Il entendit Hebenstreit, Posner & Struve ou Struvius. Il passa ensuite à Greifswalde, dont l'université étoit aussi en réputation. Les plus estimés de ses professeurs étoient Meyer & Palthénius. Il fut appelé en Suède, pour être l'instituteur d'un jeune gentilhomme, avec lequel il vint à Halle, d'où il fut obligé de partir avec son élève par ordre de Fréderic I, roi de Prusse, qui étoit brouillé avec Charles X. Alors il se rendit à Jéna, où il donna des leçons *priva-*

tissime. De là il se rendit tout seul à Halle. Il y prit le grade de maître-ès-arts, & fut fait professeur extraordinaire de philosophie. La dissertation inaugurale qu'il soutint alors, & qu'il fit imprimer deux ans après, roule sur un sujet singulier pour un philosophe, mais fort de mode dans ce temps-là, & même aujourd'hui; c'est sur le titre d'*Empereur*, que le czar de Russie prétendoit. Tous les ouvrages de Schmeitzel sont sur des sujets intéressans à plusieurs égards; quelques-uns en latin regardent l'histoire ancienne & moderne ecclésiastique & littéraire de la Hongrie, de la Transilvanie. Le traité qu'il a donné en allemand sous le titre d'*Instruction* pour un instituteur ou précepteur domestique (*Hoffmeister*,) a du rapport avec un opuscule de Lucien *de Mercede conductis*, & avec le livre *de Officiis* de Jean de la Casa; mais il contient des avis plus conformes à nos mœurs & à nos usages. Il avoit alors quarante ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans ce métier. Il est des premiers Allemands qui ont écrit sur l'économie politique, ou comme on l'appelle aujourd'hui *statistique*. L'ouvrage de Schmeitzel est de 1732.

Le traité qu'il donna *de Natura & indole Heraldicae*, a été copié par vingt autres qui ont écrit ſur la blaſonnerie. Il ne paroît pas qu'il ſe fût formé ſur les Anglois, comme la plupart des autres. La littérature angloiſe n'étoit pas encore en vogue de ſon temps. Il fut auſſi un des premiers qui recommandèrent l'inſtruction encyclopédique. Un précepteur de gentilshommes acquiert naturellement ce goût par l'occaſion qu'il a d'apprendre & d'enſeigner un peu de tout. Mort en 1747. Il ne laiſſa que trois filles. *Dreyhaupt.*

SCHMETTAU (Samuel, comte de) maréchal des armées de Pruſſe, & curateur de l'académie des ſciences de Berlin, naquit en 1784. Dans les mémoires qu'on fournit à Mr de Maupertuis lorsqu'il fit l'éloge de ce ſavant militaire en 1750, il étoit dit que ſes ancêtres, d'une ancienne nobleſſe hongroiſe, ayant ſervi ſous le roi Matthias Corvin lorsque celui-ci porta la guerre en Bohème & en Siléſie, s'établirent dans le comté de Glatz; que la famille perdit ſes titres dans la guerre de Hongrie & d'Allemagne, & que l'empereur Léopold I y

ſuppléa en lui faiſant accorder de nouvelles patentes, par lesquelles ſa nobleſſe étoit reconnue, confirmée & renouvelée. Mais il n'a pas dit comment le père & l'aïeul du maréchal ſe ſont attachés au ſervice des électeurs de Brandebourg, lorsque la Siléſie n'étoit pas ſous leur domination. Nous ignorons ſi un Wolfgang de Schmettau, employé dans la miſſion étrangère par le grand électeur en 1684, étoit de la même famille ([a]). Nous ſavons ſeulement que Samuel de Schmettau, père du maréchal, ne crut pas au deſſous de lui d'être conſeiller de bailliage (*Amtsrath*) à Kuſtrin, d'où il fut transféré à Berlin en qualité de conſeiller à la chambre des domaines. Il ſe maria, ſoit à Kuſtrin, ſoit à Berlin, avec la fille d'un eccléſiaſtique réformé françois, nommée Marie de la Fontaine Vicard. Le premier fruit de ce mariage fut Samuel dont nous parlons. Élevé & inſtruit comme il devoit l'être dans un pays où les ſciences & les arts étoient cultivés au point qu'on ſe flattoit d'égaler la France ſous Louis XIV, il alla ſervir en Danemark, où un

(a) V. *Puffendorff*, *de Relat. german. Frider. Guillelm.* Lib. XIX. cap. 40—42.

oncle qui commandoit un régiment le fit entrer comme cadet aux gardes; & un an après il fut fait enseigne, à l'âge de seize ans. Il fit plusieurs campagnes dans un corps d'armée que le Danemark fournissoit alors à l'Angleterre & à la Hollande. Il se trouva à plusieurs siéges & à celui de Bonn, comme ingénieur volontaire, sous le célèbre général Coehorn, le Vauban des Hollandois. Devenu capitaine, il se trouva à d'autres siéges & à la fameuse bataille de Hœchstætt, où il fut blessé; & en 1708 à la journée d'Oudenarde & au siége de Lille. Après ce siége il leva le plan de l'attaque, qu'il présenta à Auguste, roi de Pologne; & il fit ainsi connoître son talent pour le génie. Il avoit alors vingt-cinq ans. L'année d'après il fut fait major. Le prince héréditaire de Hesse le prit pour son aide de camp au siége de Tournai. Le comte de Schulenbourg qui fut ensuite général des troupes vénitiennes, le connut pendant ce siége, & le fit connoître au prince Eugène. Schmettau se trouva sous ce prince à la bataille de Malplaquet, & le suivit en qualité de volontaire à la campagne du Rhin. Après la paix d'Utrecht, le régiment de son oncle

paſſa au ſervice de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. En 1715 Charles XII lui envoya la patente de quartier-maître-général, & l'adreſſa au prince de Heſſe-Caſſel, ſon ſucceſſeur préſomptif à la couronne de Suède. Mais Mr de Schmettau reçut la patente, qu'il n'étoit plus en état d'accepter honnêtement cette offre; puisqu'il étoit déjà en marche avec les troupes ſaxonnes alliées de la Pruſſe. Il fut avec celles-ci au ſiége de Stralſund, & à la deſcente dans l'île de Rugen. Il avoit à peine trente ans, il ne comptoit pas quinze ans de ſervice, & il comptoit déjà plus de dix-ſept ſiéges, & autant de batailles auxquelles il s'étoit trouvé. Étant colonel au ſervice de Saxe, Fréderic Guillaume I, roi de Pruſſe, le décora de l'ordre de la généroſité; & le roi Auguſte lui permit d'aller ſervir comme volontaire en Hongrie ſous le prince Eugène, & il l'y envoya de nouveau l'année ſuivante. Le prince Eugène, qui dès 1713 avoit voulu le faire entrer au ſervice de l'empereur Charles VI, & qui n'avoit pu le déterminer, le détermina cette fois; & avec la permiſſion du roi de Pologne il le fit quartier-maître-général & major-général dans l'armée

autrichienne. C'étoit l'année 1719. L'empereur avoit envoyé une armée en Italie au secours du roi Victor Amédée, à qui les Espagnols avoient enlevé l'île de Sicile. Mr de Schmettau y alla sous les ordres du comte de Mercy. La guerre étant finie, & la Sicile étant restée à l'empereur, Schmettau eut ordre de lever la carte de toute l'île. Il la leva, & y joignit un état exact de son commerce, proposa des moyens d'y augmenter les revenus, & fournit divers desseins de fortifications qu'il conseilloit d'y faire. De Sicile il fut encore envoyé en Hongrie pour lever des plans; & en 1730, lorsqu'on se crut à la veille d'une guerre en Italie, Mr de Schmettau y fut envoyé, pour y servir sous le comte de Daun contre les Espagnols, qui méditoient une descente dans la Lunigiane. En 1732 il passa en Corse sous les ordres du prince Louis de Wurtemberg, qui lui donna le commandement de la moitié du corps d'armée qu'il y avoit conduit. La république de Gênes, pour laquelle le prince & Schmettau faisoient la guerre contre les Corses, très-satisfaite du service que ce dernier leur avoit rendu, lui firent un présent considérable. Revenu de

l'île de Corse, Mr de Schmettau fut nommé pour servir sur le Rhin, sous le duc Ferdinand Albert de Bronswic, dans l'armée que le prince Eugène commandoit en chef en 1733. Alors il fut fait lieutenant-feldmaréchal, & commanda l'armée pendant les quartiers d'hiver de 1734 & 1735. Peu de mois après il fut fait grand-maître de l'artillerie (*Feldzeugmeister*); mais il garda en même temps la charge de quartier-maître-général. Cependant le prince Eugène mourut, & la mort d'un si puissant protecteur commença à faire prendre un tour moins favorable à la carrière que Mr de Schmettau avoit fournie jusqu'alors. La guerre étant finie avec la France, il étoit retourné à Vienne. Il étoit question d'une guerre contre les Turcs. Mr de Schmettau étoit admis aux conférences; mais ses avis n'étoient point suivis. On se contenta de l'envoyer visiter les frontières; & il eut ordre d'assembler un corps d'armée & de se joindre à la grande armée qui étoit à Barakin. Dans ces entrefaites deux maîtres d'artillerie moins anciens que lui, Philippi & Kevenhuller, furent faits feldmaréchaux. Il s'en plaignit; on chercha des biais pour le satisfaire; & on décida

qu'il commanderoit l'infanterie ſans être ſous leurs ordres. Pendànt les opérations de la campagne de 1737 il tomba malade, & fut obligé de ſe faire porter en litière à Belgrade; de là à Bude pour y paſſer l'hiver; & le printemps ſuivant il alla changer d'air à Carlsbad & à Glogau. S'étant rétabli & étant arrivé à Vienne au moment que l'on y reçut l'avis que Belgrade étoit ſur le point de ſe rendre aux Turcs, il y fut envoyé pour tâcher de s'y jeter & de ſauver la place. Il y entra, & on ne doutoit plus qu'elle ne fût conſervée, lorsque Mr de Neuperg, plénipotentiaire, & Mr de Wallis lui ordonnèrent de la remettre aux Turcs. Le traité de paix de Belgrade ſuivit la reddition de cette place. Peu après mourut Charles VI. Cette mort fut encore déſavantageuſe à Mr de Schmettau, comme l'avoit été celle du prince Eugène. Les chefs de l'armée & les miniſtres de la reine Marie Thérèſe & du grand duc régnant ſon mari, lui ayant fait eſſuyer quelques déſagrémens, Mr de Schmettau écrivit au maréchal de Schulenbourg, pour qu'il le fît entrer au ſervice de la république de Veniſe. Mais cela n'ayant pas eu lieu, il vint en Saxe ſous pré-

texte de santé; & dès qu'il fut à Dresde il demanda sa démission à la cour de Vienne, pour passer au service de son maître naturel Frédéric II, qui le fit d'abord grand-maître d'artillerie avec une grosse pension. Cette démarche, qu'on regarda à Vienne comme une défection, donna beaucoup de pâture à la médisance; & ceux qui lui avoient été contraires eurent de nouveaux prétextes pour le calomnier. Frédéric II, quoiqu'il connût les talens militaires & la longue expérience de Mr de Schmettau, l'employa cependant plutôt dans des négociations que dans des opérations de guerre. Il l'envoya d'abord à l'empereur Charles VII. Je ne sais quel fut le sujet ou le succès de cette mission. Mais il en rapporta un présent considérable que l'empereur lui fit, & il fut créé comte. En 1744 lorsque le roi de Prusse s'allia derechef avec la France, le comte de Schmettau fut envoyé auprès de Louis XV, qui étoit à Metz. Les lettres qu'il écrivit de là au roi de Prusse, dont quelques-unes furent interceptées, le brouillèrent avec le maréchal de Noailles, dont il blâmoit la lenteur. On sait qu'il auroit voulu le faire remplacer par le maréchal de Belle-isle

dans

dans le commandement de l'armée. Le maréchal de Noailles se crut en devoir de justifier sa conduite auprès du roi de Prusse, & sollicita le rappel de son maréchal. Les mémoires que l'abbé Millot a publiés, tirés des archives de la maison de Noailles, ne peignent pas avantageusement le maréchal prussien. Mais par ces mémoires mêmes, où l'on trouve des extraits d'une lettre de Fréderic & quelques détails sur la seconde guerre de Silésie, il seroit encore prouvé que si les conseils de Schmettau eussent été suivis, on auroit fait beaucoup mieux qu'on ne fit (a). Fréderic II ayant résolu de rétablir la société des sciences fondée par son aïeul & tombée dans une langueur mortelle sous son père, chargea d'abord de ce soin le maréchal de Schmettau. On ne pouvoit alors choisir un homme plus propre pour cela parmi les sujets du roi. Le maréchal jugeant que la chose feroit plus d'éclat, si au lieu de rétablir l'ancienne société fondée sous Fréderic I on en créoit une nouvelle, commença à rassembler chez lui quelques savans,

(a) Voyez *Mémoires politiques & militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV & Louis XV*, par l'abbé Millot, Tom. IV. p. 215 — 250.

tant de ceux qui avoient été de l'ancienne fociété, que d'autres qui n'en étoient pas. Cette fociété, qu'on appela enfuite intermédiaire, eut des règlemens particuliers; & Mr le comte de Schmettau en fut le premier curateur avec trois collégues nobles, Mrs de Viereck, de Borck & de Gotter. Le roi deftina une falle de fon château à cette fociété intermédiaire, à laquelle fuccéda auffitôt l'académie telle qu'elle fubfifte aujourd'hui. Mr de Maupertuis en ayant été déclaré préfident, le maréchal de Schmettau devint un des chefs fubalternes; mais il n'en fut pas moins actif. Il eft vrai que fes projets, furtout celui de dreffer une méridienne à l'exemple de celles de Paris & de Bologne, trouvèrent de l'oppofition, & qu'après avoir entrepris cette opération il eut ordre de s'en défifter. Ces contradictions minèrent fa fanté, que les travaux & les plaifirs avoient déjà fort affoiblie. Parmi les vertus de ce favant maréchal on ne compte point celle de Xénocrates. Jufqu'aux derniers momens de fa vie il aima les femmes; & même pour fe donner une chaleur que l'âge, les fatigues & les abus du plaifir lui avoient ôtée, il eut recours, dit-on, au moyen que les fervi-

teurs de David avoient imaginé pour prolonger la vie de ce roi. Le maréchal mourut âgé de soixante-sept ans au mois d'Août 1751. Il avoit été marié deux fois. Un de ses fils dont on aura lieu de parler ailleurs, est connu depuis long-temps par ses magnifiques cartes du Mecklenbourg, & vient de donner l'histoire de la guerre de Bavière de 1778, dans laquelle il étoit aide de camp de Fréderic II.

SCHMIDT (George Fréderic) graveur célèbre, naquit à Berlin en 1712 d'un pauvre drapier. Son père lui voyant de la disposition pour la gravure, le mit sous un mauvais artiste de ce genre, nommé Bousch. L'élève surpassa bientôt le maître; & lui acquit quelque réputation par des ouvrages que Bousch publioit comme sortis de son burin. A dix-huit ans l'apprenti quitta son maître & ses parens, & prit service dans un corps d'artillerie. Il déserta en 1736, & alla à Paris sans savoir le françois, sans recommandation, sans argent. Il s'adressa à Lancret, ami du peintre Pesne que le jeune homme avoit connu à Berlin; & ce Lancret le fit connoître à Larmessin, qui l'employa aussitôt à

graver ſous lui quelques-unes des fables de La Fontaine. Il profita ſi bien, qu'au bout de cinq ou ſix ans on le jugea digne d'être aſſocié à l'académie de peinture. Ce fut à cette occaſion qu'il grava le portrait de Mignard, qui en étoit alors le directeur. Cette pièce paſſe même aujourd'hui pour le plus beau des ouvrages de Schmidt; plus eſtimée encore que le portrait du comte d'Évreux, qu'il avoit gravé en 1737 avec beaucoup de ſuccès, d'après Rigaud. Son nom devint alors célèbre; de ſorte que Fréderic II voulut l'avoir. Il lui fit 600 écus de penſion en le rappelant à Berlin. On ne ſait pas ſi ce roi ignoroit qu'il étoit déſerteur, s'il le diſſimula, ou s'il lui fit grâce; ce dernier eſt le plus probable, puisqu'on ne lui ſuſcita jamais aucune affaire pour cela. Un des beaux ouvrages qu'il fit en 1753, ce fut une eſpèce d'apothéoſe de la baronne de Grapendorf, ſeconde femme du grand-veneur de ce nom, & favorite du prince Auguſte, frère de Fréderic II. En 1757 l'impératrice Éliſabeth voulut l'avoir à Pétersbourg, pour faire graver ſon portrait peint par Tocqui. Fréderic II lui accorda la permiſſion d'y aller. Il eut 1500 écus de gages annuels;

& on lui en paya 4000 pour chacune de ses pièces. Il revint à Berlin avec des sommes considérables la même année qu'Élisabeth mourut, en 1762. Après son retour l'ouvrage le plus considérable qu'il ait fait, c'est la présentation de la sainte vierge au temple, d'après le tableau de Testa. Schmidt peignoit aussi à l'huile passablement. Dans la gravure à l'eau forte s'il n'égale point tout-à-fait le célèbre Rembrand, au moins il en approche beaucoup; & c'est dans ce genre qu'il travailla le plus sur la fin de sa vie. Il mourut subitement en 1775. Il avoit été saisi du froid à un baptême auquel on l'avoit prié d'assister. Il rentra chez lui, se mit contre le fourneau pour se réchauffer; on le trouva mort quelques heures après, assis au même endroit, comme s'il dormoit. Il avoit perdu sa femme & son fils. Trois de ses sœurs partagérent l'héritage. Son caractère dur & rebutant n'étoit pas propre à faire des élèves. De tous ceux qui ont travaillé sous lui, on ne connoît que Mr Daniel Berger.

SCHMIDT (Godefroi Éberhard) né à Weimar, a été précepteur (*Hoffmeister*) chez le

comté de Reufs, grand-maréchal de la cour de Pruffe. Il fut enfuite fecrétaire expédiant dans un bureau de Berlin. Il a donné en 1762 la vie de fon père, qui étoit pafteur & confeiller eccléfiaftique à Weimar.

SCHMIDT (Jean Fréderic) né à Liebmuhl dans la Pruffe orientale en 1749, a fait un livre latin fur la néceffité de la loi divine, & un traité fur la religion, en allemand. Il avoit entrepris à Kœnigsberg un journal fous le titre de *Caroline*, titre qu'il choifit apparemment pour donner cette marque d'eftime à quelque dame ou demoifelle qu'il aimoit. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Fréderic Schmidt de Gotha, diacre, prédicateur & poëte.

SCHMIDT (Jean Louis) né à Quedlinbourg en 1726, profeffeur de droit à Jéna. C'eft un de ceux qui ont continué le plus conftamment à écrire en latin; & il y écrit bien. Il n'a presque rien publié que fur le droit. Mais ce n'eft que dans les matières qui regardent la prefcription, & la reftitution *in integrum*, qu'il fe diftingue.

SCHMIDT (Klamar Éberhard Charles) secrétaire de la chambre à Halberstadt sa patrie, né en 1746, poëte, dit-on, de l'école de Gleim. Il a imité Pétrarque, dont il a aussi écrit la vie. Il a traduit Catulle; il a imité les idylles de Théocrite & quelques pièces de Virgile & d'Horace. Il sera encore quelques poëmes didactiques, il essayera le genre épique, & il sera dans ce siècle parmi les Allemands ce qu'a été Luigi Alamanni parmi les Italiens dans le siècle de Charles-Quint. Mais on trouve ses expressions souvent foibles & quelquefois niaises. Il est encore loin d'atteindre ses modèles.

SCHMUCKER (Jean Lebrecht) chirurgien-major dans les armées prussiennes. Ses ouvrages sont le fruit de quarante ans de pratique; & doivent être d'une grande utilité aux gens de sa profession. Il étoit fort âgé lorsqu'il mourut l'an 1786.

SCHNEIDER (Jean Gottlob) professeur d'éloquence & de philologie à l'université de Francfort sur l'Oder, est né dans un village de la Misnie, près de Wurzen, en 1752. A l'âge de vingt ou vingt-un ans il donna des notes

fur les orateurs grecs de l'édition de Fifcher. Il vécut enfuite chez Mr Brounk à Strasbourg, où il a eu grande part à la belle édition de l'Anthologie grecque. Il traduifit après cela les livres de la *chaffe*, de la *pêche* d'Oppien; & donna un traité curieux, fur la manière de vivre fous l'eau; & paffa de l'étude de la philologie & des belles lettres à l'hiftoire naturelle. Mais l'édition de l'hiftoire des animaux d'Elien avec des notes lui affure une place parmi les littérateurs & les naturaliftes érudits. Il a fait plufieurs autres ouvrages; & il en fera encore davantage; car il n'eft pas à la moitié de fa carrière, felon toute apparence. Il travaille depuis long-temps fur l'hiftoire des animaux d'Ariftote, qui fera un ouvrage admirable. En même temps il prépare une édition des œuvres de Xénophon; & ayant heureufement retrouvé un ouvrage de l'empereur Fréderic II fur la fauconnerie où cet empereur parle de chevaux, Mr Schneider s'en occupe à préfent, & il compofe un traité *de cura equorum*.

SCHOBELT (Chriftophe Henri) médecin à Ofterbourg dans la vieille Marche, a publié

en allemand en 1771 des inſtructions pour la cure des maladies vénériennes, & en 1776 un traité latin ſur *la migraine*. Outre cela il a donné des extraits d'un mauvais livre italien, intitulé *Vie de Donna Olympia*, & fait des nòtes à une petite brochure de Leſſing *ſur l'éducation du genre humain*. Il eſt depuis 1785 médecin ſalarié (*Stadt-Phyſicus*) de la ville de Strasbourg dans la Marche uckerane.

Schoenaich (Chriſtophe Otton, baron de) né en Luſace à Autiz fief de ſa famille, prit ſervice en Saxe, & parvint au rang de capitaine. Mais il eut toujours beaucoup de goût pour la belle littérature. Il quitta le ſervice, vint à Berlin, alla à Breslau & à Kœnigsberg, & donna partout des marques de ſes talens poëtiques en publiant des odes & des ſatires, & avec cela l'eſſai d'un poëme épique ſur Henri l'oiſeleur, & une tragédie ſur Montézuma. Il eut de l'empereur François I le titre de poëte lauréat. Depuis plus de vingt-cinq ans il ne fait plus rien imprimer. Ses derniers ouvrages ſont de l'an 1763.

SCHOLTEN (Jean Antoine de) né dans le Holſtein en 1730, général pruſſien & chef d'un régiment qui eſt en garniſon à Stettin, avoit formé une petite académie à Treuenbrietzen, où il a été dans un autre régiment jusqu'en 1786. A Stettin ſa maiſon eſt auſſi une eſpèce d'académie, même pour les amateurs des beaux arts. Il aime & il protége ſurtout les ſciences économiques. On a de lui une Inſtruction aux officiers.

SCHOLTZ (Chrétien) fils d'un paſteur réformé allemand de l'égliſe du Werder à Berlin, né vers 1698, fut premièrement paſteur à Zullichau, petite ville du duché de Croſſen ſur la frontière de la Siléſie. De là il fut transféré à Stettin en Poméranie, enſuite à Kuſtrin dans la nouvelle Marche. En 1739 il fut appelé à Berlin, pour être prédicateur à l'égliſe du dôme ou de la cour. Il n'eut d'abord que la cinquième place, qui eſt ordinairement remplie par un ſubſtitut des quatre prédicateurs de la cour. En 1749 une de ces places étant vacante, Scholtz y fut promu, & paſſa enſuite de la quatrième à la troiſième & à la deuxième. Par un malheureux accident, en 1757, il ſe fit une bleſſure

à la jambe qui lui causa de terribles angoisses, & fit craindre pour ses jours. Il supporta son mal avec fermeté, & il en guérit, quoique dans un âge avancé. Il survécut encore près de vingt ans à cet accident, n'étant mort qu'en 1777. Il avoit rassemblé une quantité de livres prodigieuse pour un homme qui avoit famille & qui n'avoit pas grande fortune. C'est le dernier Brandebourgeois, peut-être le dernier Allemand, qui s'est fort appliqué à la langue copte ou égyptienne, de laquelle il composa une grammaire & un glossaire ou lexicon. On a dit ci-dessus, dans l'article de Paul Ernest Jablonsky, qu'il étoit l'auteur du Lexique égyptien que Mr Woide avoit publié à Oxford. Mais nous avons à présent cet ouvrage sous les yeux; & nous y voyons clairement que Paul Ernest Jablonsky n'y eut d'autre part que d'avoir enseigné à Scholtz la langue copte, qu'il avoit apprise de La Croze. Ce qu'il faut ajouter d'après une lettre de Scholtz, que Woide inséra dans la préface, c'est que cet ouvrage n'est qu'un abrégé, mais bien vérifié & éclairci, d'un glossaire que La Croze avoit composé. La grammaire est totalement composée par Scholtz. Elle sortit de la

presse d'Oxford, par le soin de son ami Woide, dans la même année que l'auteur mourut, en 1777. (*V.* WOIDE.) Je m'étonne que cet auteur ait été ignoré de Hamberger, de qui tant d'autres qui ont fait beaucoup moins, ont été connus. Chrétien Scholtz s'étant marié dès qu'il fut placé à Zullichau, il eut une fille qui est morte avant lui, & quatre fils qui lui ont survécu. L'aîné est pasteur à Spandau; le second est conseiller privé à la chambre supérieure de justice & du tribunal de Berlin; les deux autres sont dans le commerce, un dans cette capitale, l'autre à Nantes.

SCHOLZ (Jérôme) diacre à une église de Breslau sa patrie, donna à l'âge de vingt-trois ans, en 1748, un ouvrage *sur le peu de cas que fait l'église grecque de la primauté du pape, sur la valeur des prophéties pour prouver la vérité de la révélation*, & pareils autres écrits tantôt en latin, tantôt en allemand. Il semble avoir beaucoup de zèle pour la conversion des juifs, & il en a converti quelques-uns; au moins on a de lui des discours qu'il prononça au baptême de quelques juifs & de quelques juives.

SCHOLZE (Henri) né en Silésie en 1696, mort dans la Prusse orientale vers 1772, premier pasteur à Heiligenhafen, a écrit sur les antiquités du pays où il est établi, qu'il appeloit *Colonia sacra*, traduisant ainsi Heiligenhafen; & sur l'origine des Cimbres. Un de ses ouvrages est l'*Histoire des artistes grecs*. Il fournissoit beaucoup d'articles aux rédacteurs de feuilles périodiques, déjà fort communes vers 1745.

SCHRADER (Chrétien Fréderic) curé d'un village près de Magdebourg, étant encore employé dans le *pædagogium* de Halle a donné le catalogue des plantes du jardin de Glaucha. Il a soigné une édition du Dictionnaire françois & allemand de Roux qu'on fit à Halle en 1780. Le titre d'un programme latin qu'il publia en 1771 à Halle, porte: *De fontibus urbanitatis ex veterum scriptis petendis*. Que ne trouve-t-on pas dans les anciens?

SCHRADER (Henri) né à Herford en Westphalie en 1710, curé à Ravensberg, a donné sous le nom de Henri Derschaw des commentaires sur le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe, & sur l'épître de St Paul aux Romains.

SCHREDER (Daniel Godefroi) né à Schulpforte d'un des maîtres de cette école, vécut long-temps à Halle, où il livra plusieurs ouvrages au public. Il fut ensuite professeur à Leipsic. Il est un des premiers Allemands qui ont écrit sur l'économie civile & rurale. Il traduisit même du suédois l'*Économie générale* d'André Berch. Mort en 1777, âgé de soixante & dix-sept ans.

SCHREDER (Jean Chrétien Daniel) né à Halle, fils du précédent, débuta en 1759 par des ouvrages sur l'histoire naturelle, & se tint constamment à ce genre dans les ouvrages qu'il publia. En 1766 il étoit secrétaire de la société économique de Leipsic. Depuis plus de vingt ans il est professeur de botanique & d'économie à Erlang. Il y publia les *Amœnitates academicæ* de Linné.

SCHREIBER (Jean Chrétien) médecin ou chirurgien à Berlin, a donné en 1775 un traité sur les maladies vénériennes, qui semble avoir eu quelque succès.

SCHROEDER (Fréderic Joseph Guillaume) né à Bielefeld en Westphalie, mort professeur de médecine à Marbourg vers 1781, a écrit sur les sentimens, sur les douleurs, & les moyens de les mitiger. Il y eut de son temps trois autres professeurs de ses parens & du même nom, tous nés à Marbourg; mais qui n'appartiennent à la Prusse ni par naissance ni par emploi.

SCHUBERT (Charles Émile) né à Neuwied en Franconie en 1743, est secrétaire d'un tribunal de Breslau. Son emploi ne l'a pas empêché pendant quelque temps de suivre son goût pour la belle littérature. On a de lui des cantates & autres poësies dramatiques. Il a traduit la jolie operette de *Zémire & Azor* de Marmontel. Ses pièces fugitives se trouvent dans les recueils de Voss, & dans l'Almanach des Muses de Gœttingue. Depuis dix ans on n'a plus rien vu paroître sous son nom.

SCHUBERT (Jean Ernest) mort professeur de théologie à Greifswalde dans la Poméranie suédoise, étoit né à Elbing dans la Prusse occidentale en 1717. Il avoit étudié à Wittenberg,

à Jéna, & avoit été professeur à Helmstedt, où il porta le titre d'abbé de Michelstein, parce que le fonds de cette abbaye est assigné à l'université. Il a beaucoup écrit sur la théologie dogmatique & sur la controverse. Le meilleur ouvrage de ce Schubert sont les *Institutiones theologicæ.* Nous ne connoissons aucun livre de protestans modernes de qui les théologiens catholiques, non allemands, puissent prendre une plus juste idée de la théologie luthérienne, ni de ce que les luthériens qui se disent orthodoxes, pensent des opinions des autres sectes. La seconde édition, en quatre volumes in-8°, est de 1760.

SCHUBERTH (Charles Fréderic) né à Crossen dans la basse Silésie, étudia le droit à Leipsic & Helmstedt, & fut syndic de la ville de Hildesheim, & conseiller de cour. Il a écrit sur le droit romain. Voici le titre d'un de ses écrits qu'il donna en 1748 : *Problema historico-juridicum; an ex lege julia Augusti pœna adulterii fuerit mortis.*

SCHULTZ (Adrien Gottlob) né à Rugenwalde dans la Poméranie ultérieure en 1730, s'appliqua

s'appliqua à la chimie; & dès l'âge de vingt-sept ans il en parla en maître. Son Guide chimique (*Chymischer Wegweiser*) est imprimé à Flensbourg en 1757. Il s'établit ensuite à Amsterdam, où il a donné en langue hollandoise une critique du *Laboratorium chymicum pharmaceuticum* d'un apothicaire de la même ville en 1769. *Figulus figulum odit.* Cet ouvrage n'est connu ni des chimistes, ni des apothicaires de Berlin. L'auteur même ne l'est pas beaucoup.

SCHULTZ (Jean) né à Muhlhausen en Prusse en 1739, étudia à Kœnigsberg, & se distingua par des poëmes latins qu'il publia. Il fut précepteur de deux barons courlandois (Mrs de Brion), eut en 1766 une petite cure à Starkenberg, une autre un peu meilleure à Lœwenhagen trois ans après. En 1775 il obtint une place de diacre à Kœnigsberg, où il se fit recevoir maître de philosophie, & fut bientôt un des prédicateurs de l'église du château, avec le titre de prédicateur de la cour. Le plus intéressant de ses ouvrages a pour titre *Geometria acustica, seu solius auditûs ope exercenda*: il est de l'an 1774. Il y a encore deux autres Schultz

natifs de Magdebourg, dont l'un a donné des sermons, l'autre des romans. Le premier est archidiacre à l'église de St Jean dans sa patrie, l'autre vit à Dresde comme particulier & homme de lettres. Ce nom qui signifie *maire*, & plus proprement maire de village, est très-commun en Allemagne; mais on l'écrit de quatre manières : *Schultz*, *Schulz*, *Schultze* & *Schulze*. On les prononce *Schoulz* & *Schoulze*.

SCHULTZE (Benjamin Guillaume Daniel) né à Berlin en 1715, a été pendant cinquante-trois ans professeur de langue grecque au collége de Joachimsthal, où il est mort fort regretté en 1790. Il a écrit en latin sur les antiquités hébraïques & grecques. Quelques jours avant sa mort il donna un programme, où il discute le probléme, si Énée a été en Italie; & il se déclara pour la négative (*a*).

SCHULTZE (Ernest Auguste) frère du précédent, né à Berlin en 1721, se destina aussi à

(*a*) *Sunt qui multis rationibus adducti hoc affirment & acriter defendant ; sunt vero etiam qui negent, in quibus & ego nomen meum profiteor.*

l'état eccléfiaftique. Il fut fait profeffeur à l'univerfité de Francfort, premièrement de belles lettres, enfuite de théologie. Il étoit en même temps infpecteur des écoles réformées. On a de lui plufieurs differtations latines fur les antiquités judaïques, des remarques fur les inftitutions eccléfiaftiques de Jablonsky & fur l'hiftoire de l'églife réformée dans le Brandebourg par Hering. Mort en 1786.

SCHULZE (Jean Charles) profeffeur de mathématique, membre de l'académie & confeiller privé au dicaftère des bâtimens royaux, naquit à Berlin en 1741 de parens de la religion réformée qui s'y étoient réfugiés de Salzbourg fous le roi Fréderic Guillaume I. Ses parens, qui le deftinoient au commerce, le placèrent comme apprenti chez un marchand nommé Eifenhard. Chargé du mécanifme du comptoir & du magafin, il ne tarda pas à faire fentir qu'il étoit fait pour quelque chofe de plus. Un riche banquier, pére de Mrs Schickler, voulut l'avoir pour teneur de livres; mais ce banquier mourut dans les entrefaites, & la chofe n'eut pas lieu. Schulze continuant dans fa première condition, alloit

quelquefois trouver l'académicien Lambert, aussi grand géomètre qu'habile mécanicien, qui surpris de trouver tant de pénétration & de sagacité dans le jeune homme, & plus encore d'apprendre de lui, après quelques entretiens, qu'il n'étoit qu'un courtaud de boutique, l'exhorta à se vouer à l'étude & aux sciences. Le conseil étoit bien conforme au goût du jeune homme; mais l'exécution souffroit deux difficultés: l'une qu'à vingt-trois ans il ne savoit pas un mot de latin; l'autre qu'en quittant son maître & le négoce, il manquoit des moyens de subsister; car il n'avoit point de fortune, & il ne pouvoit rien espérer de ses parens. Lambert le présenta au vieux Boumann, directeur des bâtimens royaux, qui promit de l'employer. Sur cela Mr Schulze quitta le commerce, se mit à étudier le latin; il apprit l'algèbre, la trigonométrie & d'autres parties des mathématiques. Les preuves qu'il donna de ses progrès, au lieu d'avancer sa fortune, ne firent d'abord que la reculer. Le vieux Boumann soit qu'il en conçût de la jalousie, voyant dans ce nouvel adepte de l'architecture un concurrent de son fils qui étoit dans la même carrière, soit par d'autres motifs, déclara qu'il ne

l'employeroit point. Schulze se trouvoit ainsi sans emploi & dans l'indigence la plus complète. La patience le soutint; & ses assiduités dans le travail lui procurèrent du secours. Lambert son protecteur, qui étoit alors de la commission économique de l'académie, & qui dirigeoit la rédaction des calendriers, le fit donner pour adjoint à Mr Bode lorsque celui-ci fut chargé de faire les almanachs. (*V. l'art.* BODE.) Lambert étant mort, Schulze trouva dans Messieurs Sulzer & de la Grange, auxquels Lambert l'avoit fait connoître, l'appui qu'il venoit de perdre. Ceux-ci le proposèrent au roi pour être fait académicien. Mr Merian l'appuya; & il fut agrégé en 1777. Quelques mois après, le roi lui accorda la pension qu'il n'avoit pas obtenue d'abord: ce fut alors qu'il se maria. En 1781 le même roi le fit professeur de mathématique pour donner des leçons de géométrie & de mécanique à de jeunes officiers à la place d'un vieux professeur Guillaume, dont il obtint aussi la pension un an après. La mort d'un conseiller des bâtimens, nommé Holsche, lui procura encore en 1783 une autre place plus importante & des commissions lucratives du bureau des bâ-

timens, ſurtout de ceux qui ſont ſur les eaux. Enfin en 1787, ſous le nouveau règne, il devint premier conſeiller au même département auquel il étoit attaché. Outre une augmentation conſidérable d'honoraires, le roi Fréderic Guillaume le gratifia d'une ſomme de ſept ou huit mille écus pour ſe bâtir une maiſon. Ce que nous ſavions d'ailleurs des progrès que cet académicien avoit faits dans les ſciences, nous engagea à lui demander des renſeignemens particuliers. Il nous a fourni ſur cela un cahier de vingt-quatre pages, qu'il a fallu abréger beaucoup. Il finit par ces propres mots: "Si ſon „ corps étoit auſſi ſain que ſon eſprit eſt actif & „ infatigable, l'état pourroit indubitablement „ attendre de lui des ſervices très-importans". Mais cette grande vivacité d'eſprit ſemble avoir épuiſé ſon corps. Nous ne l'avons plus vu qu'une fois à l'académie depuis qu'il nous a fourni ce mémoire. Il eſt mort âgé de quarante ans, au commencement de Juin 1790. Un abcès qui s'étoit formé à ſes poumons, creva, & le ſuffoqua. Cet académicien avoit ſans contredit du génie & des talens utiles à la ſociété; mais une avidité extrême de titres & de

gain, principe de cette activité qu'on lui a connue, lui donna trop tôt & de la fortune & la mort. En 1781 il n'avoit pas encore un écu de fixe, ni cent écus de bien vaillant pour tout capital. En moins de neuf ans il réunit par différentes places plus de quatre mille écus de pension; & il laisse à sa veuve une fortune considérable, qu'elle partagera probablement avec un autre mari.

SCHULZE (Jean Fréderic) pasteur de village dans la vieille Marche, a donné en 1777 un petit ouvrage intitulé *du Christianisme sensible;* ce qui ne signifie pas beaucoup. Il en a donné un autre en 1780 dont le titre annonce que les missionnaires & tous les prédicateurs peuvent en faire usage : *sur la conversion & la rénovation des hommes à l'égard de leur tempérament.*

SCHULZE (Jean Louis) professeur de langue orientale à l'université de Halle, où il est né en 1734, n'a guère publié des ouvrages de sa composition; mais il a corrigé ceux des autres. Ce qu'il a fait de plus considérable regarde la science des médailles.

SCHULZE (Martin Fréderic) peintre Berlinois très-habile, a rétabli les peintures anciennes endommagées par le temps, la pluie, le vent ou la fumée.

SCHUMACHER (Chriſtophe Sigismond). Cet homme né avec un génie ſurprenant pour les calculs aſtronomiques, étoit fils d'un pauvre cordonnier de Rothenbourg ſur le Tauber, & il fit le même métier que ſignifie ſon nom. *Schumacher* en allemand ſignifie cordonnier ou faiſeur de ſouliers. Il n'a vécu à Berlin & dans les états de Pruſſe que quelques années. Mais nous ne ſaurions nous diſpenſer d'en dire ici deux mots. Quoique deſtiné à un art mécanique, il avoit appris à lire; & à peine eut-il vu quelques almanachs, qu'il ſe ſentit pris d'une paſſion inſurmontable pour l'aſtronomie. En travaillant dans le cuir avec ſon père, il découpoit des cercles & des lignes pour des machines aſtronomiques. Il vint enfin à bout d'intéreſſer les ſavans par les talens qu'il montra. Le célèbre Euler le fit travailler pour les almanachs de l'académie. Mais ce cordonnier aſtronome, pauvre comme il étoit, & vivant d'aumône

au pied de la lettre, étoit rempli de tant d'orgueil, qu'il refusa des établissemens honnêtes avec pension, parce que ceux de qui il pouvoit les obtenir ne le traitoient pas comme leur égal & même comme supérieur. Il faisoit outre cela profession d'incrédulité; & il passa vingt ans sans faire aucun acte de religion. La misére dans laquelle il mourut, fut une suite de ce caractère orgueilleux & impie. La religion lui auroit inspiré de la modestie; & un peu de modestie lui auroit infailliblement attiré de la fortune, puisqu'il avoit un talent utile & reconnu. Il mourut de faim à Leipsic en 1786, le 23 Décembre, au moment que commençoit une éclipse qu'il avoit ardemment souhaité de voir ([a]).

SCHUMAN (André) inspecteur des églises & des cercles de Rostenbourg dans la Prusse orientale, archiprêtre & curé dans la ville qui donne le nom au cercle, mort âgé de quatre-vingt-trois ans dans sa paroisse, en 1782, a laissé des sermons, des lettres pastorales, & des in-

(a) V. *Gazette universelle de Deuxponts*, Cahier I; & *Bernoulli*, *Hist. des astronomes connus*, p. 51.

ſtructions ſur la manière de catéchiſer, & ſur l'éducation du bas peuple.

Schumann (Charles) conſeiller à la chambre ſupérieure de juſtice en Siléſie, naquit à Leipſic vers 1735. Il ſe fit connoître par quelques petits ouvrages en proſe & en vers; & trouva de l'emploi en qualité d'avocat à Berlin. Mr de Carmer, grand-chancelier, ayant attiré dans cette ville pluſieurs bons ſujets qu'il avoit connus dans la magiſtrature de Breslau, crut les remplacer en partie en y envoyant Mr Schumann, qui y eut par là une meilleure place qu'il n'avoit à Berlin.

Schummel (Jeen Gottlieb) né à Seſtendorff en Siléſie en 1748, eut une place de doyen (*Senior*) à un couvent luthérien de Magdebourg, & il eſt depuis 1779 profeſſeur d'hiſtoire au collége des nobles de Lignitz. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il publia ſon *Voyage ſentimental en Allemagne*. Le nombre de ſes ouvrages s'accrut d'année en année. Le plus utile nous ſemble être la *Bibliothèque des traducteurs* à l'uſage des profeſſeurs, des maî-

tres d'école & des amateurs de la littérature ancienne. Le plus agréable est peut-être l'Histoire tragi-comique de notre siècle pédagogique, & *le Petit Voltaire*, ou *Vie d'un esprit fort de notre siècle*. Il a traduit de l'anglois le Voyage d'Italie de Baretti, plus vrai, mais presqu'aussi superficiel que celui de Mr Archenholz. Plusieurs essais de lui sur des sujets intéressans se trouvent dans le Journal de Berlin, dans le Magasin de Schirach, dans *le Bienfaiteur*, & dans différens autres ouvrages périodiques.

SCHUSTER (Godefroi), auteur de quelques pièces & de quelques harangues prononcées & publiées à l'occasion des événemens publics, naquit à Elbing en 1719. Il y fit ses premières études, & alla les continuer à l'université de Kœnigsberg, où il fut reçu membre de la société allemande que les sectateurs de Gottsched avoient fondée. Il fut maître d'école à Kœnigsberg, à Marienbourg; & il est depuis près de quarante ans recteur de l'école provinciale de Tilsit, où il a travaillé pour une feuille périodique intitulée: *der Einsiedler*, l'Hermite.

SCHUTTE (Jean Henri) natif du comté de la Mark, médecin dans le duché de Clève, a écrit en latin, en hollandois, en allemand fur la chirurgie, fur la manière de traiter la petite vérole, & furtout fur les eaux minérales du pays de Clève. Il a fourni des articles au *Billet d'intelligence* de Duisbourg. Agé de foixante & quinze ans il donna encore un ouvrage qui a pu fervir à bien des profeffeurs d'anatomie pour leurs programmes ou discours préliminaires. Il intitula cet ouvrage *Anthropothéologie*; il y prouve qu'en analyfant la ftructure de l'homme on apprend à connoître la toute-puiffance de Dieu. Il eft mort en 1774, âgé de quatre-vingts ans. *Bærner. Hamberger.*

SCHUTZ (Chrétien Gottlieb) né en 1747 à Doderftedt dans le comté de Mansfeld, d'un père eccléfiaftique, débuta comme auteur à Halle par une differtation latine fur le fentiment du beau, & une autre fur ce qu'Ariftote a penfé au fujet de l'ame. Il n'étoit alors âgé que de vingt à vingt-trois ans. Il a traduit en même temps du françois en allemand l'effai analytique de Mr Bonnet, fur les forces de

l'ame. Les preuves qu'il donna d'une érudition vaſte & profonde, jointes à beaucoup de philoſophie, le firent placer d'abord comme profeſſeur, ou du moins maître (*Lehrer*) au collége des nobles de Brandebourg. De là il fut appelé à Halle & fait profeſſeur de philoſophie. Des conditions plus avantageuſes l'attirèrent à Jéna en 1779 (*a*). Il eſt certainement un des profeſſeurs les plus conſidérés de cette illuſtre univerſité, où il y en a cependant du premier mérite. Son ouvrage le plus connu hors de l'Allemagne eſt le Commentaire ſur les tragédies d'Éſchyle, qui eſt tout ce qu'il y a de mieux ſur ce poëte. En Allemagne Mr Schütz eſt ſurtout connu par *l'Académie des grâces*, par d'autres ouvrages périodiques auxquels il eut part depuis 1777. Il a écrit ſur l'éducation tant publique que particulière. C'eſt par ſes ſoins que la gazette littéraire de Jéna, qui paſſe pour le meilleur journal de l'Allemagne, a acquis une ſi grande réputation.

(*a*) On nous avoit fait eſpérer quelques détails ſur la vie & les études de ce profeſſeur, que nous eſtimons très-particulièrement; mais nous ne les avons point reçus.

SCHUTZ (Jean Ernest) professeur de théologie à Kœnigsberg, né dans la Prusse orientale en 1742, fut dans sa jeunesse précepteur des enfans d'un gentilhomme prussien, Mr de Lilienthal, auprès duquel il acheva lui-même sa propre éducation. Car il n'avoit que dix-sept à dix-huit ans lorsqu'il y entra; & il en sortit qu'il en avoit vingt-cinq. Il fut ensuite prédicateur ou directeur spirituel de la maison des orphelins de Kœnigsberg, où il resta jusqu'à ce qu'il obtint une chaire à l'université. Il donna quelques ouvrages latins sur la théologie, & un mémoire sur les sociniens. On ne l'accusera pas d'être un théologien intolérant, dès qu'il ne trouve que de petites taches dans leurs écrits: *de naevis nonnullis socinianorum in hermeneutica sacra.*

SCHUTZE (Godefroi) né à Wernigerode en 1719, ministre du saint évangile, ensuite professeur de langue grecque & d'histoire à Hambourg, a écrit sur les antiquités des nations septentrionales. Dans un de ces ouvrages il prétend prouver que les anciens peuples du nord étoient plus raisonnables dans leur système

religieux que les Grecs & les Romains. Une partie de ses dissertations sur les antiquités du nord est en latin. Il composa en cette langue un éloge de la république de Hambourg dont voici le titre: *Encomium florentissimæ reipublicæ Hamburgensis.* Le sujet, quoiqu'assez riche, ne l'est pas autant que ceux qu'ont traités Isocrate & Aristide, auteurs l'un du panégyrique d'Athènes, l'autre de celui de Rome; ni même que celui qu'ont choisi Jean de la Casa & Spatafora, & tant d'autres qui ont écrit l'éloge de la république de Venise. Mais certainement Hambourg est une des villes d'Allemagne qui ont le plus contribué aux progrès des sciences & des lettres dans le nord. Mort en 1784.

SCHUTZE (Jean Christophe). C'est un des derniers qui ont changé leur nom dans le nom équivalent d'une autre langue. Il a pris le nom de *Sagittaire* dans le *Dictionnaire portatif françois & allemand* qu'il donna d'après celui de Minutier, en 1782, presqu'octogénaire. Il étoit justicier & inspecteur de la maison des orphelins à Halle. Il est mort en 1784.

Schwabe (Jean Joachim) mort professeur & inspecteur de la bibliothèque de Leipsic en 1784, âgé de soixante & dix ans, étoit né à Magdebourg d'un ecclésiastique luthérien. Il a traduit pendant cinquante ans une foule de livres françois & anglois, parmi lesquels on trouve l'Astro-théologie & la Physico-théologie de Derham. Il a soigné quelques éditions de livres latins modernes. A peine a-t-il donné de lui-même un seul programme; c'est *de Semnotheis Veterum Germanorum philosophis*.

Schwarz. Il y a de ce nom un curé dans la Prusse occidentale, & un avocat à Xantes dans le duché de Clève, dont le premier a composé un dictionnaire polonois & allemand; l'autre a donné un journal de littérature dans les années 1764 & 1767.

Segner (Jean Andréas de) naquit en Hongrie. On ne sait si c'est à Presbourg ou dans quelqu'autre ville. Mais il paroît qu'il reçut à Presbourg ses premières instructions. Comme il étoit de la religion luthérienne, il vint étudier dans les universités de l'Allemagne protestante,

&

& fut reçu docteur en médecine à Jéna en 1730. Il alla ensuite exercer la médecine à Presbourg. Il fut employé en qualité de physicien de la ville de Debuizin. Mais il retourna à Jéna en 1732, & y fut l'année suivante fait professeur extraordinaire. Cinq ans après, lorsque le roi d'Angleterre George I, électeur de Hanovre, érigea l'université de Gœttingue, Segner y fut appelé comme professeur ordinaire de physique & de mathématique, & fut ensuite fait professeur de médecine. Il publia à Gœttingue nombre de dissertations & de programmes qui augmentèrent de plus en plus la réputation qu'il s'étoit déjà faite à Jéna. Une des premières dissertations, à laquelle il mit un titre grec par décence, rouloit sur le même sujet que traite Maupertuis dans sa *Vénus physique* : περὶ τῶν σπερματικῶν ζώων. Il passa à Gœttingue vingt ans. En 1755 Fréderic II, par l'avis de Mr Euler qu'il avoit consulté, lui fit offrir le titre de conseiller privé, avec un appointement plus fort que celui qu'il avoit à Gœttingue, & un diplome de noblesse. A ces conditions on l'attira à Halle pour remplacer le célèbre Wolff. Il ne le remplaça pas dans l'opinion publique, parce qu'il n'étoit pas

possible d'égaler un auteur qui avoit rempli toutes les écoles & les académies de l'Europe de son nom & de ses ouvrages; mais il passa pour un des premiers mathématiciens, pour plus grand même que Wolff en géométrie. Il mourut en 1777. Un de ses fils est employé dans les finances du roi de Prusse à Berlin. La liste de ses ouvrages se trouve à peu près complète dans *l'Allemagne savante* de Hamberger, de l'an 1773.

SELCHOW (Jean Henri Chrétien de) fils d'un général prussien de ce nom, naquit en 1732 dans une terre que le père possédoit dans le Brandebourg. Des raisons particulières déterminèrent les parens à le destiner aux lettres plutôt qu'à l'état militaire. On le mit en pension chez un maître d'école de Wernigerode, puis on l'envoya à l'université de Gœttingue, pour y étudier le droit. Il y prit le doctorat, & fut fait professeur extraordinaire en 1757. Cinq ans après il devint professeur ordinaire & assesseur. Le landgrave de Hesse-Cassel l'attira à son université de Marbourg, dont il le fit chancelier, avec le titre de conseiller intime. Il n'avoit à Gœttingue que celui de conseiller

de cour. Il est considéré depuis plus de vingt-cinq ans comme un des premiers jurisconsultes de l'Allemagne. Il a écrit en latin & en allemand sur le droit civil & sur le droit germanique, tant public que particulier. Il fournit des articles aux rédacteurs des journaux allemands, & ne dédaigne pas de rédiger des tables pour des ouvrages d'autrui. *Putter*, *Weidlich*, *Meusel*.

SELL (Jean Jaques) de la même famille du suivant, quoiqu'il écrive son nom un peu différemment, a eu quelque part au Magasin pour servir à l'éducation, qui se publie à Halle, où il donna aussi des sermons moraux en 1779. On a de lui une traduction des livres d'Ovide connus sous le titre de *Tristium*. Il est professeur au collége académique de sa patrie.

SELLE (Chrétien Gottlieb) est né à Stettin en 1748. Ses parens le firent instruire tant dans leur pays qu'à Berlin, sans presque l'envoyer au collége. A l'âge de dix-sept ans s'étant destiné à la médecine, il alla l'étudier à Gœttingue, puis à Halle, où il prit le doctorat

en 1770. Trois ans après il donna un traité sous le titre de *Rudimenta pyretologiae methodicae.* Quelques autres ouvrages moins considérables lui firent une réputation dans la faculté à vingt-cinq ans. Mr Krasicky, évêque de Warmie, étant alors à Berlin, connut le jeune docteur Selle, lui offrit des conditions honnêtes pour se l'attacher, & le conduisit à sa résidence de Heilsberg, où il passa quelques années. Mais Mr Selle n'étoit pas fait pour s'enfouir dans le château épiscopal de la Warmie. Il revint à Berlin, épousa une des filles du célèbre anatomiste Meckel, fut fait professeur à l'hôpital de la Charité; & fut bientôt regardé comme un des plus habiles & savans praticiens de la capitale. Ce fut lui, comme tout le monde sait, que Fréderic II appela dans sa dernière maladie, dont Mr Selle a même publié la relation aussitôt après la mort de ce roi. Dans le commencement de sa carrière il avoit traduit plusieurs traités de Janin, médecin françois. Mais en général il semble préférer les médecins anglois à ceux des autres nations. On le voit par l'ouvrage qu'il intitula *Medicina Clinica*, ou Manuel de pratique médicale. Ce livre qui

avoit paru la première fois en 1781, fut plusieurs fois réimprimé les années suivantes. Cependant l'étude & l'exercice de sa profession ne remplissoient pas tout l'esprit du docteur. Nous avons déjà parlé de plusieurs médecins berlinois, & même de trois vivans qui se sont fait un grand nom dans la république des lettres par des travaux qui n'ont qu'un rapport indirect & éloigné avec la médecine ([a]). Mr Selle prit du goût pour la métaphysique. Dès l'an 1776 il avoit donné un ouvrage sur la création, sur le principe & la fin de la nature. L'auteur dont il suivit les principes est digne d'un médecin philosophe; c'étoit Locke. Il donna ensuite des dialogues philosophiques partant des mêmes principes, c'est-à-dire en raisonnant d'après l'expérience. Ces deux ouvrages, jugés favorablement par les connoisseurs sans préjugé, ne firent pas grande sensation sur la foule des philosophes de sa nation, prévenus la plupart en faveur de la philosophie leibnitienne. La *Critique de la raison pure* de Mr Kant, qui parut dans la même année que les dialogues philosophiques de Mr Selle, prenoit alors beau-

(a) V. les art. BLOCH, HERZ, MOEHSEN, POTT.

coup de vogue, & avoit fait en Allemagne un grand nombre de sectateurs au philosophe de Kœnigsberg. A la vérité Mr Kant s'approche aussi dans son fameux ouvrage des principes de Locke, mettant l'expérience pour base générale de nos connoissances; mais il soutient qu'il y a des principes synthétiques indépendans de l'expérience, & du ressort, exclusivement, de la raison pure. Mr Selle s'opposa à cette assertion, d'abord en faisant insérer dans la *Monatschrifft* de Berlin un petit essai, où il soutient qu'il n'y a que l'expérience qui puisse nous fournir les principes, soit de la raison, soit de l'expérience même; ensuite il développa ses idées sur ce sujet abstrus dans un petit livre qu'il intitula *les Fondemens de la pure philosophie*, où il tâche de prouver que toute synthèse réelle ne peut être donnée que par l'expérience, & que la raison pure ne peut être que formelle. Ce différent entre le métaphysicien de Kœnigsberg & le médecin Selle, a fait donner au système de l'un le nom de *rationalisme* & à l'autre celui d'*empirisme*. On s'occupe beaucoup en Allemagne depuis deux ans de cette querelle métaphysique. Nous souhaiterions de savoir ce qu'en pensent

en Italie le père Soave, Mr l'abbé Caſſina & Mr le cardinal Gerdil. Ce dernier penchera probablement du côté de Mr Kant. Mr Selle a fait un voyage à Paris en 1789, au moment que la révolution éclata; & il eut le plaiſir de voir tous les hôpitaux & de tout obſerver, ſans que perſonne le prît pour médecin. Auſſi peu de profeſſeurs ont moins que lui le pédantisme & la peſanteur de l'art. Il unit à la ſagacité & à la profondeur la légéreté & la fineſſe du bel eſprit dans ſa converſation & dans ſes ouvrages. Il écrit avec netteté, avec élégance, avec goût; & cependant il écrit beaucoup, & il a beaucoup de pratiques. Je ne ſaurois m'empêcher de dire que le pays qui l'a vu naître, qui l'a formé, qui le poſſède, n'a guère produit de plus beaux génies. Les ouvrages que nous venons de citer l'ont mis dans la première claſſe des métaphyſiciens; & c'eſt en cette qualité qu'il a été agrégé à l'académie en 1786, dès la première ſemaine du nouveau règne.

Semler (Chrétien Gottlob) eſt un des vingt-deux enfans qu'eut d'une ſeule femme Chriſtophe Semler, diacre d'une égliſe de Halle,

très-renommé dans cette ville par quantité de choses qu'il inventa ou qu'il fit connoître à ses compatriotes. Chrétien Gottlob, le seul de tant d'enfans qui ait survécu à son père, embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait directeur d'une maison de force. Il étoit au reste astronome fort habile, quoique d'une constitution très-foible. On a de lui quelques ouvrages sur l'astronomie; un est intitulé *Astrognosia nova*, quoiqu'écrit en allemand. Mort en 1782, âgé de soixante & dix ans.

SEMLER (Jean Salomon) théologien très-célèbre, professeur à l'université de Halle, est né à Saalfeld en Saxe, en 1725, d'un père ecclésiastique luthérien. Il étoit professeur de rhétorique à Altdorf lorsqu'il fut appelé à Halle pour y enseigner la théologie. Il y est depuis trente-trois ans. Il a une famille assez nombreuse, dont une partie lui a donné des chagrins, l'autre a répondu à ses soins & à ses souhaits. Voilà toute son histoire comme homme & citoyen. Mais comme auteur il faudroit un fort long article, seulement pour rapporter les titres de ses écrits. Nous en citerons ici une partie,

Ses premiers écrits en latin ſont de l'an 1745. Nous avons obſervé pluſieurs fois que vers le milieu du ſiècle très-peu de ſavans allemands écrivoient dans la langue vulgaire, pour peu qu'ils miſſent d'érudition dans leurs écrits. Mr Semler continua de faire uſage de cette langue pendant plus de trente ans; & ce n'eſt que depuis 1780 qu'il n'écrit plus qu'en allemand. La liſte de ſes ouvrages en latin occuperoit ici encore trop de place, & ils auroient rempli de grands in-folio, s'ils avoient paru trente ans plutôt, lorsqu'on donnoit en Hollande, en Italie des collections ſur les antiquités hébraïques, chrétiennes, grecques & romaines. Mr Semler ne ſe mêla guère de ces dernières que par les notes qu'il fit aux antiquités de Montfaucon. Étant profeſſeur de théologie, il s'en tint à la partie des antiquités profanes qui a du rapport avec la ſainte écriture. En même temps qu'il donnoit des opuscules en latin, il dirigeoit la traduction allemande de l'hiſtoire univerſelle compoſée en anglois qui s'imprimoit à Halle. Vingt parties de cette compilation volumineuſe, depuis la dixième jusqu'à la trentième, ſont paſſées ſous les yeux & ont paru avec des

préfaces de Mr Semler. Une grande partie de la traduction de la Biographie britannique ou Histoire de la vie des illustres Anglois, Écossois, Irlandois, a été revue & corrigée par lui. Il finit de s'occuper de cet ouvrage en 1770. Il a aussi traduit les lettres de Hugue Farmer *sur les démoniaques* dont il est parlé dans le nouveau Testament, le traité de Thomas Townson *sur les quatre évangiles*, & un ouvrage de Jodoc Kiddel *sur l'inspiration* de la sainte écriture, & y ajouta des remarques faites avec beaucoup de liberté. Du françois il ne traduisit que l'Histoire critique du nouveau Testament par Simon, qu'il enrichit aussi de nouvelles remarques; & il traduisit du latin l'histoire de Sleidan. Ces traductions, les préfaces qu'il y ajouta l'engagèrent dans beaucoup de disputes, & firent sortir de sa plume une foule d'autres ouvrages écrits en allemand, qui ont fait beaucoup de bruit, qui l'ont quelquefois brouillé avec les prétendus orthodoxes, d'autres fois avec de prétendus philosophes; car il parut aux uns s'écarter trop des opinions reçues des théologiens, & les autres trouvèrent quelquefois qu'il étoit encore trop théologien. Après avoir

épuiſé presque tous les ſujets théologiques, Mr Semler ſe donna à la chimie. Quelques brochures qu'il publia *ſur la véritable médecine hermétique*, ont fait croire qu'il avoit donné dans l'alchimie ([a]). Sans doute il avoit été trompé dans quelques expériences qu'on avoit faites ſous ſes yeux.

SENFF (Charles Fréderic) chef d'une école de Halle, & paſteur de l'égliſe de St Maurice, eſt né à Merſebourg d'un eccléſiaſtique luthérien. Il commença par deſſervir l'égliſe d'un petit village. Il a fait imprimer beaucoup de ſes ſermons.

SEYFERT (Jean Chrétien) aumônier d'un régiment à Breslau, puis paſteur à Kuſtrin, a donné quelques ouvrages utiles ſur la religion & la morale. Un autre écrivain de ce nom, Erneſt Joſeph Alexandre Seyfert, employé dans un collége ou gymnaſe de Magdebourg, a tiré de l'hiſtoire de l'ordre des écoles pies, ou *piariſtes*, un ouvrage ſur l'éducation : entrepriſe auſſi utile que louable pour un maître d'école d'un pays proteſtant.

(*a*) V. *Berliniſche Monatſchrift.* Octobre 1786.

SEYFERT (Jean Fréderic) fils d'un avocat du même nom, & d'une famille distinguée de Halle, naquit en 1727. Il s'appliqua à la jurisprudence, au droit politique, à l'histoire, & devint auditeur du régiment d'Anhalt-Bernbourg, qu'on appelle à présent le régiment de Leipsic. Cet emploi lui laissa non-seulement du loisir pour composer des livres, mais lui facilita les moyens d'avoir des documens & des notices essentielles pour plusieurs ouvrages historiques concernant les guerres d'Allemagne. Il écrivit entr'autres histoires celle de Fréderic II, dont la première partie parut en 1784, deux ans avant la mort de ce grand roi, que l'historien précéda aussi de deux mois au tombeau. Car Seyfert mourut au mois de Juin 1786. Ce qu'il avoit composé & publié n'alloit qu'à l'an 1760. On peut voir le catalogue assez long de ses autres ouvrages dans *l'Allemagne savante* de Mr Meusel, de l'an 1784.

SILBERSCHLAG (George Christophe) surintendant des églises de la vieille Marche & de la Prignitz, & pasteur de l'église principale de Stendal, cultiva comme son frère qui suit, la

théologie, l'hiftoire naturelle & les mathématiques. Dans le temps qu'il étoit curé à l'églife de la Trinité & infpecteur de *l'école réelle*, il donna des differtations, des effais, des programmes fur des objets de philofophie. Depuis qu'il vit à Stendal occupé des affaires eccléfiaftiques de fon cercle, il n'a plus rien publié; & je ne fais fi on regrette fon filence.

SILBERSCHLAG (Jean Ifaïas) frère aîné du précédent, naquit en 1721. Il étudia au collége de Klofterberge, près de Magdebourg. Il alla enfuite faire fon cours de théologie à Halle, & retourna au même collége de Klofterberge, où il enfeigna pendant neuf ans la phyfique & les mathématiques. Sa fanté ne lui permettant plus de foutenir le travail des leçons qu'il devoit donner journellement, il obtint une petite cure dans un village, enfuite celle de l'églife de St Pierre de Magdebourg, d'où il fut transféré à Berlin, & fait pafteur à la même églife où avoit été fon frère cadet, & directeur de l'école réelle. Comme il étoit membre étranger de l'académie, il en devint membre ordinaire quelques années après qu'il fut établi à

Berlin. Il a donné beaucoup d'ouvrages sur les mécaniques, & fourni l'école réelle de quantité de machines, d'instrumens & de modèles de son invention qui servent à l'instruction des élèves. Il prêche avec succès; & il est directeur spirituel de beaucoup de dames luthériennes. Pour mieux vaquer à ses devoirs de pasteur, il s'est démis de la direction de l'école réelle. Il a famille; & on a tout lieu de le croire un homme heureux & content.

SIMONETTI (Chrétien Ernest) né à Berlin en 1700 de parens italiens réfugiés, se distingua beaucoup dans l'étude de la théologie. Il fut prédicateur de la cour à Quedlinbourg, ensuite pasteur de l'église de St Jaques, & professeur de philosophie à Gœttingue; où après la fondation de l'université on le fit professeur de théologie, & archidiacre à l'église de Ste Marie de la même ville. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, des lettres à la loge des francs-maçons de Berlin, de l'an 1744, une vie de l'abbé Fleury sous le titre de *Caractère d'un historien.* Il entreprit de traduire l'histoire ecclésiastique de cet auteur si justement estimé; mais

ſa traduction n'eut point de ſuccès. Il n'en parut qu'un volume. M. en 1782. *Putter. Meuſel.*

SIMONIS (Jean) auteur de quantité d'ouvrages écrits en latin ſur les antiquités hébraïques & de quelques livres élémentaires ſur les langues orientales, né en 1699 à Smalcalde, étudia dans ſa patrie, enſuite à Halle, où il occupa différentes places. Il mourut profeſſeur d'hiſtoire eccléſiaſtique & d'antiquités à l'univerſité. *Dreyhaupt.*

SINAPIUS (Jean Chrétien) facteur d'une maiſon de commerce à Hambourg, naquit en Siléſie, & fut aſſocié d'une compagnie commerçante à Breslau. Cette compagnie ayant manqué, le facteur Sinapius devint en 1773 directeur d'une fabrique royale de toilerie à Schmiedeberg. Un an après il la prit pour ſon compte. Il fit banqueroute, ſe retira à Hambourg, & ſe contenta d'être de nouveau facteur au lieu de maître ou de compagnon. Il trouva peut-être une reſſource & ſans doute un amuſement dans la littérature, & entreprit des ouvrages périodiques, particulièrement pour les perſonnes qui

ſe vouent au commerce. Un de ces ouvrages eſt intitulé *le Négociant*, un autre *la feuille du comptoir* (*Comptorblatt*). Ces feuilles hebdomadaires n'eurent pas grand ſuccès. Il eſt ſûr cependant que l'auteur a de grandes connoiſſances dans ſon genre, & qu'il s'explique nettement. Un de ſes frères eſt auteur de quelques pièces de poëſie fugitives inſérées dans des journaux.

SPALDING (George Louis) fils du ſuivant, naquit à Barth dans la Poméranie ſuédoiſe en 1762. Il fit ſes études à Berlin, où ſon père s'étoit établi. Il ſe deſtina à la théologie, & ſe diſtingua cependant dans ſes humanités. Il avoit déjà donné une traduction en vers latins du *Printemps* de Kleiſt, lorsque ſon père le fit voyager en Angleterre, en France, en Suiſſe & dans l'Allemagne occidentale. A ſon retour le magiſtrat de Berlin le fit profeſſeur de belles lettres & de langue grecque au collége du cloître. Le roi Fréderic Guillaume II le choiſit pour inſtruire le prince Louis ſon fils dans la belle littérature.

SPALDING (Jean Joachim) naquit en 1714 à Triebſée dans la Poméranie ſuédoiſe, où ſon

père

père étoit pasteur. Il étudia à l'université de Greifswalde; & lorsqu'en 1735 il eut achevé son cours d'études & qu'il prit le grade, il publia une dissertation sur les écrits anti-chrétiens de l'empereur Julien. Il s'occupa ensuite pendant dix ans de métaphysique & de morale. Il écrivit sur la philosophie de Wolff, & traduisit de l'anglois deux ouvrages de Shaftesbury. Ces traductions parurent en 1747 & 1748. Il étoit alors à Berlin comme secrétaire particulier de Mr de Rudenshœld, envoyé de Suède, qui fut ensuite sénateur & comte. A Berlin Mr Spalding fréquentoit les savans & les académiciens, qui étoient ecclésiastiques pour la plupart, à l'exception de quelques médecins & de quelques seigneurs. Sa conduite, ses entretiens déceloient un génie né pour l'éloquence de la chaire. Feu Mr Sack nous a dit plus d'une fois dans ses vieux jours, avoir fait ce digne prosélyte au ministère de la parole de Dieu. Il avoit raison de s'en glorifier. Mais nous ne pouvons pas dire que ce soit à sa persuasion que Mr Spalding quitta le ministère politique pour passer à celui de l'évangile. Nous sommes assurés plutôt qu'il avoit toujours conservé une

inclination décidée pour l'état eccléſiaſtique. Auſſi fut-ce dans le temps qu'il étoit ſecrétaire de Mr de Rudenshœld qu'il compoſa ſon livre *de la deſtination des hommes*, ouvrage rempli de la plus ſaine, la plus profonde & la plus utile philoſophie, que l'épouſe d'un grand roi traduiſit en françois. Quoiqu'auteur d'un livre original qui avoit eu le plus brillant ſuccès, Mr Spalding ne dédaigna pas de travailler à des traductions, pour enrichir l'Allemagne des productions littéraires de l'Angleterre. Il traduiſit les réflexions de Jaques Foſter *ſur la religion naturelle & la vertu ſociale*, & quelques autres ouvrages relatifs à ce ſujet, &. pour donner une juſte idée du fondement du déisme, un autre ouvrage de Butler, intitulé *Preuves de la religion* tirées de ſa conformité avec le cours de la nature. Cinq à ſix ans après avoir donné ces traductions, Mr Spalding publia un ſecond ouvrage auſſi claſſique que celui ſur *la deſtination des hommes*. Ce ſont des penſées touchant la valeur du ſentiment dans le chriſtianisme. Il n'avoit alors que la petite cure de Laſſahn. Un an après la publication de ces penſées il fut transféré à Barth, une des villes

principales de la province après Stralfund. Il étoit par cette place doyen des eccléfiaftiques du diftrict. Son nom étant devenu célèbre en Allemagne, le confiftoire & le miniftère de Berlin l'attirèrent dans cette ville, où il fut fait premier pafteur à l'églife de St Nicolas. Il devint par là infpecteur d'autres églifes de la même ville, & confeiller au confiftoire fupérieur. La foule des auditeurs, lorsqu'on favoit que Mr Spalding devoit prêcher, étoit exceffive ; & l'orateur ne put long-temps réfifter aux vœux du public qui fouhaita de lire fes fermons imprimés. C'eft en date le troifième auteur célèbre dans ce genre. Je dis en date, parce que Mosheim & Sack l'ont précédé. Mais il s'en faut beaucoup qu'il foit inférieur pour le mérite à aucun de ces deux. Quoiqu'on lût de fes fermons imprimés, on n'alloit pas avec moins d'empreffement l'entendre prêcher. Avant de publier de fes fermons il avoit donné au public un traité *fur l'utilité de la prédication*. Cet ouvrage étoit digne d'un pafteur qui prêchoit avec fuccès, fous un roi très-évidemment difciple de Voltaire, qui avoit prétendu prouver que la prédication n'avoit jamais influé fur la

civilifation & les mœurs des hommes. Cet eccléfiaftique refpectable à tous égards comptoit trente-fix ans de miniftère, autant & plus d'années de célébrité comme auteur, lorsque l'édit du 7 Juillet 1788 concernant la religion parut répandre quelques nuages fur fa carrière, jusqu'alors tranquille & heureufe. On difoit publiquement dans Berlin & dans tout le pays pruffien que cet édit portoit contre deux des principaux pafteurs de la capitale, Mrs Spalding & Teller, parce que tous deux avoient la réputation de prêcher & d'expliquer l'évangile en philofophes, & que l'édit portoit que les miniftres de la parole de Dieu devoient s'en tenir aux principes des trois religions que la conftitution du pays admet, la luthérienne, la réformée & la catholique. Cependant, loin que ce fameux édit ait fait aucun tort à la réputation de Mr Spalding, il n'en a été que plus eftimé du public; & il l'eft même de la cour & du miniftère autant & plus que jamais; tandis que fon bien-être perfonnel & domeftique s'eft accru d'une manière qui fait autant d'honneur à la nation qu'à lui-même. Dans ce peu de femaines que l'édit de religion fit craindre qu'il

n'y eût quelque réforme & quelque déplacement dans les églises luthériennes, & que par conséquent Mr Spalding ne souffrît quelque réduction dans les revenus de sa place, il reçut un présent de quatre cents écus, qu'un homme inconnu lui apporta, avec un billet par lequel on l'assuroit d'un pareil subside chaque année sa vie durant; & cela comme simple reconnoissance des sentimens que ses sermons avoient inspirés aux personnes qui lui envoyoient cette somme & ce billet. Effectivement les années suivantes il reçut de la même manière les quatre cents écus. Cependant Mr Spalding resta à sa place; il jouit de la pension qui y est attachée. Mais comme son âge avancé de soixante & quinze à soixante & seize ans ne lui permettoit plus d'en porter le poids, & que sa voix fort affoiblie ne pouvoit plus être entendue à quelque distance de la chaire, le magistrat de la ville & le ministère lui ont donné un substitut en 1789. *V.* ZOELLNER.

SPRENGEL (Jean Chrétien) né à Brandebourg d'un maître d'école en 1723, fut un des premiers régens de classe de l'école réelle de

Berlin, où il passa cinq ans sous Hecker qui l'avoit fondée. Il y composa & fit imprimer en 1753 un ouvrage sur des principes d'économie conformes aux vues du fondateur, & obtint bientôt pour récompense une cure à Christiandorf dans la moyenne Marche, où il vit encore; & il est en 1790 dans sa soixante-septième année.

SPRENGEL (Joachim Fréderic) frère du précédent, né à Brandebourg en 1726, commença, comme son frère, par être un des maîtres de l'école réelle de Berlin, puis fut recteur de l'école de la ville (*Stadtschule*) d'Anclam en Poméranie, ensuite d'une des grandes écoles de Brandebourg. Il eut après cela une cure dans la Poméranie. Il parut plutôt que son frère sur les rangs des auteurs; mais il cessa aussi fort jeune de faire des livres. Car il y a plus de trente ans qu'il n'en a plus donné au jour. Ce qu'on a de lui, est une histoire d'Anclam, une description des minières du Harz, une dissertation, de l'an 1751, sur quelques anciennes monnoies des Venèdes, adressée par manière de bon augure à Charles Guillaume Necker,

Brandebourgeois, père du célèbre ministre des finances de France.

Sprengel (Matthias Chrétien) est le seul écrivain réellement célèbre parmi ceux qui portent ce nom. Il naquit à Rostock dans le Mecklenbourg, où son père étoit professeur. En 1778 il fut fait professeur à l'université de Gœttingue, où son histoire de l'île de Falkland & le tableau des colonies britanniques lui avoient fait une réputation. Ils lui en firent une aussi auprès du ministère ecclésiastique de Berlin. Car à peine eut-il passé quelques mois à Gœttingue, que des conditions plus avantageuses l'attirèrent à l'université de Halle en qualité de professeur d'histoire. Le programme qu'il publia en prenant possession de sa place, roule sur la traite des Négres. Il s'associa ensuite avec Mr Forster, son beau-père, pour donner des mémoires sur le commerce des nations; & après la publication des trois premières parties, il se chargea seul de la rédaction de ces mémoires. Il traduisit du françois des lettres sur le Portugal; & par de sages remarques il rectifia les faits qui y sont rapportés. Cela ne l'empêcha point

d'entreprendre l'hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale, dont la première partie parut en 1782. L'année ſuivante il donna l'hiſtoire de la guerre des Anglois dans les Indes orientales, & un ouvrage ſur les découvertes géographiques les plus importantes. Dans le temps que ces mémoires ou leçons hiſtoriques (*Vorleſungen*) virent le jour, Mr Sprengel compoſoit une hiſtoire de la grande Bretagne & de l'Irlande, pour ſervir de continuation à l'hiſtoire univerſelle faite en Angleterre, & un calendrier hiſtorique & généalogique pour l'année 1784. Il traduiſit du françois, avec des remarques du fameux Hyder Aly Nabob de Myſore, & de l'italien de Don Philippe Salvador Gily, une notice curieuſe de la Guiana. En 1785 il donna l'hiſtoire des Marattes jusqu'à leur paix avec l'Angleterre de l'an 1782. Il a éclairci, rectifié & augmenté la Conſtitution des principaux états européens d'Ackenwald. Tous ſes ouvrages paſſent pour être très-bien écrits en allemand.

SPRENGEL (Pierre Nathanaël) paſteur dans un village du duché de Magdebourg, a donné des conſidérations théologiques & phyſiques ſur

la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, prenant pour texte le Pſeaume 104, ouvrage deſtiné à l'édification des gens de la campagne, qui ſavent preſque tous lire dans les pays proteſtans.

STAMFORT (François Charles de) né à Bourges en France en 1742, prit ſervice dans l'armée françoiſe que commandoient le duc de Soubiſe & le comte d'Argenſon en Allemagne. Lorsque la paix fut faite, il s'attacha au ſervice de Pruſſe. Fréderic II l'établit à Halberſtadt, pour qu'il enſeignât les mathématiques aux officiers de la garniſon. Dans la ſociété du poëte Gleim qui vit dans cette ville, Mr de Stamfort cultiva la poëſie, & publia quelques petites pièces dans le Mercure allemand l'an 1775, & dans le *Florilége poëtique* de Gœttingue en 1776, & différentes fables dans le Journal berlinois de Mrs Gedike & Bieſter. Mr de Stamfort cultiva encore plus ſérieuſement les ſciences qu'il profeſſoit; & il fit inſérer dans le même journal un abrégé de la vie du célèbre maréchal Schwérin. Appelé à Potsdam, & fait capitaine-ingénieur, il publia des tablès de logarithmes, & un eſſai *ſur les fondemens des calculs différentiel & inté-*

gral. Sa réputation s'étant répandue, la princesse d'Orange le demanda au roi de Prusse, pour l'attacher à l'éducation de son fils aîné. C'étoit sans contredit un excellent choix pour cette place, puisque Mr de Stamfort, outre les connoissances relatives à la profession militaire & à l'instruction d'un prince destiné à commander des armées, possède parfaitement les langues qu'un prince d'Orange, neveu du roi de Prusse, ne peut se dispenser d'apprendre. Mr Schmidt de Giessen parle de ce savant ingénieur dans quelques ouvrages qu'il a faits sur la Hollande.

STARCK (Jean Auguste) né à Schwérin dans le Mecklenbourg, d'un pasteur luthérien en 1741, après les premières études qu'il fit dans son pays, alla étudier à Gœttingue; & c'est là qu'il prit le doctorat & qu'il fit imprimer sa dissertation latine sur Éschile. Étant ensuite employé à Kœnigsberg, il continua de donner quelques dissertations latines sur des sujets de littérature, tant sacrée que profane, & traduisit du françois une histoire de la Grèce. Ce travail lui fit naître l'idée d'une espèce de roman qu'il intitula *Hephæstion*, qui parut en

1775. Il fit enſuite imprimer quelques ſermons. Il paſſa à Kœnigsberg environ dix ans. C'eſt par cette raiſon que nous le plaçons ici. Après la publication des ſermons qui parurent à la ſuite de l'Hépheſtion il ſe crut perſécuté, & quitta la capitale de la Pruſſe pour paſſer à celle de la Courlande. Ce n'étoit certainement pas un avancement. Ayant encore au bout d'une année quitté Mitau, il reſta trois ou quatre ans ſans emploi, jusqu'à ce qu'il eut la place qu'il a préſentement à Darmſtadt. Dans cet intervalle il publia une apologie des francs-maçons. Cependant il ſe répandit un bruit que Mr Starck, en s'établiſſant à Darmſtadt comme paſteur & prédicateur, avoit jugé à propos de recevoir ſecrètement l'impoſition des mains d'un prélat catholique. Cela donna lieu à un procès ſingulier entre lui & les deux auteurs du Journal de Berlin, Meſſieurs Gedike & Bieſter, qui le dénoncèrent au public comme catholique ſecret, & le ſommèrent presque de ſe purger de cette tache. Ceci arriva vers la fin du règne de Fréderic II. Il dut paroître auſſi extraordinaire que cet eccléſiaſtique intentât un procès formel pour un article de journal, qu'on avoit trouvé

ſingulier que des journaliſtes ſommaſſent un eccléſiaſtique de faire ſa profeſſion de foi. Mr Starck eſt auteur d'un roman ſatirique, intitulé *Nicaiſe*, que les critiques berlinois ne louent pas beaucoup.

STECK (Jean Chriſtophe Guillaume) un des premiers publiciſtes de l'Allemagne, naquit à Diedelsheim dans le duché de Wurtemberg en 1730. Il étudia à l'univerſité de Tubingue; & à vingt-cinq ans il s'étoit déjà fait connoître par pluſieurs diſſertations écrites en bon latin, *ſur le jugement de la cour des pairs; — ſur les interpolations des décrétales, recueillies par St Raymond de Pennafort; — ſur les inveſtitures des fiefs impériaux; — ſur l'ordination à titre de patrimoine & de pauvreté; — ſur les coadjuteurs des prélats allemands*. Ces ouvrages lui valurent une chaire de profeſſeur à l'univerſité de Halle en 1755, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans. Trois ans après il ſe fit transférer à celle de Francfort ſur l'Oder. C'étoit dans le fort de la guerre de ſept ans. Zélé ſerviteur du roi de Pruſſe, il écrivit contre l'empereur François I, comme le célèbre Philippe Chem-

nitz avoit écrit pour la Suède contre Ferdinand II. A l'approche des Ruſſes, alliés de l'Autriche, le juriſte pruſſien ne ſe crut pas ſûr à Francfort, & s'en retira pour quelque temps. Il paroît même qu'il ſe dégoûta du métier d'écrivain, puiſqu'on ne vit rien paroître de lui, au moins ſous ſon nom, depuis 1760 jusqu'à 1770. Dans cet intervalle de temps, en 1767, il quitta la chaire de l'univerſité de Francfort pour être juſticier des affaires de la banque à Berlin. Il fut enſuite conſeiller à la chambre ſupérieure de juſtice qu'on nomme le tribunal. En cette qualité il fut auſſi chargé de la cenſure des livres concernant la faculté juridique. Ayant eu pour cela quelque démêlé avec des écrivains de Halle qu'il vouloit ſoumettre à la cenſure de la capitale, il ſe démit de cette fonction, dont un autre conſeiller de la chambre de juſtice fut chargé. De la magiſtrature étant transféré au cabinet, c'eſt-à-dire au département des affaires étrangères, en 1773, il eut de nouvelles occaſions de reparoître comme auteur. La plupart de ſes ouvrages ſont en latin ou en allemand. Trois ou quatre ſont en françois; les plus conſidérables de ceux-ci ſont les

Essais sur quelques sujets intéressans pour l'homme de lettres, avec une suite qui a pour titre *Éclaircissemens sur divers sujets &c.* Sous le nouveau règne Mr de Steck a été chargé de donner des leçons de droit public aux jeunes gentilshommes qui se destinent aux commissions étrangères. Mr de Steck, engagé par la nature de sa place à donner des écrits suivant que les événemens publics le demandoient, n'a pas fait d'ouvrages suivis & volumineux. Il passe cependant pour le premier publiciste de l'Allemagne.

STEGMANN (Jean Gottlieb) né dans la principauté de Minden, conseiller de cour, & professeur au collége carolin de Cassel, est en quelque façon inventeur de certaines petites machines pneumatiques dont on peut faire usage pour seringuer & pomper des parties infirmes du corps humain. Ses ouvrages ont paru entre 1753 & 1763. On en trouve quelques-uns insérés dans le Museum allemand. *Meusel.*

STEINBRUCK (Joachim Bernard) pasteur à Stettin, a écrit sur l'histoire de la Poméranie, & particulièrement sur le duc Barnim, surnom-

mé le Grand. Cette hiftoire de Barnim parut en 1775. Un ouvrage qui femble très-peu intéreffant, & qui l'eft beaucoup pour un politique, c'eft le recueil ou le catalogue des *fils illuftres des prêtres poméraniens* (a).

STEINWEHER (Wolf Balthafar de) né à Deez dans la nouvelle Marche, étudia les belles lettres & les antiquités à Wittenberg, à Leipfic, à Gœttingue, & fut fait profeffeur à l'univerfité de Francfort fur l'Oder. Une grande partie de fes ouvrages font en latin. Il publia auffi en latin un programme, où il fait voir le profit que les gens de lettres allemands peuvent tirer de l'étude réfléchie de leur propre langue. Il traduifit en allemand l'*Anti-Machiavel* de Fréderic II auffitôt qu'il parut, & peu après, la *Phyfique* de la marquife du Châtelet. Il travailla depuis pour les gazettes littéraires de Gœttingue & de Leipfic. Mort en 1771.

STÉPHANIE (Chrétien Gottlieb) naquit à Breslau en 1734. Il fit fes études au collége

(a) Voyez ci-après les *Réflexions politiques*, tirées de l'hiftoire littéraire.

de cette ville; mais à l'âge de vingt à vingt-un ans, lorsqu'il étoit temps de se fixer à une profession, il entra dans une troupe de comédiens en 1755. Il fut dix ans acteur avant d'être auteur, & il ne fut guère connu comme tel que dix autres années après. Né dans un pays qui a toujours été fertile en bons esprits, & particulièrement en poëtes; dans une des plus grandes villes d'Allemagne, quoique ville de province; & dans un cercle dont le dialecte & l'accent ont été adoptés comme langue commune de toute la nation; formé dès le commencement de sa carrière théâtrale par les critiques du théâtre qu'on fit à Halle, lorsqu'il y jouoit dans la troupe de Schuch, & par les observations de Mr Nicolaï (a), qui dans ses lettres *sur la littérature allemande* toucha aussi cette partie, Mr Stéphanie l'aîné devint un excellent acteur, autant que le personnel physique le lui permit, & un auteur sage & correct. Il est depuis long-temps membre & régisseur du théâtre impérial de Vienne; & il fait autant d'honneur au pays où il est né, qu'à celui où il est établi.

Peut-

(a) V. *Chronologie des Deutschen Theaters*. p. 180.

Peut-être ſans ſon exemple, ſon cadet qui ſuit, ne ſeroit-il ni monté ſur le théâtre, ni devenu auteur. Mais il eſt très-certain que Mr Chrétien Stéphanie ſe trouve, comme auteur dramatique, dans le cas de Thomas Corneille & de Mr Charles Leſſing, qui tous deux ſeroient plus célèbres, s'ils n'avoient eu des frères qui ont couru la même carrière avec plus de ſuccès. ....

. . . .

STÉPHANIE (Gottlieb) frère du précédent, naquit à Breslau en 1741 pendant la première des trois guerres que la Siléſie eſſuya vers le milieu de ce ſiècle; & pendant la ſeconde guerre il fut ſoldat. Il ne parut ſur le théâtre qu'après la paix de 1763. Il débuta comme auteur par une pièce qu'il tira de l'anglois d'un Farquhar, intitulée *l'Enrôleur* (*der Werber*), que Dœblin, alors fort en vogue avec ſa troupe, fit jouer très-ſouvent. En 1770 le jeune Stéphanie donna avec un égal ſuccès *l'Officier congédié;* & il fut dès-lors regardé comme un des meilleurs poëtes comiques de l'Allemagne. Certainement il eſt des plus féconds. Et quels que ſoient les défauts que lui reproche Riesbeck, le théâtre allemand n'aura jamais, ou n'aura de

long-temps son Shakespeare & son Goldoni; ou il le possède dans Mr Gottlieb Stéphanie. On voit par ses premières piéces que nous venons de citer, & par les rôles qu'il joue avec le plus d'applaudissement, tels que ceux d'officier brusque, d'exécuteur, de tyran, de paysan, de valet grondeur, que la vie militaire a influé sur son génie, comme le collége a influé sur celui de son frère aîné. On trouve le caractère social de ces deux comédiens auteurs aussi différent que le sont les rôles que jouent l'un & l'autre supérieurement. L'aîné se fait admirer surtout dans le rôle de père de famille. On est surpris de voir que Mr Nicolaï parle si peu soit de l'un soit de l'autre, dans les deux longs articles où il s'étend sur le théâtre national & sur la littérature de Vienne dans le quatrième volume de la Description de son voyage.

STIEBRITZ (Jean Fréderic) né à Halle en 1707, mort professeur à l'université de la même ville en 1772, étoit fils d'un cordonnier; & on ne peut que le louer de ce qu'il ne rougissoit point de son extraction. L'historien de Halle (Dreyhaupt), qui écrivoit sous ses yeux,

dit nettement quel étoit son père. Stiebritz fut fait professeur d'économie civile. Cependant son étude principale étoit la théologie; & il ne publia rien qui ne roulât sur des objets de religion. Son ouvrage qui a pour titre *de Metaphysica negotiose otiosa*, s'y rapporte aussi.

Still (Christophe Louis de) dont Fréderic II a fait l'éloge, & dont nous avons fait mention dans l'Essai sur la vie de ce roi, naquit à Berlin. Son père mort major-général, & commandant de Magdebourg, étoit alors en garnison dans cette capitale. Le roi philosophe, panégyriste de Still, ne manqua point de remarquer combien il est rare que les jeunes gens de qualité s'appliquent aux études comme a fait celui dont nous parlons. Si Fréderic eût écrit cela en 1786, il auroit pu ajouter que peu de gentilshommes nés dans la capitale ou à la cour se sont distingués, soit dans les lettres, soit dans les armes. Mr de Still étudia à Helmstedt aux portes de Magdebourg, puis à Halle; & il avoit une passion décidée pour les lettres. Il entra néanmoins dans le service militaire; & il se trouva au siége de Stralsund en 1715. La lon-

gue paix de quatorze à quinze ans lui laissa tout le loisir qu'il vouloit pour cultiver la littérature. Il fit de nouveau une campagne en 1733; il assista au fameux siége de Danzic que fit le maréchal de Munich; ensuite à un autre sur le Rhin sous le prince Eugène. Il suivit Fréderic II dans les deux premières guerres de Silésie. Dans la seconde de ces guerres il avoit déjà un régiment de cavalerie, & il étoit major-général. Peu de temps après il fut fait curateur de l'académie des sciences. Sa naissance, son rang, la faveur du roi ne rallentirent point ses travaux littéraires. Il ne dédaigna pas même de traduire quelques ouvrages de Mr de Maupertuis en allemand. En combinant autant qu'il étoit possible sa profession militaire avec l'étude, il s'occupoit d'une histoire de la cavalerie qu'il avoit poussée assez loin, c'est-à-dire jusqu'à son temps. Cependant l'étude nuisit un peu à son métier principal. Son régiment aux revues de 1752 ne manœuvra pas bien. Fréderic, quelquefois excessivement sévère sur ce point, dit au général: « Ce n'est pas tout que „ d'étudier, il faut avoir soin de son régiment". Mr de Still fut très-sensible à ce reproche. Il

étoit déjà attaqué d'un afthme depuis deux ans. L'impreffion que lui firent ces mots d'un roi de la faveur & de l'eftime duquel il fe croyoit affuré, le mina fi rapidement, que quelques mois après il en mourut, au mois d'Octobre de la même année. Le roi ne parle point de cet accident dans l'éloge qu'il en a fait, & il le loue même comme un brave militaire.

Stosch (Éberhard Henri Daniel) né en 1716 à Liebenberg dans la nouvelle Marche, où fon père étoit miniftre de la religion réformée, étudia la théologie à Francfort fur l'Oder, & y devint profeffeur en 1749. Il a donné plufieurs differtations latines fur la bible & fur la religion. Ce fut lui qui foigna en 1767 l'édition du fecond & du troifième volume des Inftitutions de l'hiftoire eccléfiaftique (*Inftitutiones hiftoriæ chriftianæ*) de Paul Ernest Jablonsky. Il mourut en 1781.

Stosch (Ferdinand) frère du précédent, né en 1716, entra de meilleure heure que fon aîné dans la carrière d'auteur, & il s'y diftingua davantage; du moins il a publié plus d'ouvra-

ges. Il étoit professeur & co-recteur au collége de Joachimsthal à Berlin. Ses écrits l'ayant fait connoître, il fut appelé à Detmold dans le comté de la Lippe, pour y être pasteur d'une église, & surintendant des autres de la religion réformée. En s'occupant des commentaires sur le nouveau Testament, il a beaucoup écrit sur quelques villes de l'Asie mineure, particulièrement sur Thyatire, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, chap. IV. v. 18. On a de lui sur ce sujet sept ouvrages différens, & un essai sur les antiquités de Smirne. Mort en 1780.

STOSCH (Samuel Jean Ernest) frère des deux précédens, est né comme eux à Liebenberg. Il a fait à peu près le même cours d'étude à Berlin & à Francfort. Il entra dans la carrière ecclésiastique; & jusqu'à l'âge de soixante-huit ans il n'a été que ministre de village à Lino & à Ludersdorf dans la moyenne Marche. Il y éleva cependant sa famille de sorte qu'un de ses fils exerce la médecine à Berlin avec beaucoup de succès, qu'un autre est professeur à Francfort sur l'Oder. Ses trois filles, mariées à Berlin, se distinguent par leurs talens,

leurs connoiſſances & leur conduite. (*V. l'art.* RECLAM.) Ce père reſpectable & heureux eſt depuis 1782 prédicateur de cour à Kuſtrin, & conſeiller du conſiſtoire de la nouvelle Marche. Il eſt très-verſé dans la langue françoiſe, auſſi bien que dans l'allemande, ſur laquelle il a donné des ouvrages intéreſſans & curieux.

Un quatrième frère de ces trois écrivains eſt profeſſeur à l'école militaire, bibliothécaire du roi, & garde du cabinet de curioſités qui eſt au château. Dans ſa jeuneſſe il a été gouverneur de Mrs de Danckelmann; & ce fut leur père, alors miniſtre d'état au département eccléſiaſtique & littéraire, qui le plaça à la bibliothèque. Quoique hiſtorien & publiciſte profond, il n'a rien fait imprimer juſqu'à préſent que l'on ſache.

Tous ces Stoſch ſont de la même famille que le baron de Stoſch, connu en Italie par ſa collection d'antiques que Fréderic II acheta de ſon héritier. *V.* MUTZEL.

STRAUCH (Benoît) né à Frankenſtein en 1724, eſt depuis long-temps abbé des chanoines réguliers de Sagan. Il ne s'eſt pas rendu

aussi célèbre que son confrère & son devancier Felbiger. Mais il n'a pas travaillé avec moins de zèle que celui-ci pour l'instruction de la jeunesse catholique; & il doit être mis au nombre des illustres pédagogues de l'Allemagne. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'éducation des enfans. Il a traduit en 1767 du françois les *Lettres spirituelles* de Mr La Fiteau, évêque de Sisteron, & du latin le *Catéchiste* d'Ignace Schmidt en 1772.

STREIT (Charles Conrad) auteur de différens ouvrages concernant l'histoire littéraire de la Siléfie, naquit à Gross-Glogau en 1747. Après avoir été auditeur du régiment de Falkenhayn à Breslau, il fut fait référendaire & secrétaire de la chambre de guerre & des domaines. Cela ne l'empêcha point de cultiver la belle littérature. Il débuta en qualité d'auteur en 1774 par une gazette théâtrale. Dans la même année il donna une notice alphabétique de tous les auteurs vivans en Siléfie à cette époque. Ensuite il entreprit un journal sous le titre de *Bibliothèque universelle de la Siléfie.* Mais il s'apperçut bientôt qu'un journal qui ne

comprend que les productions d'une province, n'intéresse pas assez, & il l'abandonna. Il en entreprit un autre plus intéressant par la variété des objets, qu'il intitula *Journal* ou *Feuilles provinciales de la Silésie* (*Schlesische Provincial-Blætter.*) On a aussi de lui un choix de romans & de contes, dont il donna trois volumes en 1783.

STROTH (Fréderic André) né à Tribsées en 1750, fut recteur d'école à Quedlinbourg, ensuite à Gotha. Il est très-connu des savans par les éditions qu'il a données d'Eusèbe, de Théocrite, de quelques livres de Xénophon, & des fragmens de l'histoire ancienne d'Égypte. Il a traduit du grec en allemand l'histoire de Diodore de Sicile. Il a fourni, comme ont fait jusqu'ici presque tous les professeurs, des articles aux journaux de Halle & de Helmstedt. Il est mort en 1785, âgé de trente-cinq ans.

STRUENSÉE (Adam) naquit à Ruppin dans la moyenne Marche de Brandebourg en 1708, d'un père fabricant de drap. Il étoit le cadet de quantité de frères, & montra dès sa première jeunesse beaucoup d'inclination pour l'état

eccléfiaftique. Après les études élémentaires faites dans l'école de fa patrie, il les continua dans celle qu'on nomme *de Saldern* à Brandebourg, où il devint le gouverneur des fils d'un de fes frères. Étant enfuite allé à Halle, il entendit les leçons de Breithaupt, de Lange, de Francke & de Rambach. Il vouloit auffi entendre des profeffeurs de l'univerfité de Jéna; & s'attacha particulièrement à Buddée. Il connut dans cette ville quelques piétiftes de la fecte de Spéner, qui s'appeloient alors frères moraves, enfuite frères de l'unité; mais qui font plus communément connus fous le nom de hernouthiens ou hernouthes. Le comte de Zinzendorff, promoteur de cette fecte (s'il faut appeler ainfi une fociété de chrétiens vertueux, induftrieux & pacifiques,) fe trouvoit alors auffi à Jéna. Mr Adam Struenfée, jeune homme de vingt ans & de bonne conduite, fut un de ceux que ce feigneur connut particulièrement, & il fouhaitoit d'en faire un profélyte. Le comte étoit venu avec une fuite affez confidérable de domeftiques. C'étoit un apôtre de nouveau genre. Cependant le candidat Struenfée retourna à Halle, & y devint un des maîtres de

la grande maison des orphelins de cette ville. Buddée le tira encore de là, & l'engagea à se charger de l'instruction de ses fils. Un ecclésiastique de Wernigerode, nommé Zimmermann, qui passa par Jéna, proposa à ce brave candidat une place de chapelain chez une comtesse de Berlenbourg. Comme le comte de Zinzendorff avoit des relations avec les comtes de Berlenbourg, & qu'il alloit chez eux, le jeune chapelain eut encore plus d'occasions de connoître ce fameux piétiste. Il obtint après cela une paroisse luthérienne dans un faubourg de Halle; & il s'y maria en 1732 avec la fille d'un célèbre médecin danois, Jean Samuel de Roc, qu'il avoit connu à Berlenbourg, & qui devint quatre ans après médecin de la personne du roi de Danemark. Le jeune pasteur, quoiqu'il n'eût qu'un peu plus de vingt ans, fut du faubourg de Neumark transféré à l'église de St Honoré de la même ville. Il y eut deux fils dès les premières années de son mariage avec Mademoiselle de Roc. Dans ce temps il y eut quelque bagarre entre les étudians de Halle & des personnes de l'état militaire. Mr Struensée fit sur cela quelques sermons dans son église.

On fit croire au commandant de la garnison qu'il y avoit des traits qui portoient contre lui, & ce général, pour s'en venger, fit enrôler les deux fils du prédicateur, tout enfans qu'ils étoient; les traitant ainsi comme des enfans du bas peuple sujets à la conscription, & qu'on enrôle au moment qu'ils sont nés. Il fallut que le prédicateur envoyât la copie du sermon au roi Fréderic Guillaume, pour se justifier & pour obtenir que ses fils fussent ôtés du rôle militaire. Son crédit servit à donner de la réputation au parti du comte de Zinzendorff son ami; & pendant quelque temps le pasteur Struensée se trouva mêlé dans les affaires des hernouthiens, sans qu'on l'ait pourtant accusé de fanatisme. Il se brouilla même avec le chef de la secte, le comte de Zinzendorff, qui portoit les choses trop loin. Les professeurs les plus célèbres de l'université de Halle vers le milieu du siècle, tels que Ludewig, Bœhmer, Hoffmann, Jean Henri Michaelis, Baumgarten, Clauswitz, Joachim Lange, le regardoient en quelque sorte comme leur directeur spirituel; & ce fut lui qui les visita & les assista dans leur lit de mort. Sa réputation & les parens de sa

femme lui procurèrent des offres avantageuſes de la cour de Danemark, pays alors très-floriſſant ſous le miniſtère du comte de Bernsdorff. En même temps on lui offrit une chaire de profeſſeur à Roſtock avec des conditions non moins avantageuſes. Mais il avoit donné ſa parole au miniſtre de Danemark, & il en avoit déjà l'agrément du roi de Pruſſe. Il fut d'abord fait prévôt de l'égliſe principale d'Altona, capitale du Holſtein, puis ſurintendant de toutes les égliſes du Schleswic. Il vit ſes deux fils non-ſeulement achever leur carrière académique, mais occuper des places importantes à Copenhague, & gouverner l'état. Une terrible conſpiration renverſa tragiquement cette fortune brillante. Le père, qui ſurvit depuis près de vingt ans à cette cataſtrophe, tâcha de ſe conſoler par des réflexions que ſa piété lui dictoit; & il voit ſon cadet réparer ce déſaſtre autant qu'il eſt humainement poſſible. En 1780, lorſque le ſurintendant eccléſiaſtique Struenſée célébra la cinquantième année de ſon miniſtère eccléſiaſtique, on publia différentes pièces en proſe & en vers pour cette fête. Un des paſteurs de la province, qui eſt toute luthérienne,

lui dédia un écrit en assez beau latin, dans lequel il prouve que les évêques sont différens des prêtres; & il suppose dans toute cette pièce que Mr Struensée est absolument ce que sont les évêques ailleurs. Ce respectable ecclésiastique est entré au mois de Septembre 1790 dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Struensée (Charles Auguste de) fils du précédent, né à Halle dans le temps que son père étoit pasteur à l'église de St Maurice en 1735, fut dans son enfance enrôlé soldat par l'esprit de vengeance d'un général, comme nous venons de le dire. Le roi, à la requête du père, le déclara libre. Il fit ses études à la maison des orphelins & à l'université de Halle, où en 1756 il prit le grade de maître de philosophie, & donna des leçons particulières. Il fut peu de temps après professeur de philosophie & de mathématique à l'académie de gentilshommes à Lignitz. Lorsque son frère, qui s'étoit destiné à la médecine, fut par les parens ou les amis de sa famille attiré à Copenhague, & qu'il devint médecin de la cour, favori de la reine Mathilde régente, & par là premier ministre de

Danemark & comté, Charles Auguste y fut appelé, & employé comme principal conseiller dans le département de justice. En 1772 arriva la bruyante révolution qui fit perdre au comte Struensée la vie sur un échafaud. Le frère dont nous parlons fut aussi arrêté; & tandis qu'on lui faisoit son procès & qu'il étoit prisonnier d'état, une personne qui l'avoit connu en Silésie, & qui avoit du crédit auprès du prince Henri, frère du roi de Prusse, pria S. A. R. de recommander Mr Struensée à la reine de Danemark, qui avoit pris tout l'ascendant, & les rênes des affaires; & comme la chose étoit pressante, cet ami présenta au prince à son réveil la lettre toute faite; & elle fut signée & expédiée. Elle eut d'autant plus facilement tout l'effet qu'on souhaitoit, qu'on n'avoit porté contre lui aucune accusation. Il fut donc mis en liberté. Il retourna en Silésie, où il trouva sa place de professeur encore vacante. En 1777 il fut fait directeur de la banque d'Elbing en Prusse. Il fut appelé à Berlin en 1782, pour être directeur de la compagnie maritime. Le comte de Schulenbourg-Kœhnert, de qui il dépendoit, ayant été remplacé par son cousin

dans le commencement du nouveau règne, Mr de Struensée resta en cette qualité, & eut naturellement plus de crédit. Après la mort subite du nouveau ministre, Mr le comte de Schulenbourg-Kœhnert (exemple unique dans l'histoire ministérielle) fut rappelé à la même place qu'il avoit quittée volontairement, par le même roi qui lui avoit accordé son congé. Mr de Struensée se trouve depuis le mois de Juin 1790 attaché au même ministre sous lequel il avoit été employé d'abord en venant à Berlin. Je doute si jamais ministre en place & très-accrédité a eu de plus habile co-laborateur, & si jamais employé subalterne fut plus digne de son principal, ou lui fut plus sincèrement attaché. Personne dans le pays, où il est très-connu, ne trouve que Mr de Mirabeau ait exagéré le bien qu'il dit de ce financier; & bien du monde au contraire désavoue ce que l'économiste françois a écrit contre le système de la compagnie dont Mr de Struensée est le chef. Il est généralement considéré & estimé comme une des meilleures têtes que le roi de Prusse ait à son service, & même comme un des meilleurs financiers de l'Europe. Aussi la cour de

Dane-

Danemark a-t-elle souhaité de le ravoir pour réparer les désordres de l'administration; & pour lui donner une marque publique d'estime, elle le déclara ou le créa gentilhomme; & le roi son maître lui confirma ces titres de noblesse. Ses ouvrages, avant qu'il fût employé dans les affaires, soit en Danemark, soit en Prusse, rouloient sur la partie des mathématiques qui convient aux militaires. L'un a pour titre *Instruction fondamentale de l'artillerie, & de l'architecture militaire.* Il traduisit *l'Art de la guerre* du maréchal de Saxe. Lorsqu'il fut à Elbing dans les affaires de commerce, il traduisit & composa des ouvrages sur l'économie. Depuis qu'il est dans de plus grandes affaires dans la capitale, il n'a pu pendant plusieurs années livrer à la presse que la seconde partie d'un des ouvrages qu'il avoit composés à Lignitz. Mais depuis un an il fait insérer dans le Journal de Berlin des mémoires sur l'administration des finances de Mr. Necker, qu'il blâme à plusieurs égards. De bonnes raisons l'ont porté à ce travail; & beaucoup de ses maximes sont très-justes & excellentes. Il est triste à la vérité que ce soit le fils d'un compatriote du père de Mr

Necker, qui étoit Brandebourgeois, qui s'élève contre un financier très-célèbre & très-estimable, & qu'un protestant se déclare contre le premier ministre protestant que la France ait eu depuis Sully. Mais enfin on doit aimer plus la vérité que ses compatriotes ou ses amis; & le succès semble justifier complétement le financier prussien.

STRUENSÉE (Chrétien Fréderic) oncle du précédent, étoit recteur de l'école de la cathédrale de Halberstadt. Il a écrit sur l'éducation; il a tracé des plans d'histoire naturelle; il a traduit quelque partie du nouveau Testament, & éclairci quelque point de l'histoire de Halberstadt.

STRUVE (Charles Ernest Jérôme & Christian Adolphe) deux jurisconsultes nés dans la Marche uckerane de Brandebourg, ont donné quelques ouvrages sur des sujets de jurisprudence, l'un en 1752 & 1754, l'autre en 1773 & 1776.

STRUVE (Frédéric Chrétien) né à Magdebourg, a été professeur de médecine à l'univer-

ſité de Kiel. Un de ſes ouvrages eſt *ſur l'inutilité des remèdes coûteux.*

STUCK (Gottlieb Henri) employé dans un bureau économique de Halle, a donné une traduction latine d'un recueil de ſentimens rabbiniques ſur les ſucceſſions *ab inteſtato*, & y ajouta quelques remarques. Cet ouvrage a été imprimé à Halle en 1775.

STUCKERT (Louis Guillaume) ci-devant prédicateur de la cour du margrave de Schwedt, a donné une *Hiſtoire des états de Brandebourg*, qui a été imprimée à Breslau en 1769.

STUHNER (Charles Godefroi) curé d'un village près de Lignitz en Siléſie, né en 1721, a écrit dans ſa jeuneſſe ſur *les monades;* ſur *l'influence des aſtres ſur la terre;* ſur *la nature ſouffrante & la diviſibilité infinie;* ſur *l'état futur des hommes dans l'éternité.* Depuis longtemps il n'écrit plus, ou il ne fait plus rien imprimer.

STURM (Chriſtophe Chrétien) auteur célèbre de quelques ouvrages de piété, naquit à

Augsbourg en 1740 d'une famille qui avoit donné d'autres bons écrivains à la république des lettres dans les temps passés. Car un de ses ancêtres s'étoit fait un nom dans le quinzième siècle; un autre, qui fut son aïeul, a été professeur de physique à Altdorf. Le père de celui dont nous devons parler, étoit jurisconsulte, notaire & greffier à la justice d'Augsbourg. C'est dans cette ville d'où est sorti un grand nombre d'auteurs & d'artistes qui se sont répandus en Allemagne, que Sturm reçut ses premières instructions. A l'âge de dix-neuf à vingt ans il alla continuer ses études à Jéna, ensuite à Halle. Il n'y avoit pas trois ans qu'il avoit paru comme étudiant à ces deux universités, lorsque l'Allemagne le regarda comme un auteur classique par deux ouvrages qu'il publia en 1762 & 1763. L'un est intitulé *le vrai Chrétien dans la solitude*; l'autre, qui eut encore beaucoup plus de succès, est *la Dame dans la solitude*. Il n'étoit alors qu'un des maîtres du *pædagogium* de Halle. Ces ouvrages le firent appeler à Sorau en qualité de co-recteur; & en 1763 on lui offrit la place de quatrième prédicateur à une des églises de Halle. Les sermons & quelques canti-

ques qu'il y publia, le firent connoître de plus en plus. La ville de Magdebourg souhaita de l'avoir. Sturm accepta l'invitation; & il y passa huit ans ou plus, pendant lesquels il travailla à un ouvrage périodique intitulé *la Feuille du dimanche* (*Sontagsblatt*), auquel travailloient aussi Mrs Meister & Feddersen. Ce dernier a donné ensuite la vie de Sturm, dont il étoit grand ami. Cependant les Hambourgeois enlevèrent ce pasteur aux Magdebourgeois, en lui conférant une place plus considérable à plusieurs égards. Hambourg, qui a donné une foule de professeurs aux autres villes de l'Allemagne, choisit ordinairement des prédicateurs hors de son enceinte. Leurs places sont considérées, & rapportent à proportion que le prédicateur attire du monde à son église. Aussi assure-t-on que l'église de St Pierre de Hambourg valoit à Sturm dix mille écus. Les collectes qu'on y fait sont un bénéfice pour le prédicateur. Sturm ne jouit de cette place honorable & lucrative que dix à douze ans. Il mourut en 1786 à l'âge de quarante-six ans. Quel que soit le mérite de ses autres écrits, ce qui a soutenu le mieux sa réputation, c'est toujours *la Dame dans la so-*

litude. Cet ouvrage ascétique d'un maître d'école eut l'honneur d'être traduit par l'épouse de Fréderic II.

STUVE (Jean) premier régent des nouvelles écoles de Ruppin ou Nouveau-Ruppin dans la moyenne Marche, est un des fameux pédagogues de nos jours de la classe de ceux qui veulent bannir l'étude du latin des écoles ordinaires. Heureusement pour son honneur & pour celui de sa nation Mr Stuve écrit en allemand. S'il écrivoit en latin, on se moqueroit de lui dans les pays étrangers. Il débite d'un ton avantageux des principes très-connus sur l'éducation; & il semble persuadé que ce n'est que depuis dix ans que l'on connoît ou que l'on étudie l'homme ([a]).

SUAREZ (Charles Gottlieb) conseiller privé de justice à Berlin, est né à Schweidnitz en Silésie, d'une famille originaire d'Espagne qui dans le seizième siècle s'étoit établie dans les Pays-bas. De là elle a passé en Westphalie au temps de la révolution des sept provinces, ensuite en Silésie. Mr Suarez étudia le droit

(a) V. ci-après les *Réflexions économiques & morales.*

à Francfort sur l'Oder sous de bons maîtres; mais avec une sagacité d'esprit encore meilleure. L'esprit naturel qu'il semble tenir, aussi bien que la physionomie & la taille, de la nation d'où descendoient ses ancêtres, ne le rendit pas moins laborieux. En 1771 étant employé dans la régence, ou tribunal supérieur de Breslau, il entreprit un recueil des anciennes lois de la Silésie à l'usage des juges & des avocats. Il en donna plusieurs volumes. Mr le baron de Carmer, alors à la tête du ministère de la justice à Breslau, s'attacha ce profond jurisconsulte, qui pour faire l'apologie de son bienfaiteur publia des *Pensées d'un patriote sur l'établissement de la caisse de crédit.* Mr de Carmer ayant remplacé le grand chancelier Furst en 1779, attira auprès de lui Mr Suarez, & l'employa particulièrement à la confection du nouveau code prussien. Il est très-certain qu'aucun membre de la commission législative n'a travaillé & ne travaille autant que Mr Suarez à cette grande entreprise.

Sucro (Jean George) né en 1722 à Kœnigsberg dans la nouvelle Marche, où son père

étoit miniſtre du ſaint évangile, eut part à une feuille périodique intitulée *le Druide*, que ſon frère publioit à Cobourg, & que la mort de celui-ci fit ceſſer. Il eut part en même temps à la traduction des ſermons de Foſter, prédicateur anglois, à laquelle Mr Spalding travailloit auſſi. Mr Sucro eſt mort conſeiller du conſiſtoire, inſpecteur & premier prédicateur de l'égliſe principale de Magdebourg en 1786.

SUEUR (Nicolas Blaiſe, Le) peintre, natif de Paris, que Fréderic II fit venir à Berlin pour être directeur de l'académie de peinture, eſt mort en 1782, âgé d'environ ſoixante & dix ans. Il n'a pas laiſſé de grands ouvrages. La meilleure pièce eſt le deſſein qu'il donna pour peindre le plafond de la maiſon chinoiſe du jardin de Sans-Souci. Mais il a fait beaucoup de bons élèves. La plupart des artiſtes de Berlin révèrent encore ſa mémoire, & ſe glorifient d'avoir étudié ſous lui.

SULZER (Jean George) né à Winterthur dans le canton de Zurich, étoit le vingt-deuxième des enfans de Henri Sulzer, tréſorier de

cette petite ville, & le onzième de ceux qui survécurent à leur père. Il avoit quatorze ans quand il le perdit; & il passa les six années suivantes plus dans le désœuvrement & la distraction que dans les études, faute d'avoir les moyens d'être placé dans un bon collége, ou de se procurer des maîtres particuliers. Il n'avoit aucun goût pour tout ce que jusqu'alors on lui avoit fait étudier. Cependant il falloit embrasser une profession; car ce qui lui pouvoit revenir de l'héritage paternel ne suffisoit aucunement à le faire subsister. Comme il avoit de gré ou de force étudié en théologie, on le persuada d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il subit l'examen accoutumé, & reçut l'ordination dans le synode de Zurich de la religion zuinglienne, que l'on confond avec le calvinisme sous le nom de religion réformée. Après avoir été quelque temps précepteur dans une maison de Zurich, il devint vicaire dans le village de Maschwanden. Ce fut dans cette triste place qu'il prit un goût décidé pour l'étude par la connoissance qu'il fit du bailli de la ville voisine, nommé Scheuschen; & malgré le défaut de sa première éducation, il devint auteur à l'âge de vingt ans. Son pre-

mier ouvrage, qui eſt de l'an 1741, a été traduit cinq ans après par Mr Formey, ſous le titre d'*Eſſai ſur la phyſique appliquée à la morale*: littéralement ce feroit *Conſidérations morales ſur les ouvrages de la nature.* Il paſſa de Maſchwanden à une autre place de vicaire de village. Il regarda dans la ſuite, lorsqu'il fût au comble de ſa grandeur littéraire, le temps qu'il paſſa dans ce village comme les plus heureux jours de ſa vie. Le fils du bailli Scheuſchen voulut enſuite le placer de nouveau comme précepteur chez un banquier ſuiſſe à Dresde; mais Sulzer préféra un autre emploi de la même nature chez un négociant de Magdebourg, nommé Bachmann. Ce fut là qu'il fit connoiſſance avec feu Mr Sack, qui l'attira à Berlin, & le fit placer comme profeſſeur au collége de Joachimsthal en 1747. Il garda cette place malgré lui; car il ne ſe s'accommodoit ni avec le recteur, ni avec ſes collégues; mais il vouloit ſe marier avec une niéce de Bachmann, pour laquelle il avoit pris un fort attachement à Magdebourg; & ſans cet emploi, ou un autre équivalent ou meilleur, il ne l'auroit pas obtenue en mariage. Dans cet intervalle il fit un voyage en Suiſſe;

& à son retour Mr de Maupertuis l'agrégea enfin à l'académie. C'est ce que Sulzer avoit souhaité le plus ardemment. Il se maria à peu près dans le même temps. L'objet de ses études étant décidé dès qu'il fut attaché à la classe de philosophie spéculative, il s'y appliqua constamment; & il fut regardé comme un métaphysicien classique, de même que Moses Mendelsohn avec lequel il se lia. Mr Spalding, un des principaux pasteurs de Berlin, qui n'est pas moins profond philosophe que théologien éloquent, devint son ami aussi bien que l'étoit Mr Sack. Cependant l'obligation d'enseigner dans un collége où il se déplaisoit, rendoit à Sulzer le séjour de Berlin peu agréable, surtout depuis qu'il eut perdu sa femme; & il demanda son congé, pour aller vivre en Suisse avec un peu de bien qu'il avoit, après qu'il eut vendu avec avantage une maison qu'il s'étoit fait bâtir. Mais Fréderic II, qui lui avoit destiné une place à l'école militaire qu'il alloit rétablir, ne voulut point le laisser partir; & lui conféra effectivement cette place en 1764, après un voyage que l'académicien avoit fait à Spa en compagnie du chevalier Mitchel. Mr Sulzer se trou-

voit ainsi passablement à son aise. Ayant toujours eu du goût pour le jardinage, il obtint du roi une pièce de terrain au bord de la Sprée, où il se créa un jardin & se bâtit une maison de campagne. Son activité & son zèle pour le bien public étant connus, il fut fait membre de la commission économique de l'académie, & visiteur de ce même collége où comme professeur il avoit eu, sinon des chagrins, au moins du dégoût. Il put alors travailler à redresser les abus qui l'avoient le plus choqué. Sa réputation d'ailleurs fut solidement établie par la publication de la *Théorie universelle des beaux arts*. Mais la perte de la santé à la suite d'un voyage qu'il fit en Saxe, par une grande chaleur, suivie d'un refroidissement subit qui le saisit, vint se mêler à tant de sujets qu'il avoit d'être heureux & content. Pour retarder les suites funestes d'une phthisie qui le minoit, on lui conseilla d'aller à Naples ou à Nice. L'éloge qu'il avoit lu de cette dernière ville dans un ouvrage de Smollet, le décida. Lorsqu'il revint de Nice, il reprit le chemin de l'Allemagne par Turin, où il fut logé, nourri & servi dans la maison de Mr le marquis de Brezés, à qui

Mr de la Grange l'avoit recommandé. Nous l'avons connu dans la maison de ce seigneur aussi bon & généreux ami que militaire habile & savant. Pendant ce voyage, dont il donna la relation, Mr Sulzer fut fait directeur de la classe de philosophie. Mais il ne jouit pas longtemps de ce poste; car il mourut deux ans après, en 1777. On trouve la liste de ses ouvrages dans *l'Allemagne savante* de Hamberger. Il laissa deux filles, dont une est mariée à Mr Graff, peintre de la cour de Dresde, l'autre à Mr Chevalier, vernisseur de la cour de Berlin.

SUPPRIAN (Friederich Lebrecht) né à Salze, fait professeur extraordinaire à Halle, a donné en 1747 un programme où il soutient *que l'harmonie préétablie est utile dans la médecine.* Il a fait sagement de ne plus rien écrire depuis-lors.

SUSSMILCH (Jean Pierre) pasteur à l'église de St Pierre à Berlin. Cet ecclésiastique luthérien s'est rendu très-célèbre dans la classe des auteurs statistiques par un travail qui ne semble guère du ressort d'un pasteur, & que pour-

tant un pasteur estimé peut exécuter mieux que toute autre personne. Il étoit calculateur assez habile pour la pratique, & il avoit bien étudié l'histoire. Un mémoire de l'an 1759, qu'on trouve de lui dans le recueil de l'académie, suffiroit pour le prouver. Mais son ouvrage en allemand est très-considérable. Il y prouve que par le nombre des naissances & des morts dans chaque ville, dans chaque province, par conséquent dans chaque royaume, on peut savoir presque au juste quel est le nombre des vivans (a). Son zèle religieux le rendit quelquefois persécuteur; & dans le consistoire dont il étoit conseiller, il parut souvent entreprenant & ambitieux. Mort en 1767, âgé de soixante ans.

(a) Dans ce mémoire qui roule sur la population des villes de Londres & de Paris, il donne à celle-ci, vers l'an 1750, six cent mille habitans. Il remarque qu'il y avoit à Paris une naissance sur trente ou trente-deux personnes, un mariage sur trente-cinq; dans la campagne une naissance sur vingt-deux vivans, & les mariages à proportion. (V. sur ce sujet *la Dissertation V* de Mr le comte de Hertzberg. p. 204. Édit. de 1787.) Tous les calculateurs statistiques ne sont pas d'accord; & le calcul, par exemple, de vingt-huit vivans sur une naissance ne convient pas à tous les pays, ni aux grandes villes comme aux campagnes. Mais c'est cependant dans toute l'Europe d'après la méthode de Mr Susmilch qu'on tâche de supputer la population. V. aussi *Mirabeau, Monarchie prussienne.* Tom. I. p. 243.

SWERT (Ernest Maximilien de) gentilhomme siléfien, membre honoraire de l'académie des sciences, mort en 1757, étoit né en 1710 à Pétrowitz, d'une famille catholique originaire du Brabant. L'histoire de sa vie, qu'il traça lui-même six mois avant de mourir, tient à trois événemens mémorables de notre siècle. Voyageant en Italie, il se trouva à Livourne en 1730 au débarquement de D. Carlos, infant d'Espagne, enfant fatal qui après avoir été destiné à succéder au grand duché de Toscane, régna à Parme, puis à Naples, & porta encore près de trente ans les couronnes de Castille & d'Aragon. Mr de Swert dix ans après fut chargé par la cour de Vienne de se présenter à Fréderic II, pour protester contre l'entreprise qu'il venoit d'exécuter en s'emparant de la Siléfie. Fréderic II le connut à cette occasion; son esprit lui plut; il l'attira à Berlin, le fit son chambellan & directeur des spectacles; & après la mort du baron de Knobelsdorff il eut la surintendance générale de tous les théâtres. Il eut en même temps celle de l'église catholique qu'on bâtissoit alors, & qu'il n'eut pas la consolation de voir achever. Le roi n'avoit rien fourni. Les

aumônes ſur lesquelles on avoit compté ne ſuffiſant point, Mr de Swert demanda & obtint une commiſſion pour revoir les comptes, & être déchargé de cette direction. Il le fut en 1754; & il ſe paſſa encore près de vingt ans avant qu'on célébrât la première meſſe dans cette égliſe, qui ne fut ouverte qu'en 1773. Mr de Swert avoit du goût, de l'eſprit, & quelques connoiſſances des beaux arts. Mais à tout prendre il étoit plutôt un courtiſan accompli, tel à peu près que le célèbre comte Balthaſar Caſtiglione l'a tracé dans ſon *Cortigiano*, qu'un ſavant digne d'être membre d'une académie illuſtre.

T.

TASSAERT (Pierre Antoine) habile ſculpteur que Fréderic II attira à Berlin en 1774, naquit à Anvers en 1729. Il avoit appris le deſſein dans ſa patrie, riche en chefs-d'œuvre de l'art, lorsqu'à l'âge de quinze ans il alla à Londres avec un de ſes frères qui ſe deſtinoit à la peinture. De Londres il paſſa à Paris, où il travailla pendant près de trente ans. Il venoit de faire la ſtatue de Louis XV, qu'on voit dans l'académie de chirurgie, lorsque Fréderic II voulant avoir les ſtatues qu'Adam avoit laiſſées imparfaites, chargea Mr d'Alembert de lui chercher un autre ſculpteur. Mr d'Alembert propoſa Taſſaert, qui, ſur les conditions avantageuſes qu'on lui fit, ſe détermina à quitter Paris, où il s'étoit marié & avoit famille, pour venir s'établir à Berlin. Il fit transporter ici deux groupes de marbre qu'il avoit commencés, & qu'après les avoir achevés, il renvoya à Paris à ceux qui les lui avoient ordonnés. A Berlin il acheva la ſtatue du maréchal Keith, & fit celle du général Seydlitz. Le coſtume moderne qu'il préféra à l'antique, ſemble ôter quelque choſe

à la dignité de ces statues. Si elles étoient jetées en bronze, ce costume feroit un meilleur effet. En 1783 il fit en relief le monument de Madame de Blumenthal qu'on voit dans l'église catholique. Mr l'abbé Raynal, qui étoit dans ce temps à Berlin & qui logeoit chez Mr Tassaert, fit faire son buste par ce sculpteur, qui peu de temps après fit aussi celui du Juif Mendelsohn, que d'autres Juifs payèrent. Tassaert fit à Berlin quelques autres pièces de son choix, attendant toujours qu'on lui commandât quelques ouvrages. Mais Fréderic II ne vouloit plus faire de dépenses ni en peintures ni en sculptures. Un an après la mort de ce roi, son successeur avant de trouver d'autres occasions d'employer cet artiste, en eut une inattendue par la mort du comte de la Mark, son fils naturel. Sa majesté voulant donner une marque de la tendresse qu'elle avoit pour cet enfant, voulut lui faire ériger un mausolée. Mr Tassaert en fut d'abord chargé; mais à peine avoit-il ébauché le modèle, qu'un accident apoplectique l'emporta, au mois de Janvier 1788. Il laissa huit enfans, trois garçons & cinq filles. L'éducation que lui & son épouse leur ont donnée, les a tous mis en-

état d'être employés ou de s'employer honorablement. L'aînée des demoiselles, en partie élève de Mr Graff, est déjà fort connue comme très-bon peintre de portraits. Une autre sœur a appris la gravure de Cunego, célèbre graveur italien, qui a passé trois ans à Berlin. Mr Tassaert fit quelques élèves, parmi lesquels celui qui surpasse infiniment tous les autres, & même son maître, est Mr Schadow dont nous avons parlé.

Teller (Guillaume Abraham) est un des neuf fils de Roman Teller, professeur de théologie, & premier pasteur de l'église de St Thomas à Leipsic, connu par des ouvrages imprimés; & d'une fille du pasteur Guillaume Schutz, un des premiers qui mirent en vogue la littérature angloise. Il naquit en 1734, & fut instruit dans la maison paternelle par des maîtres particuliers, jusqu'à ce qu'il fut en état d'aller à l'université. Il n'avoit que seize ans lorsque son père mourut. Étant alors moins gêné, il fréquenta avec moins d'assiduité les écoles de théologie, pour se livrer aux belles lettres & à la lecture des auteurs classiques. Peut-être n'eut-

il pas lieu de regretter dans la ſuite d'avoir un peu négligé les leçons des théologiens, parce qu'il fut plus libre de ſuivre les dogmes & les principes qui lui paroiſſoient plus raiſonnables; ſans que le reſpect & la reconnoiſſance lui fiſſent ſoutenir des opinions qu'il ne pouvoit embraſſer par conviction. Il donna bientôt des marques de cette liberté théologique; & ſon indépendance fut encore plus abſolue lorsqu'en 1753 il perdit ſon frère aîné, aſſeſſeur de la faculté des juriſtes & bourgmeſtre de Leipſic, qui lui tenoit en quelque ſorte lieu de père. Cependant il eut toujours beaucoup d'eſtime pour les deux profeſſeurs Deyling & Hébenſtreit, qui à peine s'apperçurent de ces abſences; puisque malgré cela il étoit dans les occaſions pour le moins au niveau de ſes condiſciples. Auſſi à l'âge de dix-neuf ans Mr Teller, après avoir été reçu docteur ou maître de philoſophie, fut nommé catéchiſte & chargé de faire l'aprés-dînée du dimanche, dans une égliſe de ſa patrie, des leçons ſur la bible: inſtitution ſemblable à celle des jéſuites dans beaucoup de villes d'Italie. Enſuite il fut admis à deux ſociétés particulières, dans l'une desquelles on s'exerçoit à interpréter

le texte de la bible, dans l'autre à faire des sermons. On ne tarda pas à voir des preuves tant de son indépendance théologique, que de son esprit de modération. Le titre de sa dissertation inaugurale est celui-ci: *De studio religionis pace religiosa temperato.* Il traduisit après cela quelques dissertations de l'Anglois Kennicot sur l'interprétation du vieux testament; & il eut le courage d'ouvrir une nouvelle carrière à ses condisciples, & à tous les hébraïsans ses compatriotes, en les affranchissant du joug que l'autorité de quelques maîtres leur imposoit. Hébenstreit s'étoit attaché à expliquer le texte hébreu suivant la méthode des deux Buxtorf, célèbres professeurs de langues orientales à l'université de Bâle dans le dernier siècle. C'étoit en quelque sorte se donner pour hétérodoxe que de ne pas le suivre. Mr Teller se déclara contraire à cette méthode, & préféra celle de deux autres célèbres auteurs de la même classe, Morini & Cappelli, nonobstant que l'un soit mort catholique, ayant abjuré le calvinisme, & que l'ouvrage de l'autre ait été publié par son fils, qui s'étoit aussi converti à la religion catholique. Cette hardiesse du jeune théologien n'empêcha

pas le conseil municipal de Leipsic de le constituer prédicateur du samedi (*concionator sabatinus*). Mais Mr Teller se démit de cette charge après quelques mois. Il visoit à une chaire de l'université de Gœttingue. Le célèbre Michaelis lui offrit pour cela ses offices. Sur ces entrefaites il vaqua une place à Helmstedt. Le duc de Bronswic, père du duc régnant, à la recommandation de l'abbé Jérusalem, instituteur de ses enfans, l'attira à Helmstedt en qualité de professeur de théologie à l'université, & de premier pasteur d'une des églises de cette ville. Dans les six années qu'il remplit ces deux places, il publia parmi d'autres ouvrages une suite d'Instructions sur la croyance chrétienne (*Lehrbuch des Christlichen Glaubens*,) qui a quelque rapport avec le *Chrétien instruit* du père Segneti. Les soi-disant orthodoxes ne trouvèrent pas ces instructions conformes à la doctrine qu'ils professoient; & l'on vit sortir une foule de brochures, de programmes, de dissertations, des universités de Jéna, de Leipsic, de Rostock, de Tubingue, de Wittenberg contre ce livre. Partout l'on crioit qu'il falloit proscrire ce théologien novateur. Dans cette légion théologique

qui attaquoit alors Mr Teller, se trouvoit aussi un de ses frères. Presque dans le même temps, en Italie un père Ansaldi dominicain écrivit contre un autre père Ansaldi du même ordre & son propre frère. Chacun abonde dans son sens; & l'axiome *amicus Plato, amicus Aristoteles* fait encore plus règle chez les théologiens que chez les philosophes. Mr Teller, assuré de l'approbation de Mr Jérusalem & de la protection du prince dont il dépendoit, se tint tranquille; & toutes ces clameurs n'empêchèrent point qu'on ne lui offrît une place de professeur à Halle avec le titre de conseiller du consistoire supérieur de Magdebourg. Dans le même temps, en 1767, Susmilch, premier pasteur à l'église de St Pierre de Berlin, étant mort, Fréderic II fit savoir à Mr de Munchhausen, ministre d'état chargé des affaires ecclésiastiques, que pour remplacer le prédicateur défunt il falloit chercher quelque théologien célèbre & distingué. Le ministre crut Mr Guillaume Teller précisément tel que le roi le vouloit. De cette manière celui que cent théologiens croyoient indigne d'occuper une chaire à Helmstedt, devint prévôt d'une des deux premières églises de cette ca-

pitale; où en qualité d'inspecteur d'un cercle il exerce, comme nous l'avons dit de quelques autres ecclésiastiques luthériens, une autorité épiscopale. (V. STRUENSÉE Aug.) C'est le cas du célèbre Ambroise Catharin que ses confrères vouloient faire passer pour hérétique, à cause de ses opinions particulières, & que cependant Pie III. fit évêque. En 1772 Mr Teller mit au jour un Dictionnaire du nouveau Testament (*Woerterbuch des neuen Testaments*) qui n'excita pas moins de rumeur que son *Lehrbuch*. Le plus ardent de tous ses persécuteurs fut alors un théologien leipsicois, nommé Bourscher, qui dans cette occasion oublia l'histoire d'Érasme de Rotterdam, dont il est pourtant le panégyriste. Le succès du dictionnaire a été proportionné aux contradictions qu'il a essuyées. On en a fait en différens tems quatre ou cinq éditions; quoique l'auteur n'ait guère pris la peine de répondre à ses critiques, bien moins aux invectives de ses adversaires. Il se contenta de déclarer en plusieurs occasions, surtout en publiant avec des notes un ouvrage de Burnet *sur les devoirs des chrétiens*, qu'il n'étoit sectateur ni de Luther, ni de Zuingle, ni de Calvin, ni de Bel-

larmin; qu'il ne vouloit suivre d'autre règle de foi que la sainte écriture. C'est dans le fond ce qu'ont voulu établir les protestans en se séparant de l'église de Rome. Au reste Mr Teller est non-seulement très-profond dans l'interprétation du vieux & du nouveau Testament, mais très-versé dans les langues anciennes & modernes, & dans tous les genres de littérature qui ont quelque rapport à l'étude de la religion. Quoiqu'il n'ait pas fait d'ouvrages volumineux, le recueil de ses écrits imprimés formeroit de gros volumes. Ses sermons sont beaucoup plus goûtés quand on les lit que quand il les prononce. Ils sont fort estimés & étudiés, même des autres prédicateurs, qui y trouvent une érudition profonde & un style très-propre & très-énergique. Philosophe en théologie, unissant la littérature à la philosophie, il a été fait membre de l'académie dans la première année du nouveau règne. Il est attaché à la classe de philosophie; & il feroit également honneur à celle de belles lettres ([a]).

([a]) Au moment que nous livrons cet article à la presse, Mr Teller vient de donner une édition de *Salluste* d'après le texte qui accompagne la traduction espagnole de l'Infant D. Gabriel, frère de S. M. C. La table de matières que l'éditeur y a ajoutée est un modèle unique dans ce genre.

pations littéraires, il commença par traduire les Instructions de physique & de mathématique que le chevalier Papacin d'Antoni avoit composées pour les cadets de l'artillerie du roi de Sardaigne, & y ajouta des remarques. Cet ouvrage, le premier que Mr de Tempelhoff ait publié, parut en 1768, & servit comme livre élémentaire aux jeunes cadets auxquels il devoit donner des leçons. L'année d'après il tira des premiers volumes de la société privée de Turin, qui fut ensuite érigée en académie royale, un mémoire de Mr le comte de Saluce *sur la force élastique de la poudre à canon*. Il donna en même temps quelques ouvrages sur le calcul différentiel, puis des calculs astronomiques, & une introduction à l'algèbre. Dans un autre de ses écrits il appliqua le calcul aux instrumens de musique, en faisant des observations sur un ouvrage de Mr Kirnberger. Le *Bombardier prussien*, qu'il donna en françois, ne parut qu'en 1781, dans le temps qu'il avoit déjà entrepris un travail plus considérable, savoir l'Histoire de la grande guerre de sept ans. Un Irlandois nommé Lloyd, d'abord jésuite, ensuite compagnon de voyage d'un seigneur écos-

ſois, nommé Makengées ([a]), avoit quitté ſon ordre & ſa patrie, & avoit pris ſervice en Eſpagne, puis en Autriche dans l'armée du maréchal Daun, ſous lequel il fit les campagnes de 1756 & 1757. Quelque temps après il écrivit l'hiſtoire aſſez détaillée de ces campagnes. Mr de Tempelhoff ayant trouvé cette hiſtoire intéreſſante, malgré les erreurs dont elle fourmilloit, & les réflexions dictées par un eſprit de vengeance & de malignité, entreprit de la traduire & en même temps de rectifier les récits faux & inexacts, & de la continuer depuis la campagne de 1757, où finit Lloyd, jusqu'à la fin de la guerre. Il a déjà donné trois volumes de cette continuation que Mr

(a) Mr Lloyd avoit été à Berlin avec Mr Makengées dans le temps que la Barbarini danſoit à l'opéra. Le jeune ſeigneur en devint amoureux; & voulant l'enlever, ſon Mentor le ſecondoit dans cette entrepriſe. Le roi Fréderic, qui avoit pris de l'inclination pour cette danſeuſe, & qui n'aimoit pas alors les Anglois, fit donner ordre à l'un & à l'autre de ſortir de ſes états en vingt-quatre heures. Lloyd, très-avantageux & inſolent par caractère, faiſit toutes les occaſions que les événemens des deux campagnes pouvoient lui fournir, pour ſe venger des traitemens qu'il avoit reçus, tant du roi de Pruſſe, que du maréchal Daun, qu'il n'aimoit pas non plus. Cet ex-jéſuite militaire ſervit en Ruſſie; & il eſt mort en Angleterre depuis quelques années.

Lindſay, lieutenant anglois, a traduits dans ſa langue, comme Mr de Tempelhoff avoit traduit de l'anglois en allemand la première partie de l'ouvrage. En 1782 étant capitaine dans l'artillerie de campagne, il avoit été transféré, & fait major & commandant de la ſeconde compagnie d'artillerie de Berlin. Sa traduction de Lloyd parut en 1783. Fréderic II en 1785 lui fit expédier des patentes de nobleſſe. Sous le nouveau règne il devint membre de l'académie dans le temps à peu près qu'il fut fait lieutenant-colonel. En 1790 il avoit le rang de colonel; & il auroit commandé presqu'en chef l'artillerie pruſſienne, ſi la guerre qu'on étoit près de faire à l'Autriche eût eu lieu. On lui attribue l'invention d'une nouvelle ſorte de grenades, dont nous ne donnerons pas la deſcription.

TESKEN (Jean Gottfried) profeſſeur à Kœnigsberg, naquit en 1704. On a imprimé de lui quelques diſſertations dans les anciens mémoires de l'académie de Berlin, & dans les journaux de Hambourg. Il fit des expériences ſur l'électricité du vivant des premiers phyſiciens qui ſe ſont diſtingués dans cette partie, tels

que Franklin, Nolet françois, le père Beccaria italien.

THAMM (Jean Christophe) naquit dans le comté de Glatz en 1719, & fut jésuite jusqu'à la suppression de la compagnie. Il continua d'être professeur d'éloquence sacrée & de langue hébraïque à Breslau, où il l'étoit auparavant. Il n'a publié que des livres de piété, particuliérement sur la passion de Jésus-Christ, tant en allemand qu'en latin.

THÉBÉSIUS (Adam Samuel) médecin à Hirschberg en Silésie, est né en 1739 à Kreibau dans la principauté de Lignitz. On a de lui quelques écrits sur l'histoire naturelle de la province où il vit, & quelques mémoires qu'il a fournis aux gazettes économiques de la société patriotique de Silésie.

THÉDEN (Jean Chrétien Antoine) né à Stembach dans le Mecklenbourg en 1714, a écrit différens ouvrages qui lui procurèrent une place de chirurgien-major d'un régiment d'artillerie, la confiance du feu roi, & celle du successeur. Son ouvrage principal sont les *Ob-*

servations & expériences nouvelles pour servir aux progrès de la chirurgie & de la médecine, dont on a fait plusieurs éditions.

THÉREBOUSCH (Anne Dorothée) naquit à Berlin en 1721 de George Liszewsky, peintre polonois, & apprit la peinture de son père, ainsi que sa sœur. (*V.* LISZEWSKA.) Elle voyagea avec lui en France en 1766. De retour à Berlin elle s'y maria, & n'en partit plus. Elle est morte depuis quelques années. Elle peignoit fort joliment des tableaux d'histoire.

THIEBAULT (Diodat) né & élevé en France, fut proposé par Mr d'Alembert à Fréderic II, qui en 1764 vouloit avoir un grammairien françois pour l'école militaire. Comme les appointemens de cette école ne suffisoient point pour l'entretien d'une famille expatriée, le roi le fit associer à l'académie, & lui assigna une pension sur sa caisse. Il voyoit même assez souvent ce professeur académicien; probablement pour se tenir au courant d'une langue étrangère qu'il entendoit parler assez mal à beaucoup de ses convives. C'étoit aussi de l'organe de Mr

Thie-

Thiebault qu'il se servoit lorsqu'il vouloit faire lire quelques-uns de ses propres écrits à l'académie. Cet académicien avoit en même temps obtenu une place à l'administration des accises, qu'on appeloit *la régie françoise*. En 1785 il alla par congé à Paris pour des affaires de famille, avec sa femme, son fils & une fille qu'il avoit; n'ayant pu les finir lorsque le terme de son congé fut expiré, & n'osant point demander une prolongation, il demanda & eut son congé absolu. Il n'a donné que quelques mémoires sur le style. Il les réduisit ensuite en forme de livre, qui n'eut pas grand succès.

Thiede (Jean Fréderic) né en Poméranie en 1730, pasteur, & inspecteur des écoles luthériennes en Silésie dans le district de Schweidnitz, a fait imprimer beaucoup de ses sermons.

Thiesen (Godefroi) né à Kœnigsberg en 1705, fut professeur de médecine à l'université de cette ville. Il ne publia qu'un petit traité *sur les racines de la cigue*. Mort en 1777.

Thiesen (Jean) fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1736. Il se destina à la pro-

feſſion de ſon père. Après quelques eſſais d'éloquence, il s'appliqua à l'hiſtoire naturelle & à la philoſophie. Il a donné en latin des diſſertations *ſur l'ame des plantes; ſur la diverſité des génies*, & *ſur le bien que fait le ſommeil à la ſanté*; enſuite pluſieurs ouvrages en allemand *ſur l'efficace de l'amitié; ſur le bonheur qui accompagne la vertu*, & quelques autres écrits. Mais à l'âge de trente ans il ceſſa de faire des livres, apparemment pour ſe donner tout à la pratique de la médecine.

THILE (Charles Godefroi de) mort conſeiller de guerre à Berlin en 1785, avoit donné en 1739 un ouvrage volumineux *ſur les impôts directs de l'électorat de Brandebourg*. Le titre ſeul ſemble indiquer la diverſité de ces impôts, & occuperoit ici une page entière. C'eſt l'ouvrage dont Mr de Mirabeau, ſans doute d'après ſon co-laborateur Mr de Mauvillon, dit n'avoir pu tirer que très-peu de notices, tant il le trouva diffus, mal ordonné, obſcur (*a*). L'auteur le compoſa dans le temps que l'on n'écrivoit pas en Allemagne comme l'on écrit

(*a*) V. *Monarchie pruſſienne*. Tom. IV. p. 72.

aujourd'hui. La première édition est de l'an 1739. Il faut cependant qu'il ait eu du débit, s'il est vrai qu'il ait été réimprimé deux autres fois, la dernière en 1768. Ce conseiller de guerre a publié dans ses vieux jours, en 1775, des traités sur la métaphysique. Il est mort depuis quelques années.

THIEFENSÉE (Chrétien Fréderic) a traduit de l'anglois de Baker l'*Histoire de l'inquisition*. Il étoit alors établi à Copenhague, où cette traduction parut en 1740. Il a été ensuite co-recteur du collége de Joachimsthal à Berlin, où il est mort en 1779.

THIEFENSÉE (Samuel) né à Wollin en Poméranie en 1720, a été long-temps professeur de philologie, d'histoire, & d'art poëtique au collége de Grevening à Stargard en Poméranie. Il a traduit l'Iliade en vers hexamètres allemands. Quels hexamètres pour tout autres oreilles que celles de l'auteur! Son *Prodromus lexici etymologici universalis* sera lu sans doute, ou du moins consulté par plus de monde que ne peut l'être son Iliade, surtout après celle que donnera Mr Voss.

THOMPSON (Guillaume). Le nom indiqueroit qu'il eſt au moins originaire de la grande Bretagne : auſſi le premier emploi qu'il eut, fut celui de profeſſeur de langue angloiſe dans un collége de Francfort ſur le Mein. Il ſe chargea enſuite de la direction d'une école de commerce établie à Hambourg ; puis d'un collége *philantropin* de Hildesheim. Après cela il fit quelque ſéjour à Duisbourg ; ce qui nous engage à faire mention de lui. Il compoſa quelques pièces de théâtre, & donna des règles pour apprendre l'anglois, & pour diriger les écoles de commerce. Rien de cela ne paſſe le médiocre, & ne ſort du commun.

THYM (Jaques Fréderic) inſpecteur des plantages à Berlin, a écrit ſur la culture de la ſoie. On a quatre éditions de ſon ouvrage depuis 1760 jusqu'à 1782. Il paroît s'accorder avec Mr Liverati, natif de Bologne, acteur muſicien établi à Potsdam, qui a fait auſſi un livre ſur le même ſujet. Ce petit livre de Mr Liverati parut en allemand en 1783, traduit ſur le manuſcrit italien de l'auteur.

TITIUS *ou* TIETZ (Jean Daniel) né à Kœnitz dans la Pruſſe occidentale l'an 1729, débuta par des traductions, comme presque tous les auteurs allemands. Il écrivit contre Descartes, qui avoit encore des partiſans vers le milieu du ſiècle. Il traduiſit les Eſſais de Montaigne, qui commençoient alors à redevenir à la mode, & le traité de Duhamel, ſur la manière de conſerver les grains. Il traduiſit de l'anglois le Babillard (*the Tattler*); enſuite il écrivit ſur toutes les parties de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle; & il eut toujours ſoin de concilier les phénomènes de la nature avec les vérités révélées de la religion. On a de lui plus de quatre-vingts ouvrages différens, les uns en latin, les autres en allemand. Il ſemble avoir conſtamment alterné, en écrivant tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces langues. Il eſt regardé comme un des meilleurs profeſſeurs de l'univerſité de Wittenberg, où il y en a pluſieurs de fort eſtimés.

TOELLNER (Jean Gottlieb) né à Charlottenbourg en 1724, embraſſa comme ſon père l'état eccléſiaſtique, & fut fait profeſſeur de

théologie à l'université de Francfort sur l'Oder. Il a beaucoup écrit sur le fondement de la religion chrétienne, sur les dogmes, sur la théologie morale, sur la théologie pastorale. Il a traduit du latin l'histoire ecclésiastique de Turretin. Il publia aussi des sermons. Ce fut lui qui en 1768 fit l'oraison funèbre du maréchal Schwérin. La plupart de ses ouvrages sont oubliés aujourd'hui. Il est mort vers l'an 1780.

TOUSSAINT (François Vincent) naquit à Paris en 1715. Ses parens étoient plus dévots que riches. Mais leur exemple ne fit point de lui un homme fort religieux. L'ouvrage qui le fit connoître, est un livre intitulé *les Mœurs*, que le parlement fit brûler, & qui obligea l'auteur à se retirer en Flandre. Le roi de Prusse lui accorda sa protection, lui donna une place à l'académie des sciences, & le fit professeur à l'école militaire l'an 1764. Comme il ne fit jamais plus rien qui approchât de la force du livre sur *les Mœurs*, cela fit douter que cet ouvrage fût de lui. Mais il faut observer que dans ce genre un seul ouvrage écrit fortement doit épuiser l'auteur pour toujours, ou du moins pour

long-temps. Qu'auroit fait Épictète après son Manuel? Il n'auroit donné que des choses traînantes. Si Théophraste, si La Bruyère, chacun dans leur temps, eussent voulu faire d'autres livres sur les caractères, on auroit dit d'eux ce que l'on dit de Milton à l'égard de son *Paradis reconquis*. Quel ouvrage de morale auroit fait Montaigne après ses Essais, malgré le désordre & la négligence qui y règnent? Mr Toussaint se borna à composer quelques mémoires qu'il lut à l'académie des sciences, & à donner des leçons aux jeunes gentilshommes pour l'instruction desquels il étoit logé & payé. Ceux qui ont été de son temps à l'école militaire s'en louent beaucoup. Il a traduit aussi quelques poësies de Gellert; & il a été le seul des François attirés en Prusse, pensionnés par Fréderic II, qui ait travaillé à faire connoître à la France les auteurs allemands. (*V.* WINCKELMANN.) Cet habile professeur, mort en 1773, étoit marié lorsqu'il vint à Berlin. Il laissa un fils & deux filles. S. A. R. le prince Henri, digne frère du grand Fréderic, les a protégés & soutenus. Ils méritoient tous par leurs talens la protection de ce prince aussi éclairé qu'humain & bien-

faisant. Le fils pourroit encore suivre la carrière de son père en qualité d'auteur : & l'on croit que les filles, dont une est mariée à un gentilhomme brandebourgeois, pourroient écrire avec goût des choses utiles.

TRALLES (Balthazar Louis) né à Breslau en 1708, étudia à Halle, & s'étoit déjà établi comme médecin dans sa patrie, lorsque le roi de Prusse en fit la conquête. Il a beaucoup écrit sur la médecine, surtout sur la cure & l'inoculation de la petite vérole, & sur l'usage de l'opium, & a fait plusieurs autres ouvrages tant en latin & en françois qu'en allemand. L'un qui dut paroître singulier pour un médecin, est *sur l'Eucharistie* ou *sur la présence de Christ dans la sainte Cène.* Ce médecin octogénaire vient de publier les entretiens qu'il a eus avec Fréderic le grand, l'impératrice Marie Thérèse, & une duchesse de Saxe-Gotha.

TRAPP (Ernest Chrétien) fameux pédagogiste, né à Friderichsruhe dans le Holstein, fut deux ans recteur d'une petite école à Itzehoe, puis deux ans professeur au gymnase d'Altona;

ensuite il a été deux ans au *philantropin* de Dessau. Il passa du *philantropin* de Dessau au *pædagogium* de Halle, où il demeura en qualité de maître trois ou quatre ans. C'est à ce titre que nous faisons ici mention de lui. Mr Trapp quitta Halle pour aller établir un institut pédagogique à Hambourg, attiré par le succès qu'y avoit Mr Campe. Il travaille de concert avec ce dernier à un journal philosophique & pédagogique qui se publie à Bronswic; & il donne lui seul une autre espèce de journal sous le titre de *Revision des gesamten Erziehungwesens.*

TRENCK (Fréderic, baron de) très-fameux par ses aventures & par les mémoires romanesques qu'il a donnés de sa vie, naquit à Kœnigsberg d'une famille noble de Prusse. « Mon „ père, dit-il dans ses Mémoires, avoit pris les „ plus nobles mesures & les plus grands soins „ pour faire de moi un homme heureux; & en„ tr'autres choses il m'exerça à la natation. Ce„ pendant trop d'indulgence d'un côté, trop de „ négligence de l'autre dans les principes fon„ damentaux ont fait le contraire". A l'âge de douze à treize ans on le mit en pension chez

un maître d'école, nommé Kowalewsky. Quelques mois après son père mourut. Sa mère s'étant remariée & ayant quitté la Prusse, Mr de Derschau, président à Koenigsberg, aïeul maternel du jeune baron, en prit soin, & l'instruisit lui-même. Cependant *cet aïeul lui donnoit toujours plus d'argent qu'il ne lui en falloit, & son indulgence a fait prendre un grand essor à l'impétuosité de son caractère.* Il en donna bientôt des marques en se battant en duel avec un comte Wellenrodt. Le recteur de l'université, à l'instance du bon Kowalewsky, le punit par trois heures de prison. Mais le grand-père, charmé de la fierté du caractère de son petit-fils, le retira de cette pension, & le mit dans un collége illustre de la fondation de Mr de Grœben, sous le professeur Christiani, sous la direction duquel il soutint des thèses à l'université avec une approbation générale. "Personne „ encore à l'âge de seize ans, dit Mr de Trenck, „ n'avoit joui d'un tel honneur, & soutenu de „ pareils essais". En 1742 il entra dans les gardes du corps, qui ne formoient alors qu'un escadron, & avoient leur quartier à Potsdam. L'année suivante à l'occasion du départ de ces gar-

des, qui alloient accompagner jusqu'à Stettin une sœur de Fréderic II, mariée au roi de Suède, la figure de Mr de Trenck fit quelques impressions sur une personne qu'il ne nomme pas; mais qu'il ne laisse que trop deviner. De la manière dont il en parle, ce ne pouvoit être qu'une princesse de maison souveraine. En 1744, lorsque la seconde guerre de Silésie commença, il suivit le roi en qualité d'aide de camp. Quelques lettres interceptées le firent soupçonner d'une correspondance criminelle avec son cousin, chef des pandoures autrichiens. Il fut arrêté, & enfermé dans la forteresse de Glatz, où commandoit le général Fouquet, & sous celui-ci le malheureux major d'O. Mr de Trenck voulut s'échapper; en sortant des remparts il fut arrêté, & traité plus durement. Il séduisit des officiers, & se sauva avec un nommé Schnell. Il gagna la Bohème; & de là il alla à Elbing dans la Prusse polonoise, où il arriva au mois de Mars 1747. Il y trouva son ancien précepteur, nommé Prodowsky, & eut une intrigue avec sa femme. De là il va à Vienne, retourne à Nuremberg, s'engage au service de Russie; & après plusieurs aventures il arrive à Moscou;

l'impératrice y étoit avec sa cour; & il gagne les bonnes grâces de la femme du grand chancelier Bestuchef, favori d'Élisabeth. Il va de Moscou à Pétersbourg; quitte Pétersbourg pour aller à Stockholm, ensuite à Copenhague; de là en Hollande, d'où il retourne à Vienne, pour tâcher d'être mis en possession de l'héritage de son cousin, baron de Trenck, qui lui étoit contesté. Mécontent de la cour & de la justice autrichienne il reprend le chemin de la Russie, se laisse amuser à Danzic, est arrêté par les instances du résident de Prusse, & conduit à Magdebourg, où il passa dix ans en prison. C'est là que les instructions qu'il avoit reçues chez Kowalewsky & Christiani lui servirent de ressource, & qu'il devint auteur. Heureux s'il se fût contenté de faire des vers, sans chercher à séduire de nouveau des officiers & à miner comme une taupe sa prison, pour en sortir; ce qui ne fit qu'aggraver la dureté de sa détention! Il ne fut mis en liberté qu'après la fin de la guerre en 1763. Il publia en 1769 à Francfort sur le Mein les poësies qu'il avoit composées dans sa prison. On ne commença à savoir que vers 1770 que Mr de Trenck savoit faire des

vers & de la prose tant bien que mal. Ce gentilhomme, qui cherche à accabler de sarcasmes les gens de loi & les gens d'église, & surtout à vanter sa générosité & sa noblesse, parce que son père eut le rang de major-général (& non de lieutenant-général comme il dit) dément en mille endroits des mémoires de sa vie les principes qu'il suppose avoir servi de règle à sa conduite. Il donna ensuite quelques autres ouvrages à Aix-la-Chapelle, où il se chargea de la rédaction d'une gazette qui eut quelque succès; & se maria avec une très-honnête & très-estimable femme, d'origine hollandoise. Le métier de gazetier commençant à l'ennuyer ou à devenir moins lucratif, parce que d'autres le faisoient mieux que lui; Mr de Trenck voulut devenir marchand de vin. Il oublie de dire que la générosité d'un ministre prussien qu'il vit à Aix-la-Chapelle, le mit en état d'aller faire ce commerce en Angleterre. Il a de même oublié dans ses mémoires de dire que Mr de H*** lui prêta 400 ducats, comme il a oublié de les lui rendre lorsqu'il avoit déjà 40000 livres de profit. Sans l'honnêteté de son épouse Mr de H*** n'auroit pas touché un sou

des 6000 liv. qu'il avoit prêtées. Ce commerce tourna un peu mal à la fin; & Mr de Trenck trouva lieu de dire du mal de la justice angloise, comme il en a dit de l'allemande. Vers 1783 ce gentilhomme ferrailleur, poëte gazetier, marchand de vin, disparut. L'auteur de *l'Allemagne littéraire*, dans l'édition de 1784, le donna pour mort. Nous pouvons aussi dire que depuis 1782 jusqu'en 1786 nous n'avons jamais entendu prononcer son nom. Ce ne fut qu'après la mort de Fréderic II que ce nom a fait du bruit en Allemagne, & excité du fanatisme en France. Le public, ignorant le fond des affaires dont Mr de Trenck parle dans ses Mémoires, le crut sur sa parole, & s'intéressa pour lui comme il est naturel de s'intéresser pour un homme extraordinaire & pour un homme qu'on croit persécuté injustement. On l'a bientôt démasqué, mieux que lui-même n'a prétendu démasquer le héros macédonien (a). Nous ne saurions nous empêcher de souscrire à ce qu'on lit de cet auteur dans le cinquième volume de la *Monarchie prussienne*, p. 218, 219, d'autant plus que cela est très-conforme à ce qu'en di-

(a) *Satire contre Fréderic II.*

ſent à Berlin toutes les perſonnes inſtruites, & à ce qu'en ont écrit d'autres Allemands.

TRESKOW (Sébaſtien Fréderic) auteur de quantité de pièces de poëſie & de petits ouvrages en proſe ſur la religion & la morale, naquit à Lieberſtadt en 1733. Il étudia à l'univerſité de Kœnigsberg, où il eut une bourſe au collége de Grœben. Après avoir achevé le cours de ſes études, il fut pendant quelques années précepteur domeſtique (*Hoffmeiſter*) en différentes maiſons. A l'âge de vingt-cinq ans il fut fait diacre à Mohrungen dans la Pruſſe orientale, où il eſt encore. *Goldbeck.*

TREUMANN (George Fréderic) paſteur luthérien de trois villages dans la moyenne Marche de Brandebourg, Schœnerlinde, Muhlenbeck & Schildow, a écrit avec un eſprit philoſophique & beaucoup de bon ſens ſur l'étude de la religion. Il écrit pour les régens des baſſes claſſes; mais ſes livres contiennent des réflexions utiles aux recteurs des colléges & aux paſteurs des grandes villes. Son ouvrage principal, dont on a deux parties publiées en 1786 & 1787, eſt intitulé *Catéchiſation.* Il eſt

un des meilleurs co-laborateurs de la *Bibliothèque germanique* de Mr Nicolaï.

TROSCHEL (Chrétien Louis) né à Berlin, parent de ceux qui ſuivent, commença à ſe faire connoître en 1760 par un traité moral ſur les obſtacles qui s'oppoſent au bonheur des mariages, & par quelques harangues prononcées dans des aſſemblées de francs-maçons, & quelques autres ouvrages. Il devint enſuite membre du magiſtrat ou conſeil municipal de Berlin; & en même temps il fut employé dans l'adminiſtration du tabac. Il eſt depuis 1787 conſeiller au bureau général des bâtimens royaux, avec le titre de conſeiller privé. Trois ou quatre emplois différens ne peuvent guère lui laiſſer le temps de faire de nouveaux livres. Auſſi n'eſt-ce que lorsqu'on n'a point d'occupations plus preſſantes & plus eſſentielles qu'on en doit faire.

TROSCHEL (Daniel Philippe) un des trois fils auteurs de Gottlob Troſchel qui vient ici après, a donné au public des inſtructions chrétiennes, des recueils de ſermons, tant de lui que de Samuel Wéſenfels, & une Vie de Jéſus qu'il dit traduite du grec.

TRO-

Troschel (Gottlob Philippe Jacob) père du précédent & des ſuivans, naquit à Berlin vers le commencement du ſiècle. S'étant deſtiné à l'état eccléſiaſtique, d'autant plus facilement que ſon père étoit paſteur, il étudia à Berlin & à Halle; paſſa par quelques petits emplois, & fut fait paſteur à Heiligenbeil dans la Pruſſe orientale. Un catéchisme tiré de la bible, un livre de prières & quelques ſermons qu'il avoit fait imprimer lui ayant acquis de la réputation, on l'appela à Berlin pour remplacer à l'égliſe de Jéruſalem un prédicateur piétiſte & intrigant qu'on envoya à ſa place à Heiligenbeil. Ce Gottlob Troſchel, mort en 1777, laiſſa pluſieurs fils, tous bien élevés, bien inſtruits, & la plupart déjà employés.

Troschel (Henri Gottlieb Népomucène) né à Heiligenbeil, fils du précédent, ſe deſtina à la médecine, dans laquelle il prit le doctorat à Francfort ſur l'Oder en 1754. Dans la même année il publia des *Obſervations d'un médecin malade*, en forme de lettres écrites en latin. Pendant la guerre de 1756 à 1762 il ſuivit l'armée pruſſienne, & eut occaſion de faire des

observations fur les eaux minérales de la Bohême ; il les publia après la paix de 1763. Il fut appelé en Pologne en qualité de médecin & de chirurgien de l'hôpital de Varfovie, où il eft mort vers l'an 1780.

TROSCHEL (Jaques Élie) fils de Gottlob, né en 1735 à Heiligenbeil, fuivit fon père à Berlin, & alla continuer fes études de théologie à l'univerfité de Halle, où après avoir fait fon cours il fut fait pafteur à l'églife de St Sébaftien. Dans le temps qu'il deffervoit cette églife il donna un ouvrage polémique contre un novateur qui prétendoit foutenir que le baptême n'étoit qu'une cérémonie arbitraire. Le fuccès de cet ouvrage & de quelques autres effais qu'il avoit donnés fur la religion, le fit transférer à l'églife paroiffiale de St Pierre à Berlin, où il continua à prêcher & à écrire. En 1783 il fit un voyage en Siléfie, dont il donna la defcription l'année d'après. On trouve plufieurs de fes fermons propofés comme modèles dans le *Manuel des prédicateurs*. S'étant marié à l'âge de trente ans environ, il a une famille auffi belle, auffi fpirituelle que nombreufe. Sa maifon feule for-

meroit un couvent de nonnettes. Car il a, outre quelques garçons, neuf filles en vie.

TROTZ (Chrétien Henri) né à Colberg en Poméranie, étudia en Hollande, & devint professeur de droit civil & féodal à Utrecht, où il a donné des éditions fort soignées & enrichies de préfaces de sa composition des œuvres de Jaques Godefroi, de Christan Wachter, d'Edmond Merillius, de Guillaume Maranus, & quelques ouvrages sur le droit belgique. Le plus curieux est *Jus agrarium Belgii fœderati*. Il est mort en 1773. Je ne sais s'il étoit parent de ce Michel Abraham Trotz, auteur d'un dictionnaire polonois, allemand & françois, qui est mort maître de langue polonoise à Leipsic en 1775.

TRUMMER (Paul Gerhard) médecin à Kœnigsberg, où il naquit en 1729, a publié à Halle, lorsqu'il s'y fit créer docteur, une dissertation : *de acrimonia sanguinis humani*. Il a fourni ensuite plusieurs mémoires que le docteur Kurella inséra dans son Dictionnaire de médecine.

TSCHEGGEY (Sigismond) recteur d'une école luthérienne en Siléfie, a écrit fur l'état des ames après la mort, & fur l'utilité de l'hiftoire par rapport à la religion.

TSCHIRNER (Charles Godefroi) auteur de quelques ouvrages fur l'économie rurale qui règardent particulièrement la Siléfie, naquit à Oels en 1730. Il fut fyndic à Breslau; & il eft depuis 1775 pafteur à Langenœls, village du diftrict de Nimptfch : changement affez fingulier, & dont j'ignore les raifons.

U.

UDEN (Conrad Fréderic) fils d'un médecin de la vieille Marche, étudia la médecine avec succès, & l'exerça premièrement à Stendal, ensuite à Spandau, où il étoit en 1783. Il vécut quelque temps à Berlin, surtout dans les sociétés de francs-maçons, pour lesquels il composa un ouvrage, intitulé *Archives pour les francs-maçons*, & ensuite des éphémérides. Ni la libéralité de ses confrères, ni les libraires de Berlin auxquels il fournit des ouvrages sur la médecine, ni l'exercice de sa profession ne l'ayant mis à son aise, il se retira à Altona pour y vivre comme particulier, ou comme auteur. Ayant eu le bonheur d'être connu du célèbre docteur & chevalier Zimmermann, correspondant de l'impératrice de Russie, ce docteur le proposa pour être à la tête d'une colonie que la cour de Pétersbourg envoya dans l'Uckraine. En 1788 il étoit établi & stipendié comme premier médecin à Tschernigow.

UHDEN (Jean Chrétien) naquit à Égeln dans le duché de Magdebourg en 1695, d'un

marchand de cette petite ville. A l'âge de huit à neuf ans ayant perdu son père, un oncle paternel le retira chez lui à Weissenfels, où étoit alors une cour brillante sous le dernier duc de cette branche de la maison de Saxe. Il fit son cours de droit à Halle, particulièrement sous Thomasius, qui le plaça en qualité de précepteur chez un Mr de Wulffen, président de la chambre de Rostock dans le Mecklenbourg. Le célèbre Mylius, auteur d'une collection d'édits que l'on consulte encore fort souvent, l'attira à Berlin & lui procura une place de secrétaire du feldmaréchal Natzmer. Il fut ensuite auditeur du régiment de Lœben, qui étoit en garnison à Berlin. Son habileté étant connue de plus en plus, on le mit à la tête d'une cour de justice qu'on établit à Insterbourg en Prusse. Il y demeura seize ans, & il y fit quelques réformes utiles. Coccéji le fit de nouveau rappeler à Berlin, sur la fin du règne de Fréderic Guillaume I, & s'en servit pour la rédaction du code auquel il travailloit déjà; & quelques années après, sous le règne de Fréderic II, il le plaça comme conseiller au tribunal, nouvelle chambre qu'on venoit de créer. Bientôt après

il fut fait fiscal général; & Mr de Maupertuis l'attacha à l'académie en qualité de membre ordinaire, moins pour qu'il composât des mémoires, que pour qu'il veillât aux intérêts économiques de la nouvelle société. Aussi n'a-t-il rien fourni au recueil des mémoires. Son histoire ne concerne presqu'en rien celle des sciences & de la littérature; mais elle pourroit contenir l'histoire des abus & des réformes du système judiciaire, depuis 1720 jusqu'à 1780 (a). Il est mort en 1783, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il n'eut qu'un fils, auquel il survécut. Son petit-fils s'étant voué à la belle littérature, voyage actuellement en Italie. Sa fille est mariée à un conseiller privé très-estimé dans la magistrature, & premier bourgmestre de cette capitale (Mr Ransleben).

UHL (Jean Louis) professeur de droit à Francfort sur l'Oder, naquit dans le margraviat d'Anspach en 1713. La collection de ses ouvrages (surtout si on y comprend les éditions de quelques autres juristes & publicistes célèbres, tels que Cujas, Grotius, Heineccius, Schilter,

(a) V. son Éloge avec les notes, par Mr Formey.

Ludewig, Thomasius, éditions auxquelles il ajouta des préfaces ou des annotations,) formeroit une bibliothèque considérable pour tout homme qui s'applique à la jurisprudence. Ils sont presque tous en latin. Le plus utile & le plus estimé nous paroît être celui qui a pour titre *Elementa juris cambialis*. Ce professeur est mort en 1790.

ULRICH (Jean Henri Fréderic) savant prédicateur de la religion réformée à Berlin, né à Halle en 1751, débuta comme auteur par un essai sur quelques ouvrages du fameux Basedow. Il traduisit la *Recherche de la vérité* de Malebranche, & y ajouta quelques remarques, ainsi qu'aux œuvres philosophiques de Leibnitz, qu'il traduisit aussi du françois, ainsi que le Voyage d'Italie de Montaigne. En 1779 & 1780 il eut part à l'*Encyclopédie morale* dont nous avons parlé ailleurs; & il travailloit en même temps au Journal de Berlin qui a précédé celui de Messieurs Gedike & Biester. S'étant retiré de cette entreprise, il écrivit l'histoire de la réformation & des controverses qu'elle excita. C'est son ouvrage le plus considérable, d'autant

plus que cette hiſtoire eſt puiſée dans de bonnes ſources, ou du moins préſumées telles. Car les catholiques & les luthériens n'en conviendront pas tout-à-fait.

Unger (Fréderique Héléne de Rothembourg) épouſe du ſuivant, naquit à Berlin en 1751. Ses parens, qui étoient gens de condition, lui donnèrent une éducation telle qu'on la donne aux jeunes demoiſelles de qualité. Mariée à un officier, Fréderique Héléne auroit figuré dans la ſociété par ſon eſprit & par ſon inſtruction. Ayant épouſé un artiſte qui eſt auſſi en quelque ſens homme de lettres, elle devint auteur. Elle a traduit les Confeſſions de J. J. Rouſſeau en 1783, & a donné en 1784 un petit roman de Juliette Grunthal, enſuite d'autres ouvrages ſur l'éducation des filles. Son *Almanach de la nature* a le même objet. Ce ſera cette femme auteur que les Berlinois compareront peut-être un jour à la célèbre Madame de la Roche. On trouve qu'elle traduit les comédies françoiſes en allemand avec une ſagacité & une adreſſe admirable.

UNGER (Jean Frédéric) fils du fuivant, né à Berlin en 1750, commença par apprendre la fculpture en bois, & devint enfuite un très-habile imprimeur, ainfi que fon père, qui commença par l'imprimerie & finit par la gravure. Ayant fait fon apprentiffage fous Mr Decker, imprimeur du roi, il établit l'imprimerie que Mr le comte de Rewiesky contribua beaucoup à mettre en vogue & aida à former. (*V.* REWIESKY.) Elle eft aujourd'hui une des plus eftimées. Il a donné une édition de Pétrone, & vient d'en donner une de Sallufte. Parmi les livres allemands les mieux imprimés qui font fortis de fes preffes, les plus remarquables font le Tableau des campagnes de Fréderic II, & la traduction de Théocrite. (*V.* FINCKENSTEIN *&* MULLER.) Cependant comme l'imprimerie & la gravure ont beaucoup de rapport entr'elles, Mr Unger revint auffi à cette dernière. Nous avons vu de lui des planches en bois gravées auffi finement qu'elles le feroient en cuivre pour tirer des cartes géographiques.

UNGER (Jean George) graveur en bois, étoit artifte habile dans un genre très-utile aux

ſciences, & trop peu eſtimé aujourd'hui par les progrès qu'a faits la gravure en cuivre. Avant qu'il pût ſoupçonner d'avoir ce talent il travailloit dans une chétive imprimerie à Pirna en Saxe, ville voiſine du village de Gos où il étoit né en 1715. Il vint chercher de l'ouvrage à Berlin pendant la troiſième guerre de Siléſie, qui cauſa tant de dégât à la Saxe. Il grava des vignettes & différentes pièces pour l'édition du *Spectacle de la nature & des arts* qu'on imprimoit en latin, allemand, françois, & italien chez Winter. Il eſt mort en 1788.

UNZER (Jean Auguſte) naquit à Halle en 1727. Il y avoit dans cette ville une famille patricienne d'Unzer dès le ſeizième ſiècle ([a]); mais il paroît qu'elle s'eſt éteinte, ou qu'elle étoit retombée au deſſous de la bourgeoiſie. Trois ou quatre frères de ce nom connus dans la littérature allemande, ſont, ſelon Dreyhaupt,

([a]) Un Mathias Unzer, natif auſſi de Halle, après avoir étudié à Padoue, & à Bologne, où il ſe fit recevoir docteur, exerça la médecine dans ſa patrie, & compoſa différens ouvrages en latin, ſur le ſel, ſur le ſoufre, ſur la nature de l'hydrargyre, ſur l'épilepſie, & un *antidotarium peſtilentiale*. Il étoit né en 1581, & il eſt mort en 1629.

fils ou petits-fils d'un perruquier appelé Jean Chriſtophe, originaire de Magdebourg. L'aîné des fils de ce perruquier devint médecin, & s'établit à Wernigerode. Le premier ouvrage qui parut ſous ſon nom en latin, rouloit *ſur la difficulté de chaſſer les maux de tête, le grand ſcandale de la médecine.* C'eſt à peu près tout ce qu'on a de lui. Jean Auguſte dont nous parlons, qui également ſe voua à la médecine, avant même d'être reçu docteur s'étoit fait connoître comme bel eſprit, bon littérateur, & même philoſophe. Il s'établit à Altona, où il entreprit un journal de médecine qui ne démentit point l'opinion que ſes premiers eſſais ſur *la deſtinée des gens de lettres*, ſur *le ſommeil & les ſonges*, ſur *l'influence de l'ame ſur le corps*, avoient donnée de ſes talens. Il intitula cet ouvrage périodique *le Médecin* (*der Arzt*). On croit en Allemagne, & peut-être avec raiſon, qu'aucun journal de ce genre n'a paru ailleurs auſſi bien fait & auſſi intéreſſant. Il eſt ſûr qu'il a eu beaucoup de débit, & qu'il eſt recommandable même pour le ſtyle. Ce docteur fit pluſieurs autres ouvrages fort eſtimés, tel que celui ſur *la ſenſibilité des bêtes.* Il a beau-

coup écrit ſur la petite vérole. Une poudre fameuſe & d'un débit univerſel, qui porte le nom *d'Unzer*, eſt de l'invention de ce docteur.

Sa femme, fille d'un conſeiller de Halle nommé Ziegler, a fait des ouvrages qui ne manquent ni de goût ni d'agrément ([a]). Elle eſt morte l'an 1782. Ses premiers ouvrages avoient paru à Halle en 1753 & 1754.

UNZER (Jean Chriſtophe) troiſième de ce nom, fils du précédent, étudia la médecine à Altona. Le ſujet de la diſſertation qu'il publia lorsqu'il ſe fit recevoir docteur eſt très-intéreſſant; mais il ne put rien dire que ce que tout le monde ſait: *Pourquoi les Européennes & particulièrement les femmes de qualité ſouffrent & riſquent plus dans leurs couches que celles des autres nations, & plus que les payſannes?* Il vécut enſuite quelque temps à Hambourg; & obtint en 1775 une chaire dans ſa patrie. Sa profeſſion eſt la phyſique & l'hiſtoire naturelle. Auſſi la même année qu'il fut fait profeſſeur il écrivit ſur le magnétisme artificiel. Il cultivoit cependant l'hiſtoire politique & la

(a) V. *Kuttner, Caract. Deutſcher Dichter und Proſaiſten.*

poësie. Il a fait des remarques sur l'ouvrage de Mr de Dohm concernant l'état civil des Juifs. Il a donné une histoire des *frères du ruban vert*. En 1783 il a traduit l'*Essai sur l'homme* de Pope. On a aussi de lui des poësies insérées dans l'Almanach des Muses. Il a été quelque temps le rédacteur du Mercure littéraire d'Altona.

URSINUS (Auguste Fréderic) né à Berlin en 1754, a été quelque temps secrétaire de Mr le général de Mœllendorff; & il est depuis 1786 secrétaire expédiant & conseiller au grand directoire de cette capitale. On a de lui des ballades dans la manière des anciens poëtes anglois & écossois, qu'il donne comme traduites de l'anglois. Cela étoit bon pour un jeune homme de vingt-trois ans. On trouve quelques autres petits ouvrages poëtiques de ce conseiller dans l'Almanach des Muses, & dans le Manuel (*Taschenbuch*) des poëtes & des amis des poëtes.

V.

VANGEROW (Guillaume Gottlieb) conseiller de la régence, c'est-à-dire de la chambre de justice de Magdebourg, est né en 1745. Il se distingua fort jeune à l'université de Halle par quatre dissertations latines, qu'il publia successivement en 1764 & 1766, sur *Pierre Lambécius*, créateur en quelque sens de la bibliothèque impériale de Vienne; sur *les législateurs de la Grèce;* sur *la métempsycose des anciens.* Il se voua ensuite totalement à des sujets de la profession qu'il avoit embrassée; & il écrivit sur le droit de change, sur la théorie, sur l'art de dresser les décrets juridiques.

VEAUX (Jean Charles Thiebault de la) né en Champagne vers 1740, entra dans l'ordre de St Dominique; & après le cours d'études que font à Clermont en Auvergne ces religieux, reçut la prêtrise, & devint confesseur. Une de ses pénitentes, d'une famille honnête, le séduisit ou se laissa séduire; l'un quitta le froc & le couvent, l'autre ou la maison paternelle, ou le cloître; car on dit aussi qu'elle

étoit religieuse. Ils se retirèrent à Bâle; deux ans après ils vinrent à Berlin dans le dessein d'établir une pension. Cela n'ayant point réussi, Mr de la Veaux se contenta de donner des leçons de langue françoise. En 1782 il débuta comme écrivain par deux abominables pamflets, ensuite par un roman immoral imité du *Candide* de Voltaire, & par des *Nuits champêtres*, foible copie des *Promenades* de Rousseau. En 1783 il entreprit de donner des feuilles périodiques sous le titre de *Maître de langue*, où il critiquoit les prédicateurs & autres gens de lettres de Berlin qui écrivoient en françois. Fréderic II, à qui il envoyoit ces feuilles, parut les approuver. Mr de la Veaux demanda le titre de professeur, qu'il obtint d'autant plus facilement que le ministre chargé des affaires ecclésiastiques & scolastiques n'aimoit ni les prédicateurs que Mr de la Veaux attaquoit, ni un autre ministre d'état, très-peu content de Mr de la Veaux. Fier du titre de professeur royal, & flatté de quelques termes gracieux par lesquels on lui marquoit la réception de ses brochures, Mr de la Veaux se crut établi juge de tout ce qui se faisoit en françois; & changeant le titre & le format

format de sa feuille, au lieu de *Maitre de langue*, il l'intitula *Cours théorique & pratique de langue & de littérature françoise.* Il y donnoit par lambeaux la grammaire de Restaut, quelques passages du cours d'étude de l'abbé de Condillac, & y ajoutoit toujours sur la fin quelques pages sous le titre d'*Annonces & critiques.* Cela fit quelque bruit; mais le succès ne répondit pas à l'attente de l'auteur. En 1785 Mr Thiebault, professeur de grammaire françoise à l'école militaire, ayant obtenu son congé, Mr de la Veaux demanda sa place à Fréderic II, qui la lui refusa. Il écrivit de nouveau au roi, pour lui faire savoir qu'on lui offroit ailleurs des conditions avantageuses, & qu'il alloit les accepter s'il n'obtenoit pas l'emploi qu'il avoit demandé. Le roi fit répondre qu'il lui souhaitoit un bon voyage; & Mr le professeur royal s'en alla donner des leçons de langue & de littérature françoise dans un collége ducal de Stoutgard. Là il se mit à traduire tant bien que mal un excellent ouvrage de Mr de Knobel de Breslau, qui a pour titre *de la Silésie avant & après 1740.* Il y a ajouté un fatras de mensonges & de notes impertinen-

tes, & quelques anecdotes ſuſpectes, entaſſées ſans ordre & ſans choix. Mr de la Veaux reconnut lui-même l'abſurdité de cette compilation, quoique l'intérêt du moment lui eût donné aſſez de vogue. Il refondit ſon ouvrage, & le donna en forme de lettres: reſſource ordinaire des écrivains ſans génie. On trouva que ces lettres étoient des choux réchauffés. Le plus louable de tous les travaux de ce profeſſeur laborieux eſt ſans contredit la traduction de l'*Hiſtoire des Allemands* de Mr Schmidt, malgré les fautes qu'on lui reproche, & qui ſont encore plus l'effet de l'ignorance de la matière, que de celle de la langue. C'eſt dommage que ce profeſſeur n'ait pas été jéſuite dans ſa jeuneſſe plutôt que dominicain. Il auroit acquis un fonds de littérature claſſique qu'on néglige chez les dominicains, & ſa condition feroit meilleure à beaucoup d'autres égards. Les jéſuites ne faiſoient pas ſitôt prendre les ordres ſacrés à leurs clercs, & ne les deſtinoient que dans un âge avancé au confeſſionnal. Car d'ailleurs Mr de la Veaux ne manque pas de talent, & il paroît aimer le travail.

VELTHEIM (Charles Chrétien de) naquit à Harpke dans le duché de Magdebourg, où ses parens, sortis à ce qu'il paroît d'une famille de théologiens de Halle, avoient des biens nobles. S'étant appliqué à la minéralogie, il a donné sur cette science quelques petits ouvrages. Il a été nommé conseiller au département des mines par le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, & par le roi de Prusse. Retiré actuellement dans ses biens à Harpke, il y a rassemblé de belles séries de minéraux, qu'il a vendues dernièrement en Angleterre.

VERNOIS (Adrien Marie François de Verdis, chevalier du) natif d'Ornans en Franche-Comté, d'une famille originaire d'Espagne, ancien lieutenant-colonel de cavalerie au service de France, est présentement chambellan actuel de L. L. M. M. le roi & la reine régnante de Prusse, membre de l'académie royale de Berlin, ainsi que de celles de Stockholm, de Bavière, de Hesse-Cassel, de Hesse-Hombourg. Quoique sujet du roi de Prusse par des terres qu'il possède dans la principauté de Neuchâtel, quoique attaché à la cour & à l'académie de Ber-

lin, & auteur de quantité d'ouvrages très-utiles sur l'histoire, sur la géographie, sur la tactique, l'histoire de sa vie & de ses écrits, publiés la plupart sans son nom & quelquefois à son insu, ne doit avoir place que dans le *Tableau de la littérature prussienne sous Frèderic Guillaume II;* puisque ce n'est que sous son règne que Mr le chevalier du Vernois appartient à la Prusse.

VÉRONA (Bartholemi) peintre décorateur au service du roi de Prusse depuis 1773, est né à Andorno, bourg près de Biella en Piémont. Son père ayant dissipé tout ce qu'il possédoit d'aliénable, le fils, pour subsister, fut réduit à labourer ce qui étant fidéicommis n'avoit pas été vendu. Fatigué d'une occupation si mécanique, il alla trouver à Turin Fabrice & Bernardin Gagliari, frères de sa mère, qui le prirent chez eux comme apprenti; & en cette condition il fut pendant trois années le valet non-seulement de ses oncles, mais de leurs compagnons. Il les voyoit cependant travailler; & il ne tarda pas à apprendre leurs règles, & à saisir leur manière. Alors il commença à peindre

avec eux tant au théâtre de Turin qu'à celui de Milan & d'autres villes où il leur étoit permis d'aller quand le théâtre de Turin ne les occupoit pas. Après avoir ainsi passé huit ans, il en passa cinq autres constamment à Vienne. Mais lorsque Bernardin Gagliari fut appelé à Berlin pour faire de nouvelles décorations au grand théâtre de l'opéra, Mr Vérona vint avec lui, & Fréderic II l'engagea à son service en 1773. Avec des règles de perspective très-simples, il varie à l'infini ses décorations, & paroît même surpasser ses oncles & ses maîtres, comme ceux-ci ont surpassé Bellavita dont ils ont été apprentis & compagnons. En 1784 le roi lui permit de faire un voyage en Italie, où ayant bien vû & bien examiné tout ce qui peut contribuer à perfectionner un artiste de son genre, il se trouva plus que jamais en état, non-seulement de varier encore davantage ses desseins sans s'écarter des règles sûres, sans donner dans le mauvais goût, en peignant des scènes, mais de construire & de reconstruire des théâtres. Le prince Henri, oncle du roi régnant, le duc-évêque Yorck, en ayant obtenu le consentement de S. M., l'ont employé à Rheinsberg, à Ha-

novre & à Osnabruck. Il vient, dans cette année 1790, de reconſtruire une maiſon qu'il a achetée, d'une manière à faire voir qu'il entend auſſi parfaitement l'architecture pratique que la décoration. Peut-être le théâtre de l'opéra, qui eſt d'un goût ſi ſolide & ſi pur au dehors, feroit-il intérieurement plus beau & plus commode, ſi l'on avoit adopté le plan qu'il avoit donné en 1786, pour rétablir ce qui demandoit néceſſairement des réparations, ou qui dans la première conſtruction ne répondoit pas à la beauté de l'édifice.

VIERECK (Adam Otton de) né dans le Mecklenbourg, en 1684, d'une des plus anciennes familles de la nobleſſe de ce pays, étudia à Halle & à Francfort ſur l'Oder, & parvint ſous Fréderic Guillaume à tous les honneurs & emplois dont ſa naiſſance & ſes études le rendoient digne. Mais ce qu'il eſt de notre propos de rapporter ici, c'eſt qu'il fut le protecteur de l'ancienne ſociété des ſciences. Sous Fréderic I, lorsque la ſociété qui précéda l'académie fut inſtituée, il y avoit un préſident & un protecteur. Ces deux places ayant été

conservées après la mort du fondateur, celle de protecteur fut conférée en 1733 à Mr de Viereck, qui étoit alors président de la chambre de guerre & des domaines. Il garda ce titre lorsqu'il fut fait ministre des finances. Par la manière dont en parloit le grand chancelier de Jarriges, alors secrétaire de la société, il paroît que Mr de Viereck empêcha que la société ne perdît le privilége essentiel que Fréderic I lui avoit accordé, & qui fait encore le fonds principal pour l'entretien de l'académie actuelle. Depuis son rétablissement la qualité de protecteur fut réservée au roi; & Mr de Viereck ne fut plus que membre honoraire, comme quelques autres ministres d'état. *Mémoires de l'académie.* Tom. XVI.

VIGNOLES (Alphonse de) né en 1649 en Languedoc, avoit quatre-vingt-dix ans & plus lorsque Fréderic II parvint au trône. Il est un exemple des plus convaincans pour prouver que les hommes passant d'un climat chaud à un climat froid, peuvent s'y habituer sans risque. Il avoit près de quarante ans lorsqu'il vint du Languedoc dans le Brandebourg, & il

en vécut encore plus de cinquante. Il mourut en 1747, la même année que l'académie fut rétablie. Sa Chronologie de l'hiſtoire ſainte, & quelques autres ouvrages ſur l'hiſtoire profane, ne ſont plus lus depuis que l'on en a tant d'autres du même genre.

VILLAUME (Pierre) profeſſeur au collége de Joachimsthal de Berlin, eſt né dans cette ville en 1746 d'un faiſeur de bas de famille françoiſe réfugiée. Ses parens n'étant point en état de le faire étudier, un vieux paſteur de la colonie le plaça dans l'école de charité, d'où il paſſa au collége françois. Lorsqu'il eut fait ſon cours de théologie on l'envoya paſteur à Schwedt; de là à Halberſtadt. Un troupeau compoſé d'une cinquantaine d'invidus de la religion réformée, la moins chargée de cérémonies de toutes les autres, ne l'occupoit pas beaucoup. Mais il ſe donna lui-même d'autres occupations qui lui ont fait une réputation diſtinguée. En 1786 lorsque Mr Engel, fait directeur du théâtre national, quitta le collége de Joachimsthal, où il étoit profeſſeur extraordinaire de philoſophie, on appela Mr Villaume pour le

remplacer. Rarement un bon sujet dans une pareille place a pour successeur un homme également capable de la remplir avec succès. Mr Villaume pense profondément, & écrit bien tant en françois qu'en allemand. On pourroit dire qu'il est le seul des gens de lettres de la colonie françoise qui écrive des ouvrages considérables dans les deux langues. Il a beaucoup écrit sur l'éducation, & donné une histoire de l'homme en deux volumes in-8°. Après plusieurs autres de ses mémoires qui ont été couronnés par différentes académies, il vient de remporter le prix de la société royale de Metz. Cette illustre compagnie avoit en 1788 proposé pour sujet d'un prix à distribuer en 1790 cette question : *Quels sont les moyens conciliables avec la législation françoise d'animer, d'étendre le patriotisme dans le tiers-état.* Il est à remarquer, comme la société même en avertit dans son programme publié à l'occasion du prix adjugé (a), que lorsque la question fut proposée, l'empire des abus étoit à son plus haut terme. C'est un an avant la révolution. Nous ne dirons rien sur cela. Mais l'auteur du programme, qui finit

(a) V. dans le *Journal encyclop.* 15 Octobre 1790.

par cette exclamation en nommant Mr Villaume : *heureux augure, qui nous annonce que les idées utiles à l'humanité germent dans les sols les plus ingrats !* semble ignorer l'histoire du siècle. Nous examinerons ailleurs quelle raison peut avoir justifié une pareille expression (*b*).

VOCKERODT (Jean Gottlieb) né à Gotha d'un maître d'école originaire de Mulhausen dans la Thuringe, qui avoit aussi été régent de classe à Halle. Il alla chercher de l'emploi en Russie, où l'on nous assure qu'il a été secrétaire du fameux prince Cantemir. Il fut ensuite attaché à la légation de Prusse à Pétersbourg, d'où appelé à Berlin il fut employé dans le département des affaires étrangères. Il fut pendant plusieurs années l'oracle du cabinet sous les ministres d'état comtes de Borck & de Podewils. Il étoit même esprit fort en matière de religion; ce qui ne lui fit aucun tort dans l'esprit de Fréderic II. Comme il avoit beaucoup de connoissances en différens genres, il fut fait membre de l'académie. Il n'a cependant rien fait

(*b*) Dans les *Réflexions politiques* tirées de l'histoire littéraire, insérées dans le *Guide littéraire* de 1791—1792.

imprimer. Il eſt mort âgé de ſoixante-ſix ans en 1755.

Un frère de ce conſeiller académicien, qui étoit maître d'école ou co-recteur à Brandebourg, & à Halle où il eſt mort, avoit épouſé une fille native de Grimma, nommée Fulkruſſin, qui a fait imprimer à Halle un ouvrage de piété en italien : *Meditazioni ſopra i doni dello Spirito ſanto*, & la traduction, pareillement en italien, d'un discours du fameux profeſſeur Francke. *Dreyhaupt.*

VOELKNER (Chrétien Fréderic) ci-devant ſecrétaire du ſénat dirigeant, & conſeiller de cour à Pétersbourg, attaché particulièrement à l'académie des beaux arts, naquit à Halle; après y avoir fait ſes études, il eut quelque petit emploi en Livonie. Il a traduit du ſuédois une notice des Calmouques, & du ruſſe une oraiſon funèbre. Il travaille actuellement à une hiſtoire de Ruſſie.

VOGEL (Daniel) né dans la Pruſſe orientale en 1752, profeſſeur à l'école réelle de Breslau, a fait des livres élémentaires ſur la géographie.

VOIGT (Charles Chrétien) co-recteur d'une école de Quedlinbourg, se distingua dans la géométrie, dans laquelle il prétend avoir fait des découvertes. Son livre sur ce sujet est imprimé à Leipsic en 1781. Au reste la profession de ce recteur d'école semble être la théologie.

VOLKELT (Jean Gottlieb) né à Lauban en 1721, a traduit du françois quelques romans de Mr d'Arnaud. Il a écrit sur l'art poëtique d'après Horace & Boileau, & donné plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle de la Silésie. Il est depuis très-long-temps co-recteur d'une école de Lignitz.

VOLKMAR (Fréderic Nathanaël) né à Petersdorf près de Hirschberg en Silésie, où son père qui suit étoit ministre du saint évangile, étudia le droit à l'université de Francfort sur l'Oder. S'étant fixé à Breslau, il fit imprimer quelques dissertations latines sur les lois d'Athènes & de Rome. En 1780 il donna en françois une histoire de la tactique des Romains, de ses progrès, de sa décadence. Mr de Carmer l'attira à Berlin pour travailler sous lui à

la rédaction du nouveau code. Il y travailla près de deux ans, & s'en retourna vivre à Breslau en simple particulier. On dit qu'il est depuis 1784 secrétaire d'un prince russe.

VOLKMAR (Jean Tobias) né à Hirschberg en 1718, a été pasteur dans un village de la province. S'étant fait connoître par quelques ouvrages sur la religion chrétienne qui parurent en 1751, 53 & 60, on l'appela à Breslau, où il est prédicateur à sainte Élisabeth, & professeur de théologie au collége réuni. En 1773 ce savant ecclésiastique a donné en allemand un ouvrage qui a pour titre *Description géographique.* Mort en 1787.

VOLTAIRE (François Marie Arouet de). L'auteur le plus célèbre qui ait existé depuis bien des siècles, né à Paris en 1694, avoit une réputation comme poëte dès l'an 1720 & 1722, & comme prosateur quelques années après. Il devint l'auteur favori, le correspondant du prince de Prusse vers 1735. Il connut ce prince devenu roi, Fréderic II, au moment qu'il monta sur le trône; car il alla le voir à Wésel au mois de Juillet 1740, & il vint lui,

faire la cour à Berlin au mois de Décembre de la même année. Il y retourna dans l'hiver de 1743 à 1744 sous prétexte de chercher un asile contre les persécutions de quelques évêques; mais peut-être pour engager le roi à s'allier avec la France contre l'Autriche. Il y revint en 1750 sollicité par ce roi historien & poëte, qui vouloit lui faire corriger ses écrits; & il passa près de trois ans partie à Potsdam, partie à Berlin. Voilà ce qui nous oblige à lui conserver un article dans cet ouvrage. Il seroit cependant inutile de copier ici ce qu'on peut facilement lire dans d'autres dictionnaires historiques; & il seroit difficile de donner un extrait de l'éloge que Mr le marquis de Condorcet vient de publier sous le titre de *Vie de Voltaire.* D'ailleurs nous avons déjà rapporté dans l'*Essai sur la vie & le règne de Fréderic II* l'histoire de la vie de cet homme fameux autant qu'elle a du rapport à notre sujet. Nous nous bornerons donc ici à faire quelques réflexions sur l'influence que cet auteur très-fameux a eue dans la littérature prussienne & allemande. La foule des livres & des brochures qui sortoient de la plume de ce génie extraordinaire, qui se sui-

virent continuellement pendant l'eſpace d'un demi-ſiècle, & qui ſe faiſoient lire avec plaiſir, ne put qu'augmenter la diſpoſition où l'on étoit déjà partout d'étudier le françois. On a lu Voltaire en Allemagne, & particulièrement dans les cercles proteſtans, plus que dans aucun autre pays. Il a parcouru tous les genres de littérature; l'enſemble de ſes ouvrages forme une eſpèce d'encyclopédie. On y trouve beaucoup d'ouvrages hiſtoriques, quelques pièces d'éloquence; il a fait des poëſies en tout genre; il traita en pluſieurs ouvrages des ſujets philoſophiques & des matières de religion & de droit; s'étant mêlé de traduire ou de compiler Newton, il eſt entré dans la claſſe des écrivains de mathématique. Un auteur qui a toujours écrit de la manière la plus claire, la plus nette, la plus facile, dans une langue déjà fort répandue, un tel auteur devoit ſans doute influer ſur les opinions, ſur la littérature de ſon ſiècle. Il devoit contribuer plus qu'aucun autre, ſoit moderne, ſoit ancien, à former la littérature allemande, qui étoit en quelque manière naiſſante lorsque cet auteur faiſoit des livres & figuroit d'une manière inouïe au centre de l'Alle-

magne. Cependant on ne sauroit presque nommer un seul genre de littérature dans lequel les Allemands aient imité Voltaire, ni où ils l'aient fait avec succès. Il semble plutôt qu'un goût contraire à ce que Voltaire faisoit & prêchoit, ait prévalu. Il critiquoit Shakespeare, & ce poëte anglois a été traduit par deux des plus estimés auteurs allemands, Wieland & Eschembourg; & on voit ses pièces représentées sur tous les théâtres. Voltaire ne pouvoit souffrir la tragédie bourgeoise, & les pièces de ce genre sont plus en vogue que la haute tragédie, qu'on avoit déjà cultivée en Allemagne avant que Voltaire y parût. Il ne goûtoit pas les operettes, & ce genre de spectacle se soutient plus que les autres. Sa Henriade lue, traduite, louée, critiquée, n'a point trouvé d'imitateur, & ne devoit point en trouver, en concurrence de trois ou quatre autres poëmes épiques. Un autre poëme épique de cet auteur, mais d'une autre espèce, n'a été que trop avidement lu en Allemagne; & quel est cependant le poëme allemand qui ait été fait dans ce goût & qui ait réussi médiocrement? Sans doute l'auteur d'Oberon avoit lu Voltaire; mais peut-on dire

qu'il

qu'il l'ait pris pour modèle plutôt que l'Arioste, le Tassoni, le Fortiguerra? Les poësies légères du poëte françois ont excité la verve de quelques faiseurs de vers; mais ont-elles fait plus que celles de Chaulieu, de Bachaumont, ou que celles des Grecs & des Latins du même genre? Quelques-uns prétendent que l'essai de Voltaire *sur les mœurs des nations* a introduit la réflexion & la philosophie dans l'histoire, surtout depuis que cet essai a reparu sous le titre d'*histoire universelle*. Mais quel est le livre historique fait en Allemagne qui lui ressemble? Les Allemands ont l'esprit trop solide, trop juste, ils aiment trop l'exactitude & les citations, pour imiter la légéreté de cet ouvrage rempli de mensonges. La révolution qu'on suppose que Voltaire a faite dans la maniére d'écrire l'histoire, est moins importante que l'on ne s'imagine; & d'ailleurs elle est plutôt due à Hume qu'à Voltaire. Son histoire de Charles XII est un assez bon modèle d'histoire particulière; mais est-il meilleur que celui qu'avoit donné Péréfixe dans la vie de Henri IV? D'ailleurs quel effet ont-elles produit l'histoire du siècle de Louis XIV, celle du roi de Suède &

du czar Pierre I? Ont-elles rendu la compilation allemande moins volumineuse ? Je suis d'avis qu'on auroit bien fait de les imiter en partie pour la légéreté, les agrémens. Mais quel eſt l'hiſtoriographe allemand qui l'ait fait? Quelques bonnes hiſtoires ſur des ſujets modernes ou ſur des anciens, qu'on a faites depuis vingt ans; celles qui ſe font à préſent, autant qu'on a pu en juger par le rapport de ceux qui en ont vu les ébauches, ne ſont ni par le fond, ni par la forme de l'eſpèce de celles de Voltaire. Les autres pamflets ont à la vérité trouvé des imitateurs. Il y a une infinité d'écrivains en Allemagne qui font des brochures à tout propos comme en faiſoit Voltaire; & il ſe peut qu'en cela il ait de bons imitateurs journaliſtes. Il a prêché la tolérance, & y a fort accoutumé, dit-on, les gouvernemens & les nations civiliſées. Je ne ſais ſi Voltaire a fait en cela plus que Bayle, Bolingbrok & Shaftesbury. Voltaire a toujours crié contre les gazettes & les journaux, contre les anecdotes; & ces ouvrages ſe ſont multipliés de plus en plus. Il fit des brochures contre les prêtres, ſur l'inutilité de la prédication; & l'éloquence

de la chaire fut cultivée avec succès en Allemagne; & les prêtres conservèrent leur crédit, malgré le mépris qu'il tâcha d'inspirer pour eux au roi Fréderic. Il eut toujours de l'humeur contre les écrivains qui vendent leurs ouvrages aux libraires, ou qui travaillent pour eux; & le nombre de ces écrivains s'est accru en Allemagne à un point incroyable. Voltaire a écrit sur toutes sortes de matières, excepté sur l'économie [a]; & cette branche de littérature est devenue pourtant la dominante. Enfin le séjour que Voltaire a fait en Prusse, au lieu de rendre plus commun l'usage de la langue françoise parmi les auteurs allemands, les en a éloignés. Tout le monde a su la réponse que Mr de Voltaire fit au général Manstein qui l'avoit prié de revoir ses mémoires écrits en françois. Voltaire répondit qu'il devoit auparavant blanchir le linge sale, c'est-à-dire les écrits que le roi lui envoyoit, & qu'il auroit ensuite le loisir de blanchir celui des autres. Depuis, ce mot de *blanchir* le linge sale est devenu très-commun. Quelques chétifs singes de Voltaire ont rappelé

(a) Il en parle dans quelques chapitres de *l'Homme à quarante écus*. Note de *N*.

cette phrase, qu'il étoit de leur intérêt de faire oublier. La crainte de se l'entendre répéter empêcha beaucoup d'auteurs de communiquer leurs écrits à quelque personne capable d'y faire des changemens. Par là l'usage d'écrire en françois devint plus rare. Effectivement on trouve beaucoup plus d'écrivains allemands qui ont donné des ouvrages en françois avant 1756 qu'on n'en trouve depuis cette époque. Mais en échange l'étude de la langue françoise est devenue plus commune, & fait partie de l'éducation, même dans la basse bourgeoisie. Rien n'est plus ordinaire que de trouver des demoiselles qui parlent beaucoup plus le françois que leurs pères & leurs mères. D'un autre côté le mépris que Voltaire a toujours marqué pour la langue, la littérature & même la nation allemande, a dû pendant long-temps retarder l'essor que l'esprit de la nation devoit prendre, & sans doute éloigner les autres nations de l'étude de cette langue & de ses productions. En quoi il reprochoit faussement à Maupertuis ce qu'il avoit dit des Allemands (a). Il est vrai

(a) Lettre de Voltaire à Maupertuis de l'an 1733, rapportée par Mr de Luchet. Tom. I. p. 279.

que Voltaire prônoit beaucoup Locke & Bolingbrok, qu'il avoit loué beaucoup Pope & Swift. On favoit que la fortune aussi bien que la réputation du poëte françois ne s'étoit bien établie qu'après son retour de Londres, & qu'il en étoit redevable en grande partie à un prince allemand, roi de la grande Bretagne. Il se peut que par tout celà Voltaire ait contribué à mettre en vogue la littérature angloise, que quelques savans leipsicois, particulièrement Guillaume Schulze, avoient commencé à faire goûter par des traductions. Il est très-probable que les ouvrages de Voltaire, écrits d'un style des plus faciles, des plus clairs, & répandus plus que les autres, même par les traductions qu'on en faisoit, ont contribué au changement qui s'est fait de nos jours dans la langue allemande, ou pour mieux dire dans le style des écrivains allemands. Ce qui est très-sûr, c'est que la lecture de Voltaire a fait de grandes brêches à la religion & à la morale en Allemagne, comme ailleurs.

VOSS (Chrétien Fréderic) vieux pasteur d'un village dans le Brandebourg, né en 1718,

qui a publié des sermons, & dont le nom intéresse plus que les écrits, parce qu'il paroît être père ou oncle d'un littérateur très-célèbre, conseiller de cour de l'évêque de Lubeck, & auteur d'une traduction d'Homère que l'on compare à celle de Pope.

VOSSIUS (Lothaire Fréderic) jurisconsulte berlinois, né en 1721, établi depuis long-temps à Vienne, où il a donné un parallèle des lois & coutumes autrichiennes avec les lois romaines.

W.

WACH (George Fréderic) né dans la Marche uckerane, près de Prenzlow, est conseiller fiscal & commissaire à Halle. Son ouvrage historique & juridique *sur l'origine de la basse noblesse* est curieux, & demanderoit bien des additions & de nouvelles réflexions.

WAGNER (Charles Chrétien) médecin à Brieg en Silésie, où il est né en 1732, étudia à Leipsic, & travailla au *Journal de médecine* qui se publioit en latin dans cette ville. Il a traduit du françois en allemand des ouvrages de Geoffroi & de La Casse.

WAGNITZ (Henri Balthasar) prédicateur & diacre à l'église de Notre-Dame de Halle, a reproduit en 1781 un livre latin long-temps oublié, d'André Hypérius *sur la manière de composer les sermons & d'interpréter la sainte écriture*, & a donné en allemand des recueils de sermons, & un essai *sur la manière de gouverner les maisons de force.*

WAITZ (Jaques Sigismond, baron d'Eſchen) mort en 1776 miniſtre d'état & de guerre, & ſurintendant des mines du roi de Pruſſe, étoit fils d'un médecin de Gotha qui pouvoit très-bien être iſſu, comme on l'a dit dans ſon éloge, d'une ancienne famille de Hongrie. Ayant un frère qui s'étoit deſtiné à d'autres études & à d'autres états, lui Jaques Sigismond ſe voüa à la théologie, & devint ſinon miniſtre du ſaint évangile, du moins candidat eccléſiaſtique. Cependant il ſe ménagea du loiſir pour s'appliquer aux ſciences, à la phyſique ſurtout. Il débuta aſſez tard dans cette carrière; mais il ne laiſſa pas de s'y diſtinguer. En 1745, à l'âge de quarante-ſept ans, il remporta le premier prix que l'académie de Berlin, ou plutôt la ſociété intermédiaire, avoit propoſé ſur l'électricité. Il fut enſuite long-temps employé dans la Heſſe, particulièrement dans les ſalines, ſous le landgrave Fréderic, roi de Suède, & ſous Guillaume ſon frère, puis ſous un troiſième landgrave, qui étoit Fréderic. En 1775, âgé de ſoixante & dix-ſept ans, Mr Waitz, que l'empereur François I avoit créé baron, quitta le ſervice du landgrave, & s'attacha à Fréderic II, roi de

Prusse, qui le fit ministre d'état au département des mines; & comme il avoit été agrégé depuis long-temps à l'académie comme associé étranger, dès qu'il fut présent, on le déclara membre honoraire. Mais il ne vécut plus que deux ans. Long-temps avant d'être fait baron d'Eschen, il s'étoit marié avec la fille d'un conseiller des mines de Cassel. Il en eut huit enfans; mais il ne lui survécut qu'une seule fille, mariée avec un conseiller de Hanau, qui prit le nom de son beau-père. Il fut remplacé dans le département des mines par Mr de Heinitz.

WALD (Samuel Gottlieb) né à Breslau en 1760, étudia à Halle; il y fut employé comme maître dans l'institut d'éducation, & s'établit dans la suite à Leipsic, où il est prédicateur à l'université. Il écrit en allemand sur l'histoire des connoissances humaines, & en latin sur la bible, particulièrement sur les prophètes.

WALTER (Jean Gottlieb) célèbre anatomiste, naquit à Kœnigsberg en Prusse. Son père, qui étoit économe du grand hôpital, avoit une extrême aversion pour l'anatomie, & l'inspira à

son fils. Ses compagnons d'école, qui lui connoissoient cette aversion, le conduisirent un jour à voir disséquer un monstre, dans l'idée de le voir s'évanouir, ou s'enfuir de frayeur, & de se moquer de lui. Il en arriva tout le contraire. Le jeune Walter assista à la dissection, & la maladresse avec laquelle le professeur Buttner disséquoit, lui fit sentir ce qu'il pouvoit faire lui-même. Oubliant la parole qu'il avoit donnée à son père, qui à son lit de mort lui avoit fait promettre qu'il se voueroit à la jurisprudence, Mr Walter résolut à l'instant de s'appliquer à la médecine, & surtout à l'anatomie. Il en prit quelques principes du même Buttner, moins que médiocre anatomiste, qui professoit la médecine à Kœnigsberg. Il vint ensuite à Berlin, pour y continuer cette étude sous le célèbre Meckel, & alla prendre le doctorat à l'université de Francfort sur l'Oder en 1760. Ayant peu de secours de ses parens & ne trouvant non plus des ressources à Berlin pendant la guerre de sept ans, il vendit pour cinq louis une dissertation contenant des observations anatomiques très-importantes, lesquelles firent la réputation de celui qui acheta le manuscrit & le

fit imprimer sous son nom. Cependant en 1762 il fut employé au théâtre anatomique de Berlin, & fait second professeur d'anatomie. Meckel étant mort en 1774, il le remplaça tant au collége de médecine & de chirurgie qu'à l'académie des sciences. Il a depuis-lors publié plusieurs ouvrages très-estimés des gens de la profession. Il donne chez lui des leçons d'anatomie & de physique à une foule d'étudians; & les honoraires qu'ils payent selon l'usage sont un surcroît très-considérable aux appointemens du professeur. Ses principaux ouvrages sont *l'Ostéologie & la Myologie*; & il y a de lui d'excellens mémoires dans le recueil de l'académie. Nous parlons ici d'après un des plus célèbres professeurs du même genre, qui est venu d'Italie presque exprès à Berlin pour le connoître & pour la riche collection des préparations anatomiques que ce professeur a chez lui. Il y conserve parmi d'autres raretés le monstre qu'il a vu disséquer dans sa jeunesse, & qui a donné lieu à la résolution qu'il prit de s'appliquer à l'anatomie. Il a un fils, docteur en médecine, qui s'est déjà fait connoître en France, en Angleterre, où il a voyagé.

WALTHER (Antoine Balthasar de) conseiller du duc d'Oels, naquit à Breslau en 1705. Son traité latin *sur l'autorité qu'a le souverain de faire grâce aux coupables condamnés*, est pour tous les pays. La *Silésie diplomatique* est une bonne archive pour étudier l'histoire de cette province. Mort en 1785.

WALTHER (Charles Samuel) né à Magdebourg, recteur de l'école de Stettin, a publié en 1764, 1769 & 1773 des programmes qui suffiroient seuls pour prouver que dans la froide Poméranie les lumières doivent être aussi avancées que dans les provinces méridionales de la France. En voici les titres en original: *de spinis Aristotelicis in agris christianorum; de erroribus circa efficaciam artis musicæ; de varitate philosophica.*

WALTHER (Jaques Chrétien). L'histoire de cet homme seroit très-curieuse, peut-être instructive, si l'on en savoit les détails. Il naquit à Francfort sur le Mein en 1738, étudia les belles lettres, la philosophie & la théologie, & fut adjoint du saint ministère à Hombourg

ſur l'Ohm. Il devint enſuite recteur du *pædagogium* de Darmſtadt. Ayant quitté cet emploi il fut enrôlé comme ſimple ſoldat dans les troupes pruſſiennes. Il obtint ſon congé en 1767, & eut le grade de *magiſter*, avec la faculté de donner des leçons à Jéna. Il paſſa de là à Friedberg en Wettéravie, où il fut pendant deux ans *informator*. Ce titre en Allemagne répond à celui d'inſtituteur particulier. La différence entre *Informator* & *Hoffmeiſter* conſiſte en ce que l'on ne donne ce dernier titre qu'aux précepteurs des princes & des comtes. Il disparut pendant cinq ou ſix ans jusqu'en 1776, lorsqu'il eut le même emploi d'*informator* à Spandau, où il n'eſt pourtant pas connu. On a de lui des tables ſynoptiques en latin, des odes, des ſatires & autres petites pièces de poëſie en allemand qu'il a publiés étant à Hombourg & à Jéna.

WALTHER (Jean Henri) recteur d'une des écoles de la ville de Brandebourg, eſt né à Blanckenbourg ſur la Saale en 1748. Il a écrit ſur la théologie & ſur la ſainte écriture, & a donné différens programmes.

WARNERY (Charles Émanuel de) né à Morges dans le pays de Vaud en 1719, entra au ſervice de Sardaigne à l'âge de quatorze ans, & paſſa à celui de Pruſſe quelque temps après; il étoit lieutenant-colonel dans l'armée pruſſienne à l'ouverture de la guerre de ſept ans. Il s'y diſtingua dans la première campagne de telle ſorte, qu'il fut décoré de l'ordre pour le mérite. Mais lorsqu'en 1758 les généraux Sers & Grumkow rendirent Schweidnitz, où Mr de Warnery ſe trouvoit auſſi, il ſe crut obligé de demander ſon congé; & il paſſa du ſervice de Pruſſe à celui de Pologne, où il eut le grade de major-général. Peu de temps après ayant acquis des terres en Siléſie, il s'y retira, & vécut comme particulier, s'occupant d'étude & d'économie. En 1771 il fit imprimer à Breslau des remarques ſur le militaire des Turcs, ſur la manière de les combattre, avec des obſervations ſur les expéditions des Autrichiens & des Ruſſes en Turquie. Trois ans après ce tacticien envoya d'autres mémoires de la même nature à Mr Buſching, qui les inſéra dans le ſeizième volume de ſon Magaſin, pag. 121—232. Il publia à Varſovie en

1782 des remarques sur la Tactique de Mr Guibert, ensuite sur des commentaires que Mr le comte Turpin avoit faits sur les Mémoires de Montecuculi. Il mourut en 1786, quelques mois avant Fréderic II. Après sa mort on publia les campagnes de la guerre de sept ans. Ce livre n'est pas bien écrit, mais il est curieux & intéressant: Fréderic II y paroît toujours avec cette force d'esprit que tout le monde lui a connue. Cependant on voit que son génie s'est formé aussi à force d'écouter & de consulter les gens du métier. Winterfeld y fait presque la figure d'un Mentor, ou plutôt d'un Ulysse, politique, brave dans les entreprises; on le croiroit le moteur principal de la guerre. Seidlitz & Lentulus y paroissent quelquefois mécontens de leur maître, aussi bien que le maréchal Schwérin. On entrevoit quelque jalousie du roi à l'égard des ducs de Bronswic, dont lès conseils dans quelques occasions lui paroissent nécessaires, tandis qu'il auroit voulu pouvoir s'en passer. Une expression du roi dans la narration des campagnes de 1758 semble confirmer ce que dit Mr de Warnery.

WATTEL (........) né à Neuchâtel, vint à Berlin pour trouver de l'emploi. Il débuta par faire l'apologie de la métaphysique de Leibnitz, qu'il dédia au roi inutilement. Il chercha la protection de la reine-mère, qui ne contribua pas davantage à lui procurer une place telle qu'il l'avoit souhaitée. Se voyant frustré de ses espérances, il tourna ses vues vers la Saxe, s'adressa au comte de Bruhl, favori du roi Auguste III, & fut employé dans le département des affaires étrangères. Ce fut dans cet état qu'il donna son *Droit public*, qui est un assez bon ouvrage, & où il examine particulièrement dans quelle occasion les sujets peuvent secouer le joug d'un tyran qui les opprime. Il avoit épousé à Dresde une aimable & belle Polonoise, dont il eut un fils, qui est officier au service de Hollande. Sa veuve épousa Mr le comte de Borck, actuellement envoyé de Prusse à Stockholm.

WATSON (Mat. Fréderic) professeur de littérature latine dans un collége académique que le duc régnant de Courlande a établi à Mitau, naquit à Kœnigsberg en Prusse en 1733,

&

& obtint le degré de maître-ès-arts en 1753. Il voyagea ensuite pour connoître les plus illustres universités de l'Allemagne; & il a donné dans quelques-unes des leçons de poësie comme professeur extraordinaire. En 1774 il obtint la place qu'il remplit; mais il n'y fait plus rien imprimer que des articles de gazettes littéraires. Sa dissertation latine *sur le Druide* nous paroît le plus intéressant de ses écrits. Il est au reste un des premiers qui étala l'épithète d'*æsthétique* à la tête de quelques observations qu'il publia sur la seconde & la troisième ode du second livre d'Horace. Il n'avoit alors que vingt ans.

WÉDEL (Gottlob Magnus Léopold de) né en Siléfie d'une illustre famille prussienne, ayant été fait grand maître des forêts dans le duché de Siléfie & de Glatz, s'est fort appliqué à cette branche d'économie, & a donné sur cela quelques ouvrages. Il eut des correspondances littéraires & même quelquefois des disputes avec d'autres gentilshommes qui ont aussi écrit sur cette partie, particulièrement avec Mr de Bourgsdorff, qui s'y est rendu célèbre, & a

même pour cela mérité d'être fait membre de l'académie des ſciences.

WÉGUELIN (Jaques) naquit en 1721 à St Gal, patrie de Zollikofer, petite ville libre, alliée de la Suiſſe. Il ſe deſtina à la théologie & à l'état eccléſiaſtique, & il prêcha quelquefois. Mais ne trouvant pas une occupation ſatisfaiſante dans la carrière du miniſtère du ſaint évangile, il ſe tourna du côté de la littérature profane & de la philoſophie. Il s'annonça au public en qualité d'auteur à un âge de maturité; puisque ſon premier eſſai, qu'il intitula *derniers Discours de Socrate & de ſes amis*, ne parut qu'en 1760. Il donna en 1761 une traduction allemande du discours préliminaire ſur l'encyclopédie de d'Alembert, avec quelques annotations. Il en fit de même du discours de Rouſſeau *ſur les ſpectacles*, & d'un ouvrage du célèbre Tronchin. Ces traductions & quelques écrits de ſa façon, qu'il fit imprimer à Lindau en 1762 & 1763, le firent connoître à l'Allemagne ſavante; de ſorte qu'après la paix de Hubertsbourg Fréderic II le fit venir à Berlin, pour être profeſſeur d'hiſtoire à l'école militaire,

& membre de l'académie des ſciences. Il écrivit depuis-lors presque toujours en françois & ſur des ſujets d'hiſtoire. L'ouvrage le plus conſidérable qu'il écrivit dans cette langue & qu'il traduiſit en allemand lui-même, avec la patience qu'avoit eue Thomaſſin en traduiſant ſon Traité de l'ancienne & nouvelle diſcipline de l'égliſe, eſt l'*Hiſtoire univerſelle diplomatique.* Il en a donné trois volumes. Le ſuccès ne répondit point à la peine qu'il prit à ce travail; peut-être parce qu'il négligea d'indiquer les ſources où il avoit puiſé; ce que l'épithète de *diplomatique* ſembloit exiger. Il a depuis fourni beaucoup de mémoires au recueil de l'académie. Les bonnes réflexions ne lui manquent pas, & ſa mémoire n'eſt jamais en défaut pour citer les exemples qui les appuient. Mr Wéguelin étoit marié avant de venir à Berlin. Son fils eſt ſecrétaire de la légation pruſſienne à Copenhague depuis neuf à dix ans.

WEIDRICH (Chriſtophe) commiſſaire de la juſtice de Halle, où il étoit né en 1713, a beaucoup mérité de l'hiſtoire littéraire & même de l'hiſtoire civile de l'Allemagne par les no-

tices & les biographies qu'il donne depuis plus de quarante ans des jurisconsultes vivans. Il les donne par ordre alphabétique. Le premier volume de ces notices parut en 1748; & il donna des supplémens de temps en temps. Le dernier que nous avons vu est de l'année 1785.

WEGENER (Charles Fréderic) né en Poméranie, étudia la théologie, & fut pendant quelques années prédicateur & inspecteur à une maison d'éducation. En 1773 il fut fait professeur à l'école des cadets de Berlin pour enseigner le style épistolaire. Il cultiva la belle littérature; il donna des poësies & des ouvrages périodiques tantôt sous le titre de *Spectateur berlinois* ou de *Spectatrice berlinoise*, tantôt sous celui de *Patriote*. Il fit aussi quelques romans. Mais tout cela fit peu de sensation dans le temps, & fut bientôt parfaitement oublié. Il est mort en 1787.

WESTPHAL (Ernest Chrétien) né à Quedlinbourg en 1737, fils d'un pasteur luthérien, s'appliqua au droit, & devint professeur à l'université de Halle. Il a donné quantité d'ou-

vrages sur le droit romain & sur le droit germanique, dont la liste rempliroit plusieurs pages de ce volume. Pendant quelque temps il écrivit en latin; mais depuis quinze ans il n'écrit plus guère qu'en allemand.

WESTPHAL (George Chrétien) né en 1752, frère du précédent, ministre du saint évangile à une église de Halberstadt, a traduit du françois l'histoire de la bibliothèque de Paris, & a donné deux brochures, dont une a pour titre *les Portraits*. Quel est le mot qui n'ait pas servi à intituler des brochures allemandes? Il travailla à continuer la traduction de Tite-Live que Jean Fréderic Wagner avoit commencée.

WIEDEBOURG (Fréderic) mort professeur d'éloquence à l'université de Halle en 1758, est auteur d'une histoire d'Allemagne & de quelques autres ouvrages moins considérables. Il étoit né à Hambourg en 1718 d'un maître d'école de cette ville. Il y a eu de cette famille plusieurs professeurs à Jéna vers le milieu du siècle.

WIEDMER (Godefroi Rodolphe) ſecrétaire à la direction des acciſes & douanes de Breslau, depuis plus de quinze ans, eſt né en Luſace en 1740. Il étudia à Leipſic, & fit imprimer dans cette ville des contes moraux de ſa compoſition. Il traduiſit du françois des relations de voyages & l'hiſtoire des jéſuites; & de l'anglois l'hiſtoire du chevalier de Kilpar, roman de Fielding.

WIELAND (Erneſt Charles) né à Breslau en 1755, eſt depuis dix ans profeſſeur à Leipſic, où il a donné quelques ouvrages ſur le droit public. On ne ſait pas s'il eſt de la même famille que le célèbre Wieland, conſeiller du duc de Weimar, qui eſt né à Biberach. Mais l'on ſait bien qu'il eſt très-malheureux pour un auteur d'avoir le même nom qu'un autre auteur contemporain très-célèbre. Auſſi paroît-il que le profeſſeur leipſicois ne ſe ſoucie plus de faire imprimer de ſes écrits.

WILKE (Jean Mathias) auteur & relieur de livres à Magdebourg, où il a obtenu le droit de bourgeoiſie, eſt né en 1734 à Anclam. A cinquante ans il s'aviſa de ſe faire im-

primer; mais ces productions littéraires ne sont pas grand' chose.

WILMSEN (Fréderic Ernest) né a Halle en 1736, élevé & instruit dans cette ville, eut assez jeune, en 1764, de l'emploi dans les églises de la religion réformée à Magdebourg. Dans sa jeunesse il avoit donné quelques pièces de poësie; mais dès qu'il se fut totalement fixé au ministère de la parole de Dieu, il ne publia ni ne traduisit plus que des sermons, des ouvrages de morale & de piété. Il en a donné beaucoup. Son épouse l'aida très-utilement dans ses travaux, surtout pour les traductions de l'anglois en allemand. Cependant cette épouse studieuse rendit son mari père d'une famille fort nombreuse. Depuis vingt-quatre ans qu'elle est mariée, elle a mis au monde, allaité & élevé dix-sept enfans.

WILLAMOW (Jean Gottlieb) fils d'un pasteur de Mohrungen en Prusse, naquit en 1736. Il dut une grande partie de son instruction à son père, de qui il reçut les premiers fondemens des langues grecque, hébraïque & latine. Dans sa jeunesse il parut avoir beaucoup de

goût pour l'astronomie & la peinture; & il ne montroit aucune disposition pour la poësie. Placé assez jeune comme compagnon d'étude auprès de quelques fils de je ne sais quel comte, il eut le moyen de faire son cours de théologie, de belles lettres & de philosophie à l'université de Kœnigsberg. Il s'exerça même à la prédication, à laquelle il renonça pour être professeur dans une école de Thorn. Étant ensuite venu à Berlin, ses talens pour la poësie & la belle littérature parurent se développer. Les sujets des ouvrages qu'il composa, ont quelque chose de nouveau & de singulier. Le premier, en latin, est intitulé *la Logique de Pindare*. C'étoit pour confirmer le jugement qu'en avoit porté Young. Un autre est *l'Athènes allemande*, où il compare Berlin à la capitale de la Grèce, & loue beaucoup les auteurs qui florissoient alors dans cette ville. En 1763 il donna des *dithyrambes*, genre de poësie qui ne paroît guère fait pour des Allemands, ou qui conviendroit plus à un Raufseisen, poëte ivrogne & soldat. Mais notre écolier prussien aimoit aussi bien le vin que l'étude, & croyoit que c'étoit un titre pour chanter Bacchus. Il alla

chercher fortune à Pétersbourg, où il fut directeur d'une école allemande & maître d'arithmétique dans une espèce de couvent de demoiselles, quoique sa gaieté indécente le rendît peu propre à cet emploi. Quelquefois il fut mis en prison pour des dettes que sa dissipation & son inconduite lui firent contracter. Il mourut de misère en 1777, à l'âge de quarante-un ans. Ses poësies sont encore estimées aujourd'hui; & l'ensemble du caractère de ce poëte fait voir que les hommes au nord comme au sud peuvent avoir beaucoup d'esprit & peu de conduite.

WINANCKO (Charles Gustave de) né en 1729 à Stanowitz, village de la Silésie, près de Striegau, actuellement major dans le corps du génie & directeur de l'académie des ingénieurs à Potsdam, a traduit en 1763, étant à Glogau, l'Art pratique de la guerre de Ray de St Geniez, & fait imprimer des leçons sur la manière de bien écrire l'allemand, à l'usage de la jeune noblesse. On a aussi de lui un abrégé de quelques ouvrages de Mr le comte de Turpin & de l'ingénieur Le Fèvre.

WINCKELMANN (Jean) né à Stendal dans la vieille Marche du Brandebourg en 1718, mort assassiné à Trieste en 1768, est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur au génie allemand, même dans la capitale de l'Italie. Fils d'un pauvre cordonnier il étudia comme il put dans les écoles de sa patrie; & à l'âge de trente ans il n'étoit que collégue d'un maître d'école de village. Car comment appeler autrement la ville de Séehausen, où l'on ne compte que quinze à seize cents ames? Le peu de moyens qu'il eut pour cultiver la belle littérature & la philosophie, fut peut-être ce qui contribua le plus à le former. Forcé de ne lire que des auteurs anciens, dont les éditions ne sont pas rares en Allemagne, tout ce qu'il put faire au delà, ce fut d'apprendre un peu de françois, comme on le voit par la première démarche qu'il fit pour se tirer de la poussière d'une petite école ([a]). Il savoit que le comte de Bunau, auteur d'une excellente histoire de l'empire d'Allemagne, & ministre d'état d'Auguste III roi de Pologne, non-seulement protégeoit les gens de lettres, mais en em-

([a]) V. la première lettre au comte de Bunau, de l'an 1748.

ployoit plusieurs dans sa propre maison de Nothenitz à faire des extraits d'ouvrages historiques dans une riche bibliothèque qu'il possédoit. Il lui demanda & il obtint d'être de ce nombre. En travaillant à faire des catalogues & des extraits pour le savant ministre, il acquit alors, sans risque de se gâter le goût, ce fonds d'érudition qu'il n'avoit pas encore. La galerie de Dresde où il alloit souvent, quoique domicilié à Nothenitz, ne lui servit pas moins que la bibliothèque pour développer les dispositions particulières qu'il avoit à faire des réflexions philosophiques sur la peinture. La connoissance d'Oeser, habile peintre établi à Dresde, ne lui fut pas moins utile. Il ne commença à paroître comme auteur qu'à l'âge de trente-sept à trente-huit ans, lorsqu'il publia ses *Réflexions sur l'imitation des ouvrages des Grecs en peinture & en sculpture.* Ce livre eut beaucoup d'approbation & de succès. La cour d'Auguste III étant catholique, il s'y trouva plusieurs personnes zélées qui prirent à tâche de convertir l'auteur de ces Réflexions à la religion romaine. Le nonce Archinto s'en fit un devoir, & y réussit; & Winckelmann devint catholique. La lettre que

ce ſavant proſélyte écrivit à ſon bienfaiteur, comte de Bunau, pour juſtifier ſon changement de religion, nous laiſſe en doute s'il eut en vue d'opérer plus ſurement ſon ſalut éternel, ou de s'aſſurer un bien-être temporel. Le déſir ardent de voir les chefs-d'œuvre de l'art qui ſont en Italie, a peut-être concouru à lui faire *franchir le pas*. C'eſt de ce terme qu'il ſe ſervit en l'annonçant au comte de Bunau (a). La guerre qui ſurvint le décida à quitter Dresde plutôt qu'il n'avoit compté. En paſſant par Florence pour aller à Rome, en 1756, il connut le fameux baron de Stoſch; & il donna en françois le catalogue de ſes antiques. Ce petit ouvrage aida à le faire plus vîte connoître à Rome, où il alla vers la fin de la même année. Il y trouva le chevalier Mengs, qui étoit alors au ſervice du roi de Pologne. La connoiſſance de cet artiſte célèbre, celle du conſeiller Bianconi, & de beaucoup d'autres que le nonce Archinto dut lui procurer, le mirent en relation avec deux perſonnes des plus renommées parmi les ſavans de Rome de ce temps-là; c'étoient le cardinal Paſſionéi & le prélat Gia-

(a) Voyez ſes Lettres.

comelli. La bibliothèque du premier & le ſavoir du ſecond fournirent à l'antiquaire allemand de nouveaux moyens de s'inſtruire & de ſe faire connoître. Il ne s'étoit d'abord donné au public que comme artiſte; mais il prit l'habit d'abbé, & fut bientôt reconnu comme un homme de lettres & grand connoiſſeur des ouvrages de l'art. L'abbé Venuti, préfet des antiquités ou antiquaire du pape, étant mort ſur ces entrefaites, Winckelmann, malgré la foule des concurrens, obtint ſa place; & peu de temps après il en eut une autre également de ſon goût, & non moins avantageuſe, celle de copiſte (*ſcrittore*) de la bibliothèque vaticane. Sa petite fortune fut ainſi aſſurée; mais la tranquillité littéraire qu'il n'aimoit pas moins, fut auſſitôt perdue. A peine eut-il le temps de compoſer l'*hiſtoire de l'art*, qui toute célèbre, toute eſtimée qu'elle eſt, avoit beſoin d'être encore un peu plus méditée & ſoignée, qu'il lui arriva ce qui arrive à tous les ſavans de Rome. La foule des choſes qui attirent leur attention, & les occaſions continuelles d'être dans des ſociétés de gens d'eſprit, ou de voyageurs qui abordent & qui leur ſont adreſſés, les empê-

chent ordinairement de travailler autant qu'ils voudroient & qu'il faudroit dans leur cabinet. Il fit outre cela quelques voyages, & il en projeta plusieurs. En 1768 il partit de Rome avec Mr Cavaceppi, pour venir voir ses amis en Allemagne, & dans la vue de faire traduire son histoire de l'art par Mr Toussaint. Il s'arrêta à Vienne quelques semaines de plus qu'il ne s'étoit proposé, entre la fin de Mai & le commencement de Juin. Quel qu'ait été le motif de ce changement de résolution, au lieu de venir à Dresde & à Berlin, il reprit le chemin de Rome, portant avec lui des médailles d'or & d'autres présens qu'il avoit reçus à Vienne. Il s'accompagna en route d'un Toscan de Pistoia, nommé Arcangeli. Winckelmann ayant un caractère très-peu méfiant, lui fit voir ses médailles & tout ce qu'il avoit de précieux dans son bagage. Le scélérat compagnon de voyage le perça de plusieurs coups de couteau, pour lui ôter la vie & s'emparer de son or. Winckelmann employa les douloureux momens qui lui restèrent, pour donner des marques de religion, & pour faire son testament, dans lequel il laissa une nouvelle preuve de sa passion pour

les antiquités & les arts. Il nomma son légataire universel le cardinal Alexandre Albani, connu par son goût, & la collection d'antiques & d'autres chefs-d'œuvre de l'art qu'il possédoit. J'ai entendu dire à des savans allemands qu'ils ne pouvoient pardonner à Fréderic II de n'avoir rien fait pour un homme de tant de mérite dans un genre que ce roi a beaucoup aimé. Il est vrai qu'il auroit été un sujet excellent pour l'académie renouvelée dans le moment même que Winckelmann cherchoit la protection du comte de Bunau. Mais comment Fréderic ou Maupertuis pouvoient-ils s'imaginer qu'un pauvre maître d'école de Séehausen, que personne ne connoissoit à Berlin, dût devenir un antiquaire classique aux yeux mêmes des Italiens? Le baron de Riedesel, avec lequel il fut en correspondance dans la suite, n'étoit pas encore à Berlin, & n'étoit même qu'enfant ([a]). Au reste Winckelmann connoissoit mieux que personne de quel avantage étoient pour la république des lettres les établissemens que Fréderic II avoit faits; puisque c'étoit vers Berlin

([a]) Voyez les Lettres de Winckelmann, & ci-dessus l'article RIEDESEL.

qu'il tournoit ses pas pour faire traduire de l'allemand en françois son principal ouvrage. Très-surement cet antiquaire auroit été un des savans Allemands que le prince Henri de Prusse auroit très-bien accueillis, d'autant plus que le traducteur qu'il venoit chercher étoit dans les bonnes grâces de S. A. R. Lorsqu'on eut à Vienne la nouvelle de la mort de Winckelmann, un secrétaire du cabinet de Marie Thérèse écrivit à Mr Merian, de l'académie de Berlin, afin d'engager par son moyen le professeur Toussaint à exécuter la traduction que l'auteur avoit voulu venir solliciter & diriger. Toussaint l'entreprit effectivement; mais il n'en acheva qu'une partie, qu'on envoya à Vienne. La traduction françoise que nous avons de l'*histoire de l'art* de Winckelmann, est de Mr Huber, professeur à Leipsic. La vie privée de l'illustre Brandebourgeois a été écrite par son collégue Paalzow. (*V. cet art.*) Son éloge, comme antiquaire philosophe, a été fait par le plus célèbre littérateur de l'Allemagne, Mr Heyne. Nous ne savons pas si Mr de Winckelmann, député de la ville impériale de Cologne à la diète de Ratisbonne, auteur de différens ouvrages, est de

la

la même famille que le célèbre antiquaire. Mais nous connoissons dans le Brandebourg une autre famille de ce nom, alliée de Mr Necker de Genève, dont le père étoit aussi Brandebourgeois.

WINDHEIM (Christian Ernest de) professeur de philosophie & de langues orientales à Gœttingue, ensuite à Erlang, auteur de quelques dissertations sur l'histoire philosophique & hébraïque, étoit né à Wernigerode.

WITTHOFF (Fréderic Théodore) né à Duisbourg & professeur d'antiquités & de philosophie à Lingen, a écrit en latin quantité de dissertations sur des passages de la bible & sur quelques points particuliers de l'histoire ecclésiastique, tels que la fausse tradition de *la lèpre de Constantin*, *la bonne odeur des corps des saints.* La plupart de ses ouvrages sont imprimés à Lingen entre les années 1760 & 1780.

WITTHOFF (Jean Philippe Laurent) docteur en médecine & professeur d'éloquence & de langue grècque à Duisbourg, où il est né en 1725, n'a pas fait d'ouvrages plus connus

que ceux du précédent, dont il eſt frère, autant que nous en ſommes informés. La différence qu'il y a entre les profeſſeurs de la Weſtphalie & ceux de la haute & de la baſſe Saxe, ſaute aux yeux à tout moment.

WOELLNER (Jean Chrétien de). Il eſt neveu par ſa mère de Mr de Katſch, miniſtre d'état fort conſidéré ſous le roi Fréderic Guillaume I. Son père, qui étoit paſteur dans un village près de Spandau, le mit en penſion ſous un bon recteur d'école de cette ville, nommé Ziegler. Il y apprit le latin, le grec & les humanités. A l'âge de dix-ſept ans il alla continuer ſon cours d'étude à l'univerſité de Halle, où il ne profita pas moins des leçons du philoſophe Wolff que de celles des profeſſeurs de théologie à laquelle il s'étoit deſtiné. Quelques années après qu'il eut achevé ſes études, ſon père lui réſigna ſa cure; & le jeune miniſtre fit alors des ſermons, tels que bien des évêques catholiques voudroient qu'on les fît dans leurs diocèſes; c'eſt d'enſeigner aux fidelles le moyen d'opérer leur ſalut éternel, & de ſe procurer en même temps le bien-être temporel par des moyens louables,

principalement par l'agriculture. S'étant par ses manières concilié l'estime de la dame du lieu, elle lui donna sa fille en mariage. Cette alliance excita de la jalousie, & fut désapprouvée de quelque parent de son épouse. Cela le détermina à quitter sa paroisse, où il fut remplacé par son père même qui la lui avoit résignée. Pour ne pas quitter tout-à-fait l'état ecclésiastique, Mr de Wœllner obtint un canonicat dans le chapitre de Notre-Dame de Halberstadt. Ce bénéfice ne l'obligeant point à la résidence, il vint se domicilier à Berlin, où il entra dans la chambre des domaines de S. A. R. le prince Henri de Prusse, dont Mr de Hoffmann étoit, comme il l'est encore, le directeur. Autant que cet emploi lui laissoit de loisir, il s'occupoit à l'étude de l'économie tant civile que rurale. En 1764 & 1765, il donna une bibliothèque économique, contenant des extraits choisis des ouvrages de ce genre qui avoient paru & qui paroissoient dans le temps. Quelques-uns de ses écrits dans le même genre, ont été distingués avantageusement par la société économique de Pétersbourg. Cependant il ne négligea pas les moyens de se tenir au courant de toutes

les affaires de finance de la monarchie prussienne; & il eut le bonheur dans une société particulière d'être connu du prince de Prusse, qui trouva dans le caractère de Mr de Wœllner des qualités qui méritèrent sa confiance. Ce prince ne fut pas plutôt parvenu au trône qu'il le fit conseiller intime, surintendant des bâtimens royaux, ensuite ministre d'état au département des affaires ecclésiastiques, auquel est uni celui des universités que Mr le baron de Zedlitz avoit auparavant. (*V. l'art.* ZEDLITZ.) Mr de Wœllner est membre de l'académie des sciences depuis 1786.

WOERDEMANN (Jean Gerhardt) grenadier dans le premier bataillon des gardes à Potsdam, né à Brème, a donné des leçons & publié quelques écrits sur le change & le commerce.

WOHLFARTH (Jean Auguste) professeur extraordinaire de médecine à l'université de Halle, n'a donné qu'une dissertation latine sur les vers qui sortent du nez. Son fils, nommé au baptême du nom de son père, étudia la médecine aussi. Il traduisit l'Histoire de la mé-

decine de Le Clerc, & publia quelques lettres sur la santé des dames. En 1774 il passa en Hollande, publia à Leyde une dissertation sur les os, & partit ensuite comme médecin au service de la compagnie des Indes orientales, où il est mort vers 1784.

WOIDE (Charles Godefroi) né à Lissa en Pologne, d'une famille allemande de la religion réformée, vint jouir à Berlin au collége de Joachimsthal d'une place ou bourse fondée par la famille de Radzivil, alliée de la maison de Brandebourg. Il passa de ce collége à l'université de Leyde pour y jouir d'une pareille place, & continua de s'exercer dans la langue égyptienne ou cophte, dont il avoit appris les rudimens à Berlin, & que Scholtz continua de lui enseigner par une correspondance épistolaire. Étant ensuite établi à Londres en qualité d'aumônier d'une église allemande & inspecteur du *musæum britannicum* à la place d'un littérateur grison, nommé Planta, il fit imprimer à Oxford le glossaire & la grammaire égyptienne de son maître dans cette langue. (*V.* SCHOLTZ.) Lessing le comptoit parmi les étrangers qui écri-

voient bien en anglois. On dit qu'il est mort depuis peu, âgé de soixante-six ans environ.

WOLFF (Chrétien, baron de) né à Breslau en 1679, mort professeur & chancelier de l'université de Halle en 1754, est l'auteur qui a le plus de titres d'occuper une grande place dans ce catalogue, d'autant plus que dans l'article *Wolff* du nouveau Dictionnaire historique il s'est glissé quelques erreurs, & qu'on y souhaite quelques particularités intéressantes sur l'histoire de cet homme très-illustre par ses travaux, & par les persécutions qu'il essuya.

§. 1. Charles Gunther Ludovici, professeur à Leipsic, qui nomme tous les maîtres sous qui Wolff étudia, dit simplement que son père étoit un artisan (*ein Handwercksmann*). L'anonyme silésien, auteur de l'ouvrage *de Vita & fatis Wolffii*, dit très-clairement qu'il étoit fils d'un tanneur (a). Un nommé Berend, qui avoit été condisciple de Wolff, dit la même chose. Drey-

(a) *Pater Wolffii Wratislaviæ honesto nec illiberali opificio victum sibi paravit, in coriis alumine subigendis, cineris inspersu obfirmandis, perficiendis, & ad usum aptandis operam consumens* (ein Lohgerber). De Vita & fatis Wolffii. cap. 1. Wratislaviæ & Lipsiæ, 1739.

haupt seul, qui écrivoit en 1750 à Halle, dit que ce philosophe étoit fils d'un boulanger. Dans le Dictionnaire historique on le fait fils d'un brasseur, sans aucun fondement. Il étudia d'abord dans sa patrie, surtout au collége de sainte Magdelaine, où il entendit entr'autres Chrétien Gryphius, poëte fort inférieur à André son pére; mais assez bon littérateur. En faisant ses classes aux écoles luthériennes, il alloit souvent disputer aux colléges catholiqués, & chez les moines. Il avoua long-temps aprés que par ces disputes il s'étoit accoutumé à lier des suites de syllogismes qui le conduisirent à la méthode géométrique dont il fit usage avec tant de succès dans ses ouvrages philosophiques (a). Toute sa bibliothèque consistoit dans les Élémens d'Euclide, éclaircis par Clavius. Faute d'autres livres il lisoit & relisoit celui-là. Pour lire l'algèbre de ce même jésuite, il étoit obligé d'aller à la bibliothèque publique aux heures qu'elle étoit ouverte. Un de ses com-

(a) *Quo facto intellexi demonstrationes geometricas, si ad summam accurationem deducantur, constare ex syllogismis, eodem prorsus modo quo adolescens thesium probationem connectere consueveram.* Wolf. Rat. prælection. pag. 129. §. 26. De vita & fatis Christ. Wolfii. cap. 2.

pagnons d'école lui prêta en même temps les Élémens d'arithmétique d'un pasteur, nommé Horch, qui venoient alors de paroître. Il se procura aussi quelques ouvrages de Descartes. Ses parens n'étant point en état de l'envoyer aux universités, & celle de Breslau toute jésuitique étant peu faite pour le fils d'un pauvre luthérien qui n'avoit pas même de quoi s'habiller décemment pour paroître dans les maisons que ses condisciples fréquentoient, il obtint des secours du magistrat de sa patrie pour aller étudier dans les universités saxonnes. Il se montra digne de ces secours par l'examen qu'il subit pendant quatre heures de suite à un concours institué pour cet effet; afin que ces bienfaits ne fussent point jetés sur un terrain ingrat. Dans ce temps l'université la plus renommée & la plus florissante de toute l'Allemagne étoit celle de Jéna. Wolff étoit âgé de vingt ans lorsqu'il y alla en 1699. Les professeurs dont il fréquenta les auditoires le plus régulièrement & avec le plus de profit, étoient un Philippe Muller, un Bechmann, tous deux théologiens, & un philosophe franconien, nommé Hamberger, qui donnoit ses leçons sur un livre de

Sturm. Mais Wolff profita encore plus du livre intitulé *Medicina mentis* de Tſchirnhaus, gentilhomme luſatien, que des leçons des profeſſeurs. Il alloit même conſulter l'auteur & conférer avec lui ſur les doutes & les difficultés qu'il rencontroit. En 1702 Wolff quitta l'univerſité de Jéna, pour aller continuer ſes études à celle de Leipſic, qui n'étoit pas moins célèbre ; il y entendit ſurtout les leçons de Godefroi Oléarius, théologien célèbre. Il y prit le grade de maître-ès-arts, qui en Allemagne vaut autant que le doctorat. A l'occaſion de l'examen qu'il ſubit alors au mois de Janvier de 1703, il publia une diſſertation ſous le titre de *Philoſophia practica univerſalis mathematica methodo conſcripta.* C'eſt par là qu'il entra dans la carrière qu'il a parcourue depuis pendant un demi-ſiècle. Il en donna deux autres la même année ſur d'autres ſujets ; & l'anneé ſuivante, 1704, une quatrième ſur le calcul différentiel & infiniteſimal ; toutes *pro loco*, c'eſt-à-dire pour être reçu maître, & avoir la faculté d'enſeigner. Comme il avoit fait ſes études en théologie auſſi bien qu'en philoſophie, il s'étoit mis à Leipſic au nombre des candidats, & il prêcha quelque-

fois. Chrétien Ludovici, son compatriote, qui par son savoir & les places qu'il occupoit, avoit du crédit dans la Misnie, l'ayant entendu prêcher, le fit nommer pasteur à Glesin, village peu éloigné de Leipsic. Wolff, âgé alors de vingt-six ans, étoit près d'accepter cette cure, lorsque Leibnitz & le célèbre médecin Hoffmann le déterminèrent à courir plutôt la carrière des universités que celle des paroisses. Leibnitz, qui connut dans ce candidat silésien un esprit capable de soutenir un systême avec succès, voulut en faire un apôtre de sa philosophie, en lui faisant lire les ouvrages de Bayle pour l'y préparer. Effectivement le jeune philosophe abandonna l'opinion de Descartes sur les causes occasionnelles, & embrassa le systême de l'harmonie préétablie. Les dissertations qu'il avoit publiées, & les recommandations de Leibnitz & d'autres hommes illustres qui l'avoient connu à Jéna & à Leipsic, lui attirèrent des propositions avantageuses. On lui offrit en même temps une chaire à Giessen & une autre à Halle. Il accepta cette dernière, où il commença en 1707 à donner des leçons de mathématiques & de physique. Mais il ne tarda pas à en donner

ſur la philoſophie ſpéculative. En 1717 il publia ſes *Penſées raiſonnables ſur les forces de l'entendement humain*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il donnoit comme un traité de logique, n'eut d'abord qu'un ſuccès médiocre; & l'auteur continua encore ſix à ſept ans à ne publier des livres que ſur les mathématiques & ſur la phyſique; mais il s'occupoit journellement de beaucoup d'autres matières, en analyſant des ouvrages d'auteurs anglois, françois, italiens pour le journal latin de Leipſic, connu ſous le titre de *Acta eruditorum*. Il a fourni à ce journal pendant ſix années deux cent quatre-vingt-quatre extraits raiſonnés de toutes ſortes de livres, ſur la phyſique tant générale que particulière, ſur l'architecture & la fortification, ſur l'aſtronomie & ſur toutes les branches des mathématiques & de la philoſophie. En 1718 il publia ſes *Méditations ſur Dieu, le monde, & l'ame humaine*. Ce livre qui trouva beaucoup de lecteurs & beaucoup de contradicteurs, donna plus de vogue à l'ouvrage précédent ſur la force de l'entendement humain, qui fut réimprimé en 1719, & pluſieurs autres fois dans la ſuite.

§. 2. Depuis cette époque Wolff n'eut plus ni le loisir, ni l'envie de travailler pour des journaux. D'un côté la foule des étudians qui alloient entendre ses leçons, l'obligeoit à composer des livres élémentaires pour leur instruction. De l'autre côté les contradictions que sa doctrine rencontroit, l'engageoient à des éclaircissemens & à des apologies, & l'occupoient trop de ses propres querelles pour qu'il pût s'occuper de celles des autres en travaillant pour des ouvrages périodiques. On comptoit par centaines les écrits imprimés tant pour que contre la doctrine du philosophe de Halle. Dans la foule de ses adversaires il y avoit un Daniel Stræhler, son élève, & Jean François Buddéus, jadis son collégue à Halle & son ami, alors professeur à Jéna. L'intrigant Lange séduisit l'un & l'autre. Il engagea Buddéus à lui écrire ce qu'il pensoit de la doctrine de Wolff, & publia cet écrit. Ce fut à Buddéus seul qu'il daigna adresser une justification catégorique; mais il ne négligea pourtant pas de repousser les attaques de son disciple.

§. 3. L'histoire de cette persécution fameuse, unie à celles qu'avoient essuyées peu de temps

auparavant Puffendorff & Thomaſius, empêchera les proteſtans de reprocher aux catholiques les maux qu'ont éprouvés Galilée, Sarpi, Giannone & quelques auteurs plus modernes. Il eſt auſſi difficile d'éviter & de prévenir abſolument ces ſcandales, qu'il le feroit de réformer le monde. Sans doute Joachim Lange & Jérôme Gundling, ainſi que pluſieurs de ſes collégues, jalouſoient Wolff, dont la manière d'enſeigner & la réputation qui s'enſuivoit, leur enlevoient les auditeurs, & par là les honoraires qu'on payoit pour le cours des leçons. Lange avoit de plus un autre intérêt de famille contraire au crédit de Wolff, qui fit déférer à ſon fidelle diſciple Thummingius une chaire que Lange briguoit pour ſon fils. Wolff de ſon côté ne montra pas toujours cette modération qui déſarme l'envie; & lorsqu'il obtint contre ſes adverſaires des reſcrits de la cour en ſa faveur, il ne put s'empêcher d'en triompher publiquement; ce qui ne manqua pas d'irriter ſes émules. Abſtraction faite de ces rivalités qui ont leur ſource dans l'ordre ſocial, Lange ne faiſoit guère que ſon métier en s'élevant contre la doctrine de Wolff. Il étoit dans le même cas que tant

de théologiens catholiques ses contemporains, dont les uns persécutoient les prétendus sectateurs de Jansénius, les autres ceux de Molina & de Molinos. Chaque parti prétendoit avoir la parole infaillible de Dieu en sa faveur, & s'imaginoit que la religion étoit perdue si une doctrine contraire à la leur prévaloit.

§. 4. La rivalité de Lange & de Wolff éclata lorsqu'en 1721 celui-ci déposa la dignité de recteur ou pro-recteur; car le recteur est le roi. Il devoit avoir pour successeur le théologien Lange. C'est la coutume dans ces occasions que l'ancien pro-recteur prononce un discours devant l'assemblée des professeurs & des étudians. Lange, piqué de l'épithète de *polygraphe* que lui donna Wolff, trouva dans ce même discours un prétexte de crier contre le philosophe qui avoit prodigué les éloges à la morale des Chinois, assez conforme à celle que Wolff même enseignoit. Les attaques devinrent furieuses. On écrivit en cour de part & d'autre. D'abord Wolff fut protégé & soutenu. Il parut même un ordre de 1721, portant défense d'écrire contre lui. Malgré cela on revint à la charge. On représenta Wolff comme un homme dont les

principes tendoient à l'athéisme & corrompoient les mœurs. Gundling & Lange, les plus intéressés à le perdre, attirèrent dans leur parti des gens de la cour, favoris du roi. Un frère du professeur Gundling, qui étoit président de la société des sciences fondée par Leibnitz, ne manquoit ni d'esprit, ni de savoir, quoiqu'il jouât plutôt le rôle de bouffon du roi que de chef d'un corps scientifique. Ce savant bouffon plaisantoit sur l'harmonie préétablie. Par un effet de cette harmonie, disoit-il, le soldat se sent irrésistiblement forcé à lâcher le pied & à franchir les barrières & s'en aller. Les généraux Natzmer & Rœben, amis de Gundling, traitoient l'affaire sérieusement, & attribuoient au philosophe de Halle les fréquentes désertions. Il n'en fallut pas davantage pour ébranler Fréderic Guillaume. Ce roi dévot, & passionné pour ses soldats, signa une dépêche adressée au recteur de l'université, portant ordre en termes aussi forts que précis de notifier à Wolff qu'il étoit dépouillé de tous ses titres & appointemens, & de lui intimer que dans le terme de vingt-quatre heures il eût à être hors de Halle, & dans deux jours hors des

états de S. M., sous peine de mort. L'ordre étoit si foudroyant, que les ennemis mêmes de Wolff en furent effrayés. L'exemple pouvoit tirer à des conséquences fâcheuses pour tout le corps de l'université. Le philosophe disgracié eut à peine le temps de rassembler ses livres & de partir. Il alla d'abord à Leipsic, qui est à deux postes de Halle, & où il avoit des amis. Mais comme le landgrave de Hesse-Cassel, alors roi de Suède, lui avoit offert une chaire à Marbourg, avant qu'il eût accepté celle de Halle, il se rendit aussitôt à Cassel dans l'espérance d'obtenir encore ce qu'il n'avoit pas accepté seize ans auparavant. Il ne se trompa point: le landgrave n'avoit point changé à son égard, & lui offrit des conditions encore plus avantageuses. Wolff redevint professeur avec titre de conseiller & toutes les distinctions qu'il avoit eues à Halle. Il se remit alors au travail avec plus d'ardeur que jamais; & ce fut effectivement à Marbourg qu'il composa la meilleure partie de ses ouvrages, la *Cosmographie générale*, les *Élémens de mathématique*, la *Psychologie*, & quantité de programmes très-utiles.

§. 5. Halle

§. 5. Halle perdit une foule d'étudians, qui ſuivirent Wolff à Marbourg, & y en attirèrent d'autres. Le roi de Pruſſe fit alors ce qu'il auroit dû faire avant de chaſſer ſi violemment un profeſſeur ſi renommé. Il chargea quatre théologiens de Berlin, Jablonsky, Rheinbeck, Roloff, Carſtedt, d'en examiner les écrits. Ces eccléſiaſtiques étoient tous aſſez raiſonnables. Le jugement qu'ils portèrent ayant raſſuré le roi, on fit deux fois en 1733 & 1739 des démarches inutiles pour l'attirer de nouveau à l'univerſité de Halle. Sans doute, qu'outre la reconnoiſſance qu'il vouloit témoigner au landgrave, il ſe reſſentoit encore de l'impreſſion qu'avoit faite ſur lui l'ordre effrayant de 1723. Cependant le prince de Pruſſe, Fréderic II, qui eut toujours de l'attachement pour les hommes célèbres, étudioit la philoſophie de Wolff, que Mr de Suhm lui traduiſoit ([a]). Ce prince parvint au trône dans le temps qu'il étoit particulièrement occupé de cette philoſophie. Avant que vingt-quatre heures fuſſent écoulées depuis ſon avénement, il donna ordre de ſonder Wolff. On le trouva aſſez diſpoſé à accepter des con-

(a) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. I. ch. 3.

ditions, parce qu'il n'ignoroit pas la différence de caractère qu'il y avoit entre le père & le fils. On obtint l'agrément du landgrave, roi de Suède; & Wolff retourna à Halle en qualité de professeur de droit de la nature & des gens, & de mathématique, avec deux mille écus d'appointemens & la liberté d'enseigner tout ce qu'il voudroit. Il eut le titre de conseiller privé, la charge de vice-chancelier de l'université; & après la mort de Ludwig, il en devint chancelier en chef. En 1745 il fut créé baron par Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de vicaire de l'empire entre la mort de Charles VII & l'élection de François I. Le philosophe étoit au comble de sa gloire; il n'avoit plus d'ennemis à Halle, & presque point d'envieux. Quoiqu'âgé de plus de soixante ans le baron de Wolff composa encore depuis son retour à Halle plusieurs ouvrages considérables, tels que *le Droit de la nature*, en huit volumes in-4°, & *la Philosophie morale*. Il ne se refusa pas à une sorte de complaisance fort commune en Allemagne, qui est de faire des préfaces aux ouvrages d'autrui. Une de ces préfaces, très-digne de Wolff, se trouve à la

tête d'un ouvrage de Sussmilch qui a tant servi à calculer le nombre des habitans dans chaque pays. Un autre moins analogue à son genre de science, est un discours préliminaire sur les sermons de feu Mr l'abbé Jérusalem, imprimés la première fois en 1748. Wolff régnoit alors dans presque toutes les universités de l'Europe. Il s'élevoit cependant une autre classe d'adversaires qui certes ne songèrent pas à le renverser de sa chaire, ni à le faire dépouiller des honneurs qu'on lui avoit déférés, mais qui travailloient de loin à miner son système & celui de Leibnitz son maître. Maupertuis & Voltaire, très-peu amis entr'eux, comme l'on sait, étoient également peu favorables au philosophe de Halle. Voltaire dans ses écrits & dans ses entretiens avec le roi, les princes & les grands, le persiffloit. Il est sûr qu'il contribua beaucoup à diminuer cette espèce de vénération que Frédéric II avoit pour ce philosophe. Maupertuis de son côté attiroit à l'académie quelques anti-wolffiens. Il est est vrai que c'étoit plutôt pour introduire la liberté & l'indépendance que le crédit de Wolff & ses sectateurs fanatiques sembloient bannir des écoles philosophiques & des

fociétés littéraires, que pour déprimer le wolffianisme. Car au refte plufieurs des amis & des créatures de Maupertuis étoient du parti de Wolff. Un d'eux, Mr Merian, qui étoit alors attaché à la claffe de philofophie, fe déclara en quelque façon éleƈtique. Prémontval, qui n'étoit pas wolffien, eut à peine le temps de parler & d'écrire, que Sulzer tout wolffien prit pour ainfi dire le haut du pavé, & réveilla le wolffianisme, médiocrement affoupi. Le philofophe auteur de la feƈte ne s'apperçut pas même que fon crédit eût baiffé. Il vit même Maupertuis accablé de traits par Voltaire, & celui-ci à fon tour traité par Fréderic II presqu'auffi févèrement que lui-même l'avoit été par le prédéceffeur. Cet homme fouverainement fameux mourut le 27 de Février 1754.

§. 6. Les adverfaires de Wolff de fon vivant, & beaucoup d'autres favans après fa mort, n'ont pas feulement attaqué fes principes, mais auffi fa méthode & fon ftyle; cependant fa méthode eft celle qui a eu le plus d'imitateurs. Il avoit fuppléé en quelque manière à une omiffion qu'on trouvoit dans la méthode de Descartes, qui s'étoit borné à la fpéculation philofophi-

que ſans toucher à la pratique. Wolff l'étendit à l'une & à l'autre. Son perſécuteur Lange, qui étoit auſſi bon littérateur que théologien zélé, ne manqua pas de reprocher la barbarie du langage à celui qu'il accuſoit de fatalisme. Cette tache eſt reſtée à la mémoire de Wolff, ſurtout à l'égard de ſon latin. A la vérité ſon latin n'eſt pas élégant. Il reſſemble abſolument à celui des ſcolaſtiques du quinzième & quatorzième ſiècle. Mais il n'eſt rien moins qu'obſcur lorsqu'on s'y accoutume. Il écrivoit mieux l'allemand; & cela étoit également une ſuite de ſes premières inſtructions, & peut-être du génie même de la langue. Le dialecte ſiléſien eſt le, même que le haut ſaxon, devenu langue littéraire de l'Allemagne Son maître Chrétien Gryphius, quoique poëte médiocre, étoit puriſte dans la langue vulgaire juſqu'à la pédanterie. L'allemand étant plus propre que le latin pour compoſer des mots ſcientifiques & techniques, Wolff ſut l'employer très-à-propos. Les littérateurs allemands de nos jours avouent que ce philoſophe contribua beaucoup à enrichir la langue & à lui donner de la préciſion & une certaine énergie. Il feroit difficile de dire ſi c'eſt

la langue scolastique qui l'a porté à créer des mots allemands pour traduire les latins, ou si le mot allemand très-expressif & propre l'a forcé, pour le rendre en latin, de créer ou d'adopter des mots qui ne se trouvant point dans les anciens auteurs, sont regardés comme barbares. Ce qui est remarquable, c'est que son latin, tel qu'il est, n'éloigna ni de son auditoire ni de la lecture de ses livres ceux qui se piquoient d'éloquence & qui étoient nourris de la lecture des classiques. Témoin entr'autres l'auteur de sa vie, publiée de son vivant en 1739, *de Vita & fatis Christiani Wolffii*, qui est en assez bon latin, à un défaut près dont les savans allemands, surtout les protestans, ont une peine incroyable à se garantir ([a]). A l'égard du caractère moral de Wolff, on lit dans le Dictionnaire historique que les hon-

([a]) Voici les fautes où tombent les Allemands qui écrivent en latin ou qui le parlent; c'est de se servir de l'imparfait pour le passé défini. L'auteur de la vie de Wolff, par exemple, dit pag 101. *Anno* CIƆIƆCCIII: *lucem* videbat *dissertatio quæ inscribebatur philosophia practica*...... *Hoc ipso anno prodibat in lucem dissertatio de Loquela*...... *Hæc sunt scripta quæ Wolfius anno hujus seculi tertio in lucem conspectumque proferebat.* Dans l'histoire de Struvius rien n'est plus fréquent

neurs & les disgrâces, la santé & la maladie altérèrent peu la tranquillité de son ame. Il traitoit ses ennemis avec douceur, & quelquefois avec générosité. La simplicité de ses mœurs le rendoit content de ce qu'il avoit. Il vivoit sobrement, mangeoit peu, & ne buvoit point de vin. On peut souscrire à ce jugement, en ajoutant toutefois qu'il ne traita pas toujours avec trop de douceur ses ennemis, & que la simplicité de ses mœurs & sa frugalité étoient des vertus qu'il dut autant à la modicité de la fortune dans laquelle il avoit été élevé, qu'à la philosophie. De trois fils qu'il eut de la fille d'un fermier ou bailli de Halle qu'il avoit épousée en 1718, il ne lui en survécut qu'un seul, qui s'est sagement retiré dans une terre, que son père avoit acquise entre Halle & Leipsic, & il est mort sans succession.

que d'y trouver p. ex. *anno* 1250 *moriebatur* *Fredericus*...... *anno*... *imperator* eligebatur *Carolus*...... Cette faute a son origine dans le génie de la langue allemande, qui n'a d'autre inflexion pour le passé défini que celle de l'imparfait. Les écrivains catholiques tombent moins dans cette faute, parce qu'ils sont accoutumés à lire la bible en latin, où on ne lit pas *faciebat*, *dicebat*, *videbat*, *moriebatur* pour *fecit*, *dixit*, *vidit*, *mortuus est*.

WOLFF (Fréderic Auguste) né à Nordhausen dans la Thuringe en 1757, débuta comme auteur à l'âge de vingt-deux ans par un petit ouvrage qu'il avoit donné en anglois à vingt-un ans. Devenu recteur de l'école d'Osterode, il se fit connoître du public par une traduction du *Festin de Platon*, enrichie de notes. Il fut ensuite directeur d'un collége à Hildesheim, puis professeur de rhétorique & de pédagogie à l'université de Halle en 1783. Un an après il fut fait professeur de philosophie. Dans le temps qu'il étoit professeur de rhétorique il donna des éditions enrichies de notes des ouvrages d'Homère & d'Hésiode, d'après le texte imprimé par les Foulis de Glascow. Il écrivoit en latin. Depuis cinq ou six ans il n'écrit plus guère qu'en allemand. On peut voir les titres de ses ouvrages dans les Supplémens de Meusel en 1786, 1787 & années suivantes. Le plus considérable nous paroît être l'*Histoire littéraire romaine*, en un volume, (in-8° de l'an 1787,) à l'usage de ses disciples, pour lesquels il donna aussi la *Tetralogia dramatum Græcorum*, qui comprend l'*Agamemnon* d'Eschile, l'*Oedipe roi* de Sophocle, les *Phéniciennes* d'Euripide, &

les *Harangueuſes* d'Ariſtophane. Mr Wolff eſt un des profeſſeurs qui font & qui feront honneur à l'univerſité à la fin du ſiècle, comme un autre philoſophe du même nom lui en a fait dans ſon commencement. Il eſt à la tête d'un ſéminaire de précepteurs & de maîtres, qui a beaucoup proſpéré ſous ſa direction.

Un de ſes frères, maître de chapelle du comte de Wernigerode, a compoſé & publié en 1784 des inſtructions pour ceux qui apprennent à jouer du clavecin & à chanter.

Wolff (Jean-David) né à Lignitz, étudia la théologie parce qu'il étoit fils d'un miniſtre. Je ne ſais d'où vient qu'à l'âge de cinquante-cinq ans cet homme n'étoit encore que candidat. Cependant il eſt très-verſé dans la littérature grecque & latine, & dans l'hiſtoire de ſon pays. On a de lui différens ouvrages en latin & en allemand, tous imprimés depuis 1743 jusqu'à 1766. Le plus conſidérable roule ſur l'établiſſement du proteſtantisme en Siléſie.

Wolff (Mad. de). Il y a à Breslau une dame de ce nom qui a traduit du françois un

ouvrage de dévotion, intitulé *le Jour sanctifié par la prière*, & a donné des poësies du même genre, imprimées à Breslau en 1774.

WOLFF (Martin Luther) depuis près de vingt ans pasteur de l'église luthérienne de Pétersbourg, est né en 1744 dans la Prusse occidentale dans la petite ville de Strasbourg, & a été quelque temps recteur d'une école militaire à Réval en Livonie. Il a publié quelques sermons, une oraison funèbre du comte de Suvers, grand-maréchal de la cour de Russie, mort en 1775, & quelques autres bagatelles. *Goldbeck*, *Meusel*.

WOLFF (Nathanaël Mathias de) ci-devant médecin du prince Adam Czartorinsky, naquit à Conitz dans la Prusse occidentale en 1726. Il a vécu long-temps à Danzic, où il est mort en 1784. On a de lui quelques brochures en françois sur les dissidens de Pologne, imprimées en 1767 & 1768. Il a écrit en latin sur la botanique, & en allemand sur l'inoculation de la petite vérole & sur l'astronomie. Mais l'histoire de ce médecin voyageur, plus célèbre

par l'obſervatoire qu'il fonda à Danzic que par ſes écrits, regarde infiniment plus la Pologne que la Pruſſe; & d'autant plus que la Pruſſe occidentale n'étoit point encore démembrée de la Pologne lorsqu'il naquit & lorsqu'il en ſortit. *Goldbeck.*

WOLFGANG (Jean George) naquit à Augsbourg en 1664 d'un orfèvre luſatien. Pour donner une idée des aventures de cet artiſte avant qu'il vînt à Berlin, il faudroit traduire ici un livre entier qui a été publié en 1758 ſous le titre de *Voyage & deſtinée merveilleuſe des deux frères Wolfgang.* Il s'y étoit presque totalement formé à la gravure, lorsqu'en 1684 il alla en Angleterre achever de ſe perfectionner & gagner plus qu'il ne pouvoit eſpérer dans ſa patrie. En revenant d'Angleterre en Hollande, dans ſon trajet il fut pris par des corſaires algériens. Ce déſaſtre ne nuiſit ni à ſes talens ni à ſa renommée. Rendu à ſa patrie il fut appelé au ſervice du roi de Pruſſe, Fréderic I, avec un autre graveur nommé Heiſs, en 1704. Il vécut à Berlin quarante ans, & y deſſina & grava une très-grande quantité d'e-

ſtampes. Les deſcriptions magnifiques des funérailles de la reine Charlotte, & de Fréderic I qui la ſuivit au tombeau neuf ans après, ſont gravées en grande partie par ce Wolfgang. Un de ſes derniers ouvrages eſt le portrait d'un enfant célèbre. *V.* BARATIER.

WOLTAER (Jean Chrétien) eſt né à Werder dans la moyenne Marche du Brandebourg en 1744. Ce nom de *Wolter*, qui ſe prononce de même que Voltaire, lui a été donné à lui ou à ſon père par ſobriquet, ou il le prit lui-même par fantaiſie ([a]). Cependant on ne voit pas qu'il affecte le bel eſprit. Il eſt profeſſeur en droit à l'univerſité de Halle & aſſeſſeur à la faculté juridique. Il n'écrivit long-temps que ſur le droit & en latin; ce qui n'eſt guère voltairien. Il eſt vrai que depuis dix ou douze ans il ne compoſe guère qu'en allemand, & il écrit auſſi pour des feuilles hebdomadaires.

WUNSCH (Chrétien Erneſt) né à Hohenſtein de Schœnebourg en Saxe, étudia à Leipſic,

([a]) Un médecin de l'électeur palatin, connu par pluſieurs ouvrages, s'appeloit auſſi de Wolter.

& prit le doctorat dans la faculté de médecine; mais il s'appliqua bien plus encore à l'astronomie & à la météorologie. La position de son pays natal l'invitoit à l'une & à l'autre. Il a donné plusieurs ouvrages de ce genre. Il avoit traduit en allemand le recueil des opuscules de Boyser, qui lui valurent la chaire de mathématique qu'il a à Halle depuis 1784. *Histoire de l'astronomie* par le très-célèbre Mr Bailly.

Z.

ZEDLITZ (Charles Abraham, baron de) membre honoraire de l'académie des ſciences, chevalier de l'ordre de l'aigle noir, ci-devant miniſtre d'état au département de la juſtice & affaires eccléſiaſtiques, & curateur des univerſités, des bibliothèques & des écoles, eſt né à Schwarzwalde près de Landshut, d'une noble & ancienne famille originaire de la Misnie, qui poſſède depuis plus de quatre ſiècles des fiefs dans la Siléſie. Mrs de Zedlitz ſont partagés en deux branches: les uns ſont ſimplement diſtingués comme nobles; les autres ſont appelés barons, titre qui marque un degré de nobleſſe de plus. Ceux-ci paroiſſent s'être illuſtrés par des charges civiles; c'eſt d'eux qu'eſt né le miniſtre dont nous devons parler. Ses parens n'étant pas riches, Fréderic II, qui vouloit s'attacher la nobleſſe d'un pays nouvellement conquis, paya pour lui la penſion à un collége de Bronswic. On n'avoit pas encore rétabli à Berlin l'école militaire, fondation ſemblable à celle du Carolin de Bronswic. A l'âge de vingt ans Mr de Zedlitz fut fait référendaire

à la chambre de juſtice de Berlin; & après la guerre de ſept ans il devint préſident de la chambre de juſtice à Brieg en Siléſie par la faveur du grand chancelier Jarriges. Mr de Furſt, ſucceſſeur de Jarriges, l'attira à la capitale, où il fut un des quatre miniſtres de la juſtice. Il arriva en 1770 que Mr de Munchauſen, un de ces quatre miniſtres de la juſtice, ayant le département des affaires eccléſiaſtiques & littéraires, déplut à Fréderic II par les mauvais ſervices que lui rendit un des ſecrétaires du cabinet, nommé Galſter. Cet homme s'étant aviſé de prendre un ton de ſupérieur en s'acquittant auprès de lui d'une commiſſion du roi, n'avoit pas trouvé le miniſtre diſpoſé à ſouffrir ce ton. Fréderic II fit alors changer de place aux deux miniſtres, donna celle du tribunal à Mr de Munchauſen, & celle qu'avoit celui-ci à Mr de Zedlitz, avec le département des univerſités, des colléges & des affaires de l'égliſe. Ce miniſtre ſouhaita d'être agrégé à l'académie, & il le fut. Il lut pour diſcours de réception, des *réflexions ſur le patriotiſme conſidéré comme l'objet de l'éducation dans les états monarchiques.* Quelques années après Mr de Zedlitz ſe trouva

dans des circonſtances très-fâcheuſes, qui faillirent à le perdre, & lui firent perdre effectivement la faveur de Fréderic II, mais non ſa place. C'eſt à l'occaſion de l'affaire fameuſe du meunier ([a]). La juſtice & l'amitié le portoient également à ſoutenir la ſentence du tribunal & à juſtifier Mr de Furſt ſon ami. Sa fermeté dans cette circonſtance, lui fit honneur. Depuis-lors il ne vit plus le roi, mais il garda ſa place ; & ne dirigea même pas d'une manière moins deſpotique les affaires de ſon département.

On lui reproche particulièrement d'avoir privé l'univerſité de Halle de deux excellens ſujets, Mr Schutz, très-célèbre littérateur, à qui il donna brusquement ſon congé, lorsque ce profeſſeur lui fit part des propoſitions qu'on lui faiſoit pour l'attirer à Jéna ; & Mr Gluck, natif de Halle, jurisconculte très-eſtimé, à qui il refuſa le ſimple titre de profeſſeur extraordinaire, au moyen de quoi il ſeroit reſté dans ſa patrie. (*V.* GLUCK *&* SCHUTZ.) Les profeſſeurs de Francfort ſe plaignoient en même temps de ce qu'il détournoit les revenus de leur

([a]) V. *Eſſai ſur la vie & le règne de Fréd. II.* P. II. ch. 11.

leur université, en les destinant à celle de Halle. Ce ministre en 1774 avoit donné le plan d'établir une *pépinière de pédagogues*. Le nom de cet établissement, en Italie ou en France, n'auroit pas trop encouragé les jeunes candidats à y entrer. Mais en Allemagne heureusement le titre de *pédagogues* n'est pas avilissant; & celui de *pépinière* a été employé pour des établissemens d'un plus haut degré de considération que ne l'est celui des maîtres d'école. Effectivement cette pépinière a prospéré, surtout à Halle depuis que Mr le professeur Wolff la dirige. En 1786 Mr de Zedlitz obtint de la munificence du roi une somme annuelle de dix-sept mille écus pour améliorer le sort des maîtres d'école dans les petites villes & les villages. Le ministre a commencé par destiner une portion de cette somme à des conseillers, qu'il créa pour former un collége dirigeant, tant pour les universités que pour les écoles. Il rendit presque nulle la libéralité du roi relativement à l'objet qu'on s'étoit proposé. Les pauvres maîtres furent de plus en plus découragés, voyant détourner au profit des personnes dont ils envioient déjà le sort, un bienfait

qui leur étoit destiné ; & ils sentent appesantir par là le joug qu'on sembloit vouloir alléger. Quelques professeurs & recteurs d'école se plaignoient de ce que le consistoire les tyrannisoit, les avilissoit. Mr de Zedlitz, très-disposé à diminuer le crédit des ecclésiastiques qui composent la plus grande partie du consistoire, établit un collége supérieur pour la direction des écoles. Cependant l'autorité du consistoire subsiste à peu près sur le même pied, & devint plus incommode, parce que le consistoire est plus jaloux qu'auparavant de son autorité. Les maîtres d'école se trouvent soumis à un second corps dirigeant qui voudra sans doute se faire valoir en donnant des ordres, en faisant des reprimandes, & en punissant ceux qui leur paroîtront le mériter. Ainsi, au lieu de donner plus de crédit aux recteurs des écoles, on leur en ôta beaucoup. Ce nouvel établissement fit encore plus de tort aux universités qu'aux *gymnases* (a). Ordinairement ce sont les professeurs des universités & les plus anciens qui dirigent les écoles subalternes. Mr de Zedlitz a fait le

(a) On appelle *gymnases* en Allemagne les écoles moyennes entre les basses classes & les universités.

contraire en établissant le conseil scolastique, (*Oberschul-Collegium*,) par lequel les vieux professeurs des universités se trouvoient soumis à des recteurs de gymnases qui n'avoient pas trente ans ([a]).

Comme chef du département ecclésiastique & scolastique, Mr le baron de Zedlitz étoit aussi curateur des églises & des écoles catholiques. Il auroit dû assigner une portion de la somme que le roi lui accorda pour le soulagement des maîtres, à l'école catholique de Berlin & à celle de Potsdam, destinées à l'instruction des enfans des soldats presqu'uniquement, & qui ne sont entretenues que par des aumônes d'un petit nombre de catholiques qui sont au service du roi ([b]). Puisqu'il prenoit sur lui de disposer des revenus de l'université de Francfort, combien de raisons n'auroit-il pas

(*a*) Ce collége subsiste encore. Il auroit été peu prudent de le supprimer un ou deux ans après son institution. Mais il est à croire qu'il sera incorporé au consistoire, & qu'on le réglera de manière qu'il ne dégradera point les universités & n'avilira pas davantage les autres professeurs ou recteurs des écoles.

(*b*) Ce n'est que sous le ministre qui l'a remplacé qu'on a commencé à secourir les pauvres maîtres de l'école catholique de Potsdam.

eues, même ſous Fréderic II, d'en convertir quelques centaines d'écus à l'établiſſement d'une école latine pour tant de milliers de pauvres catholiques qui ſe trouvent ſeulement dans la Marche de Brandebourg? Mr le baron de Zedlitz, qui ſe piquoit d'être impartial & tolérant, n'auroit-il pas dû rapprocher un peu la condition des catholiques, au moins de celle des réformés françois, en les regardant les uns & les autres comme des colonies étrangéres utiles à l'état?

La place de chancelier de l'univerſité de Halle, remplie d'abord à l'époque de la fondation par Mr de Seckendorf, gentilhomme ſavant, puis par deux illuſtres & anciens profeſſeurs, Ludwig & Wolff, avoit été laiſſée vacante depuis la mort de ce dernier, pendant trente-deux ans. Mr de Zedlitz dès les premiers inſtans du nouveau régne ſe donna beaucoup de mouvement pour la faire remplir, propoſa & fit facilement agréer à ſa majeſté Mr de Hoffmann, directeur de la chambre de S. A. R. le prince Henri. Il eſt très-certain que Mr de Hoffmann par ſes connoiſſances, par ſes relations, par les biens qu'il poſſéde aux environs de Halle, par ſon hoſpitalité très-connue, pou-

voit faire du bien tant aux professeurs qu'aux étudians de Halle. Aussi dans les quatre ans qu'il garda la place, il fit des établissemens fort utiles. Mais le ministre qui l'installa, après avoir fait un choix qui ne pouvoit que déplaire aux anciens professeurs qui aspiroient à cette place, dégrada encore la dignité du rectorat, qui est toujours conférée à un professeur. Car dans la fonction même de l'installation, il fit placer le chancelier avant le recteur.

Mr de Zedlitz parut toujours peu favorable aux ecclésiastiques, que par la nature de sa place il devoit protéger; & ouvertement fort porté pour les écrivains qui sous prétexte de faire la guerre au fanatisme, attaquoient les théologiens & les ministres du saint évangile. Connoissoit-il assez peu les cours de justice auxquelles il a été attaché, pour ignorer que la plupart de ceux qui les composent & leur font honneur sont fils ou petits-fils d'ecclésiastiques? Et pouvoit-il se dissimuler qu'il importe infiniment que cette classe de citoyens ne soit ni avilie aux yeux du public, ni privée de cet enthousiasme religieux qui leur fait accepter de petites cures dans la province & dans la cam-

pagne, d'où sortent ensuite des sujets très-utiles de tout genre? Le roi régnant, très-persuadé que l'irréligion est beaucoup plus contraire au bonheur des peuples que ne le seroit le fanatisme même, lorsque celui-ci ne dresse point de bûcher, & ne lève point de troupes de croisés, dispensa Mr de Zedlitz des fonctions du ministère; d'autant plus qu'ayant recueilli un riche héritage en Silésie, il pouvoit y aller vivre très-à son aise. Il le décora cependant de l'ordre de l'aigle noir.

ZEHENTER (Joseph Christophe) écuyer lettré, a été vers 1770 directeur du manége de Berlin. On a de lui des ouvrages allemands pour l'instruction des jeunes cavaliers, sur la manière d'élever les chevaux & de connoître leurs qualités, imprimés les uns à Francfort sur l'Oder, les autres à Berlin & à Leipsic.

ZEPERNIC (Charles Fréderic) employé dans l'échevinat & dans l'administration à Halle, où il est né en 1751, a beaucoup écrit en latin & en allemand sur le droit romain, surtout sur les *Novelles* de l'empereur Léon, surnommé le philosophe.

ZEPLICAL (Antoine Michel) naquit à Trébitz en Moravie en 1737, entra chez les jésuites, qui l'envoyèrent à leur collége de Breslau, quoique la Silésie ne fût plus soumise à la maison d'Autriche. Il s'affectionna sincèrement au pays où il vivoit, & au roi qui le gouvernoit. Il paroît même avoir été animé de l'esprit qui règne plus dans les pays de Prusse que dans les pays autrichiens, puisqu'il a fait des livres élémentaires pour l'instruction de la jeunesse, ainsi qu'en font les professeurs & les ecclésiastiques protestans. Ses confrères de Moravie & des autres provinces autrichiennes n'en ont pas fait autant. Le ministère lui rendit justice, en le faisant membre de la commission scolastique & directeur de cette espèce d'université catholique qui est à Breslau, & qui n'a pas perdu ses titres par l'abolition de la compagnie. Les savans allemands, nonobstant la différence de leurs opinions religieuses, font beaucoup de cas & d'estime de Mr Zeplical. Nous avons lu, nous avons entendu des professeurs & d'autres écrivains célèbres établis à Breslau, qui tous parlent de cet ex-jésuite comme d'un homme d'un mérite distingué. Outre

ce qu'il a écrit en allemand pour différentes classes d'étudians, nous connoissons de lui une *géométrie des courbes appliquée à la physique;* des *principes philosophiques sur la loi de la nécessité;* des *institutions du droit de la nature & des gens*, & une *poëtique tirée des anciens auteurs classiques*: tous ouvrages utiles, & bien écrits en latin.

ZERRENER (Henri Gottlieb) né à Wernigerode en 1750, ministre du saint évangile dans un village du duché de Magdebourg, a fait imprimer quelques-uns de ses sermons, dans lesquels il exhorte les gens de la campagne à regarder la nature & l'agriculture comme un moyen de s'élever à la connoissance de la divinité. Voila un sujet très-excellent pour être préché dans des villages.

ZIMMERMANN (Fréderic Albert). Il y a beaucoup d'auteurs de ce nom en Allemagne & en Suisse. Celui-ci, qui est calculateur à la chambre de Breslau, a donné au public en 1782—1785 plusieurs cahiers de mémoires pour servir à une topographie détaillée de la Silésie.

ZIMMERMANN (Jean George de). Quelques écrivains berlinois qui n'aiment point ce docteur trouveront mauvais que je le place ici, surtout si j'en dis du bien. Je ne saurois cependant en dire du mal; & je crois devoir lui consacrer un article, après avoir parlé de trois ou quatre auteurs qui n'avoient peut-être pas tant de titres que Mr de Zimmermann d'occuper une place dans la *Prusse littéraire.* Ce savant est né à Brugg, sujet de la république de Berne, mais plus à la portée de fréquenter les gens de lettres de Zurich que les aristocrates bernois. Car sa patrie est quatre fois plus éloignée de la capitale du canton, que de Zurich. Après ses premières études il alla se vouer à la médecine à Gœttingue dans le temps que Haller y enseignoit encore. La dissertation inaugurale qu'il fit imprimer lorsqu'il fut reçu docteur, est de l'an 1751. Le premier ouvrage qu'il publia depuis, en 1755, ce fut la Vie de Haller, qui survécut encore vingt-deux ans, & qui ayant été fait membre du conseil souverain de Berne dans l'année que cette biographie parut, étoit devenu un de ses maîtres dans l'état civil, après avoir été son maître dans

un autre ſens à Gœttingue. Mr de Zimmermann, qui étoit alors établi dans ſa ville natale de Brugg, ſtipendié comme médecin (*Stadtphyſicus*), donna l'année ſuivante quelques brochures ſur des tremblemens de terre & le premier eſſai *ſur la ſolitude*. En 1758 parut ſon livre ſur *l'Orgueil national* (*Vom National-Stolz*), qui fit la première réputation de ce ſavant comme philoſophe. On feroit curieux de ſavoir ſi ce ſont les Anglois qu'il connut à Gœttingue, les Allemands au milieu desquels il y vécut, ou les Suiſſes ariſtocrates, ſouverains du pays où il vivoit alors & où il étoit né, qui lui firent concevoir l'idée de cet ouvrage. Il exerçoit cependant la médecine avec ſuccès, & il conſervoit des mémoires ſur les cures qu'il faiſoit. Il livra au public le fruit de ſes obſervations en 1764, ſous le titre d'*Expérience dans la médecine* (*Erfahrung in der Arzneykunſt*). Ce livre lui fit une réputation très-diſtinguée comme médecin. Quelques années après, le roi d'Angleterre le fit appeler à Hanovre en qualité de ſon médecin. Il continua, il augmenta ſon ouvrage ſur la ſolitude (*uber die Einſamkeit*), qui parut en 1773, & pluſieurs fois dans la ſuite

augmenté de nouveau. Il intéressa par ses écrits l'impératrice de Russie, qui pour avoir très-bien appris la langue françoise & la russe ne négligea point celle de sa nation. Mr de Zimmermann devint pour Catherine II, qui le créa chevalier, ce que Mr d'Alembert étoit pour Fréderic II. Peut-être nos neveux compareront-ils la correspondance des uns & des autres. Étant très-connu à Berlin, tant par ses écrits que pour y avoir été personnellement lorsqu'il vint se faire opérer chez le célèbre anatomiste Meckel, Mr de Zimmermann étoit aussi connu de Fréderic II, qui dans sa dernière maladie qui finit avec les jours de ce monarque, l'appela à Potsdam, non moins comme philosophe pour s'entretenir avec lui, que comme médecin pour le consulter. Le docteur hanovrien ne put pas faire plus que ceux de Potsdam n'avoient fait avant lui. Après la mort de Fréderic II, dans l'enthousiasme qu'on avoit de dire, de lire & d'entendre tout ce qui regardoit ce roi sans exemple, Mr de Zimmermann publia les entretiens qu'il avoit eus avec lui. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, essuya des critiques, & fut suivi d'un autre, in-

titulé *Fragmens sur Fréderic le grand*, dont Mr Nicolaï va donner une critique volumineuse.

ZINZENDORFF (Fréderic Auguste, comte de) envoyé de Saxe à Berlin, lieutenant-général dans l'armée saxonne, & chevalier de l'ordre de l'étoile polaire, est né en 1733 d'une famille très-illustre qui date ses titres du siècle de l'empereur Rodolphe I, & dont le zélé protecteur des frères moraviens ou hernouthes a augmenté la renommée. Mr le comte de Zinzendorff, qui a signé comme ministre plénipotentiaire de Saxe la paix de Teschen & la confédération germanique, est un des envoyés à la cour de Berlin qui ont contribué aux progrès des lettres & des arts dans les pays où il a résidé & réside. Peu de savans, peu d'artistes, de quelque nation qu'ils soient, ont été de son temps à Stockholm, & à Berlin, qu'ils n'aient été connus de lui & qu'ils n'en aient reçu des politesses. Peu de livres ont paru en Europe & ont fait sensation, qu'on n'ait trouvés dans son cabinet & dont on ne lui ait entendu parler très-sensément. On n'ignore pas que la traduction françoise d'un ouvrage de Mr Garve *sur l'accord de la morale*

avec la politique eſt de Mr le comte de Zinzendorff; & c'eſt par cette raiſon que nous ne ſaurions nous diſpenſer de faire ici mention de ce ſeigneur, quoique ſon livre n'ait paru que ſous le règne préſent.

ZITTERLAND (Jean Guillaume) né à Kœnigsberg en Pruſſe en 1755, paſſa de l'étude du droit à celle de la théologie; ce qui eſt peu commun. Il fut reçu candidat, d'abord précepteur (*Hoffmeiſter*) dans la maiſon des comtes de Kalnein à Kilgis, & en 1781 aumônier du régiment de Blumenthal à Meve dans la Pruſſe occidentale. Il a fait inſérer des poëſies dans la *Tempé pruſſienne* & dans le *Florilège pruſſien*; il en a publié quelques-unes à part, & fourni des articles à la Gazette littéraire de Kœnigsberg. Depuis dix ans rien n'a plus paru ſous ſon nom.

ZOELLNER (Jean Fréderic) né en 1753 à Neuen-Damm, dans la principauté de Halberſtadt, d'un père eccléſiaſtique, étudia la théologie à Francfort ſur l'Oder. Le jeune théologien ſurpaſſa bientôt en célébrité les maîtres

auxquels il s'étoit attaché. Étant encore à Francfort, il donna en 1777 une feuille hebdomadaire. Établi à Berlin & attaché à l'église de Sainte Marie en qualité de prédicateur, il publia d'autres ouvrages périodiques sous le titre d'*Entretiens hebdomadaires sur la terre & ses habitans*, avec Mr Lange; un autre ouvrage de la même nature, & une *Encyclopédie morale*, avec Mr Ulrich, & à lui seul, autant qu'il paroît, un livre intitulé *Lecture pour tous les états* (*Lesebuch für alle Stände*). Ainsi que la plupart des savans allemands, il traduisit tantôt des livres anglois, tantôt des françois. Une de ces traductions est celle de l'*Histoire de l'Europe moderne*, par Guillaume Russel. Il travailla à la Gazette littéraire allemande de Berlin, qui ne fut plus continuée après que Mrs Gedike & Biester eurent commencé à donner leur journal sous le titre de *Monatschrift*. Il inséra dans celui-ci quelques écrits sur des sujets intéressans. L'un est un parallèle de la manière de déclamer des prédicateurs avec celle des acteurs du théâtre; un autre, auquel donna lieu la rédaction qu'on entreprit d'un nouveau code des lois, est celui-ci: *Convient-il de ne*

plus ſanctionner le mariage par des cérémonies religieuſes? Loin de négliger les fonctions de ſon état, il cultiva avec ardeur & avec ſuccès l'éloquence de la chaire. Il paſſoit dès l'âge de trente ans pour l'eccléſiaſtique le plus capable de remplacer le patriarche des prédicateurs allemands, Mr Spalding. Auſſi, dès que ce reſpectable paſteur, en 1788, ne ſe crut plus en état de prêcher, on deſtina pour ſuppléer à ſes fonctions Mr Zœllner, qui fut fait en même temps conſeiller au conſiſtoire ſupérieur, & chargé de la cenſure des livres théologiques.

AVERTISSEMENT.

Le présent volume n'excédant pas les deux précédens, & les additions qui vont suivre ne devant remplir qu'un petit nombre de feuilles, on les insérera ci-après; moyennant quoi le quatrième volume qu'on avoit annoncé n'aura point lieu. Ainsi, lorsqu'on trouve quelque part V. le Tom. IV, *il faut lire* Voyez le Supplément.

SUPPLÉMENT.

RÉFLEXIONS

PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES

RELATIVES

A L'INTRODUCTION OU TABLEAU GÉNÉRAL QUI PRÉCÈDE L'OUVRAGE.

N. 1. [Add. aux Sect. III & IV.]

Influence du climat & du commerce sur l'esprit des nations.

LES auteurs qui ont eu le plus de succès en Allemagne, ceux qui ont entraîné après eux des sectateurs & qui ont formé une sorte de secte ou d'école, sont presque tous sortis des provinces méridionales. Une foule de savans & d'artistes qui ont été attirés dans les états prussiens, sont venus de la Suisse, des cercles du Rhin ou de la Souabe; d'autres y sont venus de la Franconie, de la haute Saxe; d'autres viennent enfin de la Silésie, où les ancêtres de quelques-uns d'eux étoient venus de la Bohème, de la Hongrie, de l'Italie, & même de l'Espagne (a). Il y en a un très-grand nombre qui sont nés

(a) V. FRISCH, SCHMETTAU, SEGNER, SUAREZ.

ou ont été élevés dans la Thuringe, dans le cercle de la Saale, & dans les villes situées sur le Harz, ou dans le pays d'Anhalt. La différence de l'air & du sol de ces pays comparée aux provinces septentrionales de l'Allemagne, telles que le Brandebourg, le Holstein, le Mecklenbourg, la Poméranie & la Prusse, est très-sensible. Quelques auteurs de la première classe, nés à Berlin, à Stettin, à Kœnigsberg, se sont formés en voyageant, & en vivant ailleurs. Peut-être que par des combinaisons heureuses ils ont reçu de leurs parens une constitution plus délicate qu'ils ne devoient pas attendre de la nature du sol où ils ont vu le jour. Au reste Haller & Gesner étoient Suisses. Le génie politique de Klopstock semble s'être développé à Zurich. Mr Wieland est de Biberach en Souabe; Mr Gœthe est de Francfort sur le Mein; le professeur Schiller également bon poëte & bon historien, & l'acteur poëte Iffland sont du Palatinat. Je ne sais si Thomasius, ou le conseil de Fréderic I, en choisissant Halle pour siége de la nouvelle université qu'on vouloit fonder, ont fait réflexion au climat ou à l'air du cercle de la Saale, & au sol où cette ville

est située. Mais il est sûr qu'à cet égard même l'université est mieux placée sur les frontières de la Thuringe que si elle l'étoit sur celles du Holstein, du Mecklenbourg, ou dans la Poméranie.

Les villes maritimes & commerçantes, telles que Hambourg, Lubeck, Stettin, par l'importation & l'usage des denrées étrangères, compensent les désavantages de l'air & du terrain. Aussi ces trois villes ont-elles produit des auteurs d'un esprit plus fin ou plus vif que ceux qu'on trouve dans les pays qui les entourent. Le célèbre médecin Hoffmann a dit qu'au deçà du 51 degré de latitude méridionale le pays ne donne point de vin. L'histoire littéraire ne démentiroit guère l'assertion, si l'on disoit qu'au deçà de ce même degré le pays ne produit pas des poëtes. Le baron de Canitz, poëte plus élégant que sublime, s'étoit formé en France. Deux auteurs célèbres de ce genre, nés tous deux au fond septentrional de l'Allemagne, ne font pas grande exception à cette règle, si l'on considère l'éducation qu'ils ont eue & l'espèce de poësie dans laquelle ils se sont distingués (a). Sans Mr Spalding, qui est

(a) V. Kleist & Ramler.

de la Pomérانie ſuédoiſe, nous pourrions dire la même choſe des prédicateurs. L'éloquence tant religieuſe que politique ne demande pas moins d'enthouſiaſme que la poëſie. L'hiſtoire moderne de la Suède, & ſurtout celle de la Pologne, prouve qu'on peut être éloquent, orateur, ainſi que poëte agréable à 60 degrés de la latitude. Mais ceux que le talent de la parole fait remarquer à Stockholm & à Varſovie, ſont des princes & de puiſſans ſeigneurs dont le genre de vie les fait participer à l'avantage des pays méridionaux. En général les plus célèbres prédicateurs allemands ſont venus des provinces méridionales. Mosheim, qui étoit de Lubeck, deſcendoit d'une famille de la Hongrie; Spener étoit Alſatien; Mrs Lavater & Zollikofer ſont Suiſſes; Mr l'abbé Schneider & le père Jonathas ſont Bohémiens; feu Mr Sack & Mr Zœllner ſont venus des pays d'Anhalt & de Halberſtadt (a).

Dans l'aſtronomie, la minéralogie, les ſpéculations métaphyſiques, la philologie & la critique, le nord ſemble avoir eu de l'avantage ſur le ſud. Copernic étoit Pruſſien; Mrs Reccard & Kant le ſont auſſi; Linné & Ferber étoient Suédois.

(a) V. JONATHAS Suppl., SACK & ZOELLNER.

Il n'est pas étonnant de voir appeler des professeurs du Mecklenbourg & du Holstein aux universités de la Souabe, pour y enseigner la littérature orientale, & qu'on ait à Halle ou à Berlin des botanistes, des minéralogistes suédois & poméraniens. Mais c'est une époque remarquable dans l'histoire de la belle littérature & des beaux arts, que vers la fin du dix-huitième siècle des Mecklenbourgeois, des Poméraniens, des Holsteinois, & des Brandebourgeois, aient été estimés dans toute l'Allemagne méridionale comme des auteurs classiques par leur bon ton & leur goût. On observera cependant que les uns ont été dans leur jeunesse à Halle, à Gœttingue, à Leipsic. Quelques-uns d'eux, bien que natifs du Brandebourg, sont peut-être originaires d'autres pays. La plupart des villes du nord ont été repeuplées par des colonies du sud de l'Allemagne; & quoique dans l'origine la différence du climat ou du sol ait produit diverses races sur le globe, l'espèce humaine ne change pas si facilement en changeant de place, surtout depuis que le commerce fournit une même nourriture à toutes les nations; du moins à certaines classes. Le commerce de Brême, de

Hambourg, celui de Danzic, de Kœnigsberg, autrefois celui de Lubeck, aujourd'hui celui d'Elbing, s'il nuit d'un côté aux mœurs nationales, contribue de l'autre au développement des talens & de l'esprit. Le Danemark possède à présent des artistes supérieurs à ceux qu'autrefois on faisoit venir du sud de l'Allemagne. Mais quelle foule d'artistes ainsi que de gens de lettres allemands, françois, italiens n'a-t-on pas attirés à Copenhague pendant un siècle? Une partie s'y est établie & a laissé des descendans; & on se nourrit dans cette ville riche & commerçante des mêmes productions dont on vit à Londres, en France, en Italie.

Dans les universités d'Allemagne on tient pour règle de ne point conférer de chaires aux fils des professeurs. C'est pratiquer en quelque sens ce que Fontenelle auroit voulu établir dans sa république; que les fils des magistrats ne pussent jamais l'être. Il y a néanmoins à Gœttingue, à Jéna, à Halle, à Leipsic & à Kiel beaucoup de fils de professeurs: ils le sont même pour la plupart; mais rarement ce sont des fils de professeurs de la même université; ou s'ils le sont, ils n'y ont été appelés qu'après avoir pro-

feſſé dans d'autres univerſités. Ainſi on trouve à Jéna & à Halle les fils des profeſſeurs de Gœttingue; & à Gœttingue ceux des profeſſeurs de Halle, de Jéna, de Helmſtedt. Les voyageurs allemands obſervent peut-être avec raiſon que pluſieurs univerſités d'Italie ſont dans une décadence très-ſenſible, pour avoir adopté la maxime, patriotique en apparence, de n'y placer que des profeſſeurs du pays, & parce qu'elles ne ſont plus en état de ſtipendier des étrangers. On voudroit trouver à Naples des Lombards, en Lombardie des Calabrois, à Veniſe des Toſcans, & des Vénitiens, des Véronois, des Padouans à Piſe & à Sienne (a). Les voyageurs italiens à leur tour, les françois, & d'autres nations, prétendent préſager que l'académie de Pruſſe en devenant trop nationale perdra un peu dans l'étranger de la haute conſidération dont elle a joui ſous Fréderic II. Souvent auſſi en voulant trop chercher à rendre les établiſſemens littéraires directement utiles, on

(a) Joſeph II à cet égard a fait du bien au Milanez, en appelant à Pavie des profeſſeurs presque de toutes les nations. Léopold II fera encore davantage; parce qu'il a de l'attachement pour les Toscans, & qu'il en prendra pour les Milanois, les Tyrolois, les Allemands, les Flamands.

risque de les rendre à la fin très-inutiles, ou du moins de les replonger dans une obscure médiocrité. Dans les arts & les sciences, comme dans la perfection morale, si l'on n'avance pas, on recule; & on ne peut avancer sans risquer de s'égarer quelquefois, ou d'aller plus loin qu'il ne faudroit.

Les étrangers devant être plus payés ou plus distingués, doivent être jaloufés, enviés. Mais cette jalousie, cette envie ne sera pas plus fatale que celle que se portent réciproquement les gens du même pays. Au reste un patriotisme rigide & resserré devient l'ennemi du philanthropisme, dont il doit être ou le fils ou le frère.

Ce mélange de nations dans les universités catholiques, où la plupart des professeurs sont célibataires, n'a qu'un effet moral, qui est la communication des lumières & l'émulation. Dans les universités protestantes il peut avoir une influence physique dans quelque sens, par les mariages des professeurs & les familles qui en naissent.

N. 2. [Add. à la Sect. V.]

Sur la constitution politique & religieuse des pays protestans; comment elle contribue aux progrès des sciences & des arts.

Un reste de constitution féodale sagement corrigé, & le régime du roi Fréderic Guillaume I, ont posé & affermi la base de la puissance prussienne, ainsi que de son lustre, qui procède de la culture des arts. Les familles nobles partagent presqu'en portions égales les héritages. Dans un pays naturellement peu fertile un patrimoine divisé, ensuite subdivisé, ne peut laisser que de petits biens à chaque branche & à chaque individu. La modicité de leurs revenus les empêche nécessairement d'aller se domicilier dans des villes. Ils ne sortent de leurs terres que pour servir dans le militaire, & quelquefois dans le civil ou à la cour. La constitution du pays oblige cependant les gentilshommes à entretenir les maisons des paysans, les empêche de s'emparer des terres que ceux-ci possèdent, de se les approprier, & les met dans une sorte de nécessité de les conserver, pour faire cultiver leurs terres seigneuriales moyennant

des corvées. De ces deux classes de sujets, les uns gentilshommes, les autres demi-serfs, les princes allemands ont de tout temps tiré leurs troupes & formé des armées. Mais ni l'une ni l'autre n'est propre à la culture des arts. Si l'on devoit en tirer les sujets nécessaires à l'état civil & au culte établi, ou l'on retomberoit dans l'ancienne barbarie, ou les arts resteroient éternellement dans l'enfance. Les nobles étant pour la plupart campagnards, manquent de motifs & d'occasions de cultiver soit les arts, soit les sciences au point de contribuer à leurs progrès. Les paysans & les pauvres villageois manquent de moyens de s'instruire. Si quelques-uns en fréquentant les écoles s'élèvent au dessus de leur état, c'est par les moyens que la religion établie leur fournit.

Toutes ces familles touchent au moment de leur extinction à mesure que les emplois, les dignités, les honneurs & les richesses les éloignent de la province & de la terre d'où elles sont sorties. Si une famille illustre dans quelque pays que ce soit, se relève à la quatrième génération, ou si elle ne tombe pas dans l'obscurité & dans le néant, c'est par un de ces

accidens qu'on appelle malheureux revers, & qui dans le fait eſt un bonheur pour elle & pour le public. C'eſt-à-dire ſi un favori disgracié, ſi un miniſtre, un magiſtrat perdant ſa place eſt obligé à ſe retirer dans une terre, c'eſt alors qu'il travaille à rétablir ſa fortune & à relever ſa famille; il répare en même temps le revers qu'il a éprouvé & le mal encore plus grand que la faveur conſtante auroit fait à ſa famille (a). Les honneurs, les richeſſes, les flatteries, le luxe, l'ambition, les vices l'auroient corrompue, elle ſe ſeroit très-probablement éteinte. Tout homme qui connoît un peu l'hiſtoire de ſon propre pays, trouvera plus d'exemples qu'il n'en faut pour ſe perſuader de la vérité de cette obſervation.

Il y a cependant dans la capitale de la monarchie des miniſtres d'état qui ont été également diſtingués par Fréderic II & par le ſucceſſeur, & dont les ancêtres étoient nobles & illuſtres. Mais ces miniſtres juſtement eſtimés, qui ſont même parvenus à dompter l'envie par leur mérite, n'ont pas été gâtés par l'air em-

(a) Voyez les articles ARNIM, DANCKELMANN, FINCKENSTEIN.

poisonné de la faveur dans leur jeunesse. Ils sont nés dans des villages, & ont été élevés dans des colléges de province.

Dans d'autres monarchies rien n'est plus ordinaire que d'entendre blâmer les mariages de ceux qu'on ne croit pas en état d'entretenir femme & enfans d'une manière convenable à leur qualité; & ce sont ces mariages tant blâmés d'abord qui relèvent les familles, lesquelles se feroient éteintes infailliblement si on eût attendu les arrangemens qu'on croit nécessaires pour se marier convenablement.

On a dit souvent que l'expérience de quatre mille ans est perdue pour l'instruction du genre humain. Je dirai du moins que l'histoire de trois siècles, qui est surement mieux connue que celle de deux & trois mille ans, n'a encore convaincu ni les particuliers, ni les gouvernemens que ce ne sont pas les riches, ni les nobles, ni ce qu'on appelle les gens comme il faut qui sont le bien, qui soutiennent les familles & les états; que le meilleur instituteur du genre humain est l'égalité de fortune, le meilleur législateur, le besoin. C'est ce que nous apprend le plus sage des rois de l'ancienne Ro-

me. Numa Pompilius appeloit *Egeria* (la pauvreté) la déesse qui le conseilloit.

On a tout fait pour laisser la postérité dans l'aisance. Personne n'a jamais rien fait, si on excepte St François & quelques réformateurs de son ordre, pour mettre les gens dans la nécessité de faire le bien. Encore on n'a jamais pensé dans les bonnes occasions que ce ne sont pas les biens qu'on nous laisse, ni l'aisance qu'on nous procure, mais celle qu'on se procure soi-même qui rend les hommes heureux.

Que de lois, que d'établissemens publics & particuliers pour soutenir l'éclat des familles! Les princes se sont imaginés qu'ils ne pouvoient ni gouverner, ni figurer sur le théâtre du monde politique, s'ils n'avoient de très-riches seigneurs auprès d'eux. La moins mauvaise raison qu'on allégue pour soutenir les familles anciennes dans un certain bien-être, d'en avoir de bien riches, c'est pour qu'elles aient de quoi dépenser dans les missions étrangères. Frédéric II a dû désabuser les rois ses confrères de ce préjugé comme de bien d'autres. S'il porta les choses trop loin, c'est qu'un juste milieu est presqu'impossible à saisir. On fait des legs, des

établissemens qui tendent tous à attirer les gens de la campagne, des villes de la province, à la capitale. Qu'a-t-on fait pour les retenir, pour les repousser, s'il est possible, dans les villages, dans les campagnes, dans les châteaux? Sans doute tous ces prétendus restaurateurs de leur famille, de leur patrie, ont oublié que si eux-mêmes étoient nés dans des villes & au sein des commodités, ils n'auroient point fait la fortune qu'ils ont faite.

La postérité des artistes que leurs talens ont enrichis & en quelque sorte anoblis, dégénère & se perd de la même manière que celle des grands militaires, des ministres d'état, des courtisans. Leurs familles n'ont pas le même moyen qu'ont celles des gentilshommes, d'aller se rétablir, se renouveler dans des villages. Attachés à des professions qui les retiennent dans les grandes villes, les fils des peintres, des sculpteurs, des architectes, ainsi que ceux des autres gens à talens, contribuent rarement au bien de la société par leur industrie & leurs travaux (a).

Le

(a) Le fils d'un peintre allemand qui a fait fortune à Rome, & le petit-fils d'un peintre françois qui l'a faite à Berlin, ont

Le véritable ſoutien de la littérature, ainſi que la pépinière des ſujets néceſſaires à toutes les branches de l'adminiſtration civile, ſe trouve pour les pays proteſtans dans les familles des eccléſiaſtiques.

Le célibat religieux a policé l'Allemagne, & y a formé des états. Sans un enthouſiasme religieux que le célibat monacal produiſoit & ſoutenoit, qui ſeroit venu dans le cinquième ſiècle de l'Italie, des Gaules, de l'Eſpagne prêcher l'évangile à des nations presque ſauvages, & fonder des égliſes & des couvens qui y ont introduit la civiliſation ? Cet eſprit monacal a même ſervi dans le ſiècle treizième à relever des villes, des bourgs, des châteaux, où les bourgeois & les gentilshommes vivoient dans l'ignorance & dans l'abrutiſſement. Mais depuis que le ſyſtème militaire attire tout à lui, que la ferveur religieuſe s'eſt refroidie, que

tué deux hommes, l'un en chaſſant, & l'autre en ſe faiſant aider d'un ſoldat à charger ſon fuſil à vent. Ce fut très-certainement par malheur. Mais ces deux triſtes accidens prouvent que Mr l'A. M...s en Italie, & Mr le D. J....d en Allemagne, deſcendant de deux hommes illuſtres, ne croyoient pas avoir beſoin de travailler pour avoir de quoi vivre, ou pour s'illuſtrer, & cherchoient à ſe divertir.

l'état eccléſiaſtique n'a plus d'attraits pour les nobles, il faudroit enlever à l'agriculture & aux arts de première néceſſité les ſujets qui doivent s'employer à l'inſtruction, ſoit religieuſe, ſoit littéraire du bas peuple dans les villes, & des habitans de la campagne, ſi le mariage des prêtres que la réformation a introduit ne fourniſſoit de nouveaux miniſtres pour deſſervir les paroiſſes, pour régenter les écoles des petites villes de province & des villages. Un peu d'enthouſiasme religieux, avec l'eſpérance de paſſer d'une petite paroiſſe à une autre meilleure, les y détermine. Ils ſe marient plus facilement dans un village ou dans une petite ville que dans une capitale. Par la ſuite de ces mariages ordinairement féconds & heureux, les villes mêmes envoient ſouvent de leur ſein des paſteurs aux campagnes; & ces paroiſſes champêtres ou provinciales à leur tour renvoient d'excellens ſujets aux villes, pour recruter presque toutes les claſſes de citoyens que demande le ſyſtème ſocial (a).

(a) Voyez BAUMGARTEN, COCCEJI, JABLONSKY, LESSING, ROLOF Suppl., TELLER, TEMPELHOFF, SCHMETTAU Suppl., STOSCH, STRUENSÉE.

Le zèle que Fréderic Guillaume, aïeul du roi régnant, montra toujours pour la religion chrétienne, a concilié plus de respect à ses ministres; & le zèle des ministres, l'enthousiasme religieux qui s'en ensuit, n'a pu que disposer les jeunes candidats à quitter les villes pour aller desservir des églises de villages & régenter des écoles; & c'est de là que tirent leur origine les familles des professeurs illustres, des magistrats savans, quelquefois même des ministres d'état.

Ce fait est très-certain. Qu'on ouvre le Dictionnaire historique de Jœcher & d'Adelung; qu'on parcoure les recueils biographiques des Allemands, ainsi que des Anglois & des Hollandois; que l'on prenne un almanach où sont les noms des employés des grandes villes; qu'on s'informe de leur généalogie, & l'on trouvera que les conseillers de cour, de justice, de guerre ou de finance, les présidens, les chefs, les commis des bureaux sont la plupart fils ou petits-fils d'un pauvre pasteur ou recteur d'école, d'un apothicaire, d'un chirurgien de petite ville de province, ou de village. Si l'on remonte à la première souche, on trouvera que le maître d'école, le pasteur étoient fils d'un paysan, d'un

pêcheur, d'un marguillier, d'un meunier, d'un maréchal ferrant, d'un tailleur, d'un tisserand, enfin d'un homme du peuple. De ce maître d'école, de ce pasteur sont issus des jurisconsultes qui sont parvenus à gouverner les états; comme de ce gentilhomme campagnard sont issus des généraux qui ont commandé les armées avec des succès éclatans. Que l'on suive ensuite l'histoire de la famille de ce maître d'école, de ce curé de village, on trouvera qu'à mesure que les descendans ont été placés dans de grandes villes & qu'ils ont acquis des honneurs, des distinctions & des biens, le physique comme le moral ont dégénéré, & qu'enfin ce nom disparoît du regître des vivans. Que sont devenues tant de familles si nombreuses & si florissantes, lorsqu'elles ne faisoient que de sortir de l'obscurité d'une école ou d'une maison paroissiale? Elles sont devenues ce que deviennent tous les jours les familles des médecins célèbres, des magistrats respectés, des courtisans favoris, des vaillans généraux, dont les pères ou les aïeuls étoient apothicaires ou barbiers, baillis de village ou fermiers, ou pauvres gentilshommes cultivateurs de quelques arpens de terre. Ce

n'est que lorsqu'un hasard, un revers, ou un caractère singulier repousse dans un village quelqu'individu de ces familles qu'on les voit se reproduire & reparoître une autre fois, & surtout lorsqu'une vocation décidée pour l'état ecclésiastique ramène un jeune homme à l'état d'où étoit sorti le père ou l'aïeul.

Les écrivains qui tournent en ridicule les pasteurs de la campagne, parce qu'ils ne trouvent pas dans leur ménage, dans leur entretien, dans leurs habillemens la propreté, le ton & le goût que l'on trouve dans les grandes villes, font beaucoup plus de tort qu'ils ne pensent & à la société générale & aux arts mêmes, aux progrès desquels ils tâchent d'ailleurs de contribuer. On s'apperçoit déjà que le goût de la parure gagne chez les ministres protestans, & dans leurs familles. Il en arrivera que les curés de campagne aimeront mieux vivre avec une fille qu'avec une épouse; & cette source d'une population utile tarira.

Sous prétexte de bannir le fanatisme, d'empêcher le papisme de renaître & de se propager, beaucoup d'auteurs prussiens ont attaqué en plusieurs manières des ecclésiastiques, tant luthé-

tiens que réformés, qui dans leurs sermons ou dans leurs ouvrages ont paru s'approcher de la manière de penser & d'écrire des catholiques. Ils ne songent pas que plus on s'écartera du catholicisme, tel que le professoient les Arnaud, les Massillon, les Bourdaloue, les Nicole, les Duguet, plus on nuira à tous les arts qui intéressent l'humanité, la société; qu'à l'exception de deux ou trois articles de discipline sur lesquels l'église de Rome pourroit encore se relâcher sans changer de système dogmatique, nulle religion ne fut jamais plus propre à faire le bien, même temporel, de l'humanité. Sans doute il faut contenir, il faut réprimer le fanatisme. Mais ce nom est devenu très-équivoque; & pour peu que l'on en étende la signification, on persécute le *piétisme* comme fanatisme, & la religion comme piétisme ([a]). L'on

([a]) On appelle *piétisme* dans les pays protestans ce que les catholiques appellent *ascétique*, *dévotion* ou *piété*. Pajon parmi les calvinistes françois, Spener parmi les réformés allemands, Mr Starck parmi les luthériens, Mr Lavater, Suisse, parmi les zwingliens; ont été & sont regardés comme des piétistes. De pareils auteurs chez les catholiques seroient mis dans la classe des Thomas de Kempis, des Scupoli, des Davila, des Rodriguez, des Palafox, de St François de Sales & de l'immortel Fénelon.

ôte ainſi à la morale ſon plus ferme appui & l'eſprit qui l'anime.

Les François réfugiés en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes, ont formé dans les états pruſſiens une colonie reſpectable, qui a donné à la Pruſſe un grand nombre de gens de lettres, d'artiſans induſtrieux & de négotians ſpéculatifs. On obſerve dans cette eſpèce de petite république les mêmes viciſſitudes que préſente l'hiſtoire de toutes les nations de toutes les familles. La détreſſe a formé les grands hommes; la proſpérité, les honneurs, les commodités ont, ſinon corrompu, au moins énervé les ſucceſſeurs, & diminué leur nombre. On comptoit vers 1690 près de onze mille François réfugiés, & on n'en compte pas aujourd'hui cinq mille cinq cents. Il eſt vrai qu'une partie de ces François eſt paſſée aux égliſes allemandes. Mais beaucoup d'Allemands, beaucoup de Suiſſes ont été depuis agrégés à la même colonie; ce qui pouvoit faire une compenſation des individus qui ſont devenus Allemands, ou qui ſe ſont répandus en Suède, en Pologne, en Courlande, en Ruſſie. La véritable cauſe de cette diminution eſt, que les Fran-

çois réfugiés s'étant établis dans les villes, se sont adonnés aux lettres, aux arts, aux manufactures, & ont cherché des emplois dans l'état civil, dans l'état eccléſiaſtique. A peine quelques-uns sont-ils allés s'établir dans les campagnes; parce qu'ils ne pouvoient guère en avoir. Il eſt arrivé, comme il arrive toujours, que dans les villes les familles se fondent à mesure qu'elles s'élèvent à des conditions supérieures, suivant la marche générale que nous venons de remarquer. Quoique la colonie compte un grand nombre de jeunes hommes fils de profeſſeurs & de conseillers eccléſiaſtiques de la capitale, qui promettent beaucoup, les quatre ou cinq auteurs d'entr'eux qui ont le plus de renommée sont fils de pauvres artisans, de jardiniers, ou de bourgeois de la province. Il eſt vrai qu'ils ont tous eu le moyen de fréquenter des écoles dans leur première jeuneſſe; sans cela il auroit été impoſſible de parvenir à quelque chose. Car après tout il faut aux génies quelques moyens pour se développer & se produire. Auſſi les catholiques qui sont en beaucoup plus grand nombre à Berlin & dans les états pruſſiens que les réformés françois, n'ont-

ils pas donné à la république des lettres le plus médiocre écrivain; c'est qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici dans tout le Brandebourg où il y a des églises de leur culte, une seule école latine, ni pour se rendre capables d'instruire les autres, ni pour aspirer à des places qui demandent quelque littérature. Ces places mêmes n'existent presque point pour des catholiques dans les pays prussiens. La maison des cadets, où l'on élève les enfans d'officiers de toutes les religions ne peut guère produire que des ingénieurs ou des tacticiens.

N.° 3. [Add. aux Sect. V & VII.]

Sur la pédagogie allemande. Gymnastique, & arts mécaniques comme faisant partie de l'éducation.

UNE foule d'écrivains ont écrit sur l'éducation, sur l'établissement ou la réforme des écoles publiques, sur le devoir des instituteurs, sur la manière d'en former. Nous sommes bien éloignés de trouver mauvais que chacun cherche la meilleure manière de s'acquitter de ses devoirs & qu'il propose des avis qu'il croit pouvoir con-

tribuer à la perfection de l'état social. Il n'est pas douteux que par de bonnes méthodes on ne puisse faire gagner à la jeunesse un temps précieux. Mais il est très-facile que sous l'apparence d'en avancer les progrès on les recule.

Il paroît que c'est l'étude de la langue latine qu'on voudroit bannir des écoles comme un obstacle aux progrès des connoissances utiles. Oseroit-on demander à ces coryphées de la nouvelle pédagogie ce qu'ils pensent de Thomasius, de Leibnitz, de Wolff, de Hoffmann, de Stahl, de Lessing? Je ne dis pas des Arioste, des Tasse, des Corneille, des Racine, des Montesquieu. J'ajouterai des l'Hôpital, des Colbert, des Daguesseau; & puisque je parle à des écrivains qui ont prêché ou qui prêchent encore, je leur demanderai ce qu'ils pensent de Bourdaloue, de Massillon, de Saurin, de Sherlock, de Blair? Croit-on que ces hommes célèbres aient fait quelque chose pour éclairer les hommes & pour le bien de la société? Ou se flatte-t-on de les surpasser? Si l'on excepte Sully & Shakespeare, deux hommes très-différens, mais également renommés aujourd'hui plus que jamais, pourroit-on nous citer un

auteur ou un homme d'état qui n'ait pas appris le latin de la maniére ordinaire, & presque tous avant que d'apprendre aucune autre chose? L'expérience de trois siécles, depuis la renaissance des lettres & les progrès marqués de la civilisation, nous prouve sans réplique que la peine qu'on se donne, quelque grande qu'elle soit réellement, pour apprendre dans l'enfance une langue morte, n'a point suffoqué les génies. On auroit même lieu de croire que cette étude pénible a beaucoup contribué à les former. Peut-être sans cette gêne les esprits vifs iroient trop vîte, ils s'égareroient facilement, ils se perdroient. " Ces grands mots de connoissances utiles, d'histoire, de géographie, de géométrie; ces avis spécieux, qu'il faut apprendre des choses plutôt que des paroles, & plutôt la langue qu'on doit parler que celles qu'on ne parle plus, doivent en imposer au vulgaire. Cela éblouit même les gens sensés, & les empêche de voir que cette étude des langues, & surtout de la latine, occupe un temps qui autrement seroit perdu, ou qui seroit peut-être employé à donner aux enfans de fausses idées. L'étude machinale d'une grammaire, dont on

se formera la métaphysique dans un âge plus avancé, ne peut absolument nuire d'aucune manière. Elle sert même à réprimer la fougue, à corriger l'impertinence & la présomption qui ne germe que trop facilement dans les enfans lorsqu'ils ont naturellement du talent. Ces habiles pédagogues n'ont-ils jamais réfléchi que la plupart des grands seigneurs sont élevés à peu près comme ils voudroient qu'on élevât tous les autres, & que cependant il est très-rare qu'il sorte des maisons nobles & opulentes des hommes qui se distinguent véritablement par leur propre mérite? que même dans la carrière militaire où ils entrent presque tous, ils n'y portent guère des talens supérieurs, si par hasard ils n'ont pas fourni la carrière que courent ceux qui naissent dans la classe du peuple; c'est-à-dire en fréquentant les colléges, quels qu'en fussent les maîtres. Car quelque médiocres qu'ils puissent être, ils enseignent le latin; ils ne peuvent guère nuire à leurs élèves par des instructions dangereuses & de faux principes, comme il arrive lorsqu'on prétend leur enseigner des choses. Rarement ils leur feront perdre un temps précieux, si ce

n'eſt en trop inſiſtant ſur des difficultés grammaticales, ſur lesquelles il ſeroit mieux de paſſer légèrement, en laiſſant à la pratique à les applanir par elle-même. Il faut, dit-on, leur apprendre à raiſonner. Ils ne raiſonnent que trop. Laiſſez les acquérir des connoiſſances de faits; & s'il faut, comme il en faut ſans doute, de l'étude pour cela, la géométrie & même la philoſophie ſcolaſtique de collége les y formeront (a).

On prétend inſpirer à la jeuneſſe des ſentimens. Eſt-ce par des théories que leur en inſpireront les gouverneurs & les maîtres, & qu'on créera ainſi des poëtes capables de peindre Hector, Priam, Didon & Erminie? *L'æſthétique* connue des philoſophes anciens a fait de grands progrès depuis le milieu du ſiècle. A-t-elle contribué à former des poëtes & des orateurs, des hiſtoriens? Les Wieland, les Gœthe, les Schiller, les Iſland, les Babo, j'ajouterai volontiers les Hermes, les Muller (b), les Nicolaï, ont-ils appris à faire des drames qui ſoutiennent la repréſentation, & des romans qui

(a) V. l'art. Wolff Chr.

(b) Libraire auteur à Itzehoe dans le Holſtein.

ſoutiennent la lecture par des théories æſthétiques? J'oſe dire que cette ſcience, ſi c'en eſt une, eſt pour les Allemands plus nuiſible qu'utile; puiſqu'elle eſt contraire à l'eſſor de l'imagination qui chez eux ne paſſe pas pour être transcendante.

Nous ne ſaurions oublier à l'égard de ces théories que les grands poëtes, les artiſtes les plus célèbres ont partout précédé la théorie de l'art. Je dirai plus, conformément à l'obſervation que je viens de faire: jamais les livres æſthétiques n'animeront ni poëte, ni peintre, ni ſculpteur autant que la lecture de l'hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament, les vies des ſaints & des héros du chriſtianiſme du vieux temps. Et cela eſt ſi vrai, que les poëtes les moins crédules ont dû emprunter du chriſtianiſme, même du catholiciſme tout ce qu'on lit de plus touchant dans leurs écrits: témoins Shaskepeare, Milton, Pope, Voltaire, Gesner, Klopſtock. C'eſt par cette raiſon que les modèles grecs ſeront toujours préférés aux latins, & que malgré ſes grands défauts Corneille eſt encore admiré, que Shakespeare ſera difficilement égalé par cette foule d'auteurs qui le ſuivent.

Une chose très-louable sans contredit, que quelques-uns des pédagogues allemands pratiquent dans leurs instituts, c'est la gymnastique. Il importe au bien-être de la société & à celui des individus que chaque homme fortifie les facultés corporelles & acquière de la dextérité. Ce n'est pas que ce soit une invention de nos jours. Car la gymnastique étoit déjà fort en usage dans les colléges des jésuites; elle l'est encore dans toutes les maisons d'éducation, surtout dans les académies ou colléges des nobles. L'on y jouoit à la paume, au billard, on y faisoit des armes, on s'exerçoit à la danse & au manége. Mais en Allemagne ces exercices étoient négligés, hormis dans les maisons où l'on élève des gentilshommes & des militaires, où l'on a tâché de les rendre plus communs. Je m'étonne qu'on n'ait pas introduit certains jeux qui sont en usage en Espagne, en France, en Italie (a). D'ailleurs il nous semble qu'on s'en tient trop à ce qui ne

(a) Le jeu de quilles qui en Italie, en France, en Espagne est un jeu d'exercice & d'adresse pour les jeunes personnes, n'est en Allemagne qu'un jeu de pur hasard & presque sédentaire. Car les joueurs se tenant à leur place ne font que mettre la boule sur les planches encanalées qui la portent au mi-

doit être que le moyen, & qu'on ne va point au but véritable & général. Mr Campe, lorsqu'il établit son institut à Hambourg, y faisoit venir, y entretenoit des menuisiers, des forgerons, d'autres ouvriers, pour apprendre à ses élèves à manier les instrumens de ces métiers. Malheureusement cette partie de la méthode du célèbre pédagogiste est celle qui a été le moins suivie, quoique ce soit un article d'éducation sur lequel tous les siècles, toutes les nations de toutes les religions mêmes sont le plus généralement d'accord. Car les philosophes grecs, les graves & sages Romains, les apôtres du christianisme, les péres de l'église, les Arabes auteurs de l'Alcoran, les saints fondateurs des ordres religieux, nous ont tous unanimement transmis dans leurs livres, dans leurs lois, dans leurs régles, des préceptes, des conseils, des exemples qui prouvent combien il importe d'apprendre dans la jeunesse quelques arts

lieu des quilles. On ne voit ni dans les maisons d'éducation, ni dans les places ou dans les rues, ni autour des murs des villes ni gentilshommes, ni bourgeois, ni paysans, les jours de fête jouer à la paume, au balon, aux boules, bien moins au billard à terre & aux gros boulets.

arts mécaniques, & de s'y exercer. Cela sert non-seulement à prévenir l'ennui, à se préserver des vices qu'entraîne l'oisiveté, à fortifier & à conserver la santé du corps, qu'aucun système d'éducation ne peut négliger; mais peut servir aussi dans le cours de la vie à fournir aux besoins journaliers, à procurer des ressources & des jouissances innocentes.

L'éducation de la province & de la campagne, si l'on a d'ailleurs quelques moyens de faire enseigner aux enfans la grammaire & un peu d'histoire & de géographie, offre encore cet avantage, qu'on peut facilement leur faire voir travailler des artisans, & les laisser s'essayer tantôt à une chose, tantôt à une autre. Tout leur plaît quand il s'agit de sortir de l'école, de laisser là les livres & la leçon latine. Si d'un côté le latin & toutes les leçons fastidieuses ont l'avantage de rendre plus agréables les exercices du corps auxquels la nature porte naturellement la jeunesse; d'un autre côté, après ces exercices fatigans, un enfant reviendra avec moins de répugnance à lire, à écrire, à écouter son maître, & à s'asseoir auprès de lui.

Il eſt fort problématique, à mon avis, s'il eſt mieux de forcer les enfans de s'appliquer à ce qu'on veut leur faire apprendre, ou de les y conduire par des attraits. On ſuppoſe avec raiſon qu'ils prendront de l'éloignement plutôt que du goût pour tout exercice ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, lorsqu'on les y forcera. Ordinairement ce ne ſont que les enfans de foible conſtitution qui reſtent volontiers à leur pupitre à étudier leur leçon & à faire leur ouvrage. Ceux qui ont de la vivacité ne s'appliquent qu'autant qu'on les y contraint: toutes les raiſons du monde ne leur feront pas quitter leurs jeux pour ſe fixer à l'étude; & il ne faut pas eſpérer que le déſir de ſavoir puiſſe dominer les hommes à dix ou douze ans. Quoique l'on ſoit curieux à tout âge par une ſorte d'inſtinct, l'émulation commence bien plutôt à agir ſur nous que l'amour de la ſcience; & l'émulation eſt ſans contredit le plus ſûr moyen de hâter les progrès des jeunes gens. C'eſt par cette raiſon principalement que l'éducation publique eſt préférable à la domeſtique. Auſſi dans cette foule d'auteurs allemands qui ont écrit ſur l'éducation, je ne ſaurois en indiquer un ſeul qui ne

ſoit de cet avis. Quelque inconvénient que puiſſe avoir la vie du collége & la fréquentation des écoles, l'aiguillon qu'y trouve la jeuneſſe dans l'étude des lettres, dans l'exercice des facultés ſpirituelles, compenſe tous les inconvéniens, qui au reſte ne ſont pas ſi conſidérables qu'on s'imagine. Les louanges qu'un enfant entend donner à ſon compagnon, celles qu'il reçoit lui-même en préſence des autres, fait plus d'effet que ne font les corrections lorsqu'il ſe néglige & qu'il manque.

Il ne faut pourtant pas croire que ce ſoient les condiſciples ſeuls & les égaux qui réveillent l'émulation de la jeuneſſe, qui les animent au travail, & qui les déterminent à embraſſer plutôt une profeſſion qu'une autre. Dans les petites villes des pays catholiques les enfans ſe ſentent facilement portés à l'état eccléſiaſtique; parce qu'ils voient encore les chanoines & quelquefois des moines reſpectés & fêtés. Dans les grandes villes où il y a des garniſons, ils prennent facilement du goût pour l'état militaire; parce qu'ils voient les officiers figurer à la parade, être bien accueillis de la mère, de la tante, de la ſœur, de la couſine dans

les maisons où ils les rencontrent. Pourquoi les étudians des universités de Gœttingue, de Jéna, de Kiel, d'Erfurt, de Marbourg & d'Erlang s'affectionnent-ils à l'étude plus que ceux des universités de Vienne, de Prague & même de Maïence? C'est que dans les premières de ces villes il n'y a que les professeurs qui jouissent de la considération de ce public au milieu duquel ils vivent; au lieu que dans les autres les professeurs y font à peine la troisième figure. Le fils d'un magistrat ou d'un ministre d'état ne s'avise pas de vouloir devenir professeur : il est trop accoutumé à voir les gens de lettres faire la cour à son père. Quand même ses ancêtres seroient passés par les chaires des universités, il voudra bien être honorablement placé; mais il dédaignera de parcourir la carrière par laquelle le père & l'aïeul sont parvenus aux honneurs.

Il n'y a point à Berlin, comme à Paris, à Leipsic & à Rome, des instituts pour apprendre à parler aux muets, & faire entendre les sourds. On ne peut que louer l'habileté & la patience des instituteurs, & le zèle de Pie VI, qui envoya à Paris de ses sujets pour apprendre la méthode de l'abbé Lépée. Mais a-t-on bien

calculé les avantages qu'il y a à espérer de tant de peines qu'on se donne pour faire entendre & répéter à ces infortunés les noms de Dieu & de Trinité, de péché originel & de rédemption, de paradis & d'enfer, & leur donner quelque idée de l'immortalité de l'ame & de la vie éternelle? Peut-on se flatter qu'avec une vingtaine de mots qu'on leur fera entendre ou articuler, ils pourront comprendre des choses sur lesquelles les philosophes se disputent depuis tant de siècles? Croit-on qu'avec ces mots ils seront plus en état de faire quelque chose dans ce monde, & d'opérer leur salut éternel? Il est plus probable qu'en voulant leur faire acquérir des dons que la providence leur a refusés, on ne fera que les rendre plus malheureux, au lieu de leur procurer du bonheur. Un jeune peintre d'Anspach, nommé Hoffmann, sourd & muet depuis son enfance, qui est venu exercer son pinceau dans les galeries du roi dès les premières années du nouveau règne, a dû prouver par son exemple que le meilleur moyen d'instruire les enfans qui sont dans cet état, est de leur laisser faire ce qu'ils voient faire, si cela n'est pas moralement mauvais, & de les secon-

der lorsqu'ils semblent avoir de la disposition à quelques arts que ce soit. On en fera de bons tailleurs, de bons menuisiers, des sculpteurs & des peintres. Et si le jeune peintre franconien peut copier des tableaux, un autre ne pourroit-il pas copier des manuscrits?

Tout le monde est persuadé que la peinture & la sculpture sont des arts libéraux qui n'ôtent rien à la noblesse, & la donnent à ceux qui s'y distinguent. On trouve dans toutes les grandes sociétés des seigneurs & de jeunes dames qui apprennent le dessein. Quel est cependant le gentilhomme qui soit jamais devenu grand artiste? Car quoique dans l'histoire des peintres nous trouvions des chevaliers Miel, des chevaliers Bernini, des chevaliers Mengs, & Beaumont, on sait bien qu'ils n'ont acquis ce titre que par leurs talens. C'est qu'il arrive très-rarement qu'un jeune seigneur qui a du talent connoisse un artiste qui puisse exciter son ambition. Si on le conduit dans un attelier, il ne voit rien d'attrayant, & il prend les artistes pour des artisans, & il ne prend que trop les artisans pour des gens de rien. Au contraire, en France, malgré les censures ecclésiastiques dont

les comédiens ſont flétris, on a toute la peine du monde d'empêcher les jeunes gens de condition de *monter ſur les planches*, c'eſt-à-dire de s'engager dans une troupe de comédiens. C'eſt qu'ils ne voient ces gens qu'en beau; c'eſt qu'ils les voient applaudis, & même reçus avec diſtinction, au moins en apparence, dans la bonne compagnie.

Le ſuccès du peintre ſourd & muet d'Anſpach qui certes dans ſa première jeuneſſe a vu des honnêtes gens manier le pinceau, pourroit peut-être ſervir de règle générale aux pères & aux inſtituteurs. Le moyen le plus naturel, le plus ſûr de faire apprendre aux jeunes gens des ouvrages mécaniques, feroit de les mettre dans la ſituation de voir travailler des perſonnes qu'ils viſſent d'ailleurs honorées & diſtinguées. Il me ſemble que cette réflexion eſt échappée à des auteurs célèbres qui ont dit tant de choſes utiles ſur l'éducation.

N. 4. [Add. à la Sect. XIII.]

Sur les imprimeries allemandes, & sur les arts de dessein.

MAÏENCE, Spire, Strasbourg, qui ont presque également contribué à l'invention de l'imprimerie, n'ont rien fait dans ces derniers temps pour soutenir & perfectionner cet art admirable. Heidelberg, Helmstedt & Jéna ont fait plus; elles ont fait plus encore que d'autres villes d'Allemagne plus considérables, telles que Leipsic & Halle, qui ont cependant fait beaucoup. Mais il paroît encore manquer à la typographie allemande une finesse de goût, une élégance à laquelle d'autres nations de nos jours ont atteint. Car nous avons vu sortir des imprimeries de Paris, de Madrid & de Valence, de Londres, de Glascou, de Birmingham & de Parme des impressions comparables à celles des Manuce, des Étienne, des Plantin. Faisant ici abstraction du caractère gothique qu'on a conservé dans les imprimeries allemandes, & qui a sans doute empêché qu'on se soit appliqué davantage au caractère latin dont on se sert dans tous les autres pays, il est en général assez

difficile de mettre une parfaite élégance dans une imprimerie. Un habile imprimeur ſe forme comme tous les grands artiſtes & les grands auteurs par le génie naturel, & par un concours de circonſtances favorables. Baskerville avant d'exercer l'imprimerie avoit été maître d'école. Verſé profondément dans les auteurs claſſiques, il n'eſt pas étonnant qu'il ait mis une ſi grande exactitude dans la correction de ſes éditions latines. Mais la beauté de ſes impreſſions vient de celle de ſes caractères, dont il forma lui-même les matrices & les poinçons. Or Birmingham, où il établit ſon imprimerie, eſt célèbre par ſes manufactures d'acier de toute ſorte. Et c'étoit là le pays le plus propre pour graver les poinçons. Mr Didot, imprimant à Paris, le ſiége du goût & de l'élégance européenne, ne pouvoit guère manquer de moyens pour égaler l'imprimeur anglois. Mais dans le temps que l'imprimeur pariſien ſe rendit célèbre, un Piémontois porta plus loin encore la perfection de cet art. Mr Bodoni, né à Salucés, ville féconde en bons eſprits, d'une famille qui faiſoit un petit commerce de librairie depuis pluſieurs générations, apprit le mécaniſme de l'art presque

dans la chambre où il fut élevé, & dans laquelle son père avoit une presse. Il alla continuer son apprentissage dans de plus grandes villes, & se perfectionner à Rome dans la plus magnifique & la plus riche imprimerie de l'univers, qui est celle de la Propaganda. Il y fit connoissance avec des personnes qui par leur goût dans les arts, par leur savoir, par leur crédit ne pouvoient que donner de l'élévation à son génie naturel, & plus d'étendue à ses connoissances. On le proposa à la cour d'Espagne pour être directeur d'une imprimerie qu'on vouloit établir à Parme; & il se trouva dans cette ville avec cinq ou six savans du premier ordre en différens genres, qui unissoient à l'esprit italien ce je ne sais quoi de plus qu'y portèrent les François. Le père Paciaudi, un des plus grands littérateurs du siècle, & surtout grand bibliologue, présidoit à la bibliothèque & à tous les établissemens littéraires, pour lesquels on avoit attiré à Parme de très-habiles professeurs. De ce nombre étoient un père Pagnini, savant en grec, & l'abbé Derossi, très-connu en toute l'Europe par sa vaste & profonde érudition dans la littérature orientale. L'académie

des arts qui eſt à Parme ſur un très-bon pied, dirigée par le ſavant comte Rezzonico, ne fut pas inutile à l'imprimerie ni à la fonderie de Mr Bodoni; puisque l'une & l'autre ont beaucoup de rapport avec le deſſein. Mr Bodoni ſut auſſi choiſir & former les ouvriers pour la partie mécanique de ſa profeſſion, & particulièrement pour travailler l'acier. Il poſſède à préſent à lui ſeul un plus grand fonds & une plus grande variété de caractères que peut-être toutes enſemble les plus grandes imprimeries de l'Europe.[1] Sans compter une centaine de langues anciennes & modernes pour lesquelles il a deſſiné & gravé les poinçons, & fait les matrices, il a pour la langue latine, & pour toutes ſes filles cent vingt-cinq aſſortimens de caractères différens.

Si un imprimeur de Berlin obtient des matrices de Bodoni, tandis qu'Unger en poſſède de celles de Didot, & qu'à Kehl ſur le bord du Rhin on fond des caractères ſur les matrices de Baskerville, la typographie ſera portée en Allemagne à un très-haut degré de perfection & de richeſſe. Il eſt même aſſez probable que la ville de Bâle reparoîtra parmi les villes typo-

graphiques avec distinction, comme elle a fait du temps d'Érasme. Mr Haas, fondeur bâlois, a voyagé en Italie, & a surtout visité l'imprimerie de Parme. Il tâche d'imiter les caractères de Bodoni, comme Mr Prillwitz de Jéna cherche à imiter ceux de Didot.

En attendant il s'est fait quelque changement utile dans les imprimeries prussiennes & des pays voisins. On s'accoutume à imprimer l'allemand avec des caractères latins. Une édition du Code prussien se fait actuellement avec ces caractères; & dans ce moment Mr Unger travaille à en faire qui tiennent le milieu entre les deux formes; afin que la lecture des livres allemands devienne plus facile pour les étrangers, & que le peuple accoutumé au caractère gothique y trouve encore quelque ressemblance.

Tôt ou tard des colporteurs entreprenans procureront aux imprimeurs le moyen d'avoir de meilleur papier, par des spéculations utiles sur la matière nécessaire pour le fabriquer ([a]).

(a) Le mauvais papier d'impression qu'on emploie en Allemagne empêche entr'autres le commerce de librairie avec les étrangers, & renchérit éxcessivement les livres françois, anglois, &c; parce que les libraires d'ici sont obligés de les payer comptant, & ne peuvent les échanger contre les leurs. On a dit dans une

N. 5.

Comparaiſon de la littérature angloiſe & allemande. Pour ſervir de ſuite générale à l'Introd.

L'ALLEMAGNE proteſtante, dont une grande partie eſt pruſſienne, a-t-elle égalé l'Angleterre, qu'elle paroît s'être propoſée pour modèle? Le génie allemand ne peut guère différer du génie britannique, de celui des Flamands & des Bataves. Les habitans de la grande Bretagne, ſoit qu'ils deſcendent des anciens Celtes, des Gaulois du moyen-âge où des Saxons, des Danois, des Normands, ou de François, d'Italiens, d'Eſpagnols réfugiés depuis la grande révolution qui s'eſt faite dans les opinions religieuſes, ne ſont pas de race différente des Alle-

note ci-deſſus, Tom. III. p. 106, que les femmes brûlent leurs chiffons de linge pour s'en ſervir au lieu d'amadou. Il faut ajouter qu'elles n'ont aucun intérêt d'en avoir ſoin, puiſqu'on ne les achète pas; & qu'il faut même n'être pas délicat pour admettre dans un garde-meuble les femmes qui viennent offrir aux gouvernantes, aux ſervantes, aux pauvres mères de famille un paquet d'épingles ou un mince ruban, pour avoir leurs chiffons qu'ailleurs on paye argent comptant. Cette branche de commerce n'eſt point échappée aux Italiens, qui n'ont pas la matière première ſi abondante & ſi bonne qu'on l'a en Allemagne. Voyez l'*Introd.* Sect. XIII. p. 157—158.

mands. L'air de la grande Bretagne, le blé, la viande, les légumes, la boiſſon n'y ſont pas différens du climat & des productions de la Souabe, de la Franconie, des deux cercles de la Saxe, de la Siléſie & de la Bohême. Il n'y a donc pas raiſon de douter que les Allemands ne ſoient capables de la même culture d'eſprit, & de faire dans quelque art que ce ſoit les mêmes progrès qu'ont faits les Anglois. Auſſi l'hiſtoire des trois derniers ſiècles, ſans remonter plus haut, nous prouve-t-elle inconteſtablement que les Allemands ont cultivé toutes les ſciences & presque tous les beaux arts avec autant de ſuccès que les Bretons. Il n'eſt pas beſoin de rappeler ici Copernick, Gericke, Kepler, Ticho-Brahé, Daniel & Jean Jaques Bernoulli (car les Suiſſes ſont une nation allemande auſſi bien que les Écoſſois ſont Bretons). On n'ignore pas que ces aſtronomes, ces phyſiciens, ces géomètres ont précédé & ont beaucoup contribué à former les Anglois dont la renommée a rempli l'univers de nos jours; & l'on ne doute pas non plus que les Hoffmann & les Stahl n'ayent été les maîtres de Sidenham & de Mackenſie. Si Newton a ſurpaſſé les Allemands qui le de-

vancèrent, Leibnitz de l'autre côté avoit quelque chose de plus élevé & de plus vaste dans son génie. Ce seul nom suffiroit à prouver que l'Allemagne peut produire des hommes tels qu'à peine la Grèce & l'Italie en ont produit dans les plus heureux temps. Mais les Leibnitz, dit-on, sont rares en Allemagne; & nous demanderons à notre tour, les Newton, les Descartes, les Galilée ont-ils paru en foule en Angleterre, en France, en Italie? Ni la patrie de Leibnitz, ni aucune ville de l'Allemagne n'est comparable à Londres par sa population, sa constitution & son commerce. Cependant Hambourg, qui s'en approche dans la proportion d'un à neuf ou dix, quoique de trois degrés plus au nord que n'est Londres, prouveroit par le nombre des savans illustres qu'elle a produits que le sol du continent septentrional de l'Europe n'est pas moins fertile en bons esprits que ne l'est l'île célèbre qui en est séparée par l'océan. Dans les arts qui tiennent le milieu entre les arts libéraux & les mécaniques, les Allemands ont sans contredit jusqu'à une certaine époque devancé les Anglois. On connoissoit en Italie la quincaillerie, l'orfévrerie de

Nuremberg & d'Augsbourg, avant que l'on parlât des manufactures de Londres & de Birkingham, & l'on voyageoit dans des voitures inventées à Berlin avant qu'on connût dans le continent les voitures angloifes fi fort en vogue aujourd'hui. Albert Durer & Lucas Cranach n'avoient certainement pas de rivaux dans la grande Bretagne de leur temps; & tout le monde fait que le premier bon peintre qui figura en Angleterre étoit Kneller de Lubeck, ainfi que Hendel, le créateur de la mufique angloife, étoit de Halle. Il faut avouer malgré cela que même avant la fin du dernier fiècle l'Angleterre a eu dans quelques genres de littérature des auteurs qu'à peine aujourd'hui l'Allemagne peut fe flatter d'avoir égalés, & que pendant un demi-fiècle qui s'eft écoulé depuis la paix d'Utrecht jusqu'à celle de Hubertsbourg, tout le refte de l'Europe a lu, traduit, imité les livres anglois, & admiré les manufactures d'Angleterre, tandis qu'à peine on connoiffoit quelques livres allemands hors de l'Allemagne, que les villes manufacturières de la Souabe & de la Franconie ne fourniffoient plus leurs productions qu'au bas peuple des pays voifins:

voisins. Dira-t-on en conséquence que le génie des nations ait changé par des causes physiques, ou que des causes morales nouvellement survenues aient fait prendre au génie anglois un essor qui les élève au dessus des autres peuples que la nature a faits leurs égaux? Nous ne nous appesantirons pas sur l'histoire de la constitution angloise. Nous ne voulons ni répéter les éloges que lui ont donnés Lolme & Adam, ni souscrire à la critique que vient de publier contre ces deux panégyristes un cultivateur de la Nouvelle-Jersey, probablement Mr Liwingston. L'on sait assez que l'Angleterre, subjuguée par les Romains, conquise ensuite par des Saxons & par des Danois, subjuguée de nouveau par des Normands, gouvernée par des prêtres & des moines étrangers, déchirée pendant deux siècles par des guerres intestines, ne commença à former un état respectable que sous les derniers Tudor. L'histoire du règne de Henri VIII & de sa fille Élisabeth prouve assez que la constitution n'étoit pas encore affermie. La maison de Tudor ayant manqué & celle des Stuart ayant réuni les deux royaumes, on fit revivre de vieilles chartres dont il n'avoit guère été

question pendant plusieurs siècles. Cependant il fallut encore essuyer les guerres civiles qui ont fini par la mort tragique de Charles I. Il fallut passer par le despotisme d'un usurpateur. Un prince flamand vint encore écarter du trône ses successeurs légitimes. Guillaume, qui avoit de bonnes raisons de ménager ses nouveaux sujets, la ville de Londres particulièrement, lui confirma les priviléges contenus dans la grande chartre de Henri III; & voilà la véritable époque de la constitution. George I, qui succéda à la belle-sœur de Guillaume III, & qui se trouvoit dans le même cas que celui-ci, accepta les conditions qu'on lui fit, pour obtenir une riche couronne qu'on auroit pu lui disputer; & les priviléges de la nation furent alors solidement confirmés. Ce n'est pas ici le lieu de peser les avantages de cette constitution comparativement au prix qu'elle a coûté, & qu'elle pourroit coûter à ceux qui voudroient l'imiter. Mais il est à propos d'observer qu'il n'y a pas eu un seul des grands ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à la grande-Bretagne & qui ont mis en vogue la littérature angloise, qu'on puisse dire l'effet de la constitution. Shaskepeare vivoit

ſous Éliſabeth, Milton ſous Cromwell, Addiſſon, Pope & Swift ſous la reine Anne: tous ſous une adminiſtration peu différente de celle de la plupart des monarchies. Le genre dans lequel Newton s'eſt élevé au deſſus de la plupart des mortels, eſt abſolument indépendant de la conſtitution politique. Remarquons encore que dans le ſeul genre de littérature ſur lequel la conſtitution angloiſe auroit dû influer ſouverainement, je veux dire l'éloquence tant eccléſiaſtique que civile, on n'a pas même égalé ce que la France a produit.

Nous ne nions pas que la liberté de la preſſe, qui ſans doute tient à la conſtitution, ne contribue beaucoup aux progrès de la belle littérature & de toutes les ſciences Mais tout le monde ſait que cette liberté règne depuis quarante ans dans une grande partie de l'Allemagne; & ſi elle n'eſt pas auſſi illimitée qu'elle l'eſt en Angleterre, elle n'empêche abſolument la publication d'aucun ouvrage qui puiſſe véritablement enrichir la littérature. Au reſte ce n'eſt pas cette liberté ſeule qui influe le plus ſur les progrès des arts; ce ſont la proſpérité, la richeſſe de l'état, la conſidération dont il

jouit, son influence au dehors qui les font fleurir. Cette prospérité peut se trouver sous des constitutions très-différentes de la britannique. Aussi Venise à l'époque de la ligue de Cambrai, le Portugal presque au même temps, ont été l'asile des arts, ainsi que Paris le fut depuis Colbert; Londres l'est devenue dans ce siècle.

Londres offre des ressources, des moyens, & par conséquent des encouragemens plus considérables qu'aucune ville de l'Allemagne. Mais s'ensuit-il de là que le génie allemand ne soit pas capable de tout ce qu'on a vu faire à l'anglois?

Je ne ferai qu'en passant une courte réflexion sur la différence des manufactures angloises & allemandes. Le commerce étant incomparablement plus grand à Londres qu'il ne l'est dans aucune partie de l'Allemagne, le prix de toutes choses y est nécessairement plus considérable. La subsistance, il est vrai, coûte aussi davantage; mais pour peu qu'un ouvrier (& ainsi des artistes) ait de conduite & qu'il épargne de ce qu'il gagne journellement, cette épargne se monte à des sommes beaucoup plus fortes qu'elles ne le feroient en Allemagne. Le public le sait, & les Allemands vont en foule

chercher de l'ouvrage en Angleterre; & une grande partie des manufactures angloises sortent de mains allemandes.

Les sciences & la philosophie spéculative ne demandent pas tant de moyens pour être cultivées avec un succès éclatant: aussi l'Allemagne ne fut-elle jamais en arrière à cet égard, comme nous venons de l'observer. Quelques genres de poësies, tels que la pastorale, l'érotique, la didactique en quelque sorte peuvent trouver partout leur parnasse. Mais il y en a qui ne sauroient offrir un grand intérêt au lecteur, si le poëte n'a pas vécu ou s'il n'a du moins voyagé dans des pays qui par la variété des objets puissent nourrir & féconder son imagination. Je dis plus, il faut que la foule des individus au milieu desquels ses ouvrages doivent paroître au grand jour, donnent à l'auteur ce courage & cette hardiesse qu'il ne peut avoir dans une société trop bornée. Les François prétendent n'avoir pas besoin de voyager pour connoître les autres nations; parce que celles-ci voyagent en France & leur sont assez connues. Je ne sais si cela est aussi vrai qu'il est sûr qu'ils le disent. Les Anglois n'ont pas étalé

cette prétention; ils cherchent à connoître les autres peuples en voyageant, & leurs gens de lettres ont assez communément ce que leurs semblables n'ont pas dans les autres pays; c'est le moyen de voyager. Il est très-douteux si les jeunes seigneurs & les fils de riches négocians anglois qui font leur tour de l'Europe tirent une grande utilité de leurs voyages; mais leurs compagnons en profitent surement; & ces Mentors entrent la plupart dans la classe des auteurs. Il faut avouer que les avantages qu'en tire toute une nation, est non-seulement un effet de la richesse, mais aussi de la constitution britannique. Un voyageur anglois peut voir & connoître toutes les classes de la société dans le pays qu'il parcourt, plus facilement qu'un professeur ou un candidat allemand qui voyage à ses frais. L'économie politique de Fréderic II n'a pas été à cet égard favorable aux progrès de sa nation. Le successeur a adopté d'autres principes; & plusieurs souverains d'Allemagne procurent à ceux qui leur sont attachés les mêmes avantages que les riches particuliers d'Angleterre ont procurés aux gens de lettres leurs compatriotes.

Les grands poëmes & les ouvrages d'agrément ont eu plus ou moins de succès en raison du pays plus ou moins florissant où les auteurs ont vécu. Le Tasse n'étoit pas sujet d'un puissant monarque, ni d'une république florissante; & Thompson n'étoit pas né, ni n'avoit été élevé sous le beau climat de Naples; mais l'un & l'autre avoient vu des pays aussi variés que vastes & infiniment animés. Voilà une des raisons pourquoi ni l'un dans les Ouvrages des six jours, ni l'autre dans les Quatre saisons n'ont été égalés ni par le major de Kleist, ni par le professeur Zachariæ. Ce dernier, qui n'avoit vu que quelques parties de l'Allemagne, a saisi tout ce qui s'étoit offert à ses yeux de plus frappant & de plus beau; le Harz, par exemple, pour les beautés de la nature, & la galerie de Salzthal pour celles de l'art. Que n'auroit-il pas fait s'il avoit vu la grande chaîne des Alpes, s'il avoit vu Rome, Venise & Florence, les ports & les magasins d'Angleterre & de Hollande? Si son poëme des Quatre parties du jour n'est pas si piquant que celui de l'abbé Parini sur le même sujet, publié presque dans le même temps, c'est que Bronswic n'offroit pas aux yeux du poëte

des comtes & des marquis petits-maîtres, des dames d'un grand ton, un carnaval très-bruyant, les ſpectacles, les tumultes, le luxe & les intrigues de Milan. Ajoutons à cela que la qualité du pays où vit un auteur ne contribue pas ſeulement à féconder ſon imagination, mais l'encourage à la publication de ſes écrits, lorsqu'il eſt d'ailleurs capable d'imaginer. L'exemple de Rabener, que je vais citer, prouvera ce que j'avance de Molière, de Boileau & de la Bruyère: l'un dans ſes Comédies, l'autre dans ſes Satires, le troiſième dans ſes Caractères n'ont pas pris leurs modèles autant dans la nobleſſe que dans la bourgeoiſie; ils les ont pris dans toutes les claſſes de citoyens. L'auteur de Télémaque a tracé de grands caractères de rois, de miniſtres. Cervantes avant lui a oſé ſoumettre à ſa fine critique les grands d'Eſpagne parmi lesquels il vivoit. Pope & Swift ont eu ſous leurs yeux & ont retracé aux yeux de leurs lecteurs des ducs & pairs, & des ducheſſes. Cela donne plus d'intérêt que ſi l'on ſe borne à peindre des curés de village, des maîtres d'école & des baillis. Cependant Rabener, qui fit des volumes de ſatires aſſez piquantes, n'oſa point ſortir de la claſſe

moyenne. Dresde, alors remplie de nobleſſe, ne l'étoit pas aſſez pour que les portraits qu'il auroit pu faire de princes, de comtes & de barons puſſent reſſembler à plus d'un original. Cependant dans toute autre ville d'Allemagne Rabener n'auroit pu écrire ce qu'il écrivoit à Dresde ſous le roi de Pologne Auguſte III; parce que de tous les états d'Allemagne à peine l'Autriche jouiſſoit d'autant de conſidération, & aucun ne jouiſſoit d'autant de liberté. La puiſſance pruſſienne vers l'an 1750 ne paroiſſoit pas encore affermie, & l'influence que devoit avoir Fréderic II ſur ſon ſiècle n'étoit pas encore décidée. Les miniſtres n'étoient pas encore des ſavans renommés; ils n'étoient pas des patriotes philoſophes dont l'exemple & la protection puſſent inſpirer du courage aux hommes publics, tels que ſont les auteurs. La maiſon de Hanovre, alors alliée de celle d'Autriche, n'offroit encore à la philoſophie & à la littérature ni l'aſile reſpectable, ni les reſſources abondantes que l'on trouve préſentement dans ſes états, ni les moyens qu'elle offre depuis qu'on la voit attachée conſtamment & ſincèrement alliée à la maiſon de Pruſſe.

Quand même Rabener, après avoir connu la cour d'Auguste III, se seroit trouvé à Hambourg dans l'état d'indépendance dans lequel se trouvoit Hagedorn, auroit-il osé porter ses traits sur les ministres, les favoris, les courtisans du roi de Pologne? L'intimité des deux cours de Vienne & de Dresde dans ce temps-là, la gêne où la première tenoit encore les villes impériales, lui auroient-elles permis d'écrire & de mettre au jour tout ce qu'il auroit voulu? Ce n'est que depuis les vains efforts qu'on a faits entre 1755 & 1762 pour rabaisser la puissance prussienne; ce n'est qu'après que Fréderic II sauva la Bavière; ce n'est que depuis que par leur union les différens états de l'Allemagne sentent leur existence; & c'est surtout par la grande confiance qu'ils ont dans le caractère de Fréderic Guillaume II & dans le zèle patriotique de ses ministres éclairés, qui savent concilier l'intérêt de leur maître avec la gloire de toute la nation, que l'Allemagne est aussi libre & aussi indépendante dans toutes ses parties que dans sa totalité. Assuré de la protection & de l'appui d'une monarchie respectable, le moindre prince participe à l'éclat du corps dont il

est membre, & chaque individu y participe à proportion. Les idées s'étendent & s'élèvent; l'indépendance & la sécurité des souverains se communiquent aux auteurs; & l'Allemagne littéraire va figurer dans l'univers aussi bien que l'Allemagne politique.

Cependant il manque aux gens de lettres allemands une sorte d'encouragement plus puissant que ne le sont la faveur des princes, la protection des ministres & les rétributions des libraires; c'est d'être connus, lus par les nations étrangères. Tel est le sort des auteurs qui créent la littérature de leur nation. Le grand Corneille n'a été traduit en Italie qu'un siècle après qu'il avoit fini d'écrire & de vivre. Shakespeare n'est traduit en France que de nos jours, & il a vécu deux cents ans avant nous. Si les Italiens du siècle de Léon X & les Espagnols du siècle suivant ont été plutôt connus & traduits dans les autres pays, c'est que le Boccace, le Pétrarque, Æneas Silvius avoient déjà établi la réputation de la littérature italienne. C'est lorsqu'une langue est totalement fixée, connue, répandue, qu'on rend les honneurs dus à ceux qui ont travaillé les premiers

à la régler & à l'enrichir. Les Anglois ont eu dans notre siècle plus de moyens de répandre sur tout le globe leurs productions; & c'est surtout le caractère de leur langue qui leur donne cet avantage. On a dit avec raison que parmi les causes de l'universalité à laquelle la langue françoise étoit parvenue, l'une étoit sa pauvreté. Je ne pourrois dire en un seul mot quel est le caractère de la langue angloise qui l'a rendue aujourd'hui presque aussi universelle que l'est la françoise. Mais voici ce qu'en dit le plus célèbre des grammairiens anglois, Mr Harris: " Nous autres Bretons, dit-il, nous avons été „ de très-grands emprunteurs, comme notre „ langue bigarrée le prouve assez. Nos ter- „ mes de belle littérature prouvent qu'elle est „ venue de la Grèce. Nos termes de musi- „ que & de peinture prouvent qu'ils sont ve- „ nus de l'Italie. Nos phrases de cuisine & „ de guerre montrent que nous avons pris ces „ arts des François. Nos phrases concernant la „ navigation prouvent qu'elle nous a été en- „ seignée par les Flamands & par les peu- „ ples de la basse Allemagne. Les différentes „ sources de notre langue pourroient être la

„ cauſe qu'elle manque ſi fort de régularité & „ d'analogie. Cependant nous avons l'avantage „ de compenſer ce défaut. Ce qui nous man- „ que du côté de l'élégance, nous le gagnons „ du côté de l'abondance. A cet égard peu de „ langues peuvent être trouvées ſupérieures à „ la nôtre (a)". Nous ne diſputons pas cette richeſſe à la langue angloiſe; mais nous devons ajouter à ce que dit Mr Harris, que la langue angloiſe n'ayant presque point d'inflexion, point de diſtinction de genres, très-peu d'articles, ayant la moitié des mots tirés du françois, les étrangers qui s'établiſſent à Londres ſont bientôt en état d'écrire plus que paſſablement l'anglois, comme ont fait de nos jours Mrs Cavallo & Baretti, l'un Napolitain, l'autre Piémontois; & l'on ſait bien que Mr Herſchel, Hanovrien, écrit auſſi en anglois. Dans tout un ſiècle on ne cite pas un ſeul étranger établi en Allemagne qui ait fait imprimer une feuille de ſa compoſition en allemand. Cela fait auſſi qu'en France, en Italie, en Eſpagne, & ſurtout en Allemagne on traduit plus facilement les livres anglois qu'on ne traduit hors de l'Allemagne

(a) *Grammaire univerſelle.* p. 408 & 409.

les livres allemands. On ne doit pas s'étonner par conséquent si ces derniers sont moins connus. Un Allemand qui sait le latin ou le françois parvient en quelques jours à comprendre l'anglois; mais un Anglois, encore qu'il sache le françois & le latin, ne parvient qu'avec peine à comprendre l'allemand. La langue allemande, fort supérieure à l'angloise par sa régularité, son analogie, sa force même, puisqu'elle compose plus facilement des mots très-expressifs, est beaucoup plus difficile que ne l'est l'angloise. Mais l'analogie qu'on trouve dans ses inflexions & ses compositions de mots, soulage à la longue ceux qui s'y appliquent.

On nous objectera sans doute que sur cinq ou six mille ouvrages allemands qui paroissent aux foires de Leipsic chaque année, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui soient originaux & nouveaux; que la plupart ne sont que des traductions, des compilations, des reproductions d'anciens ouvrages avec quelques préfaces & quelques notes. Mais que l'on regarde les catalogues des livres qu'on imprimoit en France du temps de Richelieu & même de Colbert; qu'on parcoure les vieux journaux an-

glois, & l'on verra qu'il n'en étoit pas autrement de la France & de l'Angleterre dans les premiers luftres de leur littérature. Au refte, il eft certain que dans les fciences, foit démonftratives, foit expérimentales, l'Allemagne a contribué & contribue actuellement à leurs progrès autant ou plus qu'aucune nation; que dans la philofophie fpéculative il n'y a aujourd'hui ni Anglois, ni Efpagnol, ni Italien, ni François qui égale la profondeur des philofophes allemands; que dans l'hiftoire & la politique l'Allemagne a des écrivains qui ne cèdent point aux plus célèbres Anglois. On ne diffimulera pas que le théâtre allemand n'égale ni le françois, ni l'anglois; mais on verra qu'à cet égard l'Allemagne eft comparativement à l'Angleterre & à la France ce qu'étoit Rome en comparaifon d'Athènes. Mais l'Allemagne qui par les raifons que nous avons indiquées ne peut égaler les nations voifines dans ce genre, a fait cependant plus que n'a fait l'Italie romaine dans le temps qu'elle étoit le centre des pays policés & connus. Il y a eu & il y a à Vienne, à Manheim, à Hambourg des auteurs dramatiques qui peuvent être comparés finon aux Grecs, certaine-

ment aux trois Romains qui nous font reftés, à Plaute, Térence & Sénèque.

Nous venons de dire que l'imagination n'eft pas la partie dominante du génie allemand; & nous n'avons pas diffimulé que la méthode ordinaire de l'éducation nationale, excellente à plufieurs égards, n'eft pas en tout fens favorable à cette faculté de l'efprit humain; & que le commerce, la tolérance, le mélange des nations facilitent de jour en jour le progrès des facultés fpirituelles. Plus de voyages, plus de promenades, plus d'exercices du corps, & moins de théorie y contribueront de même. Mais hafarderons-nous ici une penfée dans laquelle la voix unanime de tous les gens de lettres vivans en Allemagne, & qui ne font pas totalement allemands, nous confirme? C'eft que les Allemands s'étant trop tôt flattés d'être parvenus au fommet du Parnaffe, & d'être la première nation de l'univers, cette préfomption mettra un obftacle aux progrès qu'ils pourroient encore faire.

ARTICLES

ARTICLES
A SUPPLÉER DANS CET OUVRAGE.

ACH ARC ARN

L'article de Mr ACHARD (Tom. I. p. 186.) demanderoit beaucoup d'additions; car ce célèbre physicien a fait & continue de faire des expériences très-intéressantes, & donne gratuitement des leçons publiques auxquelles assistent plus de trois cents étudians.

Mr d'ARCHENHOLTZ a inséré dans une gazette littéraire ce que nous ignorions (p. 207) sur les raisons qui lui firent quitter le service de Prusse ([a]). Quelles qu'ayent été ces raisons, il est certain que le changement d'état de ce gentilhomme a donné à l'Italie un détracteur injuste, à l'Angleterre un panégyriste outré, à l'Allemagne un bon écrivain.

ARND (Jean Godefroi) né à Halle en 1737, y fit ses études, & entra dans une maison bourgeoise comme précepteur. Il devint

(a) V. *Neue Litter. und Volk. Zeitung.* Octob. 1790.

ensuite maître d'école à Arensberg dans l'île d'Oesel, d'où il passa en 1748 à Riga pour être co-recteur d'un collége de cette ville. Il y employa ses loisirs à éclaircir l'histoire de la Livonie. La Chronique qu'on a de lui est en deux volumes in-folio; quoiqu'il ne l'ait poussée que jusqu'à 1762. Il mourut en 1767, âgé de quarante ans. *Adelung.*

AUGUSTIN (Fréderic Sigismond) diacre à l'église de St Nicolas de Berlin, est né dans cette ville en 1738. Une dissertation imprimée & quelques soins donnés à l'édition d'une paraphrase du nouveau Testament d'Érasme ne suffiroient peut-être pas pour faire placer cet ecclésiastique dans l'histoire de la Prusse; mais le catalogue qu'il a rédigé d'une grande bibliothèque, en y joignant des annotations remplies d'érudition & de saine critique, prouve qu'il est profondément versé dans l'histoire de la littérature ancienne & moderne. Nous avons vu avec d'autant plus de satisfaction la manière dont Mr Augustin écrit en latin, que quelques écrivains, étrangers au pays dont nous parlons, prétendent qu'en Saxe on écrit le latin mieux

qu'en Prusse. J'oserai avancer que ce diacre berlinois écrit dans cette langue aussi bien que les professeurs des universités de la Saxe électorale & de la basse Saxe. La bibliothèque dont il a rédigé le catalogue, de concert avec un autre savant ecclésiastique (Mr Schmid), a été achetée par le roi, & unie à la bibliothèque royale. V. ROLOFF. *Suppl.*

BARDOU, (Émanuel) né à Bâle en 1744, d'un Languedocien fabricant de bas, qui ne pouvant jamais espérer d'être à Bâle maître fabricant, vint à Potsdam, & quelques années après à Berlin. Ses deux fils se destinèrent aux arts. Émanuel apprit à modeler sous Sigibert Michel, sculpteur françois, qui avoit remplacé Adam. Il alla avec lui en 1770 à Paris, où il connut le frère de Sigibert, nommé Clodion, sculpteur estimé, & il en étudia la manière. De retour à Berlin, il modela à la fabrique de porcelaine & fit à son choix la statue équestre de Fréderic II, qui eut plus de succès qu'il n'auroit fallu pour son intérêt. Car cette statue, haute d'environ un pied quatre pouces, trouva tant d'approbation par l'atti-

tude & la ressemblance que l'artiste avoit parfaitement saisies, qu'elle fut contrefaite. Ces copies colportées, malgré leur imperfection, eurent un débit prodigieux, au préjudice de celui qui avoit le moule original & parfait. Celles que le sculpteur jeta en métal (dont une fut envoyée à la Haie à la princesse d'Orange, les autres achetées par des connoisseurs, & envoyées à Paris, à Moscou & en Saxe) ne perdront pas de leur prix après que la grande statue équestre que le roi régnant va faire ériger à son prédécesseur sera contrefaite ou répétée en petit. Ce sculpteur étant allé en Russie en 1777 pour voir son frère, il y fit quelques ouvrages. Revenu à Berlin, où il avoit laissé sa famille, il continua à modeler, tant de grandes que de moyennes figures. On a vu de lui à l'académie de Berlin différentes pièces très-bien exécutées. Mais dans un pays où il n'y a ni religieux ni religieuses qui fassent travailler pour leurs églises & leurs couvens, & où la noblesse n'est pas riche, ce n'est que le souverain qui fait faire des statues en marbre; & ces commissions ne sont pas fréquentes.

BARDOU (Paul Joseph) né à Bâle en 1746, frère cadet du précédent, vint à Berlin qu'il n'étoit encore qu'enfant. Il étudia au collége françois, ainsi que son frère, & apprit de le Sueur à dessiner & à peindre. L'approbation qu'eurent ses ouvrages à Berlin, à Leipsic, à Francfort sur l'Oder, à Breslau, le détermina d'aller exercer son talent à Varsovie, à Moscou, & à Pétersbourg, où il fit d'après nature le portrait de l'impératrice régnante & ceux d'une foule de seigneurs & de dames. Après sept ou huit ans d'absence il revint à Berlin en 1788. Il ne s'étoit encore fait connoître que comme peintre en pastel; mais il peint à présent également à l'huile des portraits & des sujets d'histoire.

BARON (Ernest Gottlieb) célèbre joueur de téorbe, né à Breslau, est mort vers l'an 1770 au service du roi de Prusse. Nous n'avons pas compris dans notre plan ces artistes musiciens; mais Baron étoit auteur, Mr Marbourg, dans ses Mémoires pour servir aux progrès de la musique, rapporte trois ou quatre traités de ce joueur d'instrumens à cordes, qui d'ailleurs

dès l'an 1727 avoit publié des recherches historiques sur le luth. *Hamberger.*

Bass (Henri) fils d'un chirurgien de Brème, né en 1690, étudia la médecine & la chirurgie. Il fut reçu docteur à Halle en 1713, & la même année il fut fait professeur. Il est mort âgé de soixante-quatre ans, en 1754. On a de lui en latin une dissertation sur la manière de traiter la fistule à l'anus, & des observations *Medico-chirurgicæ;* en allemand des instructions sur le bandage, & différentes expériences.

Belair (Mr de) fils d'un banquier de Paris dont les affaires ont mal tourné, prit le parti des études, & s'appliqua au génie. Il étoit capitaine d'artillerie dans la légion de Maillebois au service de Hollande. Ayant été réformé, comme tant d'autres, il fut réduit à la moitié de sa paye. Il en reçut le capital: il le joua dans l'espérance de le doubler, & le perdit. Il vint à Berlin en 1786, croyant trouver de l'emploi convenable à ses talens. Je ne sais si l'on fit des difficultés de lui accorder les conditions qu'il vouloit, ou si c'est parce que les

expériences qu'il proposa de faire ne réussirent pas bien; mais après avoir passé deux ans à Berlin dans la plus fâcheuse détresse, il en partit, se plaignant de ce que la jalousie de quelques officiers d'artillerie l'avoit empêché d'y être établi. Pendant son séjour ici il publia des Lettres sur la Hollande, des Réflexions sur une lettre du marquis de Montalembert, & un Essai général sur plusieurs branches d'administration, où l'on trouve des faits intéressans, des réflexions très-justes. Une partie de ces ouvrages n'ont paru que dans la gazette littéraire de Berlin, au rédacteur de laquelle il les abandonna ([a]). Mais il fit imprimer en 1787 un ouvrage dédié à S. M. prussienne, sous le titre de *Nouvelle Science des Ingénieurs*, qui certainement offre des leçons utiles à tous ceux qui se destinent au génie.

C'est dommage que Mr BERNOULLI, qui devint académicien de Prusse avec pension à l'âge de dix-neuf ans en 1763, (étant né en 1744, & non en 1741, comme on l'a imprimé à la pag. 254. Tom. I.) ait été attaché à l'astronomie. Quoiqu'il y ait travaillé avec succès,

([a]) V. cette gazette de l'an 1787.

ſon génie le portoit à l'hiſtoire littéraire & à la géographie. Peu de ſavans ont plus de connoiſſances des auteurs qui ont fleuri vers le milieu du ſiècle & dans ces derniers temps, & des établiſſemens littéraires qu'on a dans toute l'Europe. La collection des voyages de différens auteurs, en ſeize volumes petit in-8°, moyennant la table qui forme le dix-ſeptième volume eſt très-utile aux voyageurs & aux amateurs de l'hiſtoire littéraire. La Deſcription de l'Inde par le jéſuite Tieffenthal, dont Mr Bernoulli donna une édition magnifique, ſurtout en françois, eſt en trois volumes in-4°. C'eſt un ouvrage claſſique, qui ſervira ſurtout à compléter la Géographie de Buſching, qui ne s'étend pas hors de l'Europe.

Bertrand (Louis) profeſſeur de mathématiques à Genève, a reſté trois ans à Berlin pour ſe perfectionner ſous Mr Euler, chez lequel il logeoit. Il fut reçu membre de l'académie en 1754 avec Mr le chevalier de Cogolin & Mr Lehmann. Il s'étoit fait connoître par des ouvrages de minéralogie. Mais on a de lui le *Développement nouveau de la partie élé-*

mentaire des mathématiques, en deux volumes in-4°, (Genève 1778.) & un mémoire dans le recueil de l'académie.

Il y a un autre savant de ce nom, Mr Élias Bertrand, ministre, auteur d'un excellent ouvrage sur les montagnes, qui est aussi membre de la même académie; mais il n'est qu'externe, & n'a jamais été à Berlin.

Bettkober (Henri Sigismond) sculpteur, né en 1746, fils d'un jardinier berlinois qui dans son métier étoit une manière d'artiste (*Kunstgærtner*), avoit commencé à travailler sous Sigibert Michel, & il étoit entretenu par le roi. Sigibert ayant quitté Berlin & n'étant pas d'abord remplacé, son élève Bettkober alla s'exercer chez le graveur Schmidt. Comme la nature du pays ne donne guère occasion de travailler en marbre, Mr Bettkober fait ses figures ordinairement en plâtre. On a de lui les bustes du célèbre général Winterfeld, & du poëte Gellert, plus célèbre encore que ce brave général, & un mausolée que les héritiers d'un marchand, nommé Schütze, ont fait ériger à l'église de St Nicolas.

Mr Biester vient de traduire *le Jeune Anacharsis* de Mr l'abbé Barthélemi : ce qui nous prouve de plus en plus qu'il aime mieux donner à la littérature allemande des ouvrages étrangers que de donner, comme il pourroit le faire, des ouvrages allemands à la littérature étrangère. Le journal dont il est à présent le seul rédacteur, semble soutenir sa réputation ; & les pièces intéressantes qu'il offre, commencent à être citées par des auteurs non allemands.

Blanckenbourg (Fréderic de) né dans une terre noble de sa famille près de Colberg en Poméranie, servit dans un régiment de dragons à Luben en Siléſie. Il demanda & obtint son congé en 1771 avec le rang de capitaine dans l'armée. Il se livra totalement à son goût pour la littérature, & s'établit à Leipsic. Trois ans avant de quitter le service il avoit donné un Essai sur les romans, ensuite un petit roman, qu'il intitula *Mémoire pour servir à l'histoire de l'empire d'Allemagne & des mœurs des Allemands.* En 1781 il entreprit la traduction de la Vie des poëtes anglois de Samuel Johnson. Il a fourni au Magasin de Mr

Adelung quelques pièces ſur la langue & la littérature allemande.

Blasche (Jean Chrétien) fils d'un miniſtre luthérien de la principauté de Jauer en Siléſie, où il naquit en 1718, étudia à l'univerſité de Jéna; il y devint profeſſeur extraordinaire de théologie & recteur d'une école. Il a publié beaúcoup de programmes latins tendant à éclaircir des paſſages de la bible, & quelques autres ouvrages en langue vulgaire, particulièrement ſur les prophètes.

Mr Pierre François de Boaton, outre les autres ouvrages dont il eſt fait mention pag. 268 & 269, a traduit les Idylles de Gesner en vers françois, (Berlin 1775, & Copenhague 1780) & vient d'achever la traduction du poëme de *la Mort d'Abel* du même auteur.

Boehme (Charles Guillaume) peintre ſaxon qu'on attira de la fabrique de porcelaine de Misnie à celle de Berlin en 1762, a beaucoup contribué, dit-on, à la perfection de cette belle manufacture.

Boehme (Jean Gottlob) jurisconſulte & hiſtoriographe célèbre, fils d'un aubergiſte de Wurzen, né en 1717, fit ſes études à l'école de Pforte en Saxe, puis à Leipſic. Il fut, en ſortant de l'univerſité, précepteur des deux frères barons de Zedlitz en Siléſie, enſuite d'un Mr de Loſs qui fut après miniſtre d'état en Saxe. Bœhme, après avoir dirigé deux éducations particulières, donna des leçons publiques en qualité de maître-ès-arts à Leipſic, où après la mort de Jœcher, auteur d'un dictionnaire hiſtorique, il devint profeſſeur d'hiſtoire. En 1766 il obtint une chaire de droit public à Utrecht. Il revint quelques années après en Saxe, où il fut conſeiller de cour & hiſtoriographe. Il eſt mort en 1780. Ses ouvrages ſont preſque tous en latin.

Boehmer (Jean Benjamin) né en 1729, fils d'un apothicaire de Lignitz en Siléſie, profeſſeur de médecine & de chirurgie à Leipſic, où il mourut en 1753, a publié des diſſertations & des programmes.

Mr Borrelli (Tom. I. p. 283 & 284) a adreſſé en 1789 à l'aſſemblée nationale de France

un *Examen des droits respectifs du monarque & de la nation;* & vient de lire à l'académie, en 1790, le plan d'un *Cours élémentaire des beaux arts*, avec des traités préliminaires: ouvrage auquel il travaille depuis long-temps.

BOROWSKY (George Henri) naquit en 1746 à Kœnigsberg en Prusse. Son père le destina à la théologie; mais il se tourna bientôt du côté de la physique & de l'économie politique. Il se chargea ensuite de l'éducation particulière de quelques jeunes gentilshommes, qu'il accompagna à l'université. Il fut admis dans la société allemande de Kœnigsberg, d'où après avoir passé quelques années dans la société des professeurs & des étudians, il alla en 1774 se faire recevoir maître-ès-arts à l'université de Gripswalde dans la Poméranie suédoise. Il avoit alors vingt-huit ans. Et ce n'est guère qu'à cet âge qu'on peut être en état d'enseigner publiquement. Dans la même année, 1774, à l'occasion du grade qu'il prit, il donna une dissertation latine sur *la sensation du plaisir & de l'ennui;* ensuite il entra comme inspecteur & maître dans le collége de nobles de Brande-

bourg. Mais le désir d'étendre ses connoissances dans un genre qu'il aimoit par préférence, le conduisit à Berlin, où il continua d'étudier la chimie, la minéralogie, la botanique, & les autres parties de l'histoire naturelle, en fréquentant Mrs Gerhard, Gleditsch, Bloch, Martini, & autres savans. Pendant les deux années qu'il passa à Berlin, il fit imprimer des tables systématiques sur l'histoire naturelle, générale & particulière. Le goût des tables pour l'instruction étoit déjà fort répandu dans tous les établissemens scolastiques (a). Le collége de Stargard posséda ensuite George Borowsky comme professeur d'histoire naturelle, & comme directeur d'un institut d'éducation qu'on venoit d'établir

(a) L'usage de ces tables, ou *tablettes*, & des nouvelles méthodes d'instruction, qui semble l'ouvrage d'une imagination froide & tranquille, nous est venu d'un enthousiaste moravien, que le public traitoit de fou & de visionnaire. Il l'étoit certainement à plus d'un égard. Il s'appeloit Jean Amos Comenius. Son histoire seroit ici déplacée; mais je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire qu'en 1673, année de sa mort, un Jean Seidel fit réimprimer en trois langues, en latin, en hollandois & en allemand, le *Vestibule des langues & des choses*, à Amsterdam, avec une très-grande quantité de petits tableaux, où presque tout ce qu'on raconte dans le commerce de la vie humaine est représenté. L'ouvrage est dédié par l'éditeur Seidel au magistrat de Groningue.

à Heidesheim. Mais il quitta cet emploi en 1778 pour voyager. Il alla à Strasbourg, & à Manheim, où il reçut beaucoup de témoignages d'estime. A son retour Mr le baron de Zedlitz le fit professeur d'histoire naturelle à Francfort sur l'Oder, où il travaille depuis onze ans dans son genre favori. On a de lui plusieurs volumes, sous le titre d'*Histoire naturelle, universellement utile, du règne végétal* &c. (*Gemeinnützige Naturgeschichte des Thierreichs*). Dans sa jeunesse il avoit publié quelques petits ouvrages d'agrément, savoir *l'Hermite & le Voyageur*, conte; *Menalca & Chloris.*

Borowsky (Louis Ernest) frère du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1740. Après avoir été aumônier d'un régiment, il fut fait en 1770 archiprêtre & inspecteur à Schaacken dans la Prusse orientale. Il a publié des sermons, quelques éloges funèbres, & de petits ouvrages sur la religion.

Borz (George Henri) né en 1714 à Engelstein en Prusse, étudia à Kœnigsberg; puis à Leipsic, où il est professeur de mathématiques depuis près de quarante ans. On a de lui des

programmes en latin ſur la géométrie; & ſur l'aſtronomie phyſique, & quelques-uns ſur la métaphyſique.

BOURDAIS (Sébaſtien) auteur du portrait de Fréderic II, dont nous avons fait mention dans l'avant-propos de notre hiſtoire de ce roi, eſt né à Beſançon. Étant à Berlin il fut d'abord attaché à la cour du prince Henri, ſoit comme compoſiteur de muſique, ſoit comme poëte dramatique & comme acteur pour le théâtre que S. A. R. a à Rheinsberg. Il devoit ſuccéder à Mr l'abbé de Francheville en qualité de lecteur & de bibliothécaire, lorsque cet abbé obtint un canonicat à Glogau. Cette place lui ayant manqué, il paſſa au ſervice du prince de Pruſſe, qui l'employa à compoſer de la muſique & à donner des leçons à deux princeſſes ſes filles. Il étoit alors établi à Potsdam; & c'eſt d'après les entretiens des perſonnes qui voyoient régulièrement le roi qu'il en traça le portrait. Le prince parvenu au trône le déclara inſtituteur de L. L. A. A. Outre cela S. M. le fit profeſſeur de ſtyle françois à l'académie des gentilshommes.

Mr

Mr Charles Guillaume BRUMBEY, non pas *Brumbery*, comme il eſt imprimé, Tom. I. p. 302, eſt fils d'un prédicateur de Berlin du même nom. Il a donné, outre la pièce de théâtre qu'il intitula *l'Éducation du genre humain*, pluſieurs autres ouvrages tant en proſe qu'en vers.

BRUNN (Fréderic Léopold) né à Zerbſt d'un père recteur d'école & paſteur, fut fort jeune placé comme maître dans une maiſon d'éducation à Colmar, où il traduiſit du françois en allemand, avec des remarques, l'*Hiſtoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre.* Ce travail ſemble l'avoir conduit à l'étude de l'économie politique qu'en Allemagne on appelle *ſtatiſtique*, d'un mot tiré de l'italien. Il dreſſa des tables où d'un coup d'œil l'on voit quelle eſt la population, quels ſont les revenus de chaque état. Ces tables, tirées principalement de la géographie de Buſching, comme pluſieurs autres d'autres auteurs, ont mérité l'approbation de deux ſavans, qui les ont honorées d'une préface de leur compoſition. Je doute ſi en Italie il auroit ſi facilement trouvé de pareils approba-

teurs pour sa traduction des *Nôces célestes de Ferrante Pallavicino*, livre digne du siècle dans lequel il fut fait. Mr Brunn fut appelé en qualité de professeur au collége de Joachimsthal à Berlin, où il fait également honneur à sa place & à sa patrie; quoique quelques-uns de ses discours n'ayent pas été à l'abri d'une juste critique ([a]). Sachant plusieurs langues, parlant très-bien la sienne, & s'étant distingué de bonne heure dans la partie de l'histoire, la plus convenable à ceux qui sont destinés au gouvernement, il a l'honneur d'en donner des leçons aux fils du roi.

BRUNN (Léopold Louis Guillaume) frère du précédent, né à Zerbst en 1750, a donné

(a) Voyez une lettre adressée à Mr Meierotto dans le second volume de la traduction françoise de nos *Vicende della letteratura*. Mr Brunn fait imprimer actuellement une réponse à nos observations sur un discours qu'il prononça & qu'il fit imprimer en 1789. Nous espérons qu'il avertira le lecteur de quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans ces lettres: qu'à la page 493, l. 4, il faut lire *celui*, au lieu de *la ville*, & qu'à la page 521, l. 5, en changeant un *m* en *ssi*, on imprima LOSSI, au lieu de LOM, jeune négociant de Séville, très-instruit, que Mr Brunn a peut-être connu à Berlin. Mais nous ne saurions deviner de quelle manière il soutiendra ses savantes antithèses au sujet de l'Italie, pag. 41—45, *der Preussische Staat der glücklichste*, &c.

une traduction de *l'Esprit* de Leibnitz, & une autre des *Fragmens* ou *passages contradictoires des philosophes modernes.* Ces deux traductions sont imprimées à Wittenberg entre 1774 & 1781. Il est depuis 1778 pasteur d'une église réformée allemande à Stettin. Nous ne savons pas si depuis 1781, dans laquelle année parut la quatrième partie de sa traduction des Fragmens contradictoires, ce pasteur a fait imprimer d'autres ouvrages.

BUDDÉUS (Charles François) conseiller du duc de Saxe-Gotha, & auteur de plusieurs écrits, tant latins qu'allemands, sur différens points de droit civil & public, & sur des objets de littérature, mort en 1753, étoit né à Halle, où son père qui fut ensuite professeur de théologie à l'université de Jéna, étoit alors professeur de philosophie. *Dreyhaupt*, *Jœcher*, & *Adelung*.

BURGHARDT (Godefroi Henri) né à Reichenbach en Silésie en 1705, se destina comme son père à la médecine, & donna sur cette science quelques ouvrages. Dans les premières années du règne de Fréderic II il fut fait pro-

fesseur de mathématiques & de philosophie à Brieg; & quelques années après il dut faire des recherches & des essais minéralogiques par ordre du roi. Il a traduit les *Pronostics* de Boerhaave en allemand, en y ajoutant de ses remarques. Il fit la même chose d'une histoire des rois de Hongrie. Son ouvrage le plus curieux nous semble être *Medicorum Silesiacorum satyræ*, &c, qu'il donna successivement par cahiers depuis 1736 jusqu'à 1742.

BURGSDORFF (Fréderic Auguste Louis de) descendant d'une illustre famille silésienne, fils du grand-veneur du duc de Saxe-Gotha, & d'une baronne de Stein, naquit à Leipsic, où ses parens se trouvoient en 1747. L'emploi de son père lui donna occasion de s'appliquer à une branche d'économie particulière & très-essentielle dans tous les pays civilisés, qui est celle des bois. Ayant été connu de Fréderic II, il fut fait en 1777 conseiller au département des forêts de la moyenne Marche & de la Marche uckerane. Il donna au public le premier essai dans le genre auquel il s'étoit appliqué en 1780. Trois ans après il en donna un autre, auquel

le célèbre Gleditſch fit la préface. Il a pour titre *Eſſai d'une hiſtoire complète des principales eſpèces de bois*. Il fut ſuivi de pluſieurs autres ouvrages du même genre, & tous fort eſtimés des connoiſſeurs. La réputation qu'il ſe fit dans une branche d'économie ſi utile, ſi néceſſaire, détermina le roi régnant à employer ſes talens à l'inſtruction d'une claſſe de perſonnes deſtinées à la conſervation & à l'amélioration des forêts. Mr de Burgsdorff, qui demeuroit auparavant à ſa terre de Tegel, devenue célèbre par les ſoins du propriétaire cultivateur, vint s'établir à Berlin, où il fut fait conſeiller privé, enſuite grand-forêtier de toute la Marche électorale, & membre de l'acacadémie des ſciences. Il donne dans cette capitale des leçons publiques aux forêtiers & à tous ceux qui ſe deſtinent à l'économie rurale. Il a pour cela une penſion de huit cents écus. C'eſt un exemple des plus dignes d'être imité par les gens de qualité qui ne ſe ſentent pas portés au ſervice militaire, lequel d'ailleurs philoſophiquement parlant n'eſt certainement pas préférable à la grande & noble culture des terres. On ſera curieux de ſavoir que Thierry de Burgsdorff,

noble silésien, un des ancêtres du gentilhomme forétier, a été dans le quinzième siècle professeur, & en 1459 recteur de l'université de Leipsic, ensuite évêque de Naumbourg, & auteur entr'autres ouvrages de plusieurs discours académiques qu'il publia sous le titre d'*Orationum Scholasticarum liber* (a).

L'article BUSCHING étoit imprimé lorsque ce savant géographe, attaqué d'une hydropisie dont il ne semble pas espérer de revenir, publia l'histoire de sa vie avec beaucoup de détails intéressans. Cette biographie fourniroit matière à une longue addition, mais ne changeroit rien à ce que nous avons dit de cet auteur très-célèbre. J'ajouterai cependant qu'il commença à composer sa Géographie lorsqu'il étoit à Gœttingue en 1751; qu'il fut chargé de la rédaction des articles géographiques d'un journal, & que l'exemption des payemens du port de lettres lui épargnoit 800 écus, c'est-à-dire plus de 3000 livres de France par an (b).

(a) V. Hanke *de Silesiis indigenis eruditis*; Jœcher *Gel. Lexicon*; Gauhe *Adels-Lexicon*.

(b) V. ci-après l'art. MUNCHHAUSEN.

En d'autres temps ſa correſpondance lui coûta quelquefois plus de mille écus.

CALLENBERG (Caſpar) né dans le comté de la Mark en 1678, profeſſa la théologie à Munſter, à Paderborn, à Trèves & à Aix-la-Chapelle. Mort en 1742. Il a fait une *Apologie de la primauté du pape* & de l'immunité eccléſiaſtique: ouvrage qui ne feroit pas fort applaudi préſentement, pas même dans la Weſtphalie.

Mr le baron de CARMER a été créé chevalier de l'ordre de l'aigle noir depuis la publication de l'article qui le concerne, Tom. I. p. 315—317. Le nouveau Code va inceſſamment ſortir de la preſſe. Ce ſera en comparant ce code avec celui qui a paru dans les premières années de Fréderic II qu'on pourra juger des progrès qu'a faits dans ce ſiècle la philoſophie légiſlative. *V.* CARMER, COCCÉJI, SUAREZ.

CATEL (Samuel Henri) prédicateur catéchiſte à l'égliſe réformée françoiſe, & profeſſeur de langue hébraïque, eſt né à Berlin vers 1755. Il étudia au collége françois; mais il ne cultiva pas moins la littérature allemande. Outre dif-

férentes autres traductions qu'il a données d'ouvrages françois & anglois, il vient d'en donner une des Fables de La Fontaine, qui fera beaucoup d'honneur à la langue allemande, & par conséquent à l'auteur.

CATHERINE II n'a pas seulement composé les ouvrages que l'on a cités Tom. I. p. 326, & la *Bibliothèque pour les grands-ducs Alexandre & Constantin*, ses petits-fils, mais elle a donné en 1786 & 1787 plusieurs autres ouvrages écrits avec beaucoup d'esprit & de goût, tels qu'*Obidah*, conte oriental, la comédie intitulée *le Schamon sibérien*. Il a paru depuis peu une de ses lettres, adressée au prince de Ligne, d'un ton de plaisanterie qui auroit fait honneur à Fréderic II. Cette grande & heureuse princesse écrit avec la même élégance & la même facilité l'allemand, le françois & le russe.

CATTEAU (Jean Pierre) né à Angermunde, où son père, François réfugié d'origine, étoit juge d'une petite colonie de sa nation. Après quelque peu de grammaire qu'il apprit dans sa ville natale, il vint en 1779 pour continuer ses

études au collége françois de Berlin & au séminaire qu'on venoit d'y joindre, parce qu'il se destinoit à l'état ecclésiastique. A peine sorti du séminaire, il publia un ouvrage de vingt-cinq à trente pages *sur la vie de Renée de France, duchesse de Ferrare*, dont la mémoire est aussi révérée des calvinistes qu'elle l'est peu des catholiques. L'église françoise des réformés de Stockholm ayant demandé à ceux de Berlin un pasteur, on recommanda Mr Catteau, qui occupe ce poste depuis près de dix ans, non-seulement à la satisfaction de sa colonie, mais de toute la république des lettres de Suède. Il a travaillé & travaille à faire connoître ses productions littéraires aux nations étrangères, & dans une langue que les Suédois préfèrent à celle de leurs voisins. L'ouvrage de Mr Catteau, intitulé *Bibliothèque suédoise*, offre des choses dignes d'être connues; & il intéresse à proportion que les ouvrages dont il donne l'extrait sont intéressans. Il faudroit sans doute qu'il eût à rapporter des ouvrages singuliers par des idées étranges, tel que celui de Swédenborg, ou qu'il y en eût de fort solides, comme ceux de Linné. Mr Catteau, lorsqu'en 1789 il voya-

gea en Allemagne & en Suiſſe, fit imprimer à Lauſanne un Tableau général de la Suède, en deux volumes in-8°: ouvrage utile & très-bien fait.

L'article COCCÉJI (T. I. p. 336 & ſuiv.) a déplu, dit-on, à des perſonnes qui s'y trouvent intéreſſées. Nous ne ſaurions pourtant y changer une ſeule ligne. Car quant aux ancêtres, nous ſommes très-aſſurés que le père du grand-chancelier a été profeſſeur à deux ou trois univerſités, comme nous l'avons dit, & qu'il fut créé baron en 1713 par l'empereur Charles VI. Nous ne ſaurions douter non plus qu'il ne fût de la famille de ce Jean Cock ou *Coccei*, dont parle Jœcher dans ſon *Dictionnaire des ſavans.* Dans un ſiècle philoſophique, en 1791, Meſſieurs de Coccéji aimeroient-ils mieux être petits-fils d'un chambellan ou d'un maréchal de cour ignoré à deux lieues de ſa réſidence, que d'un ſavant, d'un juriſconſulte célèbre, & petits-neveux d'un eccléſiaſtique philoſophe (a)?

(a) V. ci-deſſus les *Réflexions*.

Cogolin (Joseph Cuers, chevalier de) avoit servi dans la marine pendant dix-sept ans, malgré les maux qu'il éprouvoit toutes les fois qu'il se trouvoit sur mer. Il quitta enfin ce service en 1744, & se voua tout entier à la poësie, & voyagea. Étant déjà connu par des traductions heureuses de quelques morceaux de Virgile & d'Ovide, lorsqu'il vint à Berlin, Mr de Maupertuis, qui lui fut utile dans bien des affaires, le fit agréger à l'académie en même temps que Mr Louis Bertrand & le physicien Lehmann. L'auteur du nouveau Dictionnaire, qui loue les talens de ce chevalier, dit que "les „ égards qu'il croyoit dus à sa naissance le ren- „ doient délicat, difficile, & quelquefois épi- „ neux". Il auroit pu ajouter que pour soutenir son rang, ayant peu de fortune, ou peu d'économie, il laissa des dettes partout où il fit quelque séjour. Il est mort en 1760.

Colini (Côme) né à Florence, y fit ses premières études, & alla les continuer à l'université de Pise, où il se lia d'amitié avec un certain Cheli, étudiant à la même université. Cheli devint amoureux d'une religieuse de la

maiſon Malaspina, & Colini l'aida pour l'enlever du couvent. Cette aventure l'obligea apparemment de s'expatrier, & il vint à Berlin. Ses parens ſachant qu'il ſe trouvoit ici avec Cheſi, ne lui envoyoient plus de ſecours. Il étoit logé chez la veuve Moulines; & il devint ami & compagnon du fils (*V.* MOULINES.), qui lui apprit le françois, & le propoſa à Mr de Voltaire, qui vouloit s'attacher quelque jeune homme capable de lui ſervir de ſecrétaire. Mr Colini partit avec le poëte disgracié, & demeura ſix ou ſept ans avec lui. L'électeur palatin le prit à la recommandation du philoſophe de Ferney, le fit ſon bibliothécaire & ſecrétaire de l'académie que ce prince venoit de fonder à Manheim, où il eſt toujours. Le premier ouvrage qu'il fit imprimer eſt un discours ſur l'hiſtoire de l'Allemagne, qui parut en 1761. Un an après il donna un précis de l'*hiſtoire du Palatinat.* Mais la pièce qui intéreſſa le public plus que les deux précédentes, quoique le ſujet en ſoit infiniment moins important, eſt une diſſertation ſur le prétendu *cartel* que Charles Louis, électeur palatin, envoya au *vicomte de Turenne.* Cependant Mr Colini s'appliqua particulière-

ment à la minéralogie, objet principal de l'académie palatine dont il eſt ſecrétaire. Il publia en françois quelques ouvrages ſur cette partie; & il fournit actuellement des mémoires ſur les mines d'argent qui ſe trouvent dans le Palatinat, & ſur d'autres ſujets d'hiſtoire naturelle. Il eſt étonnant qu'un Florentin qui à vingt ans ne ſavoit que ſa langue & le latin de l'école, ait pu enſuite faire des ouvrages en bon françois, & à ce qu'il paroît, même en allemand.

Mr CONRAD, prédicateur de la cour, naquit en 1738 à Berlin, où ſon père a éte pendant quarante-ſix ans régent de claſſe au collége de Joachimsthal. Après qu'il eut achevé ſes études, en 1759, à l'univerſité de Francfort ſur l'Oder, il entra chez Mr le comte de Finckenſtein, miniſtre d'état, en qualité d'inſtituteur de ſes fils, dont il accompagna l'aîné à l'univerſité de Halle. *V.* le reſte dans le Tom. I. p. 342.

Mr CRICHTON (Tom. I. p. 346) a écrit une hiſtoire des Memnonites qui ont des éta-

bliſſemens conſidérables en Pruſſe, & qui ſe font eſtimer par leur induſtrie dans l'agriculture autant que les hernouthes le ſont par leurs manufactures.

CRUGER (Jean Daniel) archidiacre à Perleberg dans la Marche de Brandebourg, a traduit ou paraphraſé le premier livre de la *Geneſe*, qu'il intitula *Traduction réelle &c.* C'eſt par conſéquent une eſpèce de cosmogonie. On a de lui une réponſe à cette queſtion : *s'il eſt mieux de jeter les peuples dans de nouvelles erreurs, ou de les laiſſer dans les anciennes?*

CRUGER (Théodore) ſavant eccléſiaſtique, fils d'un marchand poméranien, naquit à Stettin en 1694. Il étudia dans ſa ville natale, puis à l'univerſité de Jéna avec ſon compatriote Buddéus, enſuite à Halle. Thomaſius, qui vivoit encore, lui permit un libre accès dans ſa bibliothèque, de laquelle Cruger, par reconnoiſſance, rédigea & publia dans la ſuite le catalogue. Après quelques autres emplois qu'il eut dans la Luſace, il fut ſur le point d'avoir une place de paſteur à Stettin en 1721; mais

le ministère de Berlin s'y opposa; parce que le candidat avoit étudié à Wittenberg. Cruger continua à être employé dans la Lusace jusqu'en 1735. Il fut alors fait surintendant ecclésiastique à Chemnitz en Saxe, & prit deux ans après le doctorat à Wittenberg, à l'âge de quarante-quatre ans. Il mourut en 1751, après avoir donné en latin plusieurs ouvrages sur l'histoire ecclésiastique, & sur la théologie morale. *Adelung.*

CRUGOT (Martin) né à Brême en 1725, chapelain du prince de Carolath-Schœnaich dans une province de la Silésie, est auteur du *Chrétien dans la solitude*, ouvrage qui a eu beaucoup de succès, malgré le socinianisme qu'il respire. Le zélé & orthodoxe Sturm composa son *véritable Chrétien dans la solitude* pour l'opposer au Chrétien solitaire de Crugot.

CUNINGHAM (Edmond François) naquit en Écosse vers 1742 d'une famille illustre. Son père, frère cadet d'un duc de Cuningham & colonel dans les troupes écossoises, ayant été impliqué dans les guerres civiles de sa patrie en faveur du prétendant, passa en Italie, & s'ar-

rêta pendant la guerre de 1744 & 1748 à Plaisance, où il fit élever son enfant. Ne jugeant point à propos de lui faire porter le nom de Cuningham, il ne le nomma que du nom de la ville de Kelso ou Kalso, où il l'avoit eu. De Plaisance le colonel Cuningham s'étant transféré à Parme après que l'infant Don Philippe y fut établi, le jeune Kalso, que les Italiens appeloient *Calsa* ou *Calza*, montra beaucoup de goût & de disposition pour la peinture, & en apprit les principes à l'académie que le nouveau souverain venoit de fonder dans sa résidence. Il se forma sur les grands ouvrages de Coreggio & du Parmeggiano. En 1757 & 1758 il alla à Rome, & il étudia la manière de Battoni & de Mengs dont il ne fut pourtant pas grand admirateur. A Naples il étudia soigneusement les ouvrages de Solimene & de Corrado, & travailla sous Francesello. Il retourna en Lombardie, & connut aussi l'école vénitienne. Mr du Tillot, favori du duc de Parme, rappela Calza dans cette ville, où il ne s'arrêta que quelques années. En 1764 il alla en Angleterre, où il gagna beaucoup par son art, aussitôt qu'il eut donné des marques de son

ſon habileté. Ce fut furtout à l'occaſion du voyage du roi de Danemark en Flandre & en France que Mr Calza ſe fit connoître. Car il peignit à Dunkerque ſi promptement & avec tant de reſſemblance en grandeur naturelle le monarque danois, qu'une foule de courtiſans, & plufieurs ſeigneurs & princes voulurent avoir leurs portraits du pinceau de ce peintre. Peu de temps après il hérita des biens conſidérables, tant de ſon père que de ſa mère. Ces héritages le jetèrent dans la diſſipation. Des revers de fortune cauſés ſoit par ſon genre de vie, ſoit par des entrepriſes qui l'entraînèrent dans des dépenſes énormes (puisqu'il ne s'agiſſoit pas de moins que de bâtir tout un quartier à neuf dans la ville de Londres,) l'obligèrent de ſe retirer en France vers l'an 1777. Un nouvel héritage qu'il recueillit après la mort d'un héritier fiduciaire qu'un de ſes parens avoit nommé, le fit retourner à Londres, d'où les pourſuites de ſes anciens créanciers l'obligèrent encore de s'éloigner. Il en partit avec la ducheſſe de Kingſton, avec laquelle il vint pour la première fois à Berlin entre 1781 & 1782. Cette dame, qui avoit de grands biens

en Russie, vouloit y aller vivre & les partager avec cet artiste, qu'elle présentoit comme gentilhomme & comme son compagnon de voyage. Ce fut alors probablement qu'au lieu de Calza il prit le nom de *Cuningham.* Le goût pour les arts l'enleva à la duchesse de Kingston. Il s'associa à Pétersbourg avec le premier peintre de l'impératrice, nommé Bromston. Celui-ci étant mort au bout de quelques mois, avant d'avoir pu faire obtenir, comme il avoit espéré, une pension à son associé, Mr Trombara, premier architecte de la cour, voulut aussi l'associer à ses travaux. Mais Cuningham ne trouvant pas que le climat de Pétersbourg & la manière d'y vivre lui convinssent, dégoûté outre cela par la lenteur des payemens, en partit avec des passe-ports de l'envoyé d'Angleterre en 1784, & vint à Berlin. Le docteur Baylies, qui l'avoit connu à Londres, lui fit naître l'idée d'établir ici un commerce de gravures, pour lequel le peintre pouvoit lui-même fournir les desseins; puisqu'il peignoit avec succès non moins l'histoire que le portrait. Moyennant la protection du duc Fréderic de Bronswic qui lui fit voir le roi de près, il commença par pein-

dre Fréderic II, ſans que ce monarque s'en apperçût. Le duc d'Yorck, évêque d'Osnabruck, ſe trouvoit alors aux revues, qui furent très-brillantes. Mr Cuningham conçut l'idée de repréſenter ſur un grand tableau le roi, le prince de Pruſſe, le duc d'Yorck, & tous les généraux qui ſe trouvoient auprès de lui. Ce tableau, d'une très-grande compoſition, remporta le premier prix à l'académie de peinture, & vient d'être gravé par un très-habile artiſte, Mr Clemens, que le peintre attira à ſes frais de Copenhague. L'académie de peinture ayant pris conſiſtance ſous le règne préſent & par le zèle du miniſtre qui en eſt le curateur, (*V.* Heinitz.) Mr Cuningham préſenta en 1789 un autre tableau, auquel fut également adjugé le premier prix.

Denso (Jean Daniel) né dans la Poméranie ultérieure au Nouveau-Stettin, eſt profeſſeur & recteur d'une grande école de Wismar dans le Mecklenbourg. Il s'eſt beaucoup occupé de phyſique; de minéralogie. La traduction qu'il a donnée du ſuédois de la *Minéralogie* de Walerius eſt eſtimée. Celle de l'*Hi-*

ſtoire naturelle de Pline ne l'eſt pas autant, quoiqu'utile. Elle fut ſuivie d'un dictionnaire pour expliquer les mots dont Pline s'eſt ſervi, *Pliniſches Wærterbuch.*

DUNCKER (Daniel Jean) recteur de l'école, enſuite paſteur d'une égliſe de Salzwedel, a donné quelques programmes de ſuite, ſous le titre de *Maître d'école* (*Schulmann*) en 1774 jusqu'à 1777. Il écrivit depuis l'hiſtoire d'un ancien couvent de la ville où il eſt établi.

EHRENREICH (Jean Éberhard Louis) né à Francfort ſur le Mein en 1722, fut élevé & inſtruit à Caſſel, & y étudia ſurtout la chimie. Après quelques voyages qu'il fit en France & en Angleterre, il devint médecin à la cour de Suède. Le prince qui l'y avoit appelé étant mort, il ſe retira à un petit bien qu'il avoit près de Stockholm, & s'occupa de chimie & d'économie. Il retourna à Stockholm, & y établit une fabrique de faïence, qu'il céda à ſon beau-fils, pour aller en établir une ſemblable à Stralſund. Enſuite il s'arrêta quelque temps à Danzic, en 1769, lorsque la flotte ruſſe y paſſa; & il y fabriqua du vinaigre con-

centré, comme un préservatif contre la peste. De Danzic il se transféra à Kœnigsberg; & il établit pour une troisième fois une fabrique de poterie, (*Erdwaaren-Fabrique*,) pour laquelle il obtint un privilége de Fréderic II en 1775. Il faisoit en même temps des expériences sur la poudre antiseptique; & il a donné sur tout cela des mémoires qui sont imprimés. En 1778 il publia une dissertation sur l'utilité & la culture de l'herbe *patience*. Ce médecin potier vit encore. Quoiqu'on l'accuse de trop entreprendre, on ne lui dispute pas un grand talent; & l'on a vu qu'il a réussi en beaucoup de choses.

Els (Jean Henri) pasteur de la religion réformée dans un village près de Brandebourg, naquit à Zerbst en 1733. Étant recteur d'une école de Magdebourg, il donna des programmes en latin sur *les vicissitudes de la physique* avant & après Bacon de Verulame.

Fallois (Joseph de) auteur d'une *École de fortification*, imprimée à Dresde en 1768, & d'un *Traité de castramétation*, imprimé à Berlin en 1771, est né à Strasbourg, ou du moins dans l'Alsace. Après avoir servi dans les trou-

pes de quelque prince de l'empire, il passa au service de Prusse vers l'an 1770. Fréderic II lui ayant ou promis ou fait espérer des avancemens, que probablement le zèle ou la jalousie de quelques officiers traversèrent, Mr de Fallois, alors major-ingénieur à Magdebourg, en écrivit au roi, pour solliciter l'accomplissement de ce qu'on lui avoit promis. Ne recevant point la réponse qu'il attendoit, il demanda au général qui commandoit à Magdebourg la permission d'aller à Zerbst pour voir sa femme & ses parens. De là il écrivit de nouveau à Fréderic avec une vivacité qui déplut à ce roi; & sur cela il eut son congé, & alla servir en Russie. Mr de Fallois fut encore moins content de ce service qu'il ne l'avoit été de celui de Prusse. Il revint à Berlin en 1789. Il n'a pas encore obtenu les conditions qu'il demande; & en attendant il vit à Zerbst. Un de ses fils est lieutenant dans un régiment d'infanterie au service du roi.

Fischbach (Charles Fréderic) né à Berlin, où il est employé au directoire général des finances en qualité de secrétaire, travaille

depuis 1781 à un journal qui embrasse toutes les branches de l'économie politique, & qui ne regarde cependant que les états prussiens. C'est une topographie économique.

FISCHER (Jean Adolphe) peintre en miniature à Berlin, naquit à Magdebourg en 1752. Son pére, relieur de livres, vouloit le fixer au même métier. Le jeune homme en travaillant à plier des feuilles, observoit les gravures qui s'y trouvoient; & son talent pour la peinture se développa avant qu'il eût vu un seul peintre manier le pinceau. En attendant il gagnoit quelques écus à peindre à la plume de grandes lettres sur les livres des marchands. A Magdebourg il ne trouva rien qui méritât son attention, hormis dans les cabinets de Mr Guischard, frère du célèbre Quintus Icilius, & du conseiller Muller. Mr de Busch, qui a de jolis tableaux, ne les laisse pas voir facilement. Mais Fischer apprit qu'à Salzthal, près de Wolffenbuttel, il y avoit une riche galerie; & ce fut là qu'il se forma le goût en examinant des chefs-d'œuvre des peintres italiens & flamands, de Titien, de Raphaël, de Wandick, de Vander-Werf.

FLEISCHER (Jean Laurent) professeur à l'université de Francfort, mort en 1749, a laissé plusieurs ouvrages sur le droit de la nature & des gens, & sur le droit féodal. *Jœcher.*

FLOEGEL (Charles Fréderic) né en 1729, enseigna la philosophie dans une école de Jauer sa patrie, jusqu'à ce qu'en 1774 il fut fait professeur de philosophie dans un collége de nobles à Lignitz. Il dut cet avancement à un livre qu'il intitula *Histoire de l'entendement;* ouvrage plus érudit que philosophique, qui peut-être n'égale point ceux qu'ont donnés à peu près sur le même sujet Isaac Iselin, Mr Meiner, & quelques autres avant & après Flœgel. Cependant cet ouvrage a eu du succès dans l'étranger. Un professeur de l'université impériale de Pavie, nommé Ridolfi, l'a traduit en langue italienne; & il a pris de là occasion de donner aux Italiens quelques notices de la littérature allemande. Au reste Mr Flœgel, mort depuis deux ans, est connu & estimé en Allemagne par un genre de littérature fort à la mode, qui est la *pédagogie.* On a de lui plusieurs écrits sur les abus qui se sont introduits dans les écoles, &

fur la manière de les corriger. Il a écrit auſſi fur la philoſophie d'Épicure d'après Batteux; il a travaillé à des journaux, & a donné en quatre petits volumes *l'Hiſtoire de la littérature comique*, qui paſſe pour un de ſes meilleurs ouvrages. L'on eſt étonné qu'en vivant dans de petites villes de province, ce profeſſeur ait pu avoir tant de livres & raſſemblé tant de notices fur un objet qui ſemble réſervé à ceux qui vivent dans de très-grandes capitales.

Floerke (Jean Erneſt de) né à Magdebourg, fut fait profeſſeur de jurisprudence à Halle en 1730. Il profeſſoit furtout le droit canon, fur l'utilité duquel il donna quelques diſſertations écrites en allemand. Le duc de Saxe-Gotha l'attira dans ſa réſidence en 1744 en qualité de conſeiller de cour & de juſtice, & lui fit expédier des patentes de nobleſſe. Dix ans après il ſouhaita de retourner à Halle, & il y fut rétabli dans les mêmes places qu'il avoit quittées; c'eſt-à-dire il fut de nouveau profeſſeur principal de droit, (*profeſſor primarius jurium*,) aſſeſſeur à la juſtice de cour & à celle des échevins. Il mourut à Nurenberg dans un voyage

qu'il fit en 1762. Son ouvrage le plus intéressant pour les amateurs de l'histoire littéraire est la Notice des auteurs ecclésiastiques qui ont été juristes. Cet ouvrage est écrit en allemand. Parmi les écrits qu'il publia en latin, on en distingue un qui roule *sur les chanoines scolastiques.*

Mr FORMEY dont nous avons donné une courte biographie, (Tom. II. p. 49—55.) est entré en 1791 dans la soixante-unième année de son ministère ecclésiastique. Quoiqu'il ait abdiqué la place qu'il avoit de pasteur, il continua cependant de prêcher comme s'il eût eu cette place. Le *Philosophe chrétien*, un de ses ouvrages qui ont eu le plus de succès, est composé des sermons qu'il avoit prononcés. Il a fait exactement ce que le célèbre P. Valzecchi, professeur à l'université de Padoue, fit à peu près dans le même temps lorsqu'il cessa de prêcher regulièrement les carêmes. Les deux ouvrages de ces deux auteurs ont beaucoup de rapport entr'eux, quoique l'un soit d'un théologien catholique & dominicain, l'autre d'un ministre de la religion réformée, père de famille. Ce philosophe octogénaire est non-seu-

lement secrétaire de l'académie comme il l'étoit déjà en 1746; mais aussi depuis 1788 directeur de la classe philosophique. Nous avons su trop tard qu'un très-grand nombre d'articles de l'Encyclopédie de la première édition de Paris sont de lui, & que l'abbé de Gua de Malve ayant dès l'an 1742 formé le premier plan de l'Encyclopédie que Diderot & d'Alembert exécutèrent ensuite, avoit recherché Mr Formey pour travailler à ce grand ouvrage.

Si jamais on entreprend de donner les vies des membres étrangers de l'académie de Berlin pour les unir au présent ouvrage, les *Souvenirs* que Mr Formey a publiés, & ceux qu'il publiera probablement encore, fourniront les principaux renseignemens, & serviront de guide pour s'en procurer de plus détaillés.

FORSTER. Cet article (pag. 57) est incomplet. Il faut y ajouter que Mr Forster père étudia au collége de Joachimsthal à Berlin, où il y a des bourses fondées pour des étudians polonois qui professent la religion réformée, & qu'il continua ses études à l'université de Halle. Étant ministre à un village près de Danzic, il

fut appelé en Ruſſie en 1763 pour diriger une nouvelle colonie que la cour envoyoit à Sawatow. Depuis il vécut quelques années à Pétersbourg, conſervant néanmoins ſa cure de Naſſenhof, à laquelle il renonça en 1766 pour aller en Angleterre, où il fut profeſſeur à l'académie privée de Warrington dans la province de Lancaſtre. Il avoit quitté cette place, & vivoit à Londres comme particulier lorsqu'en 1772 il s'embarqua avec le célèbre capitaine Cook, conduiſant ſon fils avec lui. L'hiſtoire de ce fils, ſur le mérite duquel il n'y a qu'une ſeule voix, ne ſeroit pas moins intéreſſante que celle du père, & elle ſeroit plus édifiante & plus conſolante. Mais quoique Mr George Forſter ſoit depuis quelques années, ainſi que ſon père, membre externe de l'académie des ſciences de Berlin, ſon article n'entre point dans le plan de cet ouvrage. Il eſt né à Naſſenhof; & il étoit déjà profeſſeur à Caſſel lorsque le père eſt venu s'établir à Halle. Il eſt à préſent conſeiller privé à Maïence.

Frentzel (Charles Henri) conſeiller de guerre depuis le mois de Mars de l'année cou-

rante 1791, secrétaire du roi au département des affaires étrangères & dans la chancellerie d'état, & secrétaire de la commission économique de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Bernau en 1758 d'un père fabricant de drap. Après les premières instructions qu'il reçut dans sa ville natale, il étudia trois ans à l'université de Halle, où il s'attacha particulièrement au professeur Semler & à un historiographe suédois, nommé Thunmann. Il voulut ensuite entendre quelques-uns des professeurs d'économie & de droit public de Gœttingue, & surtout Mrs Schlœtzer, Putter & Beckmann. Il débuta comme écrivain par quelques traductions d'histoires & de quelques ouvrages d'agrément, & par des essais critiques & philosophiques qui sont insérés dans la Bibliothèque des gens de goût, dans les Éphémérides de la littérature & du théâtre. Depuis qu'il est employé, il paroît vouloir se borner à des ouvrages analogues à ses emplois. Étant attaché à un très-savant & très-zélé ministre, il peut se procurer des matériaux précieux pour des ouvrages historiques & politiques qu'il médite.

Freyberg (Fréderic Gottlieb) né d'une famille saxonne d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres, étoit employé comme secrétaire dans la chancellerie de la chambre de guerre & des domaines à Magdebourg, lorsque Mr le comte Fréderic Guillaume de Schulenbourg-Kænnert en fut fait président vers l'an 1771. Il avoit des connoissances historiques; & se trouvant honoré d'avoir pour chef un homme très-estimable par ses qualités personnelles & issu d'une famille des plus anciennes & des plus illustres qui soient dans les états du roi de Prusse, il entreprit d'en écrire l'histoire généalogique, à laquelle il travailla dans les loisirs que lui laissoit son emploi; & il l'acheva en 1779. L'ouvrage n'est pas imprimé. Nous avons eu occasion de le voir en manuscrit; & il nous paroît tel que nous oserions conseiller à la personne à qui l'auteur a consacré ce travail, de le livrer à la presse.

Georgi (Nicolas) né en Suède, mort vers 1783 après avoir été médailleur du roi de Prusse, étoit élève d'un célèbre médailleur de la cour de Stockholm, nommé Hedlinger. Il ne paroît pas que Georgi, dont on a pourtant

quelques belles médailles, ait égalé ni son maître suédois, ni le Juif Abramson, Berlinois, qui lui a succédé lorsqu'il retourna en Suède.

Glasbach (Christian Benjamin) né à Magdebourg en 1726, devint un assez habile graveur à Berlin sous le célèbre Schmidt. Il a des fils qui ont appris de lui la gravure, & qui travaillent, comme le père, pour des libraires.

Goecking (Léopold Fréderic Gunther) né à Gruningen en Souabe en 1745, fit connoître ses talens à Halberstadt par quelques poësies qu'il publia en 1772, & qui furent suivies de quelques autres pièces. Il se maria fort jeune avec une personne qu'il aimoit passionnément. Les sentimens qu'il avoit pour elle lui dictèrent des odes qu'il donna au public sous le titre de *Chants de deux amans*. Depuis-lors Mr Gœcking fut regardé comme un auteur sentimental. Aussi dans toutes les collections de poësies qui paroissent périodiquement en Allemagne sous le titre de *Magasin*, de *Museum*, d'*Almanach des Muses*, on trouve quelques pièces de lui. Il fut quelque temps secrétaire de l'administration à

Elrich, petite ville prussienne du comté de Hohenstein dans la Thuringe. Un écrit qu'il publia sur *le droit de la chasse* déplut à quelque prince ecclésiastique qui aimoit ce divertissement, souvent nuisible aux cultivateurs. L'auteur essuya pour cela des désagrémens qui le déterminèrent à chercher de l'emploi dans d'autres pays. Mais la persécution diplomatique cessa; & Mr Gœcking eut à Magdebourg une place plus digne de lui que n'étoit celle qu'il avoit à Elrich.

Goldbeck (Jean Fréderic) né à Insterbourg, aumônier d'un régiment d'infanterie à Graudenz dans la Prusse occidentale, a travaillé surtout à faire connoître la littérature de son pays, c'est-à-dire de la Prusse proprement dite. Cet aumônier a rendu de bons services à tous les savans voyageurs qui se sont adressés à lui. Sa *Topographie prussienne*, dont la première partie parut en 1785, passe pour être faite avec beaucoup d'exactitude. Malgré ces pénibles ouvrages il à aussi écrit sur l'éducation des enfans, & composé des cantiques.

Goldenhagen (Eustache Moritz) surintendant général des églises réformées de la principauté de Minden, a publié une traduction des tragédies de Sophocle en 1777, à peu près dans le même temps que Mr Prevost donnoit celle d'Euripide. Mais il paroît que le traducteur allemand n'a pas eu autant de succès que le françois. Mort vers l'an 1786.

Gomperz (ci-devant Léon, juif, à présent chrétien avec le nom de Louis) naquit à Metz en Lorraine l'an 1748. Il reçut d'abord l'instruction que l'on donne à tous les juifs: c'est de leur faire lire le vieux Testament & le Talmud. Mais il apprit le latin d'un maître chrétien. Il fut copiste chez un bailli, ensuite chez le directeur d'un bureau qu'on appelle *du vingtième;* puis il entra dans un grand comptoir de négocians juifs à Kœnigsberg. Il consacroit à la lecture des anciens & à l'étude de la philosophie les heures de loisir que le commerce lui laissoit, & il alloit le soir assister à des leçons particulières de quelques professeurs. En 1771 il fit un tour en Danemark, dans le Holstein, & vint à Berlin, où il fit connoissance avec plu-

sieurs savans & artistes. De retour à Kœnigsberg, il s'associa à une autre compagnie de commerce, dont il eut la direction. Il est actuellement employé dans la banque d'Elbing. S'étant fait baptiser, il embrassa la religion luthérienne. Il n'écrit ni sur le judaïsme, ni sur le christianisme, ni sur la philosophie comme a fait Mendelsohn & comme fait Maimon, ni sur la physique & sur l'histoire naturelle comme font les docteurs Herz & Bloch, mais sur la littérature, & sur le théâtre particulièrement. Avant de se faire chrétien il avoit adressé, en 1781, une lettre en françois à Fréderic II *sur la langue & la littérature allemande.*

GONTHARD (Charles de) capitaine & architecte au service de Prusse, naquit à Manheim en 1738. Son père le conduisit à Bareuth, où il apprit le dessein sous un nommé Sempier. Le margrave le fit voyager à ses frais. Mr de Gonthard alla en France, où il se perfectionna sous Blondel. Il suivit depuis le margrave de Bareuth & son épouse dans le voyage qu'ils firent en Italie, en Sicile & en Grèce. Après la mort de ce prince le margraviat de Bareuth étant

réuni à celui d'Anſpach, Mr de Gonthard, âgé alors de vingt-ſept ans, vint chercher de l'emploi auprès de Fréderic II, à qui probablement la margrave ſa ſœur l'avoit recommandé. Le roi l'employa effectivement, tant aux ouvrages qu'il fit faire à Sans-Souci, que dans d'autres qu'il ordonna à Potsdam. A Berlin la bibliothèque royale, les tours de la place des gendarmes ont été bâties d'après les deſſeins que cet architecte a donnés. Ces bâtimens ne ſont pas d'un bon goût. Mais comme l'on ſait que le roi faiſoit toujours quelque changement aux deſſeins qu'on lui préſentoit, ou qu'il les choiſiſſoit lui-même dans des recueils d'eſtampes, on ne peut guère ni louer ni blâmer les architectes qu'il employoit. Mr de Gonthard a eu plus de vingt enfans d'une ſeule épouſe. Quelques-uns d'eux avoient appris l'architecture; mais les chagrins que le père eſſuya lorsque les tours de la place des gendarmes s'écroulèrent, ont dégoûté les fils de cette profeſſion; & ils ont demandé de l'emploi dans l'armée.

GRÆHL *ou* GRAHL, né dans un village près de Schwedt dans le Brandebourg, apprit

l'architecture de Bœhm & de Dietrichs. A l'âge de seize ans il obtint la place de Bœhm son maître. Il n'avoit pas vingt-cinq ans lorsqu'il bâtit deux des plus belles maisons qui soient dans la rue des tilleuls (a). Malgré le défaut qu'on trouve à ces hôtels, à cause des perrons ou escaliers externes, Græhl paroît avoir été le premier Brandebourgeois qui ait fait de grands ouvrages dans son art à Berlin & à Potsdam; car les autres de son temps étoient tous étrangers. Ses talens ne firent pas son bonheur. On avoit rebâti d'après son dessein l'église de St. Pierre en 1734, & on avoit aussi d'après son dessein commencé la tour. Le roi Fréderic Guillaume I s'avisa de la faire continuer par Gerlach, antagoniste de Græhl. La tour tomba avant d'être achevée. On accusa Græhl d'avoir sous main causé ce désastre par jalousie de métier. Il fut mis aux arrêts, & on vouloit l'enrôler comme simple soldat. On le relâcha cependant; mais il eut ordre de sortir des états du roi dans l'espace de vingt-quatre heures. Il alla à Schwedt, où le margrave le tint caché, & lui fit faire quelques desseins qui ont passé

(a) Celles des comtes Kamecke & Borck.

pour des chefs-d'œuvre. De Schwedt il alla à Bareuth, où il fut fait directeur des bâtimens. Mais le chagrin que lui causérent sa disgrâce & le triomphe de ses ennemis, l'affecta extrêmement. Il mourut d'hydropisie à l'âge de trente-deux ans, en 1740, sans que Fréderic II eût le temps de penser à lui & de le rappeler, comme il auroit fait très-probablement. *Fuessli*, *Nicolai*.

HAAS. Il y a trois fréres artistes de ce nom, tous nés à Copenhague, dont un, nommé Meno Haas, travaille à Berlin comme graveur depuis quelques années.

HÆNDEL (George Fréderic) très-célèbre compositeur de musique, naquit à Halle en 1685. Son pére, qui avoit été valet de chambre chirurgien du dernier archevêque ou administrateur de Magdebourg, étant passé dans la même qualité au service d'un duc de Saxe-Weissenfels, conduisit avec lui ce fils, qui à l'âge de sept ans tiroit des sons charmans du clavecin & d'autres instrumens à corde, sans avoir eu d'autre maître que son génie naturel. Ses

parens, qui vouloient en faire un jurisconſulte, firent ce qu'il purent pour le détourner de la muſique; mais l'enfant, né pour cet art, trouva un mauvais clavecin détraqué qu'il cacha dans ſa chambre; & lorsque tout le monde dormoit il s'y exerçoit tout ſeul. Cet apprentiſſage clandeſtin dura quelques mois. On lui permettoit cependant de toucher les orgues dans l'égliſe. Le duc de Weiſsenfels ayant un jour entendu un air touchant, demanda quel étoit le maître qui jouoit. Ayant appris que c'étoit un enfant, fils de ſon valet de chambre chirurgien, il perſuada au père de laiſſer cet enfant ſuivre ſon inclination & exercer le talent qu'il avoit. On l'envoya à Halle, & on le mit ſous un maître nommé Zachau, pour qui à l'âge de neuf ans Hændel compoſoit déjà de la muſique. En 1696 le père ſachant qu'il y avoit à Berlin un grand opéra, & un maître de chapelle, nommé Attilio, y envoya le jeune muſicien, qui fit ſous ce maître des progrès très-rapides. De Berlin le jeune compoſiteur alla à Hambourg; y ayant épargné quelqu'argent il voyagea en Italie, où il demeura ſix ans. De retour en Allemagne, il compoſa à Hanovre un *Te Deum*, que l'éle-

ćteur George I lui ordonna pour célébrer la paix d'Utrecht. Hændel avec la permiſſion de l'électeur alla à Londres, & oublia la promeſſe qu'il avoit donnée de revenir à Hanovre. Mais George, devenu roi d'Angleterre, oublia à ſon tour l'infidélité de ſon maître de chapelle, & le reprit à ſon ſervice. Hændel ſe fit à Londres une réputation éclatante, qui lui valut beaucoup d'argent, lui attira beaucoup de louanges, & beaucoup d'envieux. Il s'y fit même des ennemis par un ton d'orgueil qu'il ne put jamais quitter, & ſe brouilla avec d'autres profeſſeurs de ſon art. La belle voix de Farinelli fit un peu négliger le génie de Hændel, qui alla chercher des reſſources à Dublin, où il compoſa des *oratorio* à la manière des Italiens. Ce genre de compoſition n'étant pas encore connu en Angleterre, trouva d'abord plus de contradiction que d'applaudiſſement. Mais dès qu'on eut entendu ſon *Meſſias*, les contradictions firent place aux applaudiſſemens; & Hændel devint depuis-lors l'oracle, le dieu de la muſique chez les Anglois. Il eſt mort en 1759. Le docteur Pearce, évêque de Rocheſter, lui fit ériger un monument dans l'abbaye de Weſtminſter. On trouve

ſa vie écrite en anglois par Mr Burnay, & traduite en allemand par Mr Eſchenbourg, le même qui a traduit avec tant de ſuccès les œuvres de Shakespeare. Nous avons cru que ce grand maître de muſique devoit avoir place dans *la Pruſſe littéraire*, puisque Dreyhaupt l'a placé parmi les écrivains de Halle, & Mr Adelung dans ſon *Dictionnaire des ſavans*. Les pièces de muſique compoſées par Hændel ont été recueillies & publiées en 1761 à Hambourg par Matheſon.

HAUCHECORNE (Fréderic Guillaume) paſteur à l'égliſe françoiſe de Berlin, & un des maîtres du ſéminaire de la colonie, auteur de quelques ouvrages pour ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe, naquit en 1753 à Bareuth, où ſon père, natif de Berlin, d'une famille réfugiée, fut d'abord attaché au théâtre du margrave, enſuite lecteur de Madame la margrave, ſœur de Fréderic II roi de Pruſſe. Conduit à Berlin dès ſon enfance, Mr Hauchecorne fit ſes études au collége françois, & ſe deſtina au miniſtère de l'évangile. S'étant marié avec une des filles de Mr Formey, il établit chez lui une penſion

qui eſt devenue une eſpèce de collége de nobles par le nombre & la qualité des penſionnaires, auxquels le roi accorda la permiſſion de porter un uniforme ſemblable à celui des élèves de l'école militaire. Ses connoiſſances en plus d'un genre le mettent en état de diriger parfaitement cette jeuneſſe. Mr Hauchecorne dirige en même temps une école de jeunes filles de ſa colonie. Parmi les ouvrages qu'il fait imprimer pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on eſtime principalement ſes Recueils de morceaux choiſis des meilleurs auteurs françois.

Mr le baron de Heinitz, miniſtre d'état, chef & curateur auſſi zélé que généreux de l'académie des beaux arts, (Tom. II. p. 176 & 177) a été fait chevalier de l'ordre de l'aigle noir en 1790. Il vient d'être chargé par le roi régnant de faire exécuter en bronze une ſtatue équeſtre de Fréderic II.

Henne (Éberhard Siegfried) jeune & habile graveur, né dans un village de la principauté de Halberſtadt en 1759, avoit été deſtiné à la théologie; mais ſon penchant pour les arts l'emporta; & à l'âge de vingt ans il apprit les

premières règles du dessein à Leipsic; ensuite à Berlin, où il vint en 1780; & il ne tarda pas à se distinguer. Après plusieurs autres ouvrages, qui sont pour la plupart des portraits, il grave maintenant le Sacrifice d'Iphigénie, peint par Vanloo.

Hermbstædt (Sigismond Auguste) docteur en médecine & administrateur de l'apothicairerie royale de Berlin, naquit en 1758 à Erfurt, où jusqu'à l'âge de dix-sept ans il fit son cours ordinaire aux écoles de la ville. Dès qu'il fut en état de se décider pour une profession, il se voua à la pharmacie, & surtout à la chimie, dont il alla apprendre les principes & la pratique à Langensalze, à quelques lieues d'Erfurt, chez un apothicaire très-célèbre, Mr Weidleb. Il entendit des leçons & observa les opérations chimiques pendant deux à trois ans. De retour à Erfurt il étudia chez lui, presque sans maître, la médecine, & se fit quelques années après recevoir docteur. Avant d'être décoré de ce titre il avoit déjà donné quantité d'extraits raisonnés pour la Bibliothèque chimique de Mr Crell. Il vint à Berlin en

1785, & se lia bientôt avec tous les principaux médecins & apothicaires de cette capitale, surtout avec Mr Stelle & Mr Klaproth, ainsi qu'avec Mr Meyer de Stettin, & entra en correspondance avec des chimistes françois & anglois, entr'autres avec Mr La Metherie & Mr Kyrvan. En 1786 il donna le premier volume de ses essais de physique & de chimie. Le second volume ne parut que trois ans après. Son habileté étant reconnue, il obtint une pension du roi en 1790, & eut l'administration de l'apothicairerie de sa cour, attenante au château royal. Il travaille depuis quelque temps à une nouvelle bibliothèque de chimie, dont on a déjà quatre volumes in-8°.

L'imprimeur Unger a publié une seconde édition des *écrits publics* de Mr le comte de Herzberg, dont nous avons fait mention à la page 236 & 237 du Tom. II. Ce ministre a constamment suivi le plan qu'il s'est proposé depuis 1781, qui est de traiter dans les assemblées publiques de l'académie quelque matière littéraire ou politique, & de donner en même temps un abrégé historique des principaux évé-

nemens de l'année qui a précédé; ce qu'il a fait avec la même noble franchise qu'il a montrée pendant le règne de Fréderic II. Il a lu dans l'assemblée publique de l'académie du 1 Octobre 1789 un mémoire sur la troisième année du règne de Fréderic Guillaume II, où il prouve *que le gouvernement prussien n'est pas despotique.* Le 30 Septembre 1790 (quatrième année du règne de ce monarque) il en a lu un autre *sur la noblesse héréditaire.* Le dernier de ces discours a fait sensation en France, où le bruit s'en est répandu, & a attiré à Mr le comte de Herzberg des critiques amères, outrageantes & non méritées, dans des gazettes & des journaux de Paris. Ce ministre a été trop occupé pendant le cours des années 1789, 1790 & 1791 des négociations importantes qui ont été sur le tapis entre la Prusse, la Porte ottomanne, les cours de Vienne, de Pétersbourg, de Suède & de Varsovie, pour pouvoir vaquer avec son assiduité ordinaire à des travaux littéraires & académiques. Il a négocié & conclu dans le fameux congrès de Reichenbach le traité connu du 27 Juillet 1790, par lequel l'empire ottoman a été sauvé, & son existence en Europe

a été conſervée. On ſait pourtant par des traditions verbales, devenues aſſez publiques pour qu'on en ait fait quelque mention dans le courier du bas Rhin & dans le journal politique de Mr de Schirach, que des circonſtances dont Mr le comte de Herzberg n'a pas été le maître, ont été cauſe que ce traité de Reichenbach, d'ailleurs ſi important, a été plutôt honorable pour la monarchie pruſſienne que favorable à ſes intérêts particuliers. On en trouvera peut-être un développement dans le troiſième volume des *écrits publics* de ce miniſtre infatigable, qui paroîtra apparemment lorsque la tranquillité générale ſera rétablie. On peut s'attendre à y trouver des écrits & des correſpondances qui ont eu lieu au ſujet de la négociation de Reichenbach, de Siſtowe, ſur le maintien de l'équilibre dans l'orient & dans le nord, ainſi que ſur les affaires mineures, mais très-bruyantes de Danzic, de Liége, &c, qui ont occupé le public curieux depuis la révolution de Hollande.

HIMBOURG (Chrétien Fréderic) libraire à Berlin, eſt connu par des entrepriſes hardies

qui tantôt ont eu du ſuccès, tantôt lui ont attiré des affaires. Ce libraire eſt né à Halle; & il eſt peut-être redevable au climat du cercle de la Saale de cette liberté d'eſprit qui l'a diſtingué parmi ceux de ſa profeſſion. S'il a eu du bonheur dans ſes entrepriſes, il a auſſi montré de l'intelligence dans le choix des ouvrages qu'il a fait traduire, & du goût dans l'exécution typographique. Quoiqu'il ne ſoit point imprimeur, il règle comme éditeur le format, choiſit le caractère, & fournit le papier. On ne lui diſpute pas le mérite d'avoir contribué aux progrès de la librairie berlinoiſe.

Holland (George Henri, baron de) naquit en 1742 à Roſenfeld dans le Wurtemberg, où ſon père étoit paſteur. Il étudia à Tubingue la théologie, qu'il quitta enſuite pour s'appliquer aux mathématiques; & à l'âge de vingt-un ans il publia des lettres critiques ſur la méthode de calculer en ontologie de Mr Plouquet. Le duc de Wurtemberg le donna pour précepteur ou ſous-gouverneur au prince Fréderic Eugène ſon fils, & lui deſtina une chaire à l'univerſité de Tubingue. Mais la ſœur de ce prince étant

devenue grande-ducheſſe de Ruſſie, l'impératrice Catherine II donna à ce profeſſeur le titre de baron & le rang de capitaine. Il vivoit cependant à Lubben en Siléſie, où étoit le régiment du prince ſon élève, qui étoit au ſervice de Pruſſe. Mr de Holland s'y maria, quelque dangereux que ſoit l'état du mariage pour un homme d'étude qui vit dans une garniſon & attaché à un jeune prince. En 1782, le prince avant de paſſer au ſervice de Ruſſie voyagea en Italie, où nous connumes Mr le baron de Holland. Il nous parut un homme d'un grand mérite, tel que les ſavans Berlinois l'ont trouvé généralement. En 1772 il avoit fait imprimer à Lauſanne deux petits volumes de réflexions philoſophiques ſur le *Syſtème de la nature*, c'eſt-à-dire contre l'auteur d'un ouvrage qui porte ce titre. Mr Bernoulli a publié la correſpondance de Holland avec Lambert; & ce n'eſt pas la partie la moins intéreſſante du recueil des correſpondances de ce dernier. *Meuſel*, *Adelung*.

JONATHAS (le révér. père) capucin prédicateur à Breslau, eſt né à Brux en Bohème l'an 1730. On dit qu'avant de ſe faire moine

il avoit été housard. Ce n'est pas le seul militaire de ce siècle qui soit entré dans l'ordre des capucins. Après qu'il eut fait ses vœux, le père Jonathas dirigea toutes ses études à un but que se proposent ordinairement les prêtres de son ordre. Aussi l'ordre fournit-il à l'histoire de la prédication moderne trois ou quatre sujets, sans compter le fameux bernardin Ochin, qui ont fait époque, Jérôme de Narni, le cardinal Cassini, & l'évêque actuel de Parme, ci-devant précepteur des princes fils du duc régnant. L'éloquent capucin dont il est ici question, porta sur la chaire des dispositions très-particulières, & surpassa non-seulement ses confrères de Bohème & de Silésie, mais les autres prédicateurs dans toutes les villes où il a prêché. A Breslau au milieu de beaucoup de bons orateurs, tant luthériens que réformés, il attire une foule de protestans à ses sermons. Il n'en a fait imprimer qu'un très-petit nombre, deux en 1776 & 1777, trois en 1779: tous sur des sujets peu communs. Le plus remarquable me paroît être celui qu'il prononça à l'occasion de la paix de Teschen. C'étoit un sujet tout particulier pour un moine catholique, né sujet de l'impératrice

reine

reine de Hongrie, établi honorablement dans les états d'un prince protestant, & qui avoit vu l'une & l'autre de ses patries menacées du fléau de la guerre.

KANT. Nous avons parlé de ce philosophe très-célèbre, non-seulement dans un article particulier (Tom. II. p. 305—307.) & dans des articles concernant ses sectateurs ou ses adversaires, mais aussi dans quelques autres de nos ouvrages ([a]). Dans son article on ne sauroit dire si c'est par inadvertance de l'auteur, du copiste, ou de l'imprimeur qu'il manque une période où il étoit parlé de sa *Critique de la raison pure*, le plus remarquable des ouvrages de ce professeur. Dans l'article ÉBERHARD il s'est glissé une petite faute d'impression qui a causé du bruit; au lieu d'*abstrusités*, mot nouveau que nous hasardions, on a imprimé *obsurdités;* & un ami qui rédigea l'*errata* ne jugea pas à propos de noter ce mot.

KLEIN (Charles Gottlieb) frère de Mr Klein, conseiller à la chambre de justice, dont

(a) V. *Vicissitudes de la littérature*. Tom. II. p. 562.

nous avons parlé Tom. II. p. 337 & 338, est ministre dans un village de la Silésie, près de Breslau. Il a publié en 1771 & 1772 des prières & des chansons pour les enfans.

KLEIN (Jaques) né à Elbing en 1721, est allé en 1746 comme missionnaire à Tranquebar, où il a donné quelques écrits dans la langue du pays. On ne sait pas s'il vit encore.

KOEHLER (Jean Bernard) ci-devant professeur de langues orientales à l'université de Kœnigsberg, auteur de plusieurs dissertations latines sur les diverses éditions de la sainte Écriture & sur l'Histoire des Sarasins d'Elmacin, est né à Lubeck en 1741. On a l'histoire de ses études, des voyages qu'il fit, des emplois qu'il eut en Hollande, en Angleterre, à Lubeck, à Kiel & dans la capitale de la Prusse dans les *Notices littéraires de Prusse* de Goldbeck, Part. II. Depuis 1786 il s'est retiré dans sa patrie.

KNEBEL (Henri, baron de) attaché depuis vingt-sept ans au service de Prusse, actuellement gouverneur du prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, & capitaine à la suite du roi, est

sorti d'une famille d'Anspach, illustre à plusieurs égards. Nous avons lieu de croire qu'il a eu part à plusieurs ouvrages sur l'histoire militaire, & sur la topographie, qui ont été composés à Potsdam du vivant de Fréderic II. Il étoit alors dans le régiment des gardes.

KRATZENSTEIN (Chrétien Gottlieb) un des plus renommés professeurs de l'université de Copenhague, docteur en médecine, & cependant conseiller de justice du roi de Danemark, naquit en 1723 à Wernigerode, d'où est sorti un nombre incroyable de savans de nos jours. Il étudia à Halle, & il fut des premiers qui écrivirent en Allemagne sur l'électricité. Il embrassa dans la suite toutes les parties de l'histoire naturelle qui étoient alors en vogue, écrivant tantôt en latin, tantôt en allemand. En 1784 il donna en françois une brochure *sur l'art de naviguer dans l'air.*

KRATZENSTEIN (Jean Henri) frère du précédent, né à Wernigerode en 1728, débuta à Helmstedt comme auteur en 1751 par des *Instituts du droit civil pour les dames.* Il a

donné depuis quelques autres ouvrages sur le droit; & il est à Helmstedt assesseur de la faculté juridique, directeur de la maison des orphelins, & prévôt du monastère de Marienbourg.

Un autre Kratzenstein, parent de ces deux, est officier au service de l'électeur de Maïence.

KRAUS (Chrétien Jaques) professeur de philosophie pratique à Kœnigsberg, naquit en 1753 en Prusse. Il étudia aux universités de Gœttingue & de Halle, & fut reçu à cette dernière maître-ès-arts. Avant d'être professeur public dans la capitale de sa patrie, il avoit été quelque temps précepteur des comtes de Kayserling. On a de lui entr'autres ouvrages une traduction de l'anglois de l'*Arithmétique politique* par Arthur Young.

KRAUSE (Jean Christophe) né dans le comté de Mansfeld en 1749, est professeur de philosophie à Halle depuis 1787, & auteur de plusieurs ouvrages historiques. Il avoit été colaborateur de Bertram, qui écrivit l'histoire de la maison & de la principauté d'Anhalt. Il donna ensuite une introduction à l'histoire de

l'empire, & un abrégé hiſtorique de la guerre qui précéda la paix de Weſtphalie. Il avoit commencé un ouvrage périodique ſous ce titre: *l'Ami allemand des citoyens* (*der Deutſche Bürgerfreund*); mais il ne l'a pas continué. On a de lui quelques diſſertations en latin ſur des ſujets d'hiſtoire du moyen âge.

LANGENAU (Louis Guillaume de) gentilhomme octogénaire, parut comme auteur dès l'an 1736; mais depuis vingt-cinq ans il n'écrit plus, ou ne fait plus rien imprimer. Il étoit jadis employé à la régence de Breslau. Marié depuis long-temps il s'eſt retiré dans des terres qu'il poſſède dans la nouvelle Marche. Outre quelques autres pièces de poëſie, dont une eſt adreſſée au grand-chancelier Jarriges, on a de lui la tragédie de Louis le ſévère, avec des remarques hiſtoriques.

LEHMANN (D. . . .) minéralogiſte & chimiſte eſtimé, fut fait membre ordinaire de l'académie des ſciences de Berlin en 1754. L'abſence, enſuite la mort de Mr de Maupertuis, & la guerre qui commença en 1756, le laiſſè-

rent dans de grandes détresses. En 1761 l'impératrice Élisabeth l'attira en Russie, où il eut mille roubles de pension. Il y est mort en 1766. On seroit curieux de savoir ce qu'est devenue la nombreuse famille qu'il conduisit avec lui à Pétersbourg, & dont Mr Busching, avec lequel il s'embarqua à Lubeck, fait mention (a).

LEHMANN (Henri Louis) né à Dietrishagen dans le duché de Magdebourg en 1754, précepteur de Messieurs de Jæcklin à Teglio, ensuite prédicateur à St Gal en Suisse, puis maître d'école à Buren dans le canton de Berne, a donné l'histoire de la famille de Jæcklin, & une notice de tous les ouvrages du célèbre Lavater jusqu'à l'an 1783.

LEHMANN (Jaques Chrétien) né à Stettin en 1726, est mort recteur d'une école à Soest dans le comté de la Mark vers 1780. On a de lui en latin quelques ouvrages de philosophie spéculative, & des dissertations sur la création du monde *ex nihilo*, & sur le baptême des enfans. *Hamberger.*

(a) *Hist. de la vie de Mr Busching*, en allemand. p. 358.

LEHMUS (Chrétien Balthasar) recteur d'une école à Soest vers 1784, dans laquelle année il eut un pareil emploi dans sa patrie à Rothenbourg sur la Tauber, est un des trois fils auteurs de Jean Adam Lehmus, recteur d'une école, & conseiller ecclésiastique à Rothenbourg.

Mr LEUCHSENRING n'a pas été aussi intimément lié avec les adversaires de Mr Lavater qu'on l'a supposé. Une déclaration qu'il adressa à Mr Schlosser, non à Mr Schlœtzer, comme il est dit Tom. II. p. 405, atteste assez sa modération & un esprit véritable de tolérance, que ceux qui écrivent contre le diacre zuricois ne montrent pas toujours. Il vit de nouveau à Berlin comme particulier depuis deux ou trois ans.

LOEPER (Chrétien) né en Poméranie, ou du moins d'un père poméranien qui a été chef d'une troupe de comédiens, se voua à la littérature sans renoncer totalement à la profession de son père ([a]). Il n'y a cependant encore joué que des rôles subalternes. Il entreprit plusieurs

([a]) V. *Schmidt*, *Chronologie du théâtre*, en allemand.

fois des feuilles hebdomadaires sous différens titres, dont un est celui-ci: *Lis-moi ou je te mange* (*Lies mich oder ich fresse dich*). Mais aucun ne fut continué. En 1762 il étoit correcteur d'une imprimerie à Vienne. De là il se transféra à Leipsic, où il se tourna du côté des sciences économiques. *Meusel.*

Lucanus (Jean Henri) conseiller à la chambre de justice de Halberstadt, a donné des mémoires pour servir à l'histoire de cette principauté, dont une partie a été imprimée en 1778, & l'autre en 1784.

Mr Meierotto, quoique professeur d'éloquence & attaché à la classe philologique de l'académie, est très-versé dans l'histoire naturelle. Outre le mémoire fort curieux & très-bien écrit *sur l'antiquité physique du nord*, cité ci-dessus, Tom. III. p. 5, vient de lire des réflexions non moins intéressantes sur des marais, dont le célèbre géographe Mr Robert a adressé une relation à l'académie de Berlin.

Meinert (Fréderic) fils d'un bas-officier silésien, naquit à Goellschau, village de la prin-

cipauté de Lignitz, en 1757. Il fut reçu maître-ès-arts (*philosophiæ magister*) en 1783 à Halle, où il avoit donné la même année une histoire abrégée de l'astronomie. En 1786 il fut fait professeur extraordinaire de mathématiques. Il a fourni des articles à une feuille périodique de Halle, & s'occupe à présent d'ouvrages plus considérables.

MEINHARD (Jean Nicolas) a vécu long-temps à Berlin comme simple homme de lettres: Il avoit voyagé en Italie en compagnie de quelques jeunes gentilshommes, & il avoit acquis une assez juste connoissance des principaux poëtes italiens, sur lesquels il donna en 1763 un essai qui est encore estimé, & qu'on réimprima à Bronswic en 1774. Il traduisit de l'anglois *les Élémens de la critique* de Henri Home, & du grec l'*Histoire de Théogènes & Chariclée*, roman fameux d'Héliodore. Mort en 1767.

MELLIN (Auguste Guillaume, comte de) gentilhomme poméranien, chambellan du roi, mais qui vit dans son village de Danzicow près de Stettin, a donné au public des ouvrages

concernant l'économie & l'hiſtoire naturelle, particuliérement ſur la grande chaſſe & ſur les choſes qui en ſont l'objet. On les trouve imprimés à Berlin en 1779 & 1780. Il eſt membre de la ſociété des curieux de la nature.

Mirabeau. Cet article, qui eſt cité ci-deſſus T. III. p. 22—42, étoit imprimé depuis treize mois lorsque les nouvelles publiques nous annoncent la mort & nous tracent, tant en bien qu'en mal, le caractère de cet homme fameux. Son nom de baptême étoit *Honoré*; celui de ſa famille *Riquetti*, ou plutôt *Richetti*, originaire d'Italie. Il doit être né en 1750, puisqu'il eſt mort le 3 d'Avril 1791, âgé de quarante-un ans. Dans ce moment, le 14 Avril, un étudiant du collége de Joachimsthal, à l'examen public, vient de faire un parallèle de Cicéron, comme auteur des Philippiques, & du comte de Mirabeau. Il n'a pas oublié la maxime *Orator debet eſſe vir bonus*. Et le jeune étudiant a donné, comme on peut bien le croire, la préférence à l'orateur romain. Ce parallèle étoit annoncé depuis quelques jours par un programme imprimé dans ces termes: *Guſtavus*

Fridericus Dœllen, Mesomarch. M. T. Ciceronem, auctorem Philippicarum & comitem Mirabellum inter se comparatos dabit.

Moennich (Bernard François) né dans l'île de Rugen sur les côtes de la Poméranie suédoise en 1741, étudia à Greifswalde, où il demeura onze ans, d'abord comme étudiant à l'université, ensuite comme maître ou répétiteur, en donnant des leçons de géométrie & de langue grecque. En 1770 on l'attira au collége de Closterberge près de Magdebourg. En 1778 il fut fait professeur de physique à l'université de Francfort sur l'Oder. En 1783 Mr de Heinitz le fit faire conseiller au département des mines à Berlin. En 1789 il remplaça Mr Ferber à l'académie des sciences. Outre quelques livres élémentaires de mathématiques, on a de lui trois ou quatre ouvrages sur la mécanique, particuliérement des moulins.

Mr Moerschell ne se nomme pas François, comme il est dit T. III. p. 64, mais Daniel Éberhardt. Il est natif de Berlin. Outre son Histoire du Brandebourg, dont il a paru une

ſeconde partie, il a donné pluſieurs autres ouvrages deſtinés principalement à l'inſtruction des ſoldats & de leurs enfans. Dans un de ſes discours il examine *ſi un ſoldat pruſſien doit & peut être éclairé?* Il ſoutient l'affirmative. On a auſſi de Mr Mœrſchell, qui eſt à préſent paſteur à Zieſar, une édition de la Bible, pour les enfans, d'après la traduction de Luther, avec de bonnes remarques.

Jean Henri Daniel MOLDENHAWER eſt mort depuis peu, âgé de quatre-vingts ans.

MULLER (Jean) conſeiller intime de l'électeur de Maïence, né à Schaffouſe en 1752, s'étoit deſtiné, comme ſon père, à l'état eccléſiaſtique. Mais après avoir étudié la théologie à Gœttingue, il ſe voua à la belle littérature, & particulièrement à l'hiſtoire Il fit des études approfondies ſur les antiquités & les révolutions de la Suiſſe; & il entreprit d'en écrire l'hiſtoire en allemand, & avec un ſtyle concis tel que celui de Tacite. Le premier volume parut en 1780. L'année d'après l'auteur vint à Berlin, & y fit quelque ſéjour. Pour ſe faire

connoître de Fréderic II qui ne lisoit point d'ouvrages allemands, Mr Muller fit imprimer quelques essais historiques en françois. Le livre & l'auteur ensuite furent présentés au roi; & il fut question de l'attacher à l'académie. Avant que Fréderic se décidât de le placer & de lui faire une pension, ce savant Suisse retourna à Genève chez Mr Tronchin, d'où il étoit venu. Il est à Maïence depuis 1786. Une notice plus détaillée de sa vie & de ses ouvrages seroit ici déplacée. Nous aurons peut-être lieu de la donner ailleurs.

MUNCHHAUSEN (Ernest Friedemann, baron de) mort ministre d'état à Berlin en 1784, naquit dans la Thuringe. Nous ne connoissons qu'un auteur de cette famille très-illustre; & cet auteur, mort à l'âge de dix-huit ans en 1742, n'entre pas dans le plan de cet ouvrage. Celui dont je crois devoir ici faire mention, n'a rien fait imprimer que l'on sache, hormis quelques rapports juridiques. Mais ce ministre de Fréderic II roi de Prusse, & celui qui eut un pareil emploi dans l'électorat de Hanovre sous George II, ont beaucoup contribué aux pro-

grès des lettres en Allemagne. J'ai quelque regret qu'il n'ait pas été, comme d'autres miniſtres, agrégé à l'académie; je placerois ici ſon éloge un peu détaillé, avec un extrait de l'hiſtoire de ſa famille qu'un profeſſeur de Gœttingue a compoſée. *V. ci-après* TREUER.

OESTEREICH (Mathias) inſpecteur de la galerie de Sans-Souci à Potsdam, où il eſt mort en 1777, étoit né à Hambourg, neveu par ſa mère du célèbre peintre Kneller de Lubeck. Il avoit appris le deſſein à Dresde de Jean-Baptiſte Croni. Il voyagea deux fois en Italie, & il acquit une grande connoiſſance des tableaux. Mais lui-même n'étoit qu'un peintre médiocre. Son goût & ſon genre étoient les caricatures. On a de lui un catalogue critique des tableaux qui ſont dans la galerie de Sans-Souci.

PESNE (Antoine) premier peintre de la cour ſous les trois premiers rois de Pruſſe, naquit à Paris en 1683. Il étoit fils d'un peintre très-médiocre, & neveu d'un autre aſſez bon peintre, nommé La Foſſe. Il prit heureuſe-

ment du goût pour l'art auquel ſa naiſſance l'appeloit, & il en apprit les principes tant de ſon père que de ſon oncle, frère de ſa mère, qui étoit ſurtout bon coloriſte. La Foſſe, qui s'étoit formé à Veniſe, approuva ſans doute la réſolution de ſon neveu, d'aller ſe perfectionner en Italie. Pesne alla étudier à Rome à l'académie françoiſe, & à Naples dans l'école des Solimènes. Mais le déſir qu'il avoit de bien connoître la manière de Titien & de Georgione le conduiſit bientôt à Veniſe. J. R. Fuesli, dans ſon Dictionnaire des artiſtes, dit que Pesne connut à Veniſe le chevalier Celeſti, & qu'il profita beaucoup de ſes inſtructions. Mais ſi Celeſti mourut en 1708 comme le marque le même Fuesli, Pesne le trouva mort ou mourant; puisqu'il ne fit le voyage d'Italie qu'à l'âge de vingt-quatre ans; & cela ne put être qu'en 1707, ou tout au plus vers la fin de 1706. Car il n'alla à Veniſe qu'après avoir fait quelque ſéjour à Rome & à Naples. Les Vénitiens d'un autre côté ſont dans l'erreur s'ils croient, comme on nous l'a écrit, que le chevalier Celeſti a été fondateur de l'académie de peinture à Berlin. Celeſti ne fut jamais dans

cette ville; il ne paroît pas même qu'il ſoit ſorti de l'Italie. En ſuppoſant que Pesne l'ait connu, comment auroit-il eu de Celeſti l'idée de venir établir une académie de peinture à Berlin, où cette académie exiſtoit déjà dix ans avant que Pesne eût voyagé en Italie? Il y a cependant en cela quelque choſe qui approche du vrai. Le baron de Knyphauſen, qui fut enſuite miniſtre d'état, étoit à Veniſe du vivant de Celeſti; & il eſt très-poſſible que dans ſes entretiens avec Celeſti on ait parlé de l'académie de peinture qui s'établiſſoit alors à Berlin, & que le baron de Knyphauſen y ait enſuite fait adopter quelques idées du peintre vénitien. Mais c'eſt ſans doute ce baron qui propoſa à Fréderic I le peintre dont nous parlons. Pesne ſe trouvoit à Veniſe lorsque le baron de Knyphauſen y alla en revenant d'Eſpagne, où il avoit été envoyé auprès de l'archiduc Charles d'Autriche. Ce baron voulut avoir ſon portrait de la main de ce peintre, qui avoit déjà de la célébrité; & de retour à Berlin il le montra au roi Fréderic I. Quelques années après, Travert, peintre de la cour, étant mort, on fit venir Pesne pour le remplacer. Après la mort de Fréderic I,

Pesne

Pesne fut presque le ſeul des hommes à talens qui n'éprouva aucun changement de fortune par la réforme générale que fit alors Fréderic Guillaume I. Ce roi, qui aimoit ſa famille, quoiqu'il la traitât quelquefois rudement, n'étoit pas fâché d'avoir à ſon ſervice un bon peintre de portraits; d'autant plus que lui-même peignoit auſſi un peu dans ce genre. Il ordonna même à Pesne d'aller en Angleterre, où il fut appelé pour peindre la famille de George I. De retour à Berlin, ce peintre continua d'être bien traité de Fréderic Guillaume. Il vécut encore dix-ſept ans ſous Fréderic II, qu'il avoit merveilleuſement peint à l'âge de trois ans ([a]), & qui devenu roi l'employa beaucoup. A l'exemple du monarque, les favoris & les courtiſans ſe firent peindre eux & leurs maîtreſſes. (*V.* GOTTER.) Quoique Pesne peignît aſſez bien l'hiſtoire, comme on peut le voir dans quelques-uns de ſes tableaux & dans un pla-

(*a*) Ce tableau composé de trois figures, Fréderic, une de ſes ſœurs & un nègre, a été gravé par Cunego en 1789, chez Pascal à Berlin. On voit dans l'air & l'attitude du prince le guerrier & le conquérant. On le croiroit peint après coup vers 1746, ou en 1763, ſi l'on n'étoit pas très-aſſuré de la date du tableau.

fond du château de Charlottenbourg, il excelloit beaucoup plus dans le coloris que dans la composition. Aucun peintre n'eut l'honneur de peindre d'après nature autant de têtes couronnées. On en compte jusqu'à douze: trois rois de Prusse, le czar Pierre I, Stanislas & Auguste, rois de Pologne; le roi de Suède, père du roi régnant; deux rois d'Angleterre, & quelques autres souverains. Cet artiste paroît avoir eu un excellent caractère. Il aimoit ses parens, ses amis & les autres artistes. Il admettoit dans son attelier tous les jeunes gens qui vouloient apprendre le dessein, & dirigeoit avec douceur leurs crayons ou leurs pinceaux. Pesne n'a jamais été directeur de l'académie de peinture, comme le dit Fuesli, mais sans doute il avoit beaucoup d'influence dans la direction. Ce fut lui qui proposa & fit venir de Paris le Sueur. J'ai vu chez Mr Bardou le portrait que Pesne même a fait de le Sueur, & qu'il n'a pas pu tout-à-fait achever. Pesne, mort en 1757, s'étoit marié fort jeune avec la fille d'un peintre françois, nommé du Buisson, qu'il avoit connue à Naples. De cette femme, qui n'avoit que treize ans lorsqu'il l'épousa, il laissa trois filles, dont

une, à présent octogénaire, est religieuse à Égeln prés de Magdebourg; une autre est mariée à Vienne; la troisième est à Berlin veuve d'un nommé Joyard, maître d'hôtel du feu roi. C'est dans le logement de cette veuve que l'on voit quantité de tableaux de Pesne, & surtout son portrait peint merveilleusement par lui-même.

RAUMER (Jean George de) conseiller à la chambre de justice de Berlin, auteur de quelques petits ouvrages en françois, de plusieurs discours en allemand sur des sujets intéressans, & d'une traduction d'un ouvrage anglois d'Aikin sur cette question: *les couvens n'ont-ils pas aussi leurs avantages?* Il est né à Dessau d'une famille noble qui s'est distinguée dans le civil, aussi bien que dans le militaire au service du roi de Prusse.

Mr le comte de REWITZKY n'est pas envoyé à Naples, comme le dit Mr Augustin ci-après, pag. 153; & il n'est plus en Angleterre en qualité d'envoyé, comme nous l'avons dit ci-dessus Tom. III. p. 224; mais il vit à Lon-

dres en ſimple particulier, ayant obtenu d'être déchargé de ſa commiſſion.

Mr le docteur RICHTER, conſeiller au collége ſupérieur de médecine à Berlin, eſt petit-fils de Chrétien Richter à qui l'apothicairerie de la maiſon des orphelins de Halle doit ſa réputation par des remèdes qu'il a inventés ([a]).

Mr RIEM, ci-devant miniſtre au grand hôpital de *Fréderic* à Berlin, non de luthériens ſeuls, comme il eſt dit ci-deſſus à la page 232, mais de luthériens & de réformés, eſt depuis chanoine honoraire d'une collégiale à Herford en Weſtphalie. Il a écrit auſſi ſur la peinture des anciens. Il donne depuis 1787 avec Mr Fiſcher de Halberſtadt un journal qui a pour titre *Progrès des lumières*.

ROLOFF (Chrétien Louis) médecin très-eſtimé à la cour & dans la ville de Berlin, frère cadet du ſuivant, naquit dans cette capitale, où ſon père Michel, qui ſuit auſſi, étoit déjà transféré. Il donna en 1746 un catalogue des

(a) V. *Dreyhaupt.* Tom. II. p. 696.

plantes qu'on entretenoit dans le jardin d'un docteur nommé Krause. En 1750, lorsqu'il se fit recevoir docteur à Francfort sur l'Oder, il donna une dissertation sur *la rate*.

ROLOFF (Fréderic Guillaume) théologien littérateur, dont on a des dissertations latines sur les trois noms de l'apôtre St Paul, sur les Denis tyrans de Syracuse, sur les éditions des anciens auteurs, & des remarques sur quelques ouvrages de Henri Étienne, étoit né à Mittenwalde, où Michel Roloff son père étoit alors curé ou prévôt. Il est mort âgé de vingt-sept ans recteur d'une école, professeur extraordinaire & bibliothécaire de l'université de Francfort sur l'Oder.

ROLOFF (Fréderic Jaques) frère du précédent, mort en 1788 pasteur d'une église de Berlin qui porte le titre de Jérusalem, n'a rien fait imprimer, si ce n'est quelques extraits dans des journaux. Mais cet ecclésiastique a influé & doit désormais influer dans la littérature prussienne plus qu'une foule d'autres qui ont fait imprimer des traités & des programmes.

ou des sermons. C'est lui qui rassembla cette collection de livres rares & choisis que le roi régnant a achetée pour l'incorporer à la bibliothèque royale. Nous transcrirons ci-dessous ce qu'en a dit Mr Augustin (*) à la tête du catalogue qu'il en a rédigé. *V.* AUGUSTIN *Sup.*

(*) „Jam juvenis ille magno æque ac laudabili impetu ferebatur in universum campum historiæ litterariæ, adeoque & „notitiæ librorum, quos nostri juvenes elegantiores vulgo non „sapiunt, ne nomine quidem norunt. Aluit id studium CHRIST. „GAVIUS, eo tempore Gymnasii Berolinensis conrector, qui „ipse litterator doctissimus id magno opere agebat, ut disci„plinæ suæ alumnos omni litterarum humaniorum cognitione „probe imbueret, simulque cupiditatem eis instillaret augeret„que, familiaritatem quamdam contrahendi cum scriptoribus, „qui ad intelligentiam veterum auctorum, eorumque usum cri„ticum inprimis facerent. Accessit denique exemplum & con„silium parentis Frid. ROLOFII V. D. ministri in templo Mariæ „optime meriti, qui animadvertens, quanta alacritate filius ad „optima quævis studia contenderet, præstantissimum bibliothecæ „suæ thesaurum ei reclusit, viamque ad exactam librorum co„gnitionem patefecit, munivit. Ita excultus & locupletatus, „haud multo post occasionem nactus est noster, publico speci„mine declarandi, quantum profecerit in hac arte, quæ qui„dem non in commemorandis librorum titulis versatur, sed in „eorumdem habitu & valore recte ac subtiliter definiendo, quæ„que non sine accurata diligentia & multo usu disci potest. „Namque redux ex academia Halensi factus, elaboravit indicem „bibliothecæ paternæ, quæ delectu & copia librorum, inprimis „Bibliorum rarissimorum excellebat, & nunc orbata possessore „suo divendenda erat. Qua in re talem se præstitit, ut catalo-

Roloff (George Louis) né à Berlin en 1716, étudia à Halle & à Kœnigsberg en Pruſſe. Il étoit quatrième diacre à l'égliſe de St Nicolas à Berlin lorsqu'il mourut, comme ſon aîné Fréderic Guillaume, à l'âge de vingt-ſept ans, en 1743. On a de lui un ouvrage qui inté-

„gus ille, Berolini anno CIƆDCCXLIV. 8. excuſus, claſſicam „quamdam auctoritatem adeptus ſit, & ad eum tamquam pro- „batum teſtem provocaverint Saltheniu s aliique complures, „qui de libris rarioribus commentati ſunt.

„Ex eo tempore id curæ cordique ipſi fuit, ut ſuppellecti- „lem librariam non pleniſſimam & lautiſſimam, quod quidem „res domeſticæ & ſumma in egenos munificentia nullo modo „ferebant, attamen utilitate ac raritate valde commendabilem „ſibi pararet. Cui conſilio quomodo ſatisfecerit, quamque di- „ligenter & curioſe per quadraginta annos congeſſerit, quidquid „ad augendam & ornandam bibliothecam conferret, cuivis „hunc indicem luſtranti facile conſtabit. Præterquam enim „quod complura in eo eminent, quæ mole ſua & nitore typo- „graphico ſint conſpicua, quæque non niſi magno aere redimi „poſſint, locuples etiam eſt aliis ex omni diſciplinarum genere „rarioribus atque rariſſimis operibus, illamque habet præci- „puam & ſingularem dotem, quod non modo complectatur li- „bros, qui Manutiorum, Juntarum, Stephanorum aliorum- „que ſeculi XV, typographorum opera & ſtudio prodierunt, ſed „etiam permultos ab artis typographicæ incunabulis ad annum „usque MDXX. typis deſcriptos, quorum eſt tanta raritas tam- „que inſigne pretium, ut codicibus manuſcriptis non modo „æquiparentur, ſed ex parte etiam præferantur. His accedunt „tot alii, qui alias ob cauſas, & varia, quæ ſubierunt, diſcri- „mina rerum, inventu perdifficiles ſunt & magni faciendi.

ressferoit encore plus aujourd'hui que lorsqu'il parut. Ce sont des observations sur le concile

„Neque vero raritatem modo in libris spectabat ROLOFFIUS, „neglecta bonitate; quin potius eorum inprimis rationem ha- „bebat, quibus ingenium animumque juvare & doctrinæ co- „piam augere posset. Procul enim aberat a vanitate illorum ho- „minum, qui cura & impensa conquirunt libros ad ostentatio- „nem, ceterum inter cuneos suos oscitant & in ipsis divitiis „inopes sunt, sed habuit libros, ut legeret & in usum suum „converteret; quod profecto etiam arguunt notæ litterariæ fron- „tibus librorum manu sua frequenter inscriptæ, quibus de eo- „rumdem raritate & præstantia vel ex sua, vel aliorum senten- „tia accurate decernit. In hoc studio magnum adjumentum ha- „bebat vitæ genus, quod sequebatur, & quale litteris maxime „convenit, οικουριαν nempe, quam valde amabat, secundum „Græcorum illud, φιλον οικου αριστον. Ostia scilicet Deorum ma- „jorum & minorum gentium quotidie pulsare, salutationibus „per speciem humanitatis obeundis, aut assidua & promiscua „cum aliis consuetudine tempus perdere, id ab ingenuo & ho- „nesto, suæ præsertim dignitatis viro, alienissimum esse puta- „bat, numquam, ut sapienter olim de sapiente dictum est, se „minus solum existimans, quam cum inter libros suos ageret, „numquam magis, quam cum inter homines, quibuscum nihil „loqui liceret de communibus litteris. Proinde non facile, nisi „cum muneris ratio postularet, a suavissimo suo Musarum con- „tubernio divelli se passus est. Hoc ei fuit Athenæum, hæc aca- „demia, hæ umbræ, hic habitare ipsi in votis erat, inter has „delicias consenescere.

„Neque tamen ita invigilabat thesauro suo, ut alios quos- „cumque accessu & usu arceret, sed cum percrebescente fama „bibliothecæ multi ad eam visendam confluerent, eum facilli- „mum habebant, quinimo si bona hæc secum communicari „vellent, paratissimum. Id inprimis ei accidit valde gratum &

de Trente, où il montre les suites bonnes & mauvaises qui en sont résultées pour l'église ro-

„ honorificum, quod illustrissimus Comes de Revitzky, quondam in Borussia, nunc autem Neapoli legati Cæsarei munere „ fungens, cum ante aliquot annos Berolini commoraretur, haud „ dedignatus sit, iterum iterumque eum convenire, hunc apparatum non sine admiratione & voluptate lustrare, de re litteraria, præsertim de auctoribus classicis, eorumque primariis „ editionibus docte cum eo colloqui, denique hortari eum, ut „ illorum κειμηλιων publicaret recensionem criticam, qualem „ quod attinet græcos & latinos auctores, quibus illustrissimi „ Comitis bibliotheca splendet, ipse hic non minus dignitate, „ quàm doctrina & humanitate conspicuus vir jam ediderat. „ Tanti litteratoris suffragium omni reliqua commendatione prius „ est, & si quid umquam movere Roloffium potuisset, cœptum „ consilium de edendo bibliothecæ suæ catalogo ut exsequere-„ tur, movisset sane tam intelligentis & accurati judicis auctori-„ tas. Sed propter ingravescentem ætatem, jamque nimis fra-„ ctam corporis valetudinem serio, ut aiebat, de vasis colligen-„ dis ei cogitandum erat; nec inanem illam cogitationem fuisse, „ docuit eventus, quippe quod anno superiori ineunte, graviori „ morbo correptus, vita recte & utiliter acta decessit.

„ Quod absolvere non potuit noster, id mihi demandatum „ est opus, arduum profecto & difficile, cujusque magnitudo „ alium in hoc studiorum genere magis exercitatum, variisque „ negotiis minus impeditum deterrere poterat. Attamen suscepi „ laborem eo majori alacritate, quod socium se mihi adjungere „ non recusavit S. R. Gottl. Ern. Schmidius, sacrorum antistes „ in orphanotrophæo Fridericiano regio, vir eruditissimus & „ accurata βιβλιογνωσια instructus, qui sectionem I. VII. XI. XV „ & XVI. strenua & indefessa cura elaboravit. Qua in re quid „ a nobis sit præstitum, quamque rationem tenuerimus, sive in „ libris justo ordine disponendis, sive in definienda eorum rari-

maine, & les avantages qu'en tire le luthéranisme : *Quantum ex eo* (concilio) *nostra Ecclesia* (lutherana) *ceperit emolumenti.*

Roloff (Michel) père des précédens, né à Aschersleben dans la principauté de Halberstadt en 1684, étudia à Halle dans le premier lustre de l'université. Fréderic Guillaume I, alors prince héréditaire, le prit pour aumônier de son régiment dans les campagnes de Brabant de 1710 & 1711. L'année d'après cet aumônier eut une cure à Mittenwalde, d'où en 1714 il fut transféré à Berlin à l'église du Frie-

„ tate ac præstantia, nunc æquis & peritis harum rerum arbitris „ judicandum relinquo. Id modo velim cogitent, nos non commentarium scribere voluisse, quod neque consilii neque temporis ratio ferebat, sed catalogum, in quo concinnando quamquam non defuerit uberior differendi materia, brevitati studendum erat. Si igitur in adjunctis observationibus litterariis „ videantur nonnulla majori ἀκριβείᾳ & amplitudine dici potuisse, lectores rogamus, ut testes a nobis allegatos audiant, „ qui rem accuratius exposuerunt, ac si forte occurrant, quæ incuria fudit, quæque in tanta rerum copia & subtilitate parum „ cavet humana diligentia, ut benevole excusent & corrigant, „ nosque omnino Tullii effato metiantur : Prima sequentem honestum est, in secundis & tertiis consistere.

„ Jam tempus instabat, quo communem sortem bibliothecarum hæc quoque subire, & publica auctione vendi deberet. „ Quod cum multi dolerent, simulque pie defuncti hæredes bene

derichswerder, & fait conseiller au consistoire. Il n'a publié que des sermons, & une préface à un ouvrage de Schinmeier, intitulé *Préservatif contre la peste spirituelle des enfans.* Il est mort en 1748.

SCHLICTHER (Chrétien Louis) savant ministre de la religion réformée, enseigna l'histoire ancienne à Halle, & a laissé plusieurs dissertations latines sur les antiquités judaïques, sur les dixmes, sur les croix, sur l'usage mystérieux des tables à quatre faces, sur la tourterelle, sur l'iris, & sur d'autres pareils sujets, dont on tiroit des emblêmes & des prédictions. *Dreyhaupt.*

„memores essent, eam quidem non fuisse mentem possessoris, „ut publice distraherentur libri, quos tanto studio conquisiverat, & ex quibus tantum utilitatis & delectationis perceperat, REGEM nostrum clementissimum adierunt, submisse rogantes, ut summo suo patrocinio hos veluti parente suo orbatos dignari & de eorumdem meliori fortuna aspicere velit. „Non abnuit votis Augustissimus PRINCEPS, sed ea, qua est, „propensissima in artes atque disciplinas voluntate, clarissimum „D. BIESTERUM, bibliothecæ regiæ præfectum jussit, collectionem Rolossianam lustrare, & qualis illa sit, diligenter explorare. Quam REGIS voluntatem cum explesset vir ille humanissimus reique litterariæ maxime gnarus, atque, quod justum „esset pretium, huic librorum suppellectili statuisset, eamdem „haud indignam judicavit PRINCEPS clementissimus, quæ „regiæ bibliothecæ insereretur.

SCHLUTER (Joachim André) archiviste, conseiller de guerre, & censeur royal à Berlin, n'a pas fait des livres, mais il eut part aux progrès que firent la littérature & la librairie sous Fréderic II. Nous croyons devoir faire mention de lui par la même raison que nous avons parlé du baron de Munchhausen. Il est né à Ratenau dans la Marche électorale de Brandebourg en 1723. Son père, mort en 1730, étoit un négociant assez riche pour une petite ville, & lui laissa les moyens de fréquenter les meilleures écoles du pays & les meilleurs maîtres, parmi lesquels étoient Mutzel & Heine au collége de Joachimsthal à Berlin, Baumgarten & Fleischer à l'université de Francfort sur l'Oder. En 1743 il alla continuer ses études à Leipsic, où il entendit le célèbre historien Mascow, & ce Jean Jaques Zinck qui dans ce temps-là commençoit à introduire l'étude de l'économie politique. Le jeune étudiant brandebourgeois se destinoit aux finances, soit par inclination, soit parce qu'il avoit un parent président à la chambre des domaines. Mais celui-ci fut disgracié, & le successeur n'eut garde d'avancer les parens du rival qu'il avoit supplanté. Quoi-

qu'il

qu'il eût partagé l'héritage paternel avec deux frères & trois sœurs, Mr Schluter avoit encore assez de bien; & ayant obtenu outre cela un canonicat à Magdebourg en 1746, il ne chercha point d'autres emplois, & se livra à son goût pour la belle littérature pendant quinze à seize ans. Cependant Mr de Herzberg, qui le connoissoit depuis long-temps, étant à la veille d'entrer dans le ministère, le désignoit pour lui succéder dans la place qu'il avoit alors aux archives secrètes. Mais avant que cela eût lieu, un Mr de Lithe, conseiller privé, qui avoit la direction des grandes archives, mourut; & Mr Schluter remplaça celui-ci en 1761. Chargé de la tâche pénible de repasser toutes les dépêches ministérielles & les expéditions de vingt ans que l'âge avancé & l'indolence habituelle du prédécesseur avoient laissées dans une grande confusion, & de continuer d'année en année le même travail & le même arrangement, il eut tout le moyen de connoître à fond l'histoire de ce règne brillant. Mais cette occupation journalière ne lui laissa pas le loisir de composer des livres, quand même d'autres égards ne l'eussent point empêché d'en faire

dans le genre où il auroit pu en donner d'intéressans. En 1775 le conseiller Kahle étant mort ([a]), Mr Schluter fut aussi chargé de la censure des livres de la partie historique, qui comprend tous les ouvrages de littérature, de philosophie, de politique & d'économie, c'est-à-dire deux tiers des livres qui s'impriment à Berlin, où il s'en imprimoit beaucoup depuis vingt à trente ans. Le bon sens du censeur a facilité ce commerce très-considérable; & un très-grand fonds de connoissances en fait d'histoire, dont il n'est nullement avare, a été d'un grand secours à tous ceux qui ont eu l'occasion de le consulter. C'est à lui qu'on est en grande partie redevable de la meilleure collection diplomatique concernant l'électorat & les états prussiens. *V.* Gercken.

Schmettau. Le général Schmettau qui a fourni des mémoires à Mr de Maupertuis, lorsque celui-ci fit l'éloge du célèbre Maréchal ([b]), n'a pas jugé à propos de dire que c'étoit le savant théologien Henri Schmettau,

([a]) V. cet article, Tom. II. p. 304.

([b]) V. ci-dessus Tom. III. p. 281.

son oncle; qui dans le dernier siècle avoit attiré sa famille de la Silésie dans le Brandebourg. Ce Henri Schmettau dont parle Jœcher, avoit fort jeune été surintendant des églises réformées de la Silésie, & premier chapelain du prince de Lignitz. Mais son enthousiasme pour la religion réformée, qui l'avoit quelquefois rendu persécuteur des catholiques, lui attira des persécutions à son tour. L'empereur Ferdinand II obligea le prince de Lignitz à congédier son surintendant; & Schmettau se retira à Francfort sur l'Oder, où il fut ministre & professeur extraordinaire. Le grand électeur le fit ensuite conseiller ecclésiastique & prédicateur de sa cour. Il est mort sous le roi Fréderic I en 1705.

SCHMIDT (Gottlieb Ernest) prédicateur à la grande maison des orphelins de Potsdam. Nous pourrions répéter ici, en parlant de ce savant & honnête ecclésiastique, l'éloge qu'on vient de lire de Roloff. Mr Schmidt, qui a rédigé une partie du catalogue avec des observations & des notes critiques, & qui arrange cette collection dans la bibliothèque royale de Berlin, possède lui-même une collection de li-

vres rares. Nous ne sommes pas autorisés à dire quels sont les écrits qu'on a imprimés de lui. Il faudroit le demander au rédacteur de la *Bibliothèque universelle allemande* (a).

SCHMIDT (Louis) graveur à Berlin, sera le second artiste célèbre de ce nom que les Brandebourgeois citeront parmi leurs compatriotes. Celui-ci excelle à graver les cartes géographiques; l'autre excelloit à graver les portraits. Les cartes qu'il a gravées d'aprés le dessein de Sotzmann, pour l'histoire de l'expédition de Hollande de 1787, sont très-belles.

SCHULZ (Jean) peintre fleuriste très-estimé dans son genre, est un de ces artistes qu'on attira de la Saxe lorsqu'on établit à Berlin la fabrique de porcelaine. On nous assure qu'il a fait de l'ouvrage pour quatre; tandis que d'autres qui ont fait peu ont été payés quatre fois plus que lui. Ce que nous savons, c'est qu'en soignant extrêmement ses ouvrages en miniature il a fort affoibli sa vue & sa santé. Il n'a cependant que quarante-deux à quarante-trois ans. Il est né en Saxe en 1748.

(a) V. ci-dessus l'art. NICOLAÏ §. 1.

SEMLER. Ce très-célèbre professeur de Halle (ci-dessus, pag. 328 — 331.) vient de finir ses jours à la fin de Mars 1791.

SOTZMANN (David Fréderic) secrétaire & calculateur au département de la guerre, géographe de l'académie, a mis une telle exactitude & netteté dans les cartes géographiques qu'il dessine & qu'il fait graver, qu'à cet égard Berlin ne cède peut-être à aucune grande ville. Il est né à Spandau, où son père, simple artiste, vit encore.

SPENER (Jean Charles) libraire à Berlin vers le milieu du siècle, étoit petit-fils de Philippe Jaques Spener, qu'on dit avoir été l'auteur de la secte des piétistes, & qui jouissoit d'une grande considération par son savoir, & son zèle pour la religion & la morale. Ce fameux docteur luthérien, mort conseiller du consistoire & pasteur à Berlin, est de tous les hommes illustres par leur doctrine celui dont la famille a le plus solidement prospéré; probablement parce qu'elle est moins que les autres sortie de sa sphère. Deux de ses fils ont été professeurs & auteurs estimés en différens genres. Un de ses

petits-fils se d[illegible]a au commerce de librairie, & deux fils de c[illegible]lui-ci sont actuellement l'un libraire, l'autre imprimeur à Berlin. Leurs cousins sont employés à divers départemens. J'aimerois autant à voir la généalogie de cette famille que celle d'un général & d'un ministre d'état. Charles Spener s'étant allié & associé avec un autre libraire, nommé Haude, est le seul dont on trouve le nom sur des éditions estimées de livres latins & classiques. L'imprimerie étant alors fort peu avancée à Berlin, Haude & Spener faisoient imprimer à Heidelberg sous la direction d'un savant littérateur, nommé Muller.

Tagliazucchi (Véronica) femme auteur, qui a fait imprimer à Berlin en 1760 un volume de ses poësies italiennes, est née à Bologne d'une maison honnête, nommée Cantelli. Elle s'appliqua également à la peinture & à la poësie, & réussit assez bien dans l'une & dans l'autre; de sorte qu'elle mérita d'être membre de l'académie de peinture à Bologne, & de celle des Arcades de Rome. Mariée à un homme de lettres de Modène, elle suivit son mari, que

Fréderic II fit venir, à la recommandation probablement du comte Algarotti, ou de l'abbé Bastiani, pour composer des opéra sur le plan qu'ordinairement il traçoit lui-même. On prétend que la femme les composoit pour le mari. Quoi qu'il en soit de ces opéra que nous n'avons pas vus, mais qu'on trouvoit très-bien versifiés, nous observons qu'*Oriana Ecalidea* (nom académique de cette femme poëte) a mis dans ses sonnets faits pour différentes occasions, & adressés à diverses personnes illustres de son temps, le style d'Ange de Costanzo, poëte napolitain très-estimé du seizième siècle. Ce couple poëtique quitta Berlin vers la fin de la guerre de sept ans pour aller à Manheim.

Treuer (Gottlieb Samuel) un des premiers professeurs qui ont illustré l'université de Gœttingue, fils d'un ministre de Jacobsdorf, village près de Francfort sur l'Oder, naquit en 1683. Quoiqu'il eût une célèbre université à la porte de la maison paternelle, il alla étudier à celle de Leipsic; parce qu'il étoit luthérien, & que l'université de Francfort est par constitution réformée. Il fut professeur au col-

lége des nobles de Bronswic, puis compagnon de voyage d'un gentilhomme, ensuite professeur de morale & de politique à l'université de Helmstedt. De là il fut appelé à celle de Gœttingue pour y enseigner le droit public. Il y est mort en 1743. On a de lui quantité d'ouvrages sur des sujets nouveaux & curieux, la plupart en latin. Il en donna plusieurs en allemand, parmi lesquels le plus intéressant nous paroît être l'*Introduction à l'histoire de Russie*, dont dans un autre ouvrage il fait descendre les czars d'une même tige que la maison de Bronswic. Il tira de plusieurs archives l'histoire généalogique de la maison de Munchhausen; elle a été magnifiquement imprimée à Gœttingue.

VANLOO (Charles Amédée) un des quatre ou cinq peintres d'une famille de ce nom, a été quelques années premier peintre de Féderic II après la mort de Pesne. Il étoit d'une famille originaire des Pays-bas; mais établie à Nice ou à Aix en Provence. On voit de lui des plafonds bien peints; mais ils n'atteignent pas la perfection de ceux de Jean-Baptiste son père & de Charles André son oncle. C'est qu'il n'eut

pas occasion de peindre l'histoire des saints dans des couvens, comme ses ancêtres.

WINTER (George Louis) imprimeur à Berlin, est celui qui a le premier mis de l'élégance & de la correction dans la typographie berlinoise, surtout en imprimant des livres françois. La belle édition des Mémoires de Brandebourg de Fréderic II est sortie de ses presses. Il est à regretter qu'il n'ait pas laissé de grands biens, quoique le fonds de son imprimerie fût très-considérable. Son exemple ne seroit guère propre à encourager les imprimeurs à faire bien soigner leurs éditions. Son imprimerie subsiste encore; mais elle ne pourroit pas être comptée pour la dixième parmi celles de Berlin.

WOLFF (Gaspard Fréderic) un des illustres & dignes membres de l'académie de Pétersbourg, célèbre surtout dans l'anatomie, naquit à Berlin en 1735. Sa Théorie de la génération, imprimée plusieurs fois en latin, ensuite en allemand, est un ouvrage très-estimé.

WOLFF (Jean Chrétien) mort professeur de physique & de poësie à Hambourg en 1770,

âgé de quatre-vingt & un ans, étoit né à Wernigerode, où son père, théologien célèbre, natif de Magdebourg, étoit alors pasteur à l'église de St Silvestre, surintendant, & conseiller au consistoire. Nous avons de Jean Chrétien Wolff des poësies latines, des éloges des femmes illustres que la Grèce a eues. Mais son ouvrage le plus estimé est celui qu'il intitula *Monumenta typographyica*, pour servir à l'histoire de l'imprimerie. Un de ses frères, qui mourut pasteur principal de l'église de Ste Catherine à Hambourg en 1739, possédoit une collection de livres considérable. Jean Chrétien l'augmenta pendant plus de trente ans qu'il lui survécut. Il la destina à l'usage du public en la léguant à la ville de Hambourg, qui l'incorpora à son ancienne bibliothèque. Le magistrat lui fit ériger un monument en reconnoissance.

ZIMMERMANN (Joachim Jean Daniel) né à Salzwedel dans la vieille Marche de Brandebourg en 1710, mort premier prédicateur de l'église principale de Hambourg en 1757, a fait imprimer quantité de sermons & d'oraisons funèbres qu'il avoit prononcés en différentes oc-

casions, & quelques autres écrits insérés dans des collections.

ZORN (Pierre) littérateur célèbre vers le milieu du siècle, a été quelque temps professeur à Stettin, & a publié à Berlin en 1724 & 1725 sa *Bibliotheca antiquaria.* On a aussi de lui, outre quelques opuscules sur la sainte Écriture, un traité latin sur les libertés de l'église gallicane, ancienne & moderne, imprimé à Rostock, & une histoire *du fisc judaïque sous les empereurs romains.* Il est mort recteur de l'école & bibliothécaire de sa ville de Thorn en 1746. Il étoit natif de Hambourg.

ERRATA.

Un livre de la nature de celui-ci, où il est parlé de la vie & des ouvrages d'auteurs & d'artistes pour la plupart vivans, demanderoit des additions & des corrections de six en six mois. Il nous est même arrivé que dans l'espace de deux ou trois jours, depuis qu'on avoit livré la copie, jusqu'au moment qu'on voyoit les épreuves, de nouveaux ouvrages qui paroissoient ou qu'on annonçoit, & des remplacemens de professeurs ou d'autres écrivains employés en divers départemens, nous ont obligés à faire des changemens sur les épreuves. Nous avons dans ce Supplément rectifié quelques articles des volumes précédens. Nous indiquerons ici les fautes les plus essentielles.

Page 23. ligne 20. philosophique, *lisez* philologique.
— 33. — 11. métaphysique, *lisez* mathématique. *Il faut effacer les deux dernières lignes de l'article.*
— 85. — 15. Pierre II, *lisez* Pierre III.
— 106. — 17. plus de cinquante, *lisez* près de cent.
— 241. *Note*, ligne 1. Flechelm, *lis.* Fechhelm.
— 253. ligne 12. Cassel-Hombourg, *lis.* Hesse-Hombourg.
— 272. — 8. que, *lis.* si.
— 279. — *pén.* Charles X, *lis.* Charles XII.
— 281. — 15. 1784, *lis.* 1684.
— 312. — 2. a rétabli, *lis.* à rétablir.
— 313. *Note*. ligne *dern.* Histoire &c, *lis.* Nouvelles littéraires, Cahier I. pag. 51.
— 315. ligne 2. *lis.* est peut-être son *Spitzbart*, Histoire &c.
— 344. — 13. *lis.* avec des remarques la vie.

ERRATA.

Page 351. ligne 6. STEINWEHER, *lis.* STEINWEHR.
— 363. — 18. vingt, *lis.* vingt-quatre.
— 366. — 7. quatre-vingt-neuvième, *lisez* quatre-vingt deuxième.
— 407. — 21. deux, *lis.* trois.
— 410. — 11. Wellenrodt, *lis.* Wallenrodt.
— 416. — *pén.* Wefenfels, *lis.* Werenfels.
— 430. — 3. du ruban vert, *lis.* de l'alliance verte.
— 440. — 2. 1747, *lis.* 1744.
— 445. — 14. *lis.* Defcription géographique de Wattel.
— 467. — 18. fon fils, *lis.* un de fes trois fils.
— 500. — 6. électique, *lis.* eclectique.
— 506. — 11. Suvers, *lis.* Sievers.
— 509. — 7. Boyfer, *lis.* Rofier.
— 519. — 1. ZEPLICAL, *lis.* ZEPLICHAL.

SUPPLÉMENT.

Page 50. ligne *dern.* Shaskepeare, *lis.* Shakespear.
— 72. — 11. Tieffenthal, *lis.* Tieffenthaler.

